

Gérard DANGLES

SYMBIOSE ...

Roman

PROLOGUE

Le proviseur n'était pas homme à se lancer dans des discours interminables, son propos fut bref mais efficace, il put en juger par le tonnerre d'applaudissements qui ponctua sa conclusion. Il faut dire que la tâche était aisée, l'homme qu'il venait d'honorer était connu et estimé de tous. Il se tourna vers lui. C'était un athlète tranquille. L'âge n'avait pas encore imprimé sa marque sur ce visage rayonnant et, malgré ses soixante ans, les femmes restaient sensibles au charme qui émanait de sa personne. Ce que l'on remarquait d'abord c'était ses yeux, d'un bleu limpide. Pourtant ce n'était pas leur couleur qui retenait l'attention mais leur éclat intense. Tout l'être se découvrait dans ce regard. Il n'était pas utile d'être fin psychologue ou expert en morphologie pour cerner les grands traits de caractère de cet homme, son regard était le miroir de son âme. On y lisait sans équivoque une foule de qualités que n'avait pas manqué de rappeler le proviseur dans son discours, volonté, droiture, amour et respect de la vie mais aussi timidité et abnégation. Tout cela avait contribué à lui tracer une vie harmonieuse et parfaitement équilibrée. Pourtant tout ce bonheur avait volé en éclat, voilà bientôt deux ans, un soir d'automne sur la route entre Lyon et Grenoble. Sa femme, son fils et la fiancée de celui-ci avaient péri dans l'incendie de leur voiture. L'accident avait été provoqué par un de ces charognards de la route, de ceux qui déciment une famille et se lamentent sur leur auto cassée. On crut longtemps qu'il ne se relèverait jamais de cette épreuve, rien ne lui faisait quitter son masque de douleur. Alors vint Marie. La toute jeune professeur de sciences naturelles pétillait de santé et de bonne humeur. Entre elle et le professeur de physique se nouèrent rapidement des liens d'affection profonds. Ils avaient les mêmes passions : la montagne, la nature, la musique, la lecture. Pourtant, bien qu'elle s'ingénîât à lui faire oublier la perte des siens, elle n'arrivait pas à lui redonner le goût de la vie. Pendant de longs mois elle vint le trouver le soir après les cours pour qu'il lui parle de cette région qu'il aimait tant. Elle apprit à connaître Grenoble et ses environs, elle apprit à aimer ces merveilleux paysages encore à peu près épargnés par l'asphalte et le béton. Et lui revivait, le temps d'une description. Mais dès qu'il se retrouvait seul, tel un brouillard épais, la mélancolie s'engouffrait dans le vide de son esprit. Un jour elle lui présenta Charles, étudiant brillant mais insipide. Marie lui rendit visite moins souvent. Et cela ajouta à sa peine. Mais ce qui accentuait particulièrement sa tristesse, c'était de voir ces deux êtres manifestement si différents l'un de l'autre se bercer de l'illusion de l'amour. Lequel des deux étoufferait l'autre pour qu'une vie commune soit possible, il avait bien peur que sa petite Marie soit la principale victime de cette métamorphose indispensable au maintien de leur rapport. Mais le destin frappa une nouvelle fois. Charles n'appréciait guère les longues randonnées pédestres que Marie affectionnait. Il avait pourtant cédé quelquefois aux instances de la jeune fille tout en ayant la ferme intention de mettre un terme rapide à ces occupations futiles. Il céda une fois de trop, sa souplesse citadine ne fut pas suffisante pour rétablir un équilibre compromis sur le sentier vertigineux permettant d'effectuer le tour de Chamechaude, point culminant du massif de la Chartreuse, Charles s'écrasa deux cent mètres plus bas.

Le professeur de physique fit taire son propre chagrin. Pour consoler Marie et lui faire retrouver son appétit de vivre il fallait que lui-même redécouvre ces joies oubliées. De son côté la jeune fille prit la mesure de la douleur qui affectait son ami. Et leur deux peines, plutôt que de s'alimenter l'une l'autre, s'apaisaient doucement et permirent à chacun d'éviter le naufrage.

Le proviseur se tourna vers son voisin et lui prit le bras. Il ne s'aperçut pas du brusque changement de physionomie qui frappait celui-ci. Son teint devenait livide, de grosses gouttes de sueur perlaient à son front, ses traits se creusaient. Le directeur de l'établissement scolaire s'adressa une dernière fois à son professeur de physique d'une voix haute et claire afin que tous puissent entendre :

- Pierre, nous savons tous que vous êtes peu bavard.

De nombreux sourires s'esquissèrent sur les visages de l'assistance, mais le proviseur continuait :

- Mais en cette occasion vous ne pouvez vous esquiver, vous nous devez un discours.

L'interpellé se recroquevillait, il dut faire un violent effort pour se redresser. La sueur coulait maintenant le long de ses joues. Sa bouche s'ouvrit mais aucun son n'en sortit, au contraire on eut l'impression que c'était pour se gorger d'air que ces lèvres crispées s'écartaient. Depuis quelques secondes les yeux avaient perdu leur éclat et cherchaient désespérément à conserver une vision nette de l'entourage. La foule regardait sans comprendre. Puis les jambes chancelèrent, les genoux fléchirent, les mains cherchèrent mais ne trouvèrent pas de point d'appui. Avant qu'il ne sombre il entendit enfin, loin là bas dans la brume, une voix s'élever :

- Attention, il va se trouver mal, soutenez le!

C'était trop tard, Pierre Chatelard était affalé sur le sol.

Lorsqu'il reprit connaissance une douzaine de personnes au visage déformé et au contour mal défini se penchaient vers lui, le bruit de leurs conversations résonnait dans sa tête. Il sentit le malaise ressurgir et se laissa de nouveau entraîner dans l'irrésistible tourbillon noir.

De nouveau il revint à lui, cette fois il allait mieux. Quelqu'un avait desserré sa cravate et déboutonner son col de chemise. On lui avait placé un linge humide sur le front. Mais ce qui lui procurait le plus de bien-être, c'était la sueur glacée qui ruisselait encore sur son visage, jamais il n'avait ressenti une telle sensation de froid agréable. Il garda encore un moment les yeux fermés. Il entendait maintenant distinctement ce qui se disait autour de lui, ses collègues s'interrogeaient sur ses brusques fatigues de ces dernières semaines. Ainsi ils s'en étaient rendus compte. Cela renforçait son inquiétude. Bénéficiant depuis sa plus tendre enfance d'une santé exceptionnelle il n'avait jamais eu à contacter un spécialiste, il n'avait jamais fréquenté les hôpitaux ou cliniques autrement qu'en visiteur. Et puis brusquement, depuis environ trois mois, de courts mais violents maux de tête le faisaient horriblement souffrir, accompagnés d'une fatigue intense qui ne s'effaçait qu'après une longue nuit de repos. Les différents médecins consultés restaient perplexes, les analyses donnaient des résultats excellents. Il est vrai qu'en dehors de ces brèves périodes il se sentait toujours le sportif accompli qu'il n'avait jamais cessé d'être, prêt à gravir une nouvelle fois la totalité des sommets environnants en empruntant, bien entendu, les voies les plus redoutables. Mais ce mal mystérieux l'inquiétait et l'avait même poussé à faire valoir ses droits à la retraite.

Henri Roussillat, le proviseur, s'était étonné de ce départ précipité. Il avait bien essayé de faire jouer la corde sensible : que ferait Pierre s'il quittait le lycée ? Il se retrouverait seul. Bien sûr il y avait la montagne, la lecture, mais ne s'ennuierait-il pas très vite ? Après trente cinq ans passés au lycée le plus coté de Grenoble pourrait-il interrompre ainsi brutalement toute activité éducative ? Le proviseur s'apercevait du peu d'effet de ses paroles devant la détermination du professeur de physique mais il avait gardé son argument principal pour la fin :

- Et puis il y a le jeune Gallois, notre tout nouveau professeur de physique, il n'est pas encore opérationnel et je me suis aperçu qu'il compte beaucoup sur votre appui. Il a besoin du

soutien d'un ancien. De plus je crois savoir que vous l'estimez. Allez, restez encore une année.

Monsieur Roussillat ne se faisait aucune illusion, il savait pertinemment que Pierre Chatelard ne prenait aucune décision à la légère, s'il avait déposé sa demande de mise à la retraite, il partirait, rien ni personne ne le retiendrait. Mais son devoir à lui, proviseur, était de tout tenter pour conserver un excellent professeur.

La réponse fut celle qu'il attendait, celle qu'il ne souhaitait pas :

- Non, Henri, vous savez très bien que cette décision n'est motivée par aucun problème lié à l'établissement. Ce départ est une profonde déchirure mais mon maintien aurait été une mauvaise chose, pour moi mais aussi pour le lycée. Ma décision est prise, je pars.

Ce que ne savait pas Henri Roussillat, c'est que Pierre Chatelard ne s'ennuierait pas obligatoirement durant sa retraite, il avait un grand projet, et il voulait le mener à bien avant de quitter ce monde.

Maintenant il devait réagir, sinon son entourage allait vraiment s'inquiéter, déjà on parlait d'ambulance. Il ouvrit les yeux. Les conversations s'interrompirent. Il savoura ce moment de silence, il le prolongea même car personne n'osait parler ni bouger tant qu'il ne se manifestait pas davantage. Et puis, lentement, il s'appuya sur les coudes et releva le buste.

- Vous vous sentez mieux?

C'était Marie qui lui parlait et qui maintenant le soutenait. Il ne répondit pas mais un sourire rendit la vie à son visage. Il posa la main sur l'épaule de la jeune fille et, prenant appui sur elle, il parvint à se mettre debout sans trop de peine. Ses jambes flageolaient bien encore un peu mais l'ensemble fonctionnait parfaitement, son cerveau recouvrait ses facultés.

Paul fendit la foule et s'approcha, il tenait un verre d'eau.

- Vous êtes déjà debout, vous devriez vous asseoir!

Il lui tendit le verre et approcha une chaise tandis que le professeur dégustait l'eau fraîche. Pierre s'assit. En fait il n'était resté évanoui que très peu de temps mais cela lui avait paru des heures.

Autour de lui ses collègues ne savaient quelle attitude prendre. S'il ne voulait pas que cette fête se transforme en débandade il devait se manifester immédiatement.

Il se leva. Sans aucune sollicitation le silence s'installa dans la pièce. Pierre Chatelard toussa pour s'éclaircir la voix puis il s'adressa à l'assistance :

- Mes chers amis, monsieur le proviseur l'a rappelé, mais vous le saviez déjà, je parle habituellement assez peu. Aussi la perspective de discourir devant une telle assemblée d'érudits a flanqué une telle panique dans mes circuits internes que l'interrupteur général a disjoncté : panne totale, plus de son, plus d'image. Heureusement, le matériel est encore solide et la coupure fut brève. Comme vous pouvez le constater le courant a été rétabli, nous pouvons reprendre là où nous en étions restés. En plaisantant sur l'incident il avait réussi à effacer les inquiétudes qu'il avait pu lire sur plusieurs visages à son réveil. Bien sûr quelques uns continueraient à se poser des questions mais cela n'empêcherait pas la réunion de retrouver son air de fête. Il continua :

- Parlons donc brièvement de ce qui nous réunit tous ici aujourd'hui, je prends ma retraite. Beaucoup se sont étonnés de cette décision rapide mais elle était planifiée de longue date.

Il mentait honteusement mais il n'avait aucune envie, ni aucune raison, de dévoiler ici la vraie cause de son départ, il avait donc préparé un prétexte plausible:

- J'ai décidé, tant que ma condition physique me le permet encore, de voyager. Pas les petits voyages pépères avion, autocar, plage et retour, mais plutôt quelque chose du genre ascension d'un plus de huit mille mètres dans l'Himalaya, et puis aussi la traversée de

l'Afrique et pourquoi pas un tour du monde à la voile. Comme vous le voyez ces projets ne pouvaient attendre encore dix ans, il fallait que je me décide maintenant.

La séparation sera rude, on ne s'arrache pas sans séquelle à un métier que l'on pratique et que l'on aime depuis trente cinq ans. Je ne quitte pas non plus sans regret cet établissement qui m'aura donné tant de satisfactions. Quant à vous, mes amis, je vous reverrai, ce n'est qu'un au revoir. Je conclurai en vous souhaitant à tous de connaître autant de joies professionnelles que j'ai pu en éprouver à exercer cette tâche si noble qui est la notre. Enfin je vous remercie tous de votre présence ce soir.

Il vaut mieux maintenant vous approcher du buffet pour ne pas laisser se réchauffer ce champagne qui nous attend.

Les applaudissements crépitèrent. La fête se termina dans la bonne humeur, Pierre Chatelard reçut un cadeau qui le ravit : une splendide paire de skis de randonnée.

Devant la porte du lycée il serra encore de nombreuses mains, tous lui souhaitaient bonne chance, tous enviaient la fabuleuse aventure qu'il allait vivre dorénavant, tous voulaient plus de détail sur son prochain voyage. Lorsque l'heure tardive eut enfin rappelé aux plus bavards leurs devoirs familiaux, Pierre posa un dernier regard sur cette immense bâtisse dont il connaissait chaque recoin, curieusement il n'éprouvait aucune tristesse, peut-être la nostalgie viendrait plus tard, avec le manque. Puis il s'éloigna. Paul le rejoignit et lui proposa de le reconduire en voiture. Il refusa, il préfèrait marcher. Avant que le jeune homme ne s'éloigne, il lui demanda :

- Vous vous souvenez de notre rendez-vous de dimanche prochain ?

- Oui, bien sûr. Avez-vous décidé ce que nous ferions ?

- S'il fait beau nous monterons l'Obiou, c'est une très belle course et cela vous donnera un petit aperçu de ce que peut être la haute montagne. J'ai proposé à Marie Verneuil de se joindre à nous, cela ne vous ennuie pas ?

- Non, pas du tout.

- Alors à dimanche, bonsoir Paul.

- Bonsoir monsieur Chatelard.

Le professeur le retint par le bras avant qu'il n'ait pu s'éloigner :

- Vous pouvez m'appeler Pierre.

- Et bien d'accord, bonsoir Pierre.

Paul et Marie, voilà qui ferait un beau couple. Pierre chassa cette idée, il les aimait beaucoup l'un et l'autre mais il fallait qu'il s'interdise d'intervenir dans leur vie privée, il ne devait pas tenter de forcer le destin comme il l'avait fait pour cette promenade du prochain dimanche. Pourtant ils étaient fait pour vivre ensemble, eux ne le savaient pas encore mais lui en était persuadé. Et puis il n'aimait pas Jean-Robert, ce jeune prétentieux qui tournait autour de Marie depuis quelques temps, elle refusait ses avances mais Pierre préfèrait qu'elle n'eut pas à subir trop longtemps les assauts de ce bellâtre, si Paul s'imposait, Jean-Robert s'évanouirait. Il flâna quelques instants dans les rues de Grenoble avant de regagner son domicile.

A huit heures le dimanche matin, ils entamaient leur ascension. Devant eux se dressait l'Obiou. Pierre, Marie et Paul avançaient dans cet ordre, ils traversaient la vaste prairie qui

couvrait les premières pentes. Les vaches s'écartaient à leur passage, faisant tinter leur grave clarine.

Après une heure de marche facile, deux possibilités se présentaient, soit franchir un immense pierrier encore parsemé de névés, soit contourner les éboulis en restant à la limite de l'alpage. Pierre choisit la première solution, plus courte mais aussi plus impressionnante, le sentier à peine tracé montait droit dans la pente pour se perdre au pied de la falaise. Tout néophyte ressentait un léger malaise à la vue de cette muraille qu'il allait falloir gravir. Comment pouvait-on se hisser au haut de cet à pic sans équipement ? Beaucoup de sommets donnaient cette impression d'inviolabilité et pourtant rares étaient ceux qui ne cachaient pas un ou deux sentiers permettant de les gravir sans cordes, pitons ou autres instruments spécialisés, les seuls besoins étaient des qualités physiques et morales, endurance et volonté.

Pierre et ses compagnons, après avoir traversé le pierrier, entamaient l'ascension de la partie la plus abrupte. Ils devaient s'aider de leurs mains pour s'élever. A mi-pente Paul s'arrêta un instant pour souffler, il se retourna pour apprécier le chemin parcouru et eut un court moment de panique, il n'avait pas eu le sentiment de gravir un tel mur. Au pied de cet à-pic il avait pensé la montée impossible ou tout au moins extrêmement dangereuse, en suivant ses compagnons il avait souri de son anxiété, la pente était raide mais se gravissait sans appréhension, il n'aurait pas dû se retourner. Il se tenait maintenant collé à la paroi, sa gorge était affreusement sèche. Il aurait bien bu un peu d'eau mais là où il stationnait, il n'y avait pas la place pour poser son sac, les failles qui permettaient l'ascension avaient à peine la largeur d'un pied, le moindre faux pas et c'était la chute, cent ou cent cinquante mètres plus bas.

- Paul, ça va ?

Pierre l'attendait quelques mètres plus haut.

- Oui, oui, tout va très bien.

Bien qu'il eut voulu rendre sa voix ferme et assurée le ton démentait un peu cette affirmation. Pour répondre à Pierre il avait détourné son regard du précipice et il se retrouvait face à la paroi, ses doigts s'agrippaient à la pierre. Marie s'était arrêtée, elle aussi et le regardait, en levant la tête il croisa son regard où s'allumait un amusement condescendant. Il se força à oublier son anxiété et recommença à grimper.

Ils atteignirent le col qui sépare le petit du grand Obiou, le chemin retrouvait une déclivité moins impressionnante. Pierre décida de faire une halte. Paul ruisselait, il ôta sa chemise trempée et l'on put admirer sa poitrine musclée. Pierre lui demanda :

- Que faisiez vous comme sport à Paris ?

- J'ai pratiqué la natation pendant dix ans. Lorsque j'ai dû abandonner pour cause de sinusites chroniques je me suis mis au cyclotourisme.

- Le vélo est un sport très pratiqué dans la région, j'en fais moi-même régulièrement au printemps. Marie, elle, n'apprécie pas tellement cette discipline, n'est-ce-pas ?

- Effectivement, je refuse tout sport impliquant systématiquement une souffrance.

Paul s'étonna :

- Mais on ne souffre pas forcément à chaque fois que l'on monte sur un vélo.

Elle sourit, toujours ce demi-sourire narquois, et répondit :

- Avez-vous déjà fait du vélo dans cette région ?

- Non, pas encore.

- Alors essayez une ou deux fois, alors nous en reparlerons. Vous savez, ici le cyclotourisme, c'est beaucoup plus de cyclo que de tourisme.

- Je crois que vous avez une conception du sport un peu trop élitiste. Ce que je recherche, moi, dans la pratique d'un sport c'est avant tout le bien-être physique et moral. Et cela, je peux l'acquérir ici, dans ces montagnes et sur un vélo, quoi que vous puissiez en penser.

Pierre, surpris par la tournure du débat, interrompit l'échange avant qu'il ne s'envenime :

- Qui veut du chocolat ou des biscuits ?

Ils se partagèrent la tablette de chocolat et le paquet de gâteaux secs. Pierre proposa sa gourde à Marie, mais avant de la prendre celle-ci interrogea :

- C'est de l'eau ou du vin ?

- Voyons Marie, vous savez bien que le petit verre de vin est incontournable avec le fromage du repas de midi mais est réservé exclusivement à ce seul moment. Vous pouvez boire, c'est de l'eau.

Lorsqu'ils se furent désaltérés Pierre proposa de se remettre en route. Ils rangèrent les chandails devenus inutiles dans les sacs à dos, ajustèrent ces derniers sur leurs épaules et après un dernier coup d'oeil pour s'assurer qu'ils ne laissaient rien derrière eux, ils reprirent le chemin du sommet.

Paul peinait, ses muscles refroidis refusaient la cadence imposée par Pierre et Marie. Mais il ne voulait pas avouer sa faiblesse, pas devant Marie, la pose dans l'ascension de l'à pic avait suffi. Le premier quart-d'heure fut atroce, il se jurait que jamais plus il n'entreprendrait de randonnée si longue et si pentue. Puis les muscles se réchauffèrent, s'assouplirent, la cadence revint et il put regagner les quelques mètres qu'il avait dû concéder à sa collègue. Ils gravissaient maintenant le chapeau sommital, le sentier se perdait entre d'énormes blocs rocheux. A certains endroits ils tangeaient des failles étroites et profondes d'où la vue plongeait dans la vallée, mille cinq cent mètres plus bas. Les cailloux roulaient sous les pieds. Après un dernier escarpement ils atteignirent le plateau qui conduisait, en pente douce, vers la croix qui matérialisait le point culminant.

Là, Paul oublia instantanément la fatigue et les souffrances de l'ascension. Quel panorama ! Il tournait sur lui-même, incapable de fixer son regard sur un point précis tant tout ce qui l'entourait était grandiose, quelle récompense ! Pierre et Marie souriaient devant cet émerveillement, ils regrettaient de ne plus éprouver cette sensation de la découverte et ils auraient bien aimé se trouver dans la peau d'un parisien à ce moment précis. Le professeur laissa passer le temps qu'il fallait pour que l'éblouissement s'estompe, puis il s'approcha du jeune homme :

- Quel merveilleux paysage, n'est-ce pas ?

- C'est extraordinaire !

- Oui, on pourrait rester là des heures à contempler ces merveilles. Je dois toujours me faire violence pour redescendre lorsque je me trouve devant un si beau point de vue. Seule la pensée de gravir un autre sommet, et donc de découvrir les mêmes choses sous un autre angle me permet de quitter un tel endroit sans trop de regrets. Aujourd'hui nous avons une chance exceptionnelle, la visibilité est excellente, ce qui est rare par très beau temps, souvent une brume de chaleur voile les sommets éloignés.

Regardez à nos pieds, le plateau du Trièves, on y fabrique un fromage délicieux, regardez ces maisons riantes et ces prés verdoyants. Ce grand lac, plus au nord, c'est Monteynard, un paradis pour les amateurs de planche à voile.

Marie avait dressé l'oreille, on parlait de planche ? Elle s'adressa à Paul :

- Vous faites de la planche ?

- J'en ai fait quelquefois mais je ne suis pas un spécialiste.

- Alors ne vous aventurez pas à Monteynard, c'est l'un des lacs les plus ventés de France.

Elle l'agaçait. Paul n'était pas violent, bien au contraire, mais il l'aurait giflé avec un plaisir certain, un plaisir étrange même pensa-t-il mais il ne s'attarda pas sur le sujet, il ne tenait pas à se mettre en cause mais il se demandait plutôt ce qu'il avait bien pu lui faire pour qu'elle l'agresse ainsi, ils se connaissaient à peine et ne s'étaient croisés qu'en de rares occasions au lycée. Il ne comprenait pas. De plus, dans un autre environnement plus naturel pour lui, il aurait percé l'abcès, il lui aurait immédiatement fait comprendre que son opinion lui importait

peu, mais ici elle le dominait, il était le novice et elle la confirmée, elle baignait dans l'aisance alors qu'il se noyait dans ce flot de nouveautés. Il en ressentit une profonde amertume. Il devait se ressaisir, lorsqu'ils auraient retrouvé une altitude moins déroutante, il montrerait sa vraie personnalité à cette péronnelle. Aujourd'hui n'était pas le bon jour, d'ailleurs Pierre continuait ses explications :

- Encore un peu plus au nord, vous voyez ces trois lacs en enfilade, ce sont les lacs de Laffrey. Napoléon Bonaparte vécut ici un des plus poignant épisode de sa remontée sur Paris

...

Pierre était intarissable, Paul avait suivi pendant un moment mais il dut décrocher rapidement, entre les chaînes, les monts, les pics, les aiguilles, leur position, leur altitude, leur composition, leur faune, leur flore, les anecdotes qui les accompagnaient et les souvenirs personnels de Pierre, tout se mélangeait dans sa tête. Peut-être serait il encore capable de citer quelques noms universellement connus, peut-être de montrer les massifs correspondants : le Vercors, l'Oisans, et puis tout là-bas au nord, dominant des alentours qu'il ne savait nommer : le Mont-Blanc. Combien lui faudrait-il d'heures de marche et d'années de randonnée pour acquérir le savoir de Pierre ?

Ils avaient sorti les sandwiches et mangeaient silencieusement. Paul contemplait au pied de l'Obiou le lac du Sautet, à la forme tourmentée. Pierre rêvait. Marie, depuis trop longtemps silencieuse, demanda à Pierre :

- Vous nous avez dit que vous alliez voyager, où pensez vous d'abord vous rendre ?

Pierre ne fut pas surpris par la question de Marie, il l'attendait depuis longtemps, aussi put-il répondre instantanément :

- Je n'en sais rien, car si j'ai effectivement une grande envie de parcourir le monde, ce n'est pas ma première priorité.

Il en avait trop dit ou pas assez, Marie se doutait bien qu'un mystère se cachait derrière le départ de Pierre. Intriguée elle ne put s'empêcher de le questionner de nouveau :

- Vos nouvelles occupations vous laisseront-elles suffisamment de temps pour que nous puissions continuer à nous voir ?

- Bien sur, mais pour ce que je veux faire il me faudra beaucoup de calme et de tranquillité.

Marie ne releva pas la tendre ironie des paroles du professeur tellement sa curiosité insatisfaite focalisait ses pensées : qu'allait faire Pierre et pourquoi faisait-il tant de cachotteries, lui d'habitude si ouvert ?

Il s'amusait. Il s'amusait à tenir ainsi la jeune fille en haleine, aussi, bien qu'il eût décidé depuis longtemps de lui confier son secret, il la faisait languir. Elle continuait de poser des questions mais sans pouvoir aborder franchement le sujet qui la tracassait. Ce fut Paul qui dénoua la situation. Il avait écouté le début des débats d'une oreille distraite et avait vaguement entendu que le professeur ne partirait pas en voyage immédiatement, aussi la question naturelle arriva par sa bouche :

- Mais qu'allez vous faire maintenant ?

- Vous êtes bien indiscret, Paul.

- Veuillez m'excuser, je ne savais pas qu'il s'agissait d'un secret.

- Non, ce n'est pas un secret, mais Marie est tellement impatiente de savoir que j'ai voulu retarder au maximum cette révélation.

- Je ne suis pas du tout impatiente, se défendit Marie, un peu honteuse d'avoir été découverte.

- Je vais donc vous dire, à vous deux et à vous seuls, ce que j'ai décidé d'entreprendre : depuis l'adolescence une lubie me poursuit, je veux écrire. Je commence à prendre de l'âge

et je ne voudrai pas quitter cette terre avant d'avoir réalisé ce vieux rêve. J'ai donc décidé de prendre ma retraite afin de m'atteler à cette tâche.

Marie ne savait pas si elle devait en rire, elle se retint car Pierre avait l'air très sérieux et elle eut peur de le vexer. Mais elle ne comprenait pas comment un vieux professeur pouvait encore traîner derrière lui des désirs d'enfance insatisfaits.

- Pourquoi avez-vous attendu si longtemps pour vous décider ?

- Je n'ai pas attendu. Plusieurs fois j'ai commencé ce livre, à chaque fois j'ai abandonné bien avant la fin. Parfois après seulement deux ou trois pages, d'autres fois j'ai réussi à en rédiger une cinquantaine. Mais jamais je n'ai achevé.

- Quels sont les obstacles qui vous ont arrêtés ?

- Il y en a deux principaux. Le premier, c'est le manque de temps, je n'écris pas vite, mon esprit est lent. Il me faut bien souvent une soirée complète pour rédiger une phrase et je dois avouer qu'après six ou huit mois passé sur le même chapitre je me décourage ou je me lasse, ce qui revient au même. Etant à la retraite je pourrai y consacrer mes journées entières, ainsi je n'aurai plus l'excuse de la priorité à la vie professionnelle. L'autre raison est plus difficile à vaincre, à mon niveau je suis un perfectionniste, et lorsque je relis ce que j'ai écrit un ou deux jours auparavant, je ne peux m'empêcher d'y trouver des défauts. Donc je réécris ce qui fait que je n'avance pas. Mais cela c'était hier, aujourd'hui j'ai décidé d'accepter mon style tel qu'il est, c'en est fini de l'autocensure. Il faut que j'écrive tel que les idées me viennent sans passer des heures sur une phrase qui ne me convient pas. Cette façon de faire ne va pas être facile à mettre en oeuvre, il n'est pas évident d'avoir des ambitions littéraires tout en admettant que malgré la meilleure volonté du monde on ne sera jamais un Zola ou un Hugo. J'espère en avoir pris mon parti, ce que je veux c'est écrire, raconter une histoire et je le ferai du mieux que je pourrai.

Marie et Paul restèrent silencieux un moment. Ce fut encore la jeune fille qui interrogea le professeur :

- Qu'allez vous raconter, vos mémoires ?

- Non bien sûr, qui serait intéressé par mes pauvres souvenirs, non je veux écrire un roman, un vrai roman tel qu'on en a dans la tête à dix huit ou vingt ans, je veux revivre une jeunesse d'aventure.

Paul sentait lui aussi la curiosité le gagner :

- Vous devez avoir des tas d'idées intéressantes, quel sera le thème de votre roman ?

- Vous le saurez lorsque vous le lirez puisque je vous ai choisis comme cobayes, vous serez mes premiers lecteurs avec la lourde tâche de me faire part de vos impressions et remarques.

- Dites nous au moins le titre.

- Je ne l'ai pas encore trouvé, ou plutôt je ne l'ai pas cherché. J'ai trop entendu dire que beaucoup de ceux qui se disaient écrivains n'avaient jamais écrit que le titre de leur livre, par superstition j'ai donc repoussé la recherche de ce titre, je ne m'en inquiéterai que lorsque j'aurai terminé.

Marie était visiblement très contrariée. Elle considérait Pierre un peu comme le père qu'elle n'avait jamais connu et elle s'inquiétait de voir la place grandissante que prenait Paul dans l'estime du professeur, elle était jalouse et ce partage du secret de son ami venait de le lui révéler. Elle comprenait mieux maintenant sa méfiance instinctive vis à vis du jeune homme et son besoin de dévaloriser celui-ci aux yeux de Pierre.

Paul, lui aussi commençait à comprendre. Il avait surpris le regard à la fois jaloux et inquiet que lui avait adressé la jeune fille lorsque le professeur les avait associés dans son désir de critique. Il ne savait pas ce qui engendrait cette méfiance chez Marie, mais ses suppositions approchaient la réalité, l'affection et le respect tout paternel que la jeune fille manifestait pour

le professeur étaient visibles et Paul se doutait bien que l'origine de l'agressivité de Marie à son égard était la crainte de se voir effacée dans le cœur de ce père adoptif et spirituel. Bien qu'il jugea la réaction puérile il se promit de ne pas envenimer la situation et, au contraire, de regagner la confiance de la jeune fille. Celle-ci continuait son interrogatoire :

- Où allez vous travailler ?

- Des amis absents pour quelques mois m'ont confié la garde de leur chalet à Saint-Nizier du Moucherotte, je m'installerai donc là haut et je n'en redescendrai que le mot FIN apposé sur la dernière page de mon manuscrit. Mais j'espère bien avoir votre visite de temps en temps.

Elle interpréta volontairement cette phrase au singulier et répondit :

- Bien sûr, je monterai vous voir aussi souvent que vous le désirerez.

Ce qui obligea le professeur à préciser :

- Et vous aussi Paul, vous viendrez me voir ?

Malgré son désir d'éviter les causes possibles de dissensions entre lui et Marie, il ne put s'empêcher de répondre :

- Si mademoiselle Verneuil le permet, je monterai vous rendre visite bien volontiers.

Pierre Chatelard fut étonné par cette réplique et son ton caustique, il n'avait pas encore pris conscience du conflit larvé qui opposait ses deux jeunes amis. En y réfléchissant il s'aperçut que leur comportement n'était pas celui qu'il escomptait et que leurs relations ne prenaient pas le chemin qu'il avait envisagé.

Il en fut peiné, mais son caractère optimiste balaya rapidement ces pensées moroses, cela s'arrangerait pensa-t-il.

La descente s'effectua sans problème, mais aussi sans entrain. Chacun pensait déjà au lendemain et à l'évolution de ses rapports avec les autres. Ils se quittèrent à Grenoble sans avoir échangé d'autres paroles que les banalités d'usage.

Le Lundi matin Pierre Chatelard était installé dans le chalet de ses amis. Sur la terrasse dominant Grenoble, se trouvait une table et une chaise. Sur la table trônait une antique machine à écrire qui avait certainement, en volume, plus d'un roman à son actif. Sur la droite de cette pièce de musée se dressait un impressionnant paquet de feuilles vierges sur lequel avait été posé un dictionnaire afin d'éviter les éparpillements dus aux courants d'air. Pierre était prêt. Il posa une bouteille d'encre et un stylo près de la machine et s'assit. Il pourrait travailler à cet endroit jusqu'au mois de Novembre si le temps se maintenait, l'arrière saison était souvent très agréable dans la région. Dès qu'il ferait trop froid il se réfugierait à l'intérieur, derrière la grande baie vitrée, la vue était identique mais plus restreinte. Il prit son inspiration dans ce prestigieux panorama qu'il avait sous les yeux, en bas Grenoble, dominé au nord par le massif de la Chartreuse et à l'est par la chaîne de Belledonne.

Il souleva le dictionnaire et prit une feuille qu'il engagea dans la machine à écrire. Il régla le papier et se prépara à frapper le premier mot.

Deux heures plus tard, la corbeille était pleine de feuilles froissées et la page placée dans la machine était immaculée.

Pour la vingtième fois il écrivit la première phrase, il fallait qu'il se force à continuer, à accepter son style même s'il devait y revenir ensuite. Les doigts hésitaient devant le clavier puis ils se mirent en mouvement, malhabiles mais décidés. Les caractères couvrirent bientôt une ligne entière :

"Le vaste hall d'accueil était désert. A cette heure où les derniers visiteurs devaient être partis ...".

CHAPITRE I

Le vaste hall d'accueil était désert. A cette heure où les derniers visiteurs devaient être partis, l'éclairage était réduit. Seul le guichet de la réception bénéficiait d'une lumière suffisante à la lecture, le reste était plongé dans une pénombre intrigante. On pouvait malgré tout discerner les innombrables panneaux pendus au plafond ou accrochés aux murs nommant la multitude des services et ceux qui y travaillaient. Les flèches indicatrices désignaient les ouvertures béantes des couloirs obscurs qui s'enfonçaient dans les entrailles de l'hôpital.

Une fois franchies les doubles portes d'entrée on pensait ne plus entendre aucun bruit, comme lorsqu'on referme derrière soi le portail d'une église. Pourtant, après quelques minutes, l'oreille se familiarisait avec ce faux silence. Le temps qui passe était le premier à se faire entendre, la lourde pendule murale égrenait sèchement les secondes. Puis on percevait le ronflement sourd et lancinant de la climatisation, ce bruit qu'on oublie après quelques minutes et dont on ne mesure la nuisance que lorsque, exceptionnellement, il cesse. Enfin, après s'être bien habitué à ces sonorités annexes, on saisissait autre chose, un autre bruit, indéfinissable, ténu mais bien présent, mélange de sons divers dont la faible vibration emplissait l'espace sonore : c'était le bruit du sommeil agité de l'hôpital, ce corps immense composé de milliers de cellules, jeunes et vieilles, saines et malades, dont une moitié luttait pour soigner l'autre moitié. C'était le vacarme feutré du combat pour la vie.

La réception, oasis de lumière dans ce désert d'ombre, faisait face à la large baie vitrée qui séparait le hall de l'extérieur. Assise derrière le guichet, la titulaire du poste parcourait un magazine de jeux tandis que ses mains s'affairaient sur un ouvrage de tricot. Un claquement sec lui fit lever la tête, les aiguilles de la pendule murale marquaient vingt-deux heures. Elle n'eut pas le loisir de se replonger dans sa lecture, le déclic du système d'ouverture automatique suivi du coulisement d'une des portes d'entrée se firent entendre, les doigts cessèrent leur agile va et vient. Un couple pénétrait dans le sas, l'homme soutenait la femme qui avançait avec difficulté. Le système d'ouverture, détectant leur présence, commanda l'effacement de la porte intérieure. La femme s'arrêta, le souffle court. Elle prit appui sur une épaule de l'homme. Il lui parlait doucement, l'encourageant à passer la porte. Celle-ci se refermait puis s'ouvrait de nouveau au moindre de leurs mouvements. Enfin la femme se redressa, l'homme la prit par la taille, elle mit un bras autour de son cou et ils pénétrèrent dans le hall. Ils étaient jeunes, mais l'angoisse crispait leur visage, la sueur perlait au front de la femme, chaque pas lui soutirait une plainte sourde.

Elle mit brusquement la main à son ventre rond, la bouche s'ouvrit en une grimace de douleur, les yeux semblèrent vouloir sortir de ce visage torturé. Elle lâcha un cri bref, sa respiration devint haletante. L'homme jeta un regard circulaire afin de trouver un endroit pour installer sa compagne. Ayant aperçu une rangée de sièges plastiques scellés sur un banc de béton il souleva la jeune femme et la déposa précautionneusement sur l'un d'eux. Elle avait retrouvé une respiration normale. Après s'être assurée qu'elle était bien installée, l'homme se précipita vers le guichet de l'accueil. La réceptionniste, qui en avait vu d'autres, posa son tricot et le regarda s'avancer. Il était encore à trois mètres lorsqu'il s'adressa à elle :

- Ma femme va accoucher. Elle a des contractions, appelez vite un médecin.

La réceptionniste le laissa arriver à proximité du guichet avant de répondre :

- Votre femme était suivie ici ?

- Oui, par le docteur Juvote.

- J'appelle une sage-femme, en attendant remplissez ceci.

Elle lui tendit un formulaire d'admission et un stylo.

Pendant qu'elle composait un numéro de téléphone, il tâchait de remplir soigneusement le questionnaire mais sa main tremblait, traçant de curieux caractères hérissés qu'il ratura plusieurs fois afin de réécrire plus lisiblement. Enfin il put lui tendre la fiche. Elle la prit et y jeta un oeil rapide tandis qu'elle attendait, l'écouteur légèrement éloigné de son oreille, que l'infirmière de garde en obstétrique réponde à son appel. Il pouvait distinguer le bruit de la sonnerie, son regard anxieux se posait alternativement sur le combiné et sur le visage impassible de la réceptionniste. Enfin, à l'autre bout on décrocha.

- Ici la réception, j'ai une grossesse de ..., elle cherchait à déchiffrer l'indication sur la fiche de renseignements, ... de trente neuf semaines. Vous m'envoyez quelqu'un.

Elle écouta la réponse et raccrocha.

- On vient tout de suite, rejoignez votre femme.

Il alla s'asseoir et lui annonça qu'on viendrait la chercher bientôt. L'attente commençait. Que faire d'autre dans un hôpital lorsqu'on est patient qu'attendre. De l'attente quotidienne des menus plaisirs de la journée : repas, visites, à l'attente plus profonde, chargée d'espoir et d'angoisse, des consultations, des résultats, de la guérison ou de la mort, tout est attente. Ils attendaient.

Le paquet qui grognait en se tournant vers le mur s'appelait Paul. Il se trouvait dans cet état qui n'est plus tout à fait le sommeil sans être encore l'éveil. Pendant un long quart d'heure la fatigue et l'inconfort se livrèrent un combat sans merci, semblant tour à tour emporter la décision dans le crâne du dormeur. Lorsque le jeune homme tentait de prolonger son sommeil les muscles de son corps rejetaient la perspective d'un plus long séjour sur ce banc de pierre mais lorsqu'il décidait d'interrompre cette torpeur son esprit refusait de transmettre le moindre ordre de mouvement à ses membres ankylosés. Une infirmière de passage trancha le dilemme :

- Monsieur, vous ne pouvez pas rester là.

Et elle accompagna sa phrase d'une vigoureuse secousse. Paul s'assit et grommela :

- Vous avez raison, je m'en vais.

- Etes-vous souffrant ?

- Non, je vais très bien, je suis seulement un peu fatigué. Ne vous inquiétez pas, je vais rentrer chez moi maintenant. Merci.

Et sans lui laisser le temps de poser d'autres questions il se leva et s'éloigna.

Même s'il n'avait pas été très agréable ce court somme lui avait permis de récupérer un peu. Dès qu'il eût fait quelques pas il retrouva la souplesse et l'usage normal de ses membres. Il avait dû rester là plus d'une heure.

Il mit un certain temps à retrouver le chemin de la sortie, la fatigue et l'abattement lui otait toute faculté de raisonnement logique et il errait dans les couloirs sans prendre garde aux indications de direction. De plus cet hôpital était un vrai labyrinthe, probablement conçu par un Dédale moderne plus génial que l'ancien. Il aboutit enfin dans une large pièce d'où partaient plusieurs couloirs. Il prit celui qui lui faisait face, il pensait être passé par là, en venant, mais cela était si confus dans sa mémoire ! Pourtant il n'avait pas tort, et bientôt il put déboucher dans le hall.

Il se dirigea droit vers la sortie, mais avant de l'atteindre il aperçut le couple. La jeune femme, la tête rejetée en arrière, se tenait à deux mains aux rebords du siège, l'homme s'était levé et sortait de sa poche un paquet de cigarettes. Paul fut pris d'une soudaine envie de fumer, il

obliqua vers eux. L'homme tourna la tête et ses traits reflétaient immédiatement l'appréhension qui l'envahit. Il s'immobilisa dans son action, la cigarette aux lèvres, le briquet tenu à quelques centimètres. Paul détourna son regard du couple pour tenter d'apercevoir son image dans la baie vitrée. Malgré la pénombre, il convint qu'il pouvait faire peur, il n'était ni rasé ni peigné depuis deux jours, son visage était couvert de longues griffures. La combinaison de skis qu'il portait était crottée et déchirée à une cuisse. Seules des tennies d'un blanc irréprochable n'aurait appeler aucun commentaire dans d'autres circonstances, mais leur propreté et leur aspect contrastaient tellement avec le reste de la tenue que celle-ci n'en paraissait que plus sale et défectueuse. Paul comprenait fort bien que l'ensemble n'inspire pas grande confiance. Il cessa de s'observer et demanda à l'homme qui n'avait pas bougé :

- Pouvez-vous me donner une cigarette, s'il vous plaît ?

L'autre, sans un mot, lui tendit le paquet qu'il tenait encore en main. Paul pensa que pour assouvir sa position de clochard il ne lui restait plus qu'à demander "cent balles". Il n'eut pas le temps de se féliciter d'avoir retrouvé suffisamment de gaieté d'esprit pour plaisanter sur son sort, la femme venait de glisser de son siège en gémissant. Paul se précipita, la prit sous une aisselle, son mari fit de même de l'autre côté et ils la relevèrent.

C'est à ce moment que les deux infirmières apparurent, l'une d'elle poussait un fauteuil roulant. Elles s'approchèrent du trio. Arrivées près d'eux elles observèrent Paul d'un oeil interrogateur. Il lâcha aussitôt le bras de la jeune femme qui avait retrouvé un peu de vitalité. Le mari, comprenant le doute des infirmières, s'empressa d'intervenir :

- Ma femme est très mal, il faut faire vite.

Puis s'adressant à Paul :

- Merci de votre aide Monsieur.

- Je vous en prie, pouvez-vous quand-même me donner du feu?

L'homme alluma son briquet. Paul approcha l'extrémité de la cigarette de la flamme et aspira. Il rejeta une première goulée puis aspira de nouveau longuement en regardant disparaître le couple et les infirmières.

La tête lui tourna aussitôt, l'état de fatigue dans lequel il se trouvait devait accentuer l'effet narcotique du tabac. Ses jambes le soutenaient à peine, il fallait qu'il sorte.

Dehors l'air froid lui rendit sa lucidité. Il tira encore une fois sur la cigarette mais n'éprouva pas le plaisir qu'il en avait escompté, il la laissa choir sur le bitume et l'écrasa du bout du pied. Il gagna le parking et se dirigea vers sa voiture.

CHAPITRE II

Heureusement, à cette heure peu d'emplacements étaient occupés, il avait pu localiser son véhicule sans trop de peine car il aurait été incapable de se souvenir où il l'avait garé quelques heures auparavant. Il ouvrit la portière et s'assit sans la refermer.

La première décision qu'il devait prendre concernait l'endroit où il coucherait cette nuit, les clefs de son appartement se trouvaient au chalet, soit il retournait là-haut ce qui supposait vingt kilomètres de route de montagne, soit il se faisait héberger chez des amis. Malgré sa fatigue il choisit la première solution, il pourrait se remémorer tout au long de la montée, calmement, les événements de ces trois derniers jours. S'il demandait asile aux copains il devrait raconter, répondre aux nombreuses questions, éluder certaines réponses et il ne se coucherait vraisemblablement pas plus tôt que s'il regagnait le chalet. Et puis il ne se sentait pas la force d'affronter un interrogatoire et préférerait trois quart d'heure de route en lacets.

Il se décida à mettre le contact, referma la portière et sortit du parking. Il alluma la radio, un fond de musique ne perturberait pas ses réflexions.

Il y a trois jours, à peu près à la même heure, il empruntait la même route.

C'était un vendredi soir. Il était heureux. La perspective d'une semaine de vacances et la joie de retrouver les amis lui faisaient déjà oublier les fatigues d'un hiver laborieux. Son métier d'informaticien l'avait totalement accaparé, on était en mars et il n'avait pas encore chaussé ses skis cette saison, un comble pour un Grenoblois! Pourtant Paul aimait le ski, comme il aimait la randonnée à pied ou en vélo, et la voile. Et même s'il ne pouvait les pratiquer tous, Paul se passionnait pour tous les sports qui associaient effort physique et contact de la nature.

Il adorait les sensations procurées par la vitesse dans les grands schuss ou dans la descente des grands cols, il savourait la lutte farouche livrée aux éléments lors de ces tempêtes où le vent hurlait dans les haubans ou au cours de ces ascensions limites où le geste doit être sûr et rapide, il exultait lorsque, après que la violence de l'effort l'eût obligé à puiser dans ses ressources les plus profondes, il se trouvait récompensé par le bonheur puissant et apaisant que procurait la contemplation de ces sites qu'il était allé conquérir.

La radio se mit à grésiller, il changea de longueur d'ondes et chercha un poste local, il trouva "Fréquence Plus". Il n'appréciait pas particulièrement la musique moderne diffusée par cette station mais il cherchait surtout à éviter les commentaires, bavardages et publicités qui encombraient les émissions nationales.

Il traversait Uriage. Il aimait ce grand village qui respirait le calme et la tranquillité propre à la plupart des stations thermales. On y soignait les rhumatismes, les maladies de peau, les affections gynécologiques et oto-rhino-laryngologiques. Ici la route n'était pas coincée entre deux rangées d'hôtel et de maisons, ceux-ci étaient alignés sur le même côté opposé à la montagne, face à une vaste pelouse verdoyante s'élevant en pente douce jusqu'à la limite du village voisin de Saint-Martin d'Uriage. Le tout était dominé par le massif château du treizième siècle ayant appartenu à la famille Bayard. Une cure dans cet endroit devait être triplement bénéfique, pour soigner sa maladie, pour reposer son corps et pour trouver la paix de l'esprit.

Paul hésita un instant sur la route qu'il allait prendre car de cet endroit deux possibilités s'offraient au voyageur pour rejoindre la station de ski de Chamrousse, l'une passant par Saint-Martin d'Uriage, l'autre passant par Belmont. Vendredi soir, il avait pris le premier itinéraire,

il choisit le même, celui qu'il connaissait le mieux ainsi la conduite n' accaparerait pas trop son attention et il pourrait à loisir se concentrer sur le souvenir des événements qui l'avaient mené à l'hôpital de Grenoble. Il commença son ascension, la nuit était claire et la route sèche.

Il y a trois jours il neigeait abondamment, la route et les bas-côtés se fondaient déjà dans un même revêtement uniformément blanc et il montait prudemment. Il attendait d'atteindre Saint-Martin pour équiper les roues avant de chaînes, indispensables s'il voulait atteindre la station. A la sortie du village, un large virage offrait un espace suffisamment plat pour effectuer la manoeuvre sans problème. Rompu à ce genre d'exercice, il ne mit que quelques minutes et put repartir avant d'être transformé en bonhomme de neige. La visibilité était réduite, il distinguait à peine les grands sapins qui bordaient la route. Si la neige continuait à tomber ainsi, dans moins de deux heures l'accès serait impraticable. Il aimait conduire dans cette atmosphère ouatée, le bruit du moteur lui-même semblait étouffé. Le calme extérieur le pénétrait et chassait les tensions vives engendrées par les soucis professionnels quotidiens pour laisser place à un vide reposant qui se nommait vacances.

Il aborda bientôt les derniers virages, la forêt était moins dense. Il distingua le panneau annonçant "Le Recoin de Chamrousse, altitude 1650 mètres", dans moins de dix minutes il serait arrivé. Deux stations se partageaient le domaine skiable de Chamrousse, le Recoin et Roche-Béranger. C'était au Recoin que s'étaient déroulées les épreuves alpines des jeux olympiques d'hiver de 1968. Depuis, la station s'était considérablement développée, mais elle était déjà la station des grenoblois bien avant qu'aucun équipement n'y soit construit. Il n'y a pas si longtemps, les amateurs de skis montaient à pied de Saint-Martin, mille mètres plus bas, dans la neige, portant le sac et les skis. Ils arrivaient là, au Recoin, après deux heures d'ascension pour les plus rapides, mais plus souvent trois et parfois même quatre heures. Alors ils pouvaient chausser les skis et savourer l'ivresse de la descente dans les sapins. A cette époque il fallait mériter ce plaisir, le ski d'alors ne ressemblait pas encore à la foire du trône.

Paul apercevait la masse sombre et silencieuse des hôtels de Roche-Béranger. Il traversa la station endormie et vint garer sa voiture à l'entrée d'un chemin impraticable à cette saison. Il coupa le moteur. Le silence était total, la neige continuait de tomber. Il quitta ses chaussures basses et chaussa une paire d'après-skis. Puis il sortit de la voiture et s'étira, vingt kilomètres sur une route de montagne enneigée demandait, même pour un habitué, une concentration nerveuse qu'il était bon d'effacer dès l'épreuve terminée.

Il détacha ses skis de la galerie, les mit sur son épaule et, après qu'il eut fermé sa voiture, il s'engagea dans le chemin. Il enfonçait à mi-mollet dans la poudreuse. Il aperçut bientôt le chalet, une lueur vacillante, tamisée par la couche de neige collée aux vitres venait s'éteindre sur le tapis blanc. En passant devant une fenêtre il toqua à un carreau avant de se diriger vers la porte. La lanterne surplombant l'entrée s'alluma, la porte s'ouvrit. Il ôta ses bottes et pénétra dans le chalet.

Henri referma la porte derrière lui.

- Salut, Paul, la montée n'a pas été trop pénible ?
- Non, mais je crois qu'il était temps que j'arrive, dans une heure on ne passera plus.
- Demain nous aurons une poudreuse excellente, mais entre Colette t'a préparé un petit souper.

Paul pénétra dans la pièce principale, Colette disposait déjà une assiette et un couvert.

- Bonsoir Paul.

Ils se firent deux grosses bises retentissantes.

- Henri, sert un verre à Paul pendant que je lui prépare à manger : une omelette aux pommes de terre et une salade, ça te va ?

- Bien sûr.

Henri demanda :

- Que veux-tu boire ?

- Je boirai bien un petit Kir à la liqueur de mûres, si tu as.

- Nous avons fait rentrer tous les ingrédients nécessaires à ta bonne humeur, la liqueur de mûres est là.

Paul sourit. Henri prépara la boisson, un cinquième de liqueur de mûres et quatre cinquièmes de vin blanc, il tendit le verre à Paul. Ils s'assirent devant la cheminée où brûlaient de lourdes bûches crépitantes.

Paul se souvenait de leur première rencontre il y a deux ans. Il avait réussi à fuir Paris, une entreprise Grenobloise lui proposait un poste intéressant. Un ami commun les avait mis en relation avant qu'il ne s'installe. Leur premier contact, téléphonique, avait été bref.

- Je cherche à louer un petit appartement à Grenoble ou dans les environs proches, connaissez-vous quelque chose ?

- Avez-vous beaucoup de meubles ?

- Je descends avec deux valises.

- Bien. Nous disposons d'une chambre avec salle d'eau. Nous vous hébergerons quelques jours, le temps que vous trouviez ce qui vous convient.

Il était resté trois mois. On lui avait décrit les Dauphinois comme des gens froids et distants. Paul apprit à les connaître et rectifia pour lui-même cette fausse réputation. Fausse réputation qu'il avait amené de Paris, là où se faisait et se défaisait les étiquettes à accrocher sur le dos des provinciaux. Paul lui, avait trouvé ici chaleur et amitié.

Henri avait trente huit ans. Il était sec et musclé comme beaucoup de montagnard, peu bavard, ses yeux parlaient plus que sa bouche. Économe de sa bourse comme de ses gestes, il savait se montrer, lorsqu'il le fallait, superbement généreux. Il avait apprécié Paul dès leur première rencontre. Sa jeunesse avide de savoir, son intelligence explosive, son adoration de la nature, tout cela Henri l'avait pressenti dès les premières minutes de discussion. Et malgré leur différence d'âge, Paul avait douze ans de moins, ils étaient rapidement devenus une paire d'amis inséparables.

Colette revint avec une superbe omelette fumante. Paul se mit à table. Tout en mangeant, ils parlèrent du temps, de la neige, des vacances et de leur fils.

- Comment se porte Nicolas ?

- Très bien, il dort, mais il a fallu user d'autorité pour qu'il consente à se mettre au lit sans attendre ton arrivée. Il tenait absolument à ce que tu lui racontes une histoire. Je lui ai promis que tu lui lirais un Tintin demain matin. Henri est jaloux d'ailleurs. Lui qui captive si facilement ses élèves ou qui fascine ses amis, dès qu'il commence à évoquer des souvenirs, il s'est entendu dire par son fils qu'il ne racontait pas les histoires aussi bien que toi.

Paul sourit, il savait que Colette exagérait un peu. Nicolas l'aimait beaucoup et il lui rendait bien, mais le petit garçon était en adoration devant son papa et rien ne lui faisait plus plaisir que l'histoire qu'Henri lui racontait chaque soir avant qu'il ne s'endorme. Aucune punition n'était plus cruellement ressentie que la privation du conte "marchand de sable". La maman de

Nicolas adorait Paul aujourd'hui, mais aux premiers temps de leur connaissance la camaraderie fraternelle qui s'était vite établie entre le jeune garçon et lui avait freiné l'élan d'amitié de Colette. Pendant un certain temps elle l'avait considéré comme un rival auprès de son fils. Elle acceptait mal que Nicolas aille se réfugier près de lui dès qu'elle sévissait. Mais Paul au fil des jours avait su se faire apprécier de la mère sans décevoir le fils, il avait gagné la confiance de Colette sans perdre l'amitié de Nicolas.

Paul bailla.

- Je vais me mettre au lit. Vous skiez avec moi demain ?
- Non, Nicolas passe sa deuxième étoile le matin, nous allons l'encourager. Henri, tu feras peut-être quelques descentes avec Paul l'après-midi.
- Oui, certainement, nous partons à quelle heure ?
- Vers dix sept heures.
- Vous repartez demain soir ?
- Oui, j'ai une montagne de cours à préparer pour la semaine prochaine et mon dimanche y suffira à peine.

Henri était professeur de physique à l'université de Grenoble. Avec la montagne, son métier était sa passion. Il aimait la physique bien sûr, mais ce qu'il aimait surtout, c'était l'enseignement, le contact avec les jeunes, leur faire partager son savoir, leur apprendre à apprendre.

Paul se leva, embrassa Colette, serra la main d'Henri et gagna sa chambre. Cinq minutes après s'être couché, il dormait profondément.

CHAPITRE III

La radio se mit à émettre des modulations de sifflements aigus identiques à ce que crachaient les antiques postes à lampes lorsqu'on changeait de station. Paul émergea de ses pensées en pestant contre cet appareil. Il attendit un moment, essaya un réglage plus fin, rien n'y fit, les stridulations continuaient. Il tenta de changer de station, passa de la modulation de fréquence aux grandes ondes, revint en modulation de fréquence et alors qu'il allait se décider à éteindre, la cacophonie cessa. Il chercha France musique. Quelques secondes plus tard "les quatre saisons" insufflaient leur allégresse printanière dans les veines de Paul, il en avait bien besoin. La manipulation du poste l'avait obligé à ralentir l'allure, il décida de s'arrêter complètement pour se rappeler ce samedi matin, départ de cette incroyable aventure. Il voulait se souvenir des moindres détails, fixer dans sa mémoire chaque émotion, chaque inquiétude, chaque espoir. Il choisit un endroit où le bas-côté de la route était assez large pour qu'il puisse se garer et y arrêta sa voiture. Il inclina le siège de manière à être en position semi-couchée et les yeux fermés, stimulé par Vivaldi il replongea dans ses souvenirs. Il n'avait pas aperçu une Mercedes noire, tous feux éteints qui se garait cent mètres en contre bas.

Le samedi matin, le vent avait balayé les nuages de la nuit. La météorologie locale prévoyait une journée ensoleillée mais annonçait un retour du mauvais temps le dimanche. Il fallait donc profiter de cette accalmie. A neuf heures moins le quart, Paul était prêt. Colette, Henri et Nicolas déjeunaient.

- A quelle heure se déroule le passage de l'étoile de Nicolas ?
- Vers dix heures, mais il y a une cinquantaine d'enfants inscrits et il faudra bien une heure pour que tous passent.
- Je vais faire quelques descentes en attendant et je viendrai vous rejoindre, je ne veux pas manquer l'épreuve du champion.
- Et après, je pourrai faire du ski avec toi ?
- D'accord, mais seulement si tu réussis à avoir l'étoile.
- Je l'aurai, la monitrice a dit que j'étais le meilleur du groupe.
- Tu n'as aucun mérite, il n'y a que des parisiens cette semaine, ils ne font pas comme toi du ski tout l'hiver.
- Mais il y a des plus grands que moi et je les bats aussi.

Nicolas avait l'esprit de compétition poussé, probablement entretenu par les moniteurs du club qu'il fréquentait et Paul le taquinait souvent à ce propos.

Paul mit son anorak, enfila ses chaussures, prit ses skis et ses bâtons et sortit. Il s'arrêta devant le chalet, que ferait-il? Il décida de rejoindre le "Recoin" pour pouvoir prendre le téléphérique qui le mènerait au sommet de la station. Pour cela il devait auparavant emprunter plusieurs remontées mécaniques qui lui permettraient de s'élever pour pouvoir ensuite redescendre en progressant vers le Recoin. Il atteignit bientôt la gare du téléphérique. La benne venait de partir. Il s'accouda à la rambarde entourant la fosse d'arrivée et attendit la cabine descendante. C'était l'heure qu'il préférait, les skieurs encore peu nombreux ne se bousculaient pas pour gagner quelques places, les hommes encore galants laissaient passer les dames qui remerciaient d'un sourire. Dans moins d'une heure cette agréable béatitude serait balayée par les hordes métropolitaines, alors s'instaureraient les antiques lois barbares où les plus forts s'attribueraient les meilleures places.

La cabine était arrivée. Paul monta et se plaça près d'une vitre. Les portes se refermèrent, la benne se dégagea lentement du quai puis prit de la vitesse. Paul regardait s'amenuiser les détails de la vallée à mesure qu'il s'élevait. Il se rappelait la première fois où il était monté à la Croix de Chamrousse, Henri l'accompagnait et tout le temps de l'ascension il lui avait nommé les principaux sommets environnants. Aujourd'hui Paul connaissait bien cette région pour l'avoir, depuis deux ans, parcourue en tous sens, il reconnaissait chaque pic, chaque vallée, chaque torrent, chaque village. Dès qu'il se trouvait en altitude il ne manquait pas d'effectuer une inspection circulaire en nommant chaque élément du panorama, un peu comme un voyageur qui reprendrait possession de sa maison après une longue absence et qui s'arrêterait sur chaque objet en se remémorant les souvenirs y étant associés. Cette fois encore Paul ne faillit pas à ce rite et, commençant par le sud, il entreprit son inventaire : devant lui le Taillefer, imposant massif ceinturé par les vallées de la Romanche et du Drac, à l'ouest de ce mastodonte s'étend sur plus de cinquante kilomètres la muraille des falaises du Vercors.

Aucune route ne franchit cette barrière sur ce versant, les seuls accès au plateau se situent à la poupe et à la proue de cet énorme vaisseau de pierre, le Drac longe cette forteresse et remonte vers le nord pour se jeter dans l'Isère qui se fraye un chemin vers le Rhône en empruntant l'étroit couloir qui sépare le Vercors de la Chartreuse. Cette dernière, chaîne verdoyante dont les sommets portent des noms attachants : Chamechaude, Charmant Som, la Pinéa, la Grande Sure, s'étire de Grenoble à Chambéry. Et puis Belledonne, chaîne dont Chamrousse est le premier contre-fort... Mais il dut interrompre son observation, ils arrivaient. La cabine avait atteint la gare terminale du téléphérique.

Paul descendit de la benne, quitta le bâtiment et chaussa ses skis. Il s'éloigna un peu pour sortir la construction de son angle de vision, rien ne le pressait et il put prolonger la contemplation de ce panorama qui l'enchantait.

Après quelques minutes d'immobilité Paul fut parcouru d'un long frisson, le froid commençait à le pénétrer. Il était temps qu'il se bouge. Il poussa sur ses bâtons et commença à glisser. Au sommet la déclivité était faible et il put continuer à admirer le paysage tout en descendant lentement. Puis la pente s'accrut et il ne pensa plus qu'à skier. Il se lança dans la descente. Dans les portions très pentues ou très bosselées, ses bras s'écartaient, il plantait ses bâtons alternativement à droite puis à gauche, ses jambes telles des ressorts d'amortisseurs effaçaient le relief, ses skis décrivaient des tiers d'arc de cercles d'un côté puis de l'autre, ce qui lui permettait de contrôler sa vitesse. Dès que le terrain le permettait, il fléchissait les genoux, tendait les bras en avant et coinçait les bâtons sous ses aisselles pour offrir le moins de résistance possible à l'air et acquérir ainsi le maximum de vitesse. C'est ainsi qu'il atteignit le bas de la station, le vent lui sifflait aux oreilles et malgré les lunettes ses yeux pleuraient. Les skieurs plus nombreux sur la piste l'obligèrent à ralentir. Bien qu'il soit sûr de lui, il préférerait ne prendre aucun risque lorsqu'il empruntait des secteurs encombrés. Il s'arrêta pour demander l'heure : neuf heures quarante, il avait encore le temps d'effectuer une descente avant de rejoindre Nicolas et ses parents.

Il dominait l'aire de départ des remontées mécaniques. Il repéra une file d'attente réduite et poussa sur ses bâtons pour l'atteindre rapidement. Il s'engagea dans le couloir d'accès, matérialisé par deux séries de piquets reliés par deux cordes. Une dizaine de skieurs attendaient, chaque benne en emportait deux. Le tour de Paul arriva bientôt. Il s'avança sur l'emplacement de départ et tourna la tête pour voir arriver la cabine, lorsqu'elle fut à sa portée, il la bloqua un court instant de la main afin d'éviter le choc brutal du siège contre ses mollets, il s'assit et fut aussitôt emporté.

Paul abaissa la barre de sécurité et posa ses skis sur le repose-pieds. Il appréciait le repos procuré par les remontées en télésiège pendant lesquelles il pouvait observer les arbres, sapins et épicéas dont les branches ployaient sous le poids de la neige. Il dominait une piste noire peu

fréquentée et se trouvait maintenant au dessus d'un passage assez étroit et Très pentu. Comme cela arrivait quelquefois lorsqu'un skieur maladroit tombait au départ ou à l'arrivée, la cabine stoppa son ascension. Cet arrêt permit à Paul d'assister à une scène dramatico-comique. Arrêté au milieu de la piste un homme criait et gesticulait à l'adresse d'une femme située trente mètres plus haut. Visiblement elle ne se trouvait pas là pour son plaisir. Elle restait figée sur place par la peur et lorsque les vociférations de son compagnon la décidait enfin à tenter un virage on pouvait deviner à son expression le courage qu'il lui fallait libérer pour vaincre sa frayeur. Pourtant elle devait skier convenablement mais elle n'était certainement pas habituée à de si fortes pentes, elle avait dû se laisser entraîner dans ce calvaire par ce gros homme boursoufflé d'orgueil qui l'inondait de conseils souvent contradictoires. Après beaucoup d'efforts la femme réussit à rejoindre l'homme sans dommage physique. Il se lança aussitôt dans une longue explication qui se termina par un inévitable : "regarde moi, je te montre".

La cabine s'était remise en mouvement et Paul dut se retourner pour suivre la descente de l'homme. Au début tout se passa bien mais prenant de l'assurance l'homme tenta d'enchaîner des virages Très serrés, et ne maîtrisant pas suffisamment cette technique, il fut vite effrayé par la vitesse qu'il prenait. Il tenta alors de freiner brusquement mais ce n'était pas chose facile à cette allure, sur une forte pente et dans la neige fraîche. Ce qui devait arriver arriva, pour une raison que Paul, déjà trop loin, ne put déterminer, l'homme effectua une chute spectaculaire, les deux skis quittèrent les chaussures, les lunettes volèrent un instant au côté d'un bâton, même le bonnet avait déserté la tête de son maître, trop grosse pour lui, probablement. L'homme, après un vol plané impressionnant et un atterrissage percutant, entama une descente mouvementée sur le ventre, la tête la première. Paul riait, mais voyant que la glissade se poursuivait, il commença à s'inquiéter pour ce gros vaniteux. Sur un replat, on put croire un instant qu'il allait enfin enrayer cette dégringolade infernale, mais il atteignit le bord de la partie plate sans avoir pu se freiner suffisamment et roula de nouveau dans la pente. Dans un virage, enfin, il s'encadra vigoureusement dans un mur de neige poudreuse où son corps entier disparut. Au bout de quelques secondes, une tête blanche émergea suivie de deux bras. C'est à ce moment que Paul l'entendit d'abord, puis la vit. La cabine atteignait un pylône placé au sommet de cette descente infernale. Un rire sonore lui fit tourner la tête, un rire clair et cristallin qui dura l'espace de quelques secondes mais qui suffit à lui faire oublier tout le reste. C'était le chant d'une sirène. Elle se tenait au plus haut de la piste d'où elle avait suivi toute la scène et n'avait pu s'empêcher d'éclater de rire lorsque le gros homme s'était extrait du tas de neige qui avait mit fin à sa glissade. Elle était rayonnante, Paul ne pouvait plus la quitter des yeux. Le spectacle étant terminé elle s'élança sur la piste. Il la vit pendant un instant descendre, son corps souple se jouait des difficultés de la descente, bientôt il n'aperçut plus que la chevelure blonde couvrant alternativement une épaule puis l'autre au rythme des virages serrés, puis elle disparut derrière un bosquet de mélèzes. Paul bouillait, il fallait qu'il la rejoigne.

Si la cabine avait été plus près du sol il aurait sauté. Mais l'arrivée était proche. Il ne tenait plus sur son siège. Dès que ses skis touchèrent la neige, il s'élança à sa poursuite. Il traversa en trombe le groupe de skieurs qui se formait invariablement en haut de chaque remontée, provoquant quelques exclamations indignées. Mais il n'en avait cure, il fonçait, il skiait à la limite de l'équilibre et trouvait pourtant qu'il n'allait pas assez vite. Il atteignit bientôt l'endroit difficile et il dut ralentir. En bas, l'acrobate aperçu tout à l'heure, encore tout blanc de neige avait regroupé son attirail, la femme revenue près de lui, lui tendait ses lunettes récupérées quelques mètres plus haut. Par contre, plus de trace de la jolie blonde, Paul augmenta les risques, il se mit en position de recherche de vitesse et prit au plus court. Le bruit de sa descente fit retourner le couple, ils le regardèrent passer, effrayés mais admiratifs. Paul apercevait maintenant la construction qui abritait la machinerie du télésiège. Il espérait qu'elle

se fut arrêtée là et que la file d'attente serait suffisamment longue pour qu'il puisse la rejoindre avant qu'elle ne remonte. Occupé qu'il était à scruter les quelques skieurs s'apprêtant à emprunter le télésiège, il vit trop tard une paire de bâtons plantés là pour signaler un danger sur la piste, en l'occurrence un caillou émergent de la neige. Il voulut s'écarter, mais à l'image d'un slalomeur qui enfourche une porte, il ne put faire passer ses deux spatules du même côté des bâtons qu'un des skis percuta. Le choc fit jouer la sécurité des fixations, le ski resta sur place tandis que Paul continuait pendant quelques mètres sur une jambe avant d'effectuer la plus belle chute qu'il ait faite depuis bien longtemps. Il s'affala dans la neige mais sut se freiner suffisamment pour éviter la glissade. Avant qu'il n'ait pu se relever il entendit de nouveau le même rire qui lui avait fait découvrir l'objet de sa poursuite quelques minutes plus tôt. Encore allongé sur la piste, il leva la tête, au dessus de lui, assise sur une benne du télésiège, passait la jolie blonde qui le regardait mi moqueuse, mi compatissante. A ses côtés un jeune homme l'observait lui aussi, hilare. Il applaudit bruyamment et lança à Paul :

- Est-elle bonne ?

Les sentiments se bousculèrent dans la tête de Paul, il pestait contre lui-même et sa maladresse, il fulminait contre cet inconnu qui avait ajouté à son ridicule, et par dessus tout subsistait le brûlant désir de revoir cette fée qui l'avait ensorcelé. Mais progressivement, surmontant l'amertume de l'amour propre blessé, vint s'installer le doute, qui était cet applaudisseur narquois, était-il avec elle? Cette question sans réponse accentua le flot du torrent de rage qui le submergeait.

Il se releva. Son ski perdu était planté quelques mètres plus haut. Il se préparait à ôter l'autre pour monter le chercher plus facilement lorsqu'un skieur charitable se saisit de l'objet du malheur et lui descendit. Comble d'ironie, l'homme était celui dont Paul riait quelques instants auparavant quand lui aussi gouttait la saveur de la neige. Celui-ci entreprit aussitôt Paul sur les dangers de cette piste et lui conseilla de descendre moins vite, il valait mieux prendre des virages plutôt que de foncer droit dans la pente comme il le faisait. Paul parvint à se contenir et même à le remercier. Il rechaussa ses skis sans prêter aucune autre attention aux conseils que continuait à lui prodiguer ce théoricien béotien :

- Dans la poudreuse il vaut mieux se tenir bien en arrière sur les skis, et puis bien écarter les bras ...

Voyant qu'il ne captait pas vraiment l'attention de Paul avec ses recommandations, il essaya un autre registre :

- Et les enfants, vous vous rendez compte, si un enfant avait été là vous pouviez le renverser, lui casser une jambe ou l'éborgner !

C'était le comble, lui qui amenait sa femme dans des endroits où ils risquaient tous deux de se rompre le cou, il allait lui donner des leçons de prudence, Paul explosa :

- Vous allez me foutre la paix, vous aviez peut-être meilleure allure tout à l'heure, alors que vous étiez enfoncé dans la neige jusqu'aux oreilles. Si vous désirez que votre femme fasse des progrès, vous feriez mieux de lui payer les conseils d'un moniteur. Vous pourrez d'ailleurs prendre deux places car vous ne valez guère mieux.

Le bonhomme était outré, et surtout vexé de savoir que Paul avait assisté à sa chute, il ne répondit rien et repartit en dissertant, à l'intention de sa femme sur un air bien connu et inusable : la jeunesse d'aujourd'hui ne respectait rien, elle était belle la France et autres lieux communs d'usages. Paul s'en voulut de s'être emporté mais sa colère lui avait fait du bien. La soupape ouverte avait libéré l'humeur acide. Il restait la déception car il était trop tard maintenant pour tenter de rejoindre son fantôme blond, il devait retrouver Colette et Henri.

Nicolas entamait son épreuve. Paul suivait d'un oeil distrait les évolutions de son petit copain. Il scrutait les pistes alentour dans l'espoir d'apercevoir l'ange blond, objet de son tourment. Colette n'avait d'yeux que pour son fils mais Henri s'était aperçu du trouble de son ami. Nicolas avait bien skié, mais il ne connaîtrait le résultat de l'épreuve que ce soir. Paul, comme il l'avait promis, l'emmena skier en attendant l'heure du repas. Ordinairement c'était une joie pour lui d'accompagner Nicolas mais aujourd'hui il se sentait entravé par la lenteur relative du jeune garçon, il ne cessait d'observer tout autour de lui, bouillant de ne pouvoir sillonner les pistes à la recherche de son apparition du matin.

Ils allèrent déjeuner, Paul pensif, ne participait pas à la bonne humeur générale. Peu à peu la gêne s'installa et le repas se termina dans le calme. Seul Nicolas, persuadé d'avoir son étoile, tentait de captiver l'attention de l'un ou de l'autre, sans y parvenir. Paul aurait voulu se confier à eux, mais pour leur dire quoi ? Qu'il désirait ardemment retrouver une jeune fille blonde qu'il avait aperçu trente secondes le matin même et que ce désir supplantait tout le reste. Comment expliquer cela ? Il se tut.

Lorsqu'ils se présentèrent de nouveau sur les pistes le temps commençait à se gâter. Quelques stratus venant du sud filtraient les rayons du soleil. Les prévisions météorologiques préoyaient du mauvais temps pour le lendemain, ce serait sûrement dès ce soir. Paul et Henri avaient déjà effectués quelques descentes lorsqu'Henri, peu habitué à attendre Paul, se décida à le questionner :

- Qu'est-ce qui t'arrives ? Tu traînes, tu regardes sans cesse autour de toi, Que cherches-tu ?

Paul hésita, mais s'il ne se confiait pas à Henri, qui lui apporterait un peu de raison, il se décida à expliquer le motif de son comportement. Après avoir relaté sa mésaventure matinale il s'attendait à un grand éclat de rire, au lieu de cela il fut tout surpris d'entendre Henri lui répondre :

- Je ne t'ai jamais raconté comment j'ai rencontré Colette?

- Non.

- Notre histoire vaut la tienne. J'effectuai une croisière en Corse avec des amis. Un soir, alors que nous avions jeté l'ancre dans le golfe de Girolata une jeune fille me héla d'un bateau voisin, c'était Colette. Elle me demanda si je pouvais lui procurer quelques allumettes, leur dernière boîte ayant sombrée au large par la faute d'un fumeur de pipe maladroit. Je pris donc une boîte d'allumettes, me mettais à l'eau et nageai jusqu'au voilier voisin sur le dos en tenant la boîte bien au dessus de l'eau. Heureusement cet endroit était bien protégé, il n'y avait pas la moindre houle. Colette m'invita à monter à bord. Dès que je fus sur le pont, instantanément, je fus amoureux. C'est pour cela que ton histoire ne me fait pas rire ni te prendre pour un belu. Je me suis souvent interrogé sur cet amour subit, moi qui me croyait, comme toi aujourd'hui, tout à fait au dessus de ce genre de réaction émotionnelle. Puis j'ai fini par croire à ce qu'on nomme le coup de foudre, et même à ne plus croire qu'à cela. Car je pense qu'on ne peut qualifier d'amour que cette vague qui vous submerge aux premiers instants d'une première rencontre. Cela seul est beau, puissant, pathétique, inoubliable. Comment appeler amour une lente approche de deux êtres qui pendant des semaines ou des mois se découvrent des goûts communs et finissent par conclure qu'ils sont fait pour vivre ensemble, ce n'est pas de l'amour cela, c'est du marketing. Pourtant ceux-là ont certainement plus de chances de créer une couple durable que ceux frappés par la folie du coup de foudre, mais que connaîtront-ils de l'amour : un bien-être rassurant qui, de toutes façons s'installe pour presque tous, du moins pendant un certain temps.

Paul était ébahi, il ne connaissait pas Henri, le sage Henri, Henri l'intellectuel sous ce jour. Il faisait une grande découverte aujourd'hui et comprenait mieux le sens de leur amitié, Henri avait gardé une âme d'adolescent et pouvait encore vibrer pour une grande cause. Mais il continuait, emporté par son enthousiasme, et Paul écoutait religieusement :

- Et puis l'amour c'est important. Pour beaucoup de gens l'amour est la seule grande aventure qu'ils vivront dans leur vie alors on n'a pas le droit de rater un coup de foudre. N'ai pas honte de ce sentiment Paul, vit le de façon intense, jamais plus, peut-être, tu n'éprouveras une telle passion, alors oublie ta bonne vieille logique qui régit habituellement tes actes et tes pensées et aime avec déraison, uniquement pour le bonheur d'aimer.

Ils restèrent un moment silencieux, Paul méditait sur les propos d'Henri qui lui réchauffaient le coeur, Henri se félicitait de ce retour sur son passé, il n'avait pas assez souvent l'occasion de mesurer combien il avait été heureux avec Colette depuis qu'ils se connaissaient. Au bout d'un long moment de rêveries respectives Paul rompit le silence :

- Tu n'as pas fini ton histoire.

- C'est vrai mais la suite est banale, à peine amoureux je tombais dans les affres de l'incertitude, ce piment de la sauce amour. Les pensées alarmantes m'assaillaient maintenant. Comme toi je pensais "Elle ne devait pas être seule". Contrairement à toi, je fus renseigné rapidement. Elle appela ses compagnons de croisière qui se trouvait à l'intérieur du bateau et me les présenta. C'étaient deux couples. Elle m'invita à rester prendre un verre avec eux et demanda si mes amis voulaient se joindre à nous. Je les appelai. Tard dans la nuit nous étions saoul, d'alcool un peu, mais surtout de récits de voyages, de projets d'achat de bateau, de croisières futures. A deux heures du matin, en nous quittant nous avons décidé de faire route ensemble. Tu dois bien te douter que j'avais été l'instigateur de cette idée, et Colette avait tout de suite approuvé. Je nageais dans le bonheur. Nous nous retrouvions chaque soir dans les ports ou les mouillages et lorsque nous avons quitté Macinagio pour rejoindre le continent, nous avons déjà décidé de vivre ensemble.

Paul était sous le charme. Bien que Très lié avec Henri celui-ci ne lui avait jamais parlé de sa vie sentimentale. Ce récit lui ouvrait toutes les espérances et le confortait dans son ardeur à revoir la belle inconnue. Mais les obstacles qui se dressaient devant lui semblaient énormes comparés à ceux qu'avaient connus Henri. Ils étaient des milliers dans cette station. Peut-être n'était-elle venue skier que pour la journée, ou même la matinée. Mais elle était bronzée, elle avait du passer la semaine et elle s'en irait ce soir, au plus tard demain. Il chassa ses idées noires. Il avait quand même une chance de la revoir si elle restait, il l'avait vu skier sur une piste noire, elle skiait à merveille et ne devait donc fréquenter que les pistes difficiles.

Il lui suffisait de se cantonner sur celles-ci, c'étaient les moins fréquentées et donc celles où il était le plus facile de repérer quelqu'un. Il fit encore deux descentes avec Henri. Celui-ci après avoir regardé sa montre prit congé :

- Il est temps que je rejoigne Colette et Nicolas. Tu restes jusqu'à dimanche prochain ?

- Oui.

- Nous remonterons samedi en début d'après-midi. A la semaine prochaine et bonne chance.

- Merci. Ah ! j'allais oublier as-tu vu Bernard ?

- Oui, nous avons skié quelquefois ensemble, il était Très occupé jusqu'à maintenant mais il pense pouvoir prendre trois ou quatre jours de congés dès mardi prochain pour pouvoir skier avec toi.

Bernard était un ami commun qui exerçait le pseudo métier d'animateur dans un hôtel de la station. Comme Henri et Paul, la montagne était une maîtresse captivante, mais lui se passionnait surtout pour la faune et la flore. Il connaissait tous les oiseaux, toutes les fleurs, tous les champignons, les traces dans la neige n'avaient pas de secret pour lui non plus que le nom des arbres ou des plantes. Chaque promenade en sa compagnie était un merveilleux cours de sciences naturelles.

CHAPITRE IV

Il était bientôt dix-sept heures, Paul avait juste le temps de reprendre le téléphérique pour une ultime montée à la Croix de Chamrousse. Il réussit à sauter dans la dernière benne. A mi-pente la ligne dominait une grande partie des pistes du Recoin, Paul cherchait, fouillait des yeux mais il atteignit le sommet sans avoir aperçu aucune silhouette ressemblant à celle qu'il désirait.

Il descendit lentement, à cette heure les pistes étaient désertes, les remontées mécaniques s'arrêtaient une à une. Il ne cherchait plus maintenant, il s'enfermait dans sa profonde déception.

Il rentra au chalet, prit une douche, enfila sa robe de chambre et alluma la télévision. Il n'arrivait pas à être suffisamment attentif pour que l'émission puisse le distraire. Il se leva pour préparer son dîner, mais il n'avait pas le courage de cuisiner. Il décida sans enthousiasme d'aller au restaurant.

Mais l'idée lui vint qu'il pourrait peut-être la croiser dans la galerie marchande qui abritait l'ensemble des commerces de la station, cela lui redonna du tonus. Il se rhabilla et quitta le chalet. Il était trop tôt pour dîner, les restaurants alignaient leurs tables vides, par contre les bars et les boutiques étaient bondés et la galerie marchande accueillait une foule disparate animée d'un mouvement ondulatoire désordonné. Paul, navigateur solitaire dans cette mer humaine, louvoyait à contre-courant sans jamais croiser son île de beauté. Il ne se décidait pourtant pas à jeter l'ancre.

Puis l'heure vint où les premières tables des restaurants se garnirent. Il entra dans le plus proche et choisit une table près de la galerie. Il pouvait ainsi continuer à observer au travers de la vitrine, les allées et venues des passants.

Et son attente, une fois de plus, fut vaine. Son repas terminé il paya et sortit.

La foule était moins dense. Il passa devant une boîte de nuit, la porte ouverte laissait s'échapper le bruit du dernier air en vogue. Paul hésita, peut-être aimait-elle danser. Cette pensée renforça sa morosité, lui détestait cela et par dessus tout il abhorait ces lieux enfumés où il fallait crier pour se faire entendre, ce qui avait pour conséquence de faire taire tout le monde. Mais ce soir il était prêt pour les grandes concessions, il entra. C'était pire que ce qu'il avait craint. Mais pourquoi fallait-il que la musique soit si forte ? Il n'avait jamais compris cela. Il fit le tour de la piste sans distinguer le visage attendu parmi les danseurs endiablés. Il scrutait dans les coins d'ombre, les renforcements, les banquettes à l'écart, redoutant de la découvrir là, dans les bras d'un autre.

Ses investigations commençaient à agacer certains mâles qui voyaient leur partenaire regarder sans déplaisir ce beau jeune homme à la recherche de l'âme soeur. Le regard de Paul croisait d'autres regards où s'allumait le feu du désir, d'autres se fermaient, d'autres se durcissaient. Il était temps qu'il parte avant qu'on ne le jette dehors. De toutes façons il n'avait plus rien à faire ici, elle n'y était pas.

Il regagna le chalet et se mit au lit.

CHAPITRE V

De nouveau l'émission fut perturbée par des parasites, l'écoute devenait impossible. Paul sursauta, il avait dû s'assoupir. Il frissonna. Il était temps qu'il reparte. Il remit le moteur en route, le chauffage à fond. La radio émettait toujours des sifflements et des crachotements

épouvantables. Il approcha la main de l'interrupteur mais sans qu'il touche à aucun bouton l'audition redevint normale. Il resta un moment dans l'attente d'un nouveau signe de brouillage, mais la musique lui parvenait correctement. Il enclencha la première et démarra.

Dès qu'il eut disparu, les phares de la Mercedes s'allumèrent et celle-ci s'engagea sur la route à sa suite.

Où en était-il ? Ah ! Il se rappelait : le samedi ses recherches n'avaient pas abouties. Malgré ses tourments il s'était levé confiant le dimanche matin. Il avait bien dormi et ses rêves avaient baignés dans l'optimisme, il les voulait prémonitoires. Il déjeuna rapidement, s'habilla chaudement et fut sur les skis bien avant l'heure d'ouverture des remontées mécaniques.

Les prévisions météorologiques s'avéraient exactes, le ciel était chargé de lourds nuages gris annonçant de prochaines chutes de neige. Un vent violent soulevait des nuages de cristaux de neige qui fouettaient le visage. Paul n'était pas rebuté par ce temps, bien couvert et constamment en mouvement il n'avait pas froid, il espérait que sa blonde inconnue ne se laisserait pas décourager davantage par les éléments déchaînés. Il donnait même une valeur de test à son espoir de rencontre aujourd'hui, si elle skiait par ce temps, pensait-il, c'est qu'elle était super-chouette. Chouette voulant dire tout à la fois sportive, courageuse, dynamique et bien d'autres choses encore qui résumaient bon nombres de qualités que Paul appréciait particulièrement.

Un premier téléski fut ouvert, il l'emprunta. Arrivé en haut il ne distinguait plus la station tant la visibilité était mauvaise. Il redescendit lentement et se dirigea vers le point de départ du télésiège qui desservait la piste sur laquelle il l'avait vue hier. Personne n'attendait, il glissa entre les rambardes permettant de canaliser les skieurs les jours d'affluence et atteignit l'aire de départ. L'employé chargé de la surveillance de l'appareil déneigeait la surface en bois sur laquelle on attendait la cabine. Il s'écarta pour laisser Paul s'avancer. La benne arriva, Paul s'assit. La montée allait être longue. La vitesse était considérablement réduite par grand vent et par ce temps où l'on ne distinguait rien la seule occupation consistait à se taper dans les mains pour éviter les engelures.

Paul atteignit l'arrivée du télésiège frigorifié malgré son équipement. Il redescendit aussitôt. La piste était toujours déserte.

Il avait à peine parcouru deux cent mètres lorsqu'il la revit. Elle était seule. Une grosse boule lui comprima l'intérieur de la poitrine. Il s'arrêta, maintenant qu'elle était là, à quelques centaines de mètres au dessous de lui, il n'avait plus envie de précipiter leur rencontre. Il en avait même peur. Comment l'aborder ? Allait elle reconnaître en lui l'auteur de la chute spectaculaire qui l'avait tant faite rire ?

Tout à ses pensées et le regard rivé sur la silhouette de la jeune fille, il s'aperçut un peu tard qu'elle se dirigeait vers l'aire de départ du télésiège. Elle était même engagée dans le couloir d'accès. Comme il n'y avait pas de file d'attente, dans quelques secondes elle aurait pris place dans la prochaine cabine. Paul réalisa, il fallait qu'il fasse Très vite s'il voulait partager le même siège qu'elle, il s'élança, poussant sur ses bâtons tout en prenant garde de ne pas compromettre son équilibre afin de ne pas renouveler son exploit de la veille. Elle était maintenant arrivée sur le périmètre de plancher qui matérialisait l'emplacement du départ et tournait la tête du côté opposé au couloir pour attendre la benne. Paul s'engagea comme un bolide entre les barrières délimitant l'accès, la cabine arrivait. L'employé le vit débouler stupéfait, il voulut lui signifier d'attendre la cabine suivante, mais Paul ne lui en laissa pas le temps, il passa devant lui en trombe.

Dans sa précipitation, il oublia que la zone d'embarquement venait d'être dégagée et passa sans transition de la neige à la surface en bois sur laquelle il fut freiné brutalement. Cela lui fit perdre l'équilibre à l'instant même où la cabine arrivait à leur hauteur. Paul dû s'appuyer sur l'épaule de la jeune fille pour ne pas tomber. Surprise et déséquilibrée elle aussi, elle ne réussit pas à amortir l'arrivée de la benne qui lui heurta violemment les mollets, l'asseyant brusquement sur le siège, entraînant Paul dans la chute. Il se retrouva en travers de la banquette, le dos sur les genoux de la jeune fille. Tout s'était passé si vite que l'employé n'avait pas eu le temps de débrayer l'appareil. Lorsqu'il vit Paul s'asseoir convenablement et la jeune fille baisser la barre de sécurité, il laissa l'ascension se poursuivre mais adressa à Paul de vigoureux reproches.

Elle tourna la tête vers lui, elle ne lui dit pas un mot mais son regard était de celui qu'on adresse à un chien fou qui vient de vous sauter dessus pour vous lécher le visage. Paul se serait flanqué des baffes. Intérieurement, il se traitait de pauvre type, d'imbécile, de débile, aucun qualificatif n'était assez fort pour exprimer la rage qu'il éprouvait contre lui-même à ce moment. S'il avait attendu la benne suivante, il aurait pu la contempler durant toute la montée, préparer comment l'aborder et il l'aurait rejointe dans la descente. Sa précipitation avait tout gâché.

Elle regardait maintenant droit devant elle et n'avait visiblement pas l'intention d'engager la conversation. Paul cherchait quoi faire ou quoi dire, mais les banalités qu'il aurait pu débiter n'auraient fait qu'ajouter au ridicule de la situation.

Le vent soulevait toujours des nuages de neige gelée qui cinglaient la peau, ils tournaient la tête à chaque rafale afin de ne pas exposer leur visage à ces milliers d'aiguilles de glace.

La cabine balançait dangereusement, au passage d'un pylône, Paul crut qu'elle allait percuter le montant. Brusquement la montée cessa. Cela arrivait souvent et ils ne furent pas inquiets. Si l'employé avait été plus prompt tout à l'heure, il aurait stoppé l'ascension. Les causes d'arrêt étaient multiples, du skieur qui tombe au départ, à la panne des machines, beaucoup d'incidents étaient à l'origine des interruptions de fonctionnement qui duraient en général quelques secondes mais qui pouvaient parfois se prolonger plus d'une heure.

L'arrêt brutal avait affecté la cabine d'un mouvement de bas en haut qui, associé au mouvement de balancier imposé par le vent, donnait les mêmes sensations qu'une promenade en chaloupe sur une mer démontée. Ils se trouvaient à l'aplomb d'un étroit vallon bordé de sapins. Au printemps, un torrent devait probablement dévaler ce goulet tortueux parsemé d'énormes blocs rocheux. Les câbles du télésiège suivaient cette gorge qui se terminait par un monticule d'éboulis, deux ou trois cent mètres plus haut.

L'attente se poursuivait, ils étaient frigorifiés. Paul commençait à s'impatienter. Impossible de sauter, ils se trouvaient à une bonne dizaine de mètres du sol, dommage que l'arrêt ne soit pas intervenu un peu plus haut car quelques mètres carrés vierges de cailloux auraient pu amortir leur saut, d'autant qu'à cet endroit le galbe des câbles du télésiège faisait passer la cabine assez près du sol. Il fallait être patient. Ils se taisaient toujours. Paul préparait une ébauche de conversation mais avant même d'avoir ouvert la bouche, ce qu'il allait dire lui paraissait idiot et il renonçait, échafaudant une nouvelle possibilité de dialogue. Il fallait pourtant qu'il se décide, cette panne providentielle lui laissait plus de répit qu'il ne l'avait espéré et il n'arrivait pas à en profiter. Paul ne se doutait pas à ce moment que l'instant de leur premier échange était tragiquement proche.

Il pensait toujours lorsqu'un claquement sec, métallique retentit à leurs oreilles. Ils se regardèrent intrigués. Paul se demandait la raison de ce bruit, sa première pensée fut qu'un toron du câble de soutien s'était sectionné et avait heurté le tube de support de la cabine, mais en y regardant, le câble paraissait en parfait état. Cette inspection lui avait fait lever la tête

vers le tube qui soutenait le siège, en l'observant, il découvrit une éraflure brillante sur le métal terni. Qu'est-ce qui avait bien pu provoquer ceci ? Il n'eut pas le loisir de prolonger cette réflexion, la cabine se remit en marche, lentement. Paul osa alors un bref :

- Enfin, nous voilà libérés !

La jeune fille allait lui répondre lorsqu'elle porta brusquement la main droite à son épaule gauche en poussant un cri de douleur. Il la regarda étonné, cherchant à deviner la mystérieuse raison de cette soudaine agitation. L'expression de son visage exprimait à la fois la souffrance et la terreur. Elle ouvrit péniblement son anorak, tout mouvement de son bras lui procurait apparemment une vive douleur. Paul n'en crût pas ses yeux : sur son pull blanc un petit trou se bordait de rouge, la tache s'élargissait lentement, le pull épongeait le sang qui s'échappait de la blessure. On leur avait tiré dessus !

Quel débile pouvait prendre pour cible la passagère d'un télésiège ? Impossible de penser qu'il puisse s'agir d'un accident, deux balles avaient été tirées et personne ne se manifestait. Paul cria :

- Arrêtez, vous êtes dingue.

Personne ne lui répondit.

Il cria de nouveau :

- Au secours, au secours !

Mais seul le vent hurleur se faisait entendre.

La cabine s'arrêta de nouveau, le mouvement de pendule s'accentua. Paul regarda sa voisine et lu dans son regard qu'elle aussi avait compris, elle était atterrée. Que faire ? ils ne pouvaient pas sauter, il manquait encore vingt mètres pour atteindre l'endroit qui l'eut permis sans trop de risques. Ils ne pouvaient que rester là, cibles vivantes, impuissantes et totalement livrées au chasseur. Au fait où pouvait-il être. Paul examina les alentours. Il devait se trouver à l'affût derrière le chaos de rochers qui obstruait le haut du vallon. Il disposait d'une position excellente et si les conditions atmosphériques n'avaient pas été si mauvaises, son travail serait déjà terminé. Paul s'étonnait du calme qui l'habitait, alors qu'il pouvait mourir d'un instant à l'autre si le tireur fou persévérait, il se sentait en pleine possession de ses moyens, prêt à tout faire pour sauver leur peau mais pas à faire n'importe quoi, comme de sauter de cette cabine pour s'écraser sur les rochers par exemple. Un regard sur sa compagne lui fit voir qu'elle non plus ne cédait pas à la panique, elle avait peur mais conservait la maîtrise d'elle même.

Au grand soulagement des deux jeunes gens la benne reprit sa lente ascension, à ce moment un nouveau claquement se fit entendre, plus mat celui-là. Paul inspecta et trouva un trou de la grosseur d'une pièce de dix centimes dans le dossier du siège, à quelques centimètres de son ventre. Il eut l'impression de se vider de son sang et sentit que sa tranquille assurance était bien fragile, la peur s'immisçait dans tout son corps, il en sentait la manifestation de la racine de ses cheveux jusqu'à l'extrémité de ses orteils. Heureusement la présence de sa compagne blessée réussit à lui faire conserver son calme. La jeune fille ne bougeait plus, elle grimaçait de douleur. Paul lui toucha la main :

- Nous allons bientôt surplomber ce carré de neige vierge, aucun rocher n'affleure, il va falloir sauter.

- Je ne peux pas, j'ai trop mal.

- Il le faut, le type qui essaie de nous atteindre doit maintenant attendre que nous nous rapprochions, sa tâche en sera facilitée, si nous ne sautons pas, il ne nous ratera pas.

Elle ne répondit pas, mais il vit qu'elle lui faisait confiance, que faire d'autre d'ailleurs dans cette situation ?

Paul releva la barre de sécurité. Il prit les bâtons de la jeune fille et les siens, les coinça sur le siège, puis il fit sauter les fixations de leurs skis. Dès qu'ils furent à proximité de l'endroit qu'il

avait repéré, il laissa tomber verticalement bâtons et skis qui se plantèrent dans la neige. Il l'enserra alors de son bras gauche, enfermant le poignet gauche de la jeune fille dans sa main ramenée à hauteur de l'épaule afin d'immobiliser le mieux possible son bras meurtri. Elle se raidit et s'accrocha à l'accoudoir du siège. Paul délicatement mais fermement, de sa main libre, défit le verrou de ces doigts crispés, puis il s'avança au bord de la banquette, poussant du bras pour qu'elle suive et dès qu'ils furent à l'aplomb de la zone bien enneigée, d'un coup de rein il s'élança dans le vide, l'entraînant avec lui. Il était temps, un troisième bruit d'impact leur parvint avant même qu'ils ne touchent le sol. La réception fut bien amortie par l'épaisse couche de neige, mais elle hurla de douleur en se relevant.

- Il faut faire vite, d'ici il ne peut plus nous voir, nous sommes trop en contre bas par rapport à l'endroit d'où il tire, mais il va sûrement contourner les rochers. Si nous sommes encore à cet endroit dans deux minutes il pourra nous abattre encore plus facilement que sur la cabine en mouvement.

Elle acquiesça d'un mouvement de tête. La contraction de ses mâchoires donnait un aperçu de la souffrance qu'elle endurait.

Paul récupéra les bâtons et les skis puis ils remontèrent à pied le flanc droit du vallon. Il était impossible de skier dans cet amas de cailloux, il fallait regagner les sous-bois, ils y seraient d'ailleurs plus à l'abri. Paul se retournait fréquemment, s'attendant toujours à voir apparaître le tireur au dessus d'eux. Il fallait absolument qu'ils atteignent la forêt mais la montée était pénible et la jeune fille ne pouvant s'aider de ses mains grimpait avec difficultés.

A quelques enjambées de la lisière, Paul le vit qui sortait de derrière les rochers, il ne les avait pas encore repéré. Paul accéléra son ascension, tirant la blessée par sa main valide et portant le matériel. Il tâchait de retenir son souffle bruyant pour reculer le moment de leur localisation. Mais l'autre les aperçut rapidement. Paul ne put distinguer les traits de ce fou criminel, un passe-montagne couvrait son visage et ses yeux étaient cachés par des lunettes de soleil. L'homme jeta dans la neige les skis qu'il tenait à la main, dégagea la bandoulière de son fusil et épaula.

Paul oublia ses poumons en feu et ses jambes fatiguées, il balança littéralement la jeune fille dans le bois et l'atteignait lui aussi lorsqu'une vive douleur lui envahit la cuisse. Bien que la sensation de brûlure soit intense il pouvait toujours courir.

Ils s'enfoncèrent sous les arbres et furent obligés de prendre le temps de souffler quelques secondes.

- A pied nous n'avons aucune chance de nous en sortir, il faut chausser nos skis, vous pourrez skier ?

- Je pense que oui, mais je ne pourrai pas tenir mon bâton gauche.

- Il faudra faire sans.

Paul l'aida à chausser ses skis, puis mit les siens. Il tata sa cuisse. Son pantalon était déchiré et maculé de sang mais la balle n'avait probablement qu'éraflé la peau, il avait mal, mais n'était pas handicapé. Il fallait maintenant partir rapidement. La descente entre les sapins commença. Ils ne pouvaient pas prendre au plus court car la pente était raide et sans bâton la jeune fille pouvait difficilement slalomer entre les arbres. Ils devaient donc faire de grandes traversées, et virer dès que le relief les y contraignait. Les branches leur cinglaient le visage, leurs skis butaient sur les racines. La visibilité était faible et ralentissait encore leur progression, mais elle protégeait leur fuite. Paul se retournait fréquemment. Il se doutait que le tireur rechercherait leur trace et qu'il n'aurait plus qu'à les suivre pour rattraper son gibier. S'il était bon skieur il serait difficile de lui échapper. Paul tenta d'accélérer l'allure mais la jeune fille progressait de plus en plus difficilement, chaque secousse lui arrachait des grimaces de

douleur, parfois elle trébuchait, les larmes perlaient à ses yeux et pourtant pas une plainte ne s'échappait de ses lèvres. Il décida de s'arrêter derrière un éboulis rocheux.

- Reposez vous quelques instants. Je vais ouvrir votre anorak et mettre votre bras à l'intérieur, il sera moins secoué. Dans un instant nous allons franchir un endroit exposé, il va falloir que vous concentriez toutes vos forces pour franchir ce passage, s'il nous rattrape là, nous sommes fichus.

- Nous sommes encore loin de la station ?

- Non, dès que nous aurons passé le goulet, nous sortirons de la forêt et nous retrouverons les pistes balisées. J'espère que la présence des autres skieurs découragera ce forcené.

- Vous pensez qu'il nous suit ?

Elle n'avait pas achevé sa phrase qu'ils le virent apparaître à quelques mètres au dessus d'eux. Instinctivement ils s'accroupirent derrière le rocher auquel ils étaient adossés. Il avait certainement voulu couper au plus court et ne suivait donc pas leurs traces. Il y avait peut être une chance qu'il passe sans les voir mais dans ce cas, il leur couperait la route du goulet et à moins de remonter, ce qui était impensable vu l'état de la jeune fille, ils seraient piégés. Paul retenait son souffle. L'homme se dirigeait vers l'entrée de la passe, il allait se trouver à moins de cinq mètres d'eux. Il s'arrêta un peu avant, sortit une paire de jumelles de sa poche et inspecta les alentours. Il dut certainement voir que la neige était vierge de trace en direction du passage car il rempocha ses jumelles, hésita sur la direction à prendre, arrêta son regard sur les quelques cailloux qui servaient d'abri au deux jeunes gens puis apercevant un amas de rochers plus conséquents à quelques dizaines de mètres sur la droite, il s'y rendit.

Paul chuchota :

- Nous allons attendre qu'il soit le plus éloigné possible puis nous sortirons, il faut foncer en ligne droite, mais attention aux cailloux. Lorsque je vous le dirai nous partirons, je passe devant, suivez exactement mes traces. Il inspecte les caches possibles, il va probablement remonter un peu, voilà, allons-y !

Il s'élança, s'assura que la jeune fille suivait et fila vers le passage. L'homme avait entendu le bruit de leur fuite, il se retourna, les vit et se précipita à leur poursuite. Lorsqu'il arriva à l'entrée du goulet Paul et sa malheureuse compagne se trouvait encore à une centaine de mètres d'un coude qui les soustrairait aux balles. Heureusement l'individu ne pouvait tirer en skiant, il dut s'arrêter et se caler avant de pouvoir épauler son fusil. Lorsqu'il fut enfin en position de tir Paul et la jeune fille disparaissaient à l'autre bout du goulet. Le bois s'éclaircit brusquement devant les fuyards et ils se retrouvèrent sur la piste annoncée par Paul. Ils n'étaient pas sauvés pour autant, ils se trouvaient maintenant en terrain découvert. Paul encouragea la jeune fille à poursuivre son effort encore quelques instants malgré son épuisement. Il avait espéré croiser des skieurs mais la piste était déserte, ils devaient absolument atteindre une cabane qu'ils distinguaient plus bas. C'était un guichet de téléski, ils y trouveraient de l'aide et surtout une liaison radio avec la station.

L'employé du remonte-pente, inoccupé du fait de l'absence de skieurs, les regardaient arriver. En voyant Paul soutenir la jeune fille il se précipita pour l'aider, ils purent atteindre la cabane sans que leur poursuivant ne se manifeste.

A peine entrée elle s'évanouit. Paul expliqua brièvement la situation à l'homme qui écoutait ébahit. Celui-ci prévint immédiatement le poste de secours de la station. Paul était retourné inspecter les environs : personne, leur tortionnaire n'avait pas osé se montrer à découvert.

Quelques minutes plus tard un Ratrac, ces engins surpuissants qui servaient à damer les pistes, atteignait la cabane. A trois, ils disposèrent la blessée sur un siège, Paul prit place à ses côtés, le conducteur redémarra. Paul fut pris d'un vertige, la tension nerveuse se relâchait brutalement, il la sentait sauvée.

En d'autres circonstances la descente des pistes à bord de l'engin de damage l'aurait enthousiasmé, à tout moment il s'attendait à dévaler la piste que la machine descendait en pleine pente, mais la puissance des moteurs et les énormes chenilles maîtrisées de brillante manière par le conducteur, imprimaient la vitesse juste nécessaire pour aller vite mais sans risque. Ils atteignirent la station sans encombre et gagnèrent directement le poste de secours ou un médecin, déjà prévenu, les attendait.

CHAPITRE VI

Paul tout en aidant le médecin à ôter l'anorak de la jeune fille racontait de nouveau son histoire. Le médecin demanda :

- Savez-vous avec quelle genre d'arme tirait cet homme ?
- Non, je ne connais rien aux armes et je ne pense pas pouvoir vous fournir de renseignements dans ce domaine, la seule chose que je puisse dire c'est que ce fusil était vraisemblablement muni d'un silencieux car nous n'avons jamais entendu partir de coup.
- Avez-vous prévenu la gendarmerie ?
- Non, nous sommes venu directement ici, mais la personne qui a alerté le poste de secours l'a peut-être fait ?

Le conducteur du ratrac, encore présent car il avait aidé à transporter la blessée, répondit négativement, ils ne connaissaient d'ailleurs pas la nature des blessures et avaient cru qu'il s'agissait d'un classique accident de skis. Le médecin, qui avait terminé d'examiner la plaie de la blessée, se dirigea vers le téléphone et composa le numéro du poste de gendarmerie.

- Allô, ici le docteur Manceau, j'ai ici une jeune fille blessée par balle sur un télésiège, pouvez-vous nous rejoindre à l'infirmerie, mais avant il faudrait que vous appeliez l'hélicoptère, elle doit être transportée d'urgence à Grenoble.

Il raccrocha. Paul s'inquiéta :

- C'est grave ?
- Pas vraiment, mais elle a besoin de soins urgents et je ne peux pas lui extraire la balle qu'elle a dans l'épaule ici. De plus elle est très faible car elle a perdu beaucoup de sang. Et vous vous n'avez rien ?
- Juste une éraflure à la cuisse.
- Enlevez votre pantalon.

Paul s'exécuta. Le médecin examina la plaie puis y appliqua une pommade désinfectante. Il finissait le pansement lorsque les gendarmes arrivèrent. Ils interrogèrent le médecin.

- Elle a été atteinte par une balle de calibre moyen, à l'épaule gauche, ses jours ne sont pas en danger, mais il faut la conduire à Grenoble rapidement, avez-vous appelé l'hélicoptère ?
- Oui il sera là d'ici vingt minutes.
- Vous pouvez interroger ce jeune homme qui était avec elle.

Le brigadier se tourna vers Paul.

- On prendra une déposition complète plus tard. En attendant dites-moi comment cela s'est passé. De nouveau Paul entreprit le récit de cette montée dramatique. Cette fois il donna un peu plus de détails.
- Pourriez-vous nous décrire le tireur ?
- Non, son visage était caché par un passe-montagne et il portait des lunettes de soleil. J'ai seulement l'impression qu'il était de grande taille mais ce ne peut être qu'une impression car je ne l'ai vu que deux fois et toujours en amont. La seule certitude que je puisse avancer est qu'il ne doit pas être un excellent skieur. Sinon, il nous aurait rejoint sans difficulté.
- Comment était-il habillé ?
- Ses vêtements étaient sombres mais je serai incapable de vous donner plus de précision.
- C'est bien mince, en effet. Merci quand même ! je vais faire établir des barrages sur la route. S'il descend maintenant avec son artillerie nous le coincerons mais s'il reste

sagement à la station, avec le peu d'éléments dont nous disposons il sera difficile de le repérer. Je vais immédiatement prévenir Grenoble de cette affaire.

L'hélicoptère avait atterri.

La jeune blessée était allongée sur le lit de camp de l'infirmerie et le médecin finissait de panser la blessure. Il prit une seringue.

- Je vais vous administrer un tranquillisant.

Elle tremblait encore. Paul s'approcha. C'était la première fois qu'il pouvait détailler son visage. Elle était Très belle. Ce n'était pas une de ces beautés agressives et criardes qui faisait se retourner les passants sur un trottoir, au contraire, mis à part ses splendides cheveux blonds, elle pouvait passer totalement inaperçue dans la foule, et c'était justement cela que Paul aimait, la beauté discrète mais profonde. Sa pâleur n'avait pas complètement effacé son bronzage, ses cheveux d'or étalés sur l'oreiller blanc resplendissaient dans ce coin d'ombre. Elle ouvrit les yeux lorsqu'on la piqua. Elle le vit et lui sourit.

Paul était trop exténué pour supporter la douceur de ce sourire, la tête lui tourna. Il s'assit près d'elle et lui prit la main.

Mais le sédatif avait agit rapidement, ses yeux étaient déjà refermés, elle dormait. Les infirmiers la placèrent doucement sur le brancard de l'hélicoptère et, après l'avoir chaudement couverte, ils l'emmenèrent. Paul suivit le cortège des yeux. Quand la reverrait-il ? Il interrogea le médecin :

- Où l'emmènent-ils ?

- A l'hôpital Nord. Quand à vous, il faudra revenir me voir pour que je suive la guérison de votre cuisse. Ce n'est rien, mais il ne faut pas laisser la plaie s'infecter.

Paul s'installa à la fenêtre. Le brancard venait d'être installé dans l'hélicoptère. Les pales se mirent en mouvement, lentement d'abord puis de plus en plus vite. L'arrière de l'appareil se souleva, les patins quittèrent le sol et après quelques mètres d'ascension verticale, l'Alouette vira et plongea vers la vallée. Le bruit décrut rapidement.

Sa tête se vidait. Il s'allongea sur le lit de camp et s'efforça de chasser de son esprit tous les sentiments contradictoires qui s'y bouscuaient, il voulait oublier l'horreur de cette matinée mais en même temps il voulait conserver l'image de cette fille qu'il avait ardemment désiré et qu'il avait connu dans des circonstances que tant d'amoureux rêvaient de vivre : il avait risqué sa vie pour sauver celle qu'il aimait. Il ne put profiter de cet instant de répit, le brigadier entra de nouveau à l'infirmerie.

- Pouvez vous nous suivre à la gendarmerie, nous allons prendre votre déposition.

Paul prit place dans la fourgonnette des gendarmes. Arrivés au poste ils lui offrirent du café bien chaud. Le brigadier pris place derrière un bureau alors qu'un gendarme s'installait devant une machine à écrire.

- Avant de commencer il serait bon que vous fassiez sécher vos vêtements de ski car nous allons retourner là-haut dès que vous aurez repris un peu de force afin de rechercher d'éventuels indices.

Paul se déshabilla. On lui prêta une chemise et un pantalon.

Le brigadier commença son interrogatoire. Paul décrivit dans les moindres détails le cauchemar qu'ils venaient de vivre :

- Nous avons pris place sur le télésiège vers dix heures moins le quart, c'est une approximation, je n'ai pas de montre, le vent était violent et les cabines montaient à une allure modérée....

Il parlait lentement afin que le gendarme puisse taper. De temps en temps le brigadier l'interrompait pour lui faire préciser un détail. Il était midi et demi lorsqu'il acheva son récit. On lui avait amené un sandwich et une bière. Lorsqu'il eut mangé, le brigadier revint en tenue de montagne.

- Habillez-vous, les renforts attendus pour l'inspection du terrain sont arrivés. On n'attend plus que vous pour y aller.

Dehors un car de gendarmes stationnait. Un capitaine s'approcha de Paul.

- Nous sommes désolés de devoir vous faire revivre ces moments tragiques mais si nous voulons espérer retrouver quelques indices, il faut remonter aujourd'hui. Si la neige retombe toute les traces disparaîtront. Nous allons prendre le téléphérique et nous redescendrons jusqu'à l'endroit où vous avez été attaqué.

Ils se dirigèrent vers le bâtiment de départ du téléphérique suivis de la trentaine de gendarmes. Les vacanciers se retournaient sur cette troupe. Paul surtout retenait leur regard, seul civil du groupe et dans une tenue pour le moins négligée. Du haut des pistes, ils descendirent sous les câbles du télésiège fatidique. Paul admirait la technique des gendarmes, tous passaient à l'aise dans ces endroits difficiles. La plupart d'entre eux avaient déjà sauvé de nombreuses vies humaines au péril de la leur.

Ils arrivèrent bientôt à l'amas de rochers qui avait du servir d'abri au tireur. Paul s'arrêta :

- Je pense qu'il devait se cacher ici. Le télésiège arrive droit devant.

Le capitaine donna des ordres. Les gendarmes se mirent à fouiller les rochers. Il fallut peu de temps pour retrouver cinq douilles. Le capitaine les montra à Paul. Vous pensiez qu'il avait tiré quatre fois d'ici, une fois sur le montant de la cabine, une fois lorsque la petite a été touchée, une troisième dans le siège et une dernière lorsque vous avez sauté. En fait il a tiré une fois de plus mais sans rien toucher.

- Y-a-t-il d'autres indices ?

- Non, rien pour le moment, mais les hommes continuent les recherches. Ensuite nous descendrons en suivant les traces du tireur, elles sont encore bien visibles. Heureusement cet endroit est bien protégé du vent et la neige ne les a pas encore recouvertes.

Le capitaine vint se placer à l'endroit où l'on avait retrouvé les douilles.

- Vous avez eu beaucoup de chance, le vent en agitant la benne a du rendre le tir très difficile, de plus je ne sais pas si l'homme attendait depuis longtemps mais le froid ne devait pas lui faciliter la tâche, il devait être gelé. Malgré tout, je ne pense pas que nous ayons affaire à un tireur d'élite, un homme un peu entraîné n'aurait pas manqué sa cible à si courte distance, car à la fin vous étiez à moins de cent mètres de lui.

- A moins qu'il n'ait pas voulu la tuer ?

- A mon avis il voulait tuer, ou tout au moins blesser car s'il avait été bon tireur, il n'aurait pas usé cinq balles pour ne toucher qu'une fois et puis s'il n'avait voulu qu'effrayer la victime il n'aurait pas employé un silencieux et ne vous aurait pas tiré dessus ensuite. C'est quand même étonnant cette méthode. Les meurtriers sont en général inventifs mais monter à deux mille mètres d'altitude avec un fusil, attendre la victime par moins dix degrés et vouloir la tirer sur un télésiège sachant que le crime serait découvert quelques minutes plus tard à l'arrivée de la cabine, cela me dépasse.

Le capitaine resta songeur quelques instants. Paul n'avait encore pas pris le temps de se poser ces questions. Il admit qu'en effet ce procédé était surprenant. Le capitaine reprit :

- Vous étiez un proche de la victime je suppose?

- Non, je ne la connaissais pas, je venais de prendre place sur le même siège qu'elle. Et vous, avez-vous quelques détails sur elle ?
- Non, mais le commissaire Granier qui est chargé de l'enquête aura déjà recueilli la plupart des renseignements ce soir, je pense.

Les gendarmes ne trouvèrent rien de plus dans les rochers.

Le capitaine ordonna que l'on suive les traces de l'homme jusqu'au point de chute des jeunes gens au moment de leur saut de la cabine. Ceux-ci devaient certainement leur vie sauve au fait qu'il fallait faire un large détour pour revenir dans le vallon.

Ils retrouvèrent le tassement provoqué par leur atterrissage. Au dessus d'eux le télésiège fonctionnait. Les skieurs intrigués observaient leurs manoeuvres. Certains déjà plus ou moins au courant de l'attentat colportaient ce qu'ils en savaient. Les gendarmes ne trouvèrent là rien d'autre qu'un trou dans la neige et les gants de Paul qu'il avait du quittés pour détacher plus facilement les fixations des skis et qu'il avait du perdre au moment du saut. Plus haut, les gendarmes retrouvèrent deux nouvelles douilles.

- C'est ici que notre homme vous a tiré dessus. Encore deux balles pour ne rien toucher ou presque.
- Vous avez l'air de le regretter.
- Non, ne prenez pas la mouche. Mais cette affaire est vraiment étrange. Pourquoi un si piètre tireur prend-il tant de mal pour assassiner quelqu'un avec un fusil ? Enfin ça n'est pas mon problème mais celui du commissaire Granier, je lui souhaite bien du plaisir, c'est un tenace et cette affaire va le ravir. Je vais contacter le poste pour savoir si les barrages ont permis d'arrêter notre homme.

Il se dirigea vers le gendarme qui portait le poste émetteur.

Paul regardait autour de lui et ne pouvait s'empêcher de revivre les événements du matin. Où ils avaient eu beaucoup de chance, où cet attentat était une mise en scène. Mais dans ce cas pourquoi certaines balles avaient-elles complètement raté leur cible. Si le tireur avait été bon un seul coup aurait suffi, trois à la rigueur si le coup dans le tube et celui du siège faisait partie du scénario, mais pas cinq. Paul était persuadé qu'on avait vraiment voulu attenter à la vie de la jeune fille. Et puis il y a le silencieux, on équipe pas un fusil d'un tel dispositif si l'on veut effrayer quelqu'un. Le capitaine revint.

- Les barrages n'ont rien donné mais nous les maintiendrons en place jusqu'à demain. Votre chasseur a rechargé son fusil après vous avoir tiré dessus, c'est cela qui vous a permis de prendre suffisamment d'avance. Une équipe suit ses traces jusqu'au goulet, nous, nous allons suivre les vôtres.

Ils refirent le trajet en prenant le temps d'éviter les branches. Le capitaine stoppa et regarda Paul :

- Vous n'avez pas dû vous baisser trop ce matin ?
- Pourquoi ?
- Votre visage est lacéré de griffures, laissées par les branches d'arbres qui vous ont cinglé le visage, probablement.

Paul n'y avait même pas prêté attention. Il porta les mains à ses joues, effectivement il sentait des croûtes fines et longues qui partaient du nez et atteignaient la nuque. Le front aussi était strié d'éraflures. C'était vraiment un détail sans importance. Ils arrivèrent à l'endroit où ils s'étaient cachés.

L'autre équipe passa près d'eux. Rétrospectivement, Paul eut encore plus peur : l'homme se serait retourné carrément, il les tenait à sa merci sans qu'ils ne puissent rien faire.

- On peut dire que, malgré cette aventure votre chance d'aujourd'hui est remarquable, regardez, il a même prit la peine de chuter dans ce virage. Que sait-il faire ce sauvage, il ne sait pas tirer, il ne sait pas skier, il ne sait pas chasser. Vous avez déniché le meilleur assassin possible.

Le ton commençait à agacer Paul.

- Encore un peu et vous allez nous accuser d'avoir mis en scène nous-même cette comédie.

- Je n'irai pas jusque là. Les témoins de votre retour ont été assez marqués par votre état de frayeur. Et puis les histoires invraisemblables sont rarement inventées. Bien au contraire, ce sont les inventions qui paraissent toujours trop crédibles. Mais cet assassin de fête foraine me trouble, la lumière naîtra certainement de la déposition de votre jeune et jolie compagne, car on n'est pas victime d'une tentative d'assassinat sans raison.

Paul s'était jusqu'alors associé à elle dans le rôle de la victime, ignorant tout de ce qui lui arrivait. Le capitaine réussit à jeter le trouble dans son esprit, évidemment il fallait bien qu'il existe un rapport entre elle et ce meurtrier. Paul ne pouvait concevoir cela aussi était-il tout disposé à l'imaginer en victime innocente d'une affreuse machination. Il se sentit alors pressé de la revoir. Il lui avait sauvé la vie une fois, il était prêt à recommencer si d'autres circonstances, fussent-elles aussi tragiques, se représentaient.

Le capitaine pressait le mouvement maintenant. Il était temps de rentrer car la tombée de la nuit, précipitée par le temps couvert, tendait son voile d'ombres. Les gendarmes trouvèrent encore deux douilles à l'entrée du goulet. Quelle fusillade !

Paul attendait une nouvelle réflexion du capitaine mais celui-ci, pressé de rentrer avant la nuit noire ne dit rien.

Ils traversèrent la passe. Les traces montraient que l'homme les avait suivi mais s'était arrêté à l'orée du bois. Il avait du poser son fusil et avait certainement attendu plusieurs minutes sur place car l'endroit était totalement piétiné. Puis les traces repartaient en direction de la piste où elle se perdaient. A part de nombreuses douilles et les dons supposés du meurtrier pour le ski et le tir, cette randonnée épuisante n'avait pas apporté grande lumière. Ils rentrèrent au poste de gendarmerie. Le capitaine prit de nouveau contact avec les barrages puis avec le commissaire Granier. Il revint satisfait :

- Je crois que nous tenons votre apprenti assassin. Il s'est fait pincer à Grenoble. Il a certainement réussi à descendre avant que les barrages ne soient en place, mais il a eu le tort de griller un feu rouge en ville devant un motard. Celui-ci l'a arrêté et au cours du contrôle il s'est aperçu que l'individu en question conduisait en chaussures de skis. Comme il était au courant de notre affaire il a décidé de fouiller le véhicule, ce qui a déclenché la fuite pedestre du dit individu. Malheureusement pour lui, en chaussures de skis on ne court pas très vite. Il a été repris et conduit au commissariat où le commissaire Granier l'a interrogé toutes affaires cessantes. Il vous attend.

- Il m'attend maintenant ?

- Oui, vous avez une voiture ?

- Bien sûr, mais elle est au chalet où je réside.

Le capitaine héla un gendarme de la station :

- Vernedoux, accompagnez monsieur Gallois jusqu'à sa voiture.

- Attendez, il me faut aussi récupérer mes chaussures.

Paul avait quitté ses chaussures trempées et se faisait sécher les pieds devant un radiateur.

- Vous n'allez pas remettre des chaussures humides alors que vos pieds sont secs. Nous allons vous prêter une paire de tennis. Faites vite maintenant, le commissaire est impatient de vous entendre.

Paul qui rêvait quelques instants auparavant d'un bon bain et d'une longue nuit de sommeil était partagé entre le désappointement et la curiosité de voir et d'entendre celui qui aurait pu être son meurtrier. S'il avait eu le choix il aurait sans doute opté pour la propreté et le sommeil mais il se consola rapidement en pensant qu'à Grenoble il pourrait rendre visite à la jolie demoiselle qui devait se morfondre sur son lit d'hôpital.

Il posa ses skis, ses bâtons et ses chaussures en vrac dans l'entrée du chalet, prit ses clefs de voiture et gagna la route en courant.

La descente lui parut longue. Il eut le temps tout au long du chemin d'échafauder toutes les hypothèses quand aux raisons de l'assassin et aussi de nourrir sa haine à son égard, mais il pensait surtout à ses retrouvailles avec la victime. Il espérait que leurs prochains contacts seraient plus sereins.

CHAPITRE VII

Au poste de police le commissaire Granier l'attendait avec impatience :

- Monsieur Gallois ?
- Oui, bonjour Monsieur.
- Je suis le commissaire Granier, vous avez pu descendre sans problèmes ?
- Oui la route est bien dégagée.
- Très bien, passez dans mon bureau et asseyez-vous.

Le commissaire s'effaça pour le laisser passer. C'était un homme d'une cinquantaine d'année, de taille moyenne mais d'une carrure impressionnante, il devait avoir quelques difficultés à trouver des chemises à sa mesure. Il appela un inspecteur qui se trouvait dans la pièce contiguë. Tous trois entrèrent dans le bureau. Le commissaire referma la porte et vint s'asseoir face à Paul sur un coin de son bureau alors que l'inspecteur s'installait à une table pourvue de la traditionnelle machine à écrire.

Ça recommence, pensa Paul. Je vais encore devoir raconter cette histoire. Cela ne fera que la quatrième fois depuis ce matin. Effectivement le commissaire prit la parole :

- Je suis désolé de devoir vous demander de nous répéter les circonstances de l'attentat dont vous venez d'être victime. Je sais que le brigadier a déjà pris votre déposition mais je suis officiellement chargé de l'enquête et je dois entendre moi-même le récit des événements.
- Comme vous voulez. J'espère que je tiendrai le coup suffisamment longtemps car je tombe de fatigue.
- Nous essaierons de vous retenir le moins longtemps possible. Malgré tout j'aimerais qu'une confrontation avec le suspect ait lieu dès ce soir.
- Vous avez des preuves tangibles contre cet homme ?
 - Je ne devrai pas vous en parler mais je ne pense pas que cela nuise à la suite de l'enquête. Nous avons trouvé dans sa voiture un fusil à lunettes, muni d'un silencieux et ayant servi il y a peu. Sans constituer une preuve formelle pour le moment cet attirail est déjà accablant. Ajoutez à cela une voiture louée sous un faux nom et bien sûr, des faux papiers, tout ceci est largement suffisant pour placer cet individu en garde à vue. Nous y reviendrons plus tard. Pour l'instant commençons par les formalités d'usage. Donnez moi vos nom et prénoms.
 - Gallois Paul.
 - Date et lieu de naissance.
 - 25 décembre 1958 à Paris dans le neuvième arrondissement.
 - Votre adresse actuelle.
 - 47, rue Thiers à Grenoble.

L'interrogatoire se poursuivit par le récit encore plus détaillé, des événements du matin suivi de la description des investigations de l'après midi. Lorsqu'il eut fini le commissaire lui proposa une boisson :

- Que voulez-vous boire, bière, café ?
- Un café, s'il vous plaît et, si cela est possible, je mangerai bien quelque chose.
- Lochart, pouvez vous apporter deux cafés et dites à un agent de ramener un sandwich pour monsieur Gallois, merci.

L'inspecteur se leva et sortit.

- Je pense aux réflexions que vous a faites le capitaine. Il a entièrement raison même si cela vous choque. Pourquoi un homme sensé monterait-il dans une station de ski armé

d'un fusil, pourquoi grimperait-il deux ou trois kilomètres à pied dans la neige, car il est sûrement monté à pied, aucun des employés des remontées mécaniques n'a remarqué d'homme portant un paquet pouvant contenir un fusil, et ce matin là les skieurs étaient peu nombreux, pourquoi avoir choisi un moyen aussi compliqué et aussi risqué pour assassiner une si jolie fille qu'on pouvait poignarder dans la rue, un soir en toute impunité ?

- Avez-vous pu l'interroger, elle ?

- Non pas encore mais ses parents sont venus déposer tout à l'heure. Après enquête rapide ce sont des gens tranquilles sans antécédents. Nous les avons confronté avec le tireur. Ils ne l'avaient jamais vu auparavant. C'est votre tour maintenant.

L'inspecteur était revenu avec les deux cafés et le sandwich. Le commissaire lui demanda de faire entrer le suspect. Paul frissonna en le voyant entrer, menottes aux poignets. Ainsi c'était lui qui ce matin tenait leur vie au bout de son fusil. Paul fut déçu, il s'attendait à découvrir un grand brun, visage buriné et regard haineux et glacial, au lieu de cela, il trouvait en face de lui un blond malingre qui avait à peine son âge. Son envie de lui sauter à la gorge, de le rouer de coups, de lui faire craindre la mort à son tour, tout cela s'effaça. La haine accumulée tout au long de la journée s'était évanouie devant l'attitude pitoyable du gamin qui se tenait devant lui. Paul resta muet. Le commissaire lui demanda :

- Vous le connaissez ?

- Non, je ne l'ai jamais vu.

Le commissaire demanda à ce qu'on emmène le prisonnier. Paul se montrait septique :

- Vous êtes sûr que ce type est capable de faire ce qui a été fait ce matin ?

- Vous pensez qu'il n'a pas le physique de l'emploi.

- Je dois admettre que je ne l'imaginais pas du tout comme cela.

- Effectivement, il correspond assez mal au signalement même grossier que vous nous avez fourni mais il y a peu de doutes sur sa culpabilité.

- Et pourquoi a-t-il fait cela ?

- Je n'en sais pas plus que vous pour le moment, nous n'avons rien obtenu de lui jusqu'à maintenant mais nous avons pris tous les renseignements disponibles : c'est un petit voyou sans profession mais il n'a pas l'étoffe d'un tueur. Au début je penchais pour un acte de démente, seulement le fusil trouvé dans son coffre est du matériel de professionnel. Et puis nous avons récupéré chez lui une forte somme d'argent, ce qui laisse penser qu'il aurait été payé pour ce travail. Si cette hypothèse se vérifie le plus dur ne sera pas de lui faire avouer ce qu'il a fait mais pour qui il l'a fait. Il n'en sait d'ailleurs peut-être rien. Ce genre de chose se traite souvent avec des successions d'intermédiaires.

- Vous voulez dire que cet attentat aurait été échafaudé par plusieurs personnes, qu'il s'agirait d'un véritable complot, cela suppose que cette demoiselle soit totalement impliquée dans cette affaire, est-ce possible ?

- J'en doute, en effet. Nous avons déjà collectés tous les renseignements disponibles sur elle et sa famille et nous n'en avons rien retiré d'original. Son père est chef de service dans une banque lyonnaise. Sa mère ne travaille pas. Elle a un frère plus âgé qui suit des études de médecine avec succès, il est largement engagé politiquement mais rien ne laisse à penser que ses relations puissent avoir un lien quelconque avec l'attentat qui a failli coûter la vie de sa soeur. Quand à elle, Marie Verneuil, elle est inscrite en faculté à Grenoble, pas d'histoire notable non plus. Une famille tout ce qu'il y a de plus normale.

Paul n'avait retenu que deux choses. La première c'était son nom : Marie, il fallait que ce soit le commissaire qui le lui apprenne, la seconde elle habitait Grenoble. Enfin des informations agréables à entendre. Accessoirement il retint que la famille était classée "sans histoire", mais aurait-elle été issue d'une famille de brigands, l'aurait-il moins aimée, certainement pas.

Le silence s'était installé dans la pièce, chacun réfléchissant à ses propres tracas. Paul laissait galoper son imagination, il se voyait déjà luttant farouchement contre des hordes de criminels. Le commissaire, lui, sentait les fils conducteurs de cette affaire lui échapper et cela ne lui plaisait pas, il lâcha enfin sa conclusion, logique mais frustrante :

- Il ne peut s'agir que d'une méprise.

Paul assomma un dernier adversaire avant de s'extraire de son rêve et demanda :

- Vous m'avez parlé ?

- Non, je réfléchissais tout haut et je disais que la seule explication plausible à cet attentat est la méprise, on aura pris mademoiselle Verneuil pour quelqu'un d'autre.

Paul n'avait pas songé à cette éventualité mais elle lui convenait fort bien, il souscrivit immédiatement et totalement aux déductions du commissaire :

- C'est évident, comment n'y ai-je pas songé plus tôt. Mais cela est terrible de penser que mademoiselle Verneuil aurait pu être abattue à la place d'une autre.

Paul chassa cette pensée funeste et sentit une grande fatigue l'envahir en même temps que la joie d'être débarrassé de ce cauchemar s'affirmait.

Le commissaire se leva.

- Il est bientôt minuit, je vous laisse rentrer chez vous, mais je vous demande de bien vouloir revenir demain matin afin que nous puissions terminer cette déposition. Pouvez-vous être là à neuf heures?

- Vous me demandez un gros effort. Je n'ai pas pris les clefs de mon appartement, je ne peux donc pas rentrer chez moi et comme je me vois mal sonner chez un ami à cette heure pour lui demander l'hospitalité, je suis dans l'obligation de remonter à Chamrousse, je ne vais donc pas me coucher avant une heure et il faudra que je me lève à sept si je veux être chez vous à neuf.

- Nous pouvons éventuellement vous héberger ici, si vous acceptez de dormir sur un lit de camp, ça ne sera pas très confortable.

- J'accepte quand même bien volontiers, je ne me sentais pas le courage de reprendre le volant maintenant.

L'inspecteur lui installa le lit de camp dans une pièce voisine et lui fournit une couverture. Le commissaire lui souhaita une bonne nuit et le laissa seul. Paul se dévêtit et se jeta sur le lit, quelques secondes plus tard il somnait dans un sommeil agité où l'amour et la mort se mêlaient.

CHAPITRE VIII

Il s'étonnait de pouvoir se rappeler toutes ces situations dans leur moindre détail, tout s'était enchaîné si rapidement depuis trois jours qu'il n'avait eut que le temps de subir les événements sans pouvoir y réfléchir. En se remémorant ces journées il s'apercevait qu'aucune des nombreuses questions qu'il se posait n'obtenait le moindre élément de réponse.

La lumière des phares de la voiture qui le suivait se reflétait dans son rétroviseur, il avait ralenti plusieurs fois pour la laisser doubler mais le conducteur ne devait pas oser passer sur la route devenue glissante, il restait derrière. Il avait dû neiger dans la journée, sur la chaussée la couche de neige augmentait avec l'altitude. Paul n'avait pas l'intention de s'arrêter pour poser les chaînes maintenant, alors qu'il se trouvait à moins d'un quart d'heure du chalet. Il commençait à se rappeler son réveil au commissariat lorsque cette fois la musique cessa brusquement. Ce poste avait vraiment un problème, il se préparait à l'éteindre lorsqu'après un bref crachotement il entendit : "Paul", suivi de nouveaux grésillements. Puis encore, perdu au milieu des parasites : "Paul".

Avait-il bien entendu, son nom avait été prononcé deux fois. Le poste redevint silencieux. Paul ralentit afin d'atténuer le bruit du moteur. La fatigue provoquait-elle des troubles auditifs ? Il n'eut pas le temps de réfléchir à cette possibilité car cette fois il put entendre distinctement :

- Paul, écoutez moi attentivement, vous devez.....

Le silence retomba, Paul tendait l'oreille, plus rien. Puis la musique retentit de nouveau. Quel était ce nouveau mystère ? Comment son poste pouvait-il capter une émission qui lui était destinée ? Trop c'était trop, il ne pouvait tenter de résoudre ensemble toutes ces énigmes, il décida d'ignorer cette dernière, son poste était allumé, si on le rappelait il aviserait après avoir entendu le message qu'on voulait lui délivrer. En attendant, il décida de terminer l'évocation de cette dernière journée, celle qui avait commencé ce matin même, dans une pièce froide d'un commissariat grenoblois.

Il avait mal dormi, et malgré cette nuit de sommeil, il lui semblait que la fatigue n'avait pas quitté son corps. Un agent lui porta un café. Il aurait bien mangé quelque chose, mais le distributeur ne proposait que des boissons. Sandwich hier midi, sandwich hier soir, juste un café ce matin quel régime ! Il avait hâte de savourer un vrai repas. Le commissaire Granier entra.

- Bonjour, Monsieur Gallois, bien dormi ?

- Pas trop, d'une part ce genre de lit n'est pas fait pour bien dormir, d'autre part, ma nuit a été peuplée de rêves tous plus idiots les uns que les autres. Il est temps que nous terminions cet interrogatoire, j'espère que les quelques jours de congés qui m'attendent me permettront d'oublier cette effroyable aventure.

- Ne vous inquiétez pas vous oublierez vite, en attendant prenez tranquillement votre café, nous commencerons après.

Visiblement, le commissaire n'avait pas bien dormi lui non plus, ses traits étaient tirés. Pour lui la tâche n'était pas terminée.

- Je vais prendre un café pour vous accompagner.

Lorsqu'il revint, il approcha une chaise du lit sur lequel Paul était assis et s'installa ventre contre dossier.

- Ce n'est pas brillant cette affaire. Mes collaborateurs ont interrogé le suspect jusqu'à trois heures ce matin. Il n'y a rien à en tirer. Ce n'est pas qu'il ne veuille rien dire, il dit tout ce qu'il sait, mais il ne sait rien. Ce coup est merveilleusement monté. Nous avons épluché la vie de Mademoiselle Verneuil... et la vôtre et je ne pense pas trop m'avancer en disant que rien dans vos curriculum vitae respectifs ne justifie un assassinat, encore moins dans ces conditions.

Paul s'étonna :

- Mais hier soir vous aviez conclu à une méprise, pourquoi continuez vous à enquêter sur notre compte ?
- Parce que pour justifier le changement d'orientation de mon enquête il faut que cette erreur de cible soit prouvée.
- Avez vous une idée de qui était visé ?
- Non, et c'est bien ce qui m'ennuie et qui fait que je ne vous oublie pas immédiatement. Et puis s'il y a eut méprise cela veut dire qu'il existe un lien entre vous et la victime désignée, je dois donc découvrir ce lien.
- Mais pourquoi avoir enquêté sur mon compte ?
- Parce qu'avec le temps qu'il faisait hier, il est fort possible que, vu son adresse, notre tireur d'élite ait frappé au mauvais endroit. Il aurait aussi bien pu vous toucher vous. Et dans ce cas, ce ne serait pas mademoiselle Verneuil la victime, mais monsieur Gallois. Je n'ai donc pas écarté l'hypothèse faisant de vous la cible. Malheureusement je n'ai pas trouvé plus de raison pour vous assassiner que pour elle.
- Mais lui, le tireur, il doit bien savoir sur qui il tirait.
- Oui, bien sûr, il dit qu'il tirait sur mademoiselle Verneuil, mais quelque chose me dit que c'est un mensonge. D'ailleurs après examen du siège sur lequel vous aviez pris place, je peux vous dire que la dernière balle s'est logée dans le dossier juste là où vous deviez être assis. Ce qui veut dire que pour trois balles tirées en direction de votre cabine dont nous avons une trace, deux vous étaient destinées.

Paul pâlit, pendant quelques instants une angoisse viscérale l'envahit. Il lui fallut respirer à grande goulée et s'imposer un grand calme pour retrouver un peu d'assurance. Il demanda :

- Pour vous, c'est moi ou celui avec qui l'on m'a confondu qui était visé et non la jeune fille.
- Oui, cela semble probable.

Paul s'impatiait maintenant, il avait adopté la première conclusion du commissaire, l'assassin s'était trompé et il ne voyait pas pourquoi on s'attardait encore sur son cas, autant finir rapidement cet interrogatoire afin qu'il puisse se rendre à un rendez-vous urgent du côté de l'hôpital des sablons. Mais avant cela il aurait aimé prendre une douche.

- Y-a-t-il un cabinet de toilette ici ?
- Je suis désolé, Monsieur Gallois, je ne peux vous proposer qu'un lavabo.

Paul fit une toilette sommaire, puis se rendit dans le bureau du commissaire qui l'attendait en relisant le compte rendu de l'interrogatoire de la veille. Ils reprirent au début.

Il était plus de treize heures lorsque le commissaire le libéra.

- Vous allez rester à Chamrousse toute la semaine ?
- Oui, un peu de repos me fera le plus grand bien après l'agitation néfaste de ces deux derniers jours.
- Si vous changez d'avis, prévenez moi afin que je sache où vous joindre, nous aurons peut-être encore besoin de vous.

- Je descendrai probablement à Grenoble dans la semaine si Mademoiselle Verneuil consent à ce que je lui rende visite. Si vous voulez me joindre téléphonez à l'hôtel "Renouveau" et laissez la commission à Monsieur Bernard Marquet, c'est un ami qui travaille là et que je verrai probablement tous les jours, il me transmettra votre message.

- Merci, et bien bonnes vacances et bonne chance.

Le commissaire avait appuyé sur ce "bonne chance" et l'avait accompagné d'un sourire complice. Paul comprit qu'il avait mal dissimulé ses sentiments tout au long de l'interrogatoire.

CHAPITRE IX

Il quitta le commissariat. L'air frais, la vue des montagnes environnantes, les voitures, les passants, le bruit : il était revenu à la vie normale. Il ne lui manquait plus qu'un bon repas pour retrouver son équilibre. Il irait chez Bruno, patron d'un petit restaurant familial situé sur la rive droite de l'Isère.

Lorsqu'il entra le patron debout derrière son comptoir, essuyait des verres, tout en animant une conversation passionnée avec les trois consommateurs installés au bar. Paul aimait bien ce bonhomme sympathique pour qui chaque client était un ami. Ceux qui n'acceptaient pas sa familiarité naturelle se sentaient très vite mal à l'aise dans ce lieu, ils ne venaient pas deux fois.

Bruno était un surnom dont l'avait affublé quelques clients lors de la sortie de la chanson de Pierre Perret. Paul ne le connaissait que sous ce nom. Il s'accouda au bar. Le patron se tourna vers lui.

- Ho ! Paul, comment vas-tu ? C'est à toi qu'il est arrivé tous ces malheurs à Chamrousse ?

Les consommateurs interrompirent leur discussion et dévisagèrent Paul.

- Oui, c'est à moi, mais comment le savez-vous ?

- Ils n'ont parlé que de ça aux informations régionales, même que les hôteliers de là-haut sont plutôt ronchonners de cette mauvaise publicité pour la station. Ils ont peur que l'on confonde Chamrousse et Avoriaz. Mais toi, tu n'as pas l'air d'un blessé. On a dit que tu as été touché à la cuisse.

La salle était plongé dans le silence le plus profond, tous les clients attendaient la réponse.

- Ça n'est rien, juste une éraflure. Mais j'ai très faim, vous pouvez encore me servir ?

- Bien sûr, assieds toi au fond, là bas.

Paul traversa la salle, suivi des yeux par les quelques habitués encore attablés à cette heure. Les discussions reprirent mais leur thème avait changé. Les têtes se tournaient fréquemment vers lui. Bruno le rejoint.

- Qu'est-ce que je te sers pour te requinquer ?

- N'importe quoi pourvu que ce soit copieux, je n'ai pas fait de vrai repas depuis samedi soir.

- Que dirais-tu d'une bonne salade niçoise, suivit d'une escalope milanaise?

- Impeccable, n'hésitez pas sur la quantité de spaghetti.

- Et une lichette de rosé pour arroser le tout ?

- Oui mais donnez moi un demi pour étancher ma soif.

Bruno disparut dans la cuisine. Sa femme en sortit quelques secondes plus tard. Elle tira la bière et l'apporta. C'était une marseillaise joviale dont l'accent ensoleillait les coins les plus sombres de l'arrière salle.

- Monsieur Paul, que je suis contente de vous voir bien portant, dites, quelle histoire il vous est arrivée !

Bruno revint apportant la salade niçoise.

- File vite surveiller l'escalope, Paul a Très faim.

Elle les quitta à regret, l'escalope et les spaghetti risquaient fort de n'être pas assez cuits car elle serait de retour sous peu. Bruno s'assit en face de Paul et se servit un fond de verre de rosé.

- A la télévision ils ont dit que vous aviez eu beaucoup de chance de vous en sortir. Il paraît que le fada qui vous a tiré dessus n'était pas Très doué et qu'en plus il était gêné par le vent.

Paul n'éprouvait aucune envie de narrer une nouvelle fois cette pénible épreuve, mais il savait que Bruno ne le lâcherait pas avant d'en avoir entendu le récit complet. Il se résigna donc à lui fournir un résumé aussi succinct que le permettait la compréhension. Bruno parut satisfait. Cette aventure allait alimenter les conversations du restaurant pendant une semaine au moins.

- Dis-moi, la petite demoiselle, elle est drôlement mignonne.

Paul prit un air dégagé.

- Oui, je crois qu'elle n'est pas mal, je n'ai pas vraiment eu le temps de la détailler. Vous l'avez vu à la télévision ?

- Non, mais il y a sa photo dans le journal. Elle parle d'ailleurs de toi dans l'article qui accompagne.

Paul sursauta.

- Comment, il y a un reportage sur cette affaire dans le journal et vous ne me le dites pas ?

Bruno sourit.

- Si je t'avais montré le journal immédiatement tu aurais sauté dessus et tu n'aurais pas pris le temps de me raconter ce qui s'est passé.

Il se leva et prit le Dauphiné libéré qui se trouvait sur le comptoir. Il le tendit à Paul. Celui-ci tourna frénétiquement les pages jusqu'à ce qu'il trouve la photo et l'article. La photo du journal n'avait pas été prise après l'attentat, ce devait être la reproduction d'une photo d'identité. Elle souriait, elle avait un visage d'ange. Paul n'arrivait pas à détacher son regard de ce sourire radieux. Bruno le regardait, l'indifférence superficielle de son expression cachait une véritable émotion, il l'aimait bien, le petit Paul. Celui-ci se décida enfin à lire.

- Ce n'est pas elle qui parle de moi, ce sont ses parents.

- Oui, mais ils n'ont pas inventés ce qu'ils disent, il a bien fallu que ce soit elle qui leur raconte tout cela : "Il a été formidable, quel courage, quel sang-froid, sans lui je serais morte. J'espère qu'il viendra me voir rapidement."

- Et bien je ne sais pas ce que je fais encore là. Vous pouvez me faire une ardoise car je n'ai pas un sou sur moi.

- Evidemment. Allez parts vite, et embrasse la pour moi.

Paul se leva, serra la main de Bruno et de sa femme. Il sortit enivré de bonheur. Il allait la revoir et c'était elle qui le demandait. Sa fatigue était oubliée, il regagna sa voiture et prit la direction de l'hôpital. Il chantait. Il ne se hâtait pas. Pourquoi faire ? Il était heureux maintenant mais malgré les propos lus dans le journal, il doutait encore de sa chance. Alors il prolongeait ces minutes d'euphorie et de crainte mélangées.

Lorsqu'il se trouva devant la porte d'entrée de l'hôpital, une vitre lui renvoya son image, son bonheur lui avait fait oublier son aspect. Il était affreusement sale, le pantalon déchiqueté sur dix centimètres, le blouson maculé de traces d'écorce, le visage couvert de barbe et de griffures, il n'était pas reluisant le bel amoureux. Mais il était trop tard pour reculer. Il franchit la porte et se dirigea vers l'accueil. La réceptionniste le dévisagea sans complaisance mais il n'y prit pas garde.

- Pouvez-vous m'indiquer la chambre de Mademoiselle Marie Verneuil, s'il vous plaît ?

Dans le regard de la femme, la désapprobation fit place à la surprise puis à la curiosité.

- Vous êtes le jeune homme qui a sauvé cette demoiselle ?

- Oui.

La brièveté de la réponse la désappointa et l'empêcha d'enchaîner sur d'autres questions.

- C'est la chambre 621. Vous prenez l'ascenseur au bout du hall.

- Merci.

L'impatience le gagnait maintenant. Il devenait fébrile. L'ascenseur n'arrivait pas, enfin le voilà, mais il n'allait pas dans le bon sens. Paul monta quand-même et fut emporté au plus profond des sous-sols. Puis il entama la remontée, l'ascension fut laborieuse. L'ascenseur prenait son élan puis freinait brusquement, on progressait étage par étage. Les portes se refermaient, mais non, un infirmier pressé se faufilait entre les deux battants qui se rouvraient. Des secondes qui paraissaient des heures s'écoulaient avant que la porte ne se ferme à nouveau accompagnée du signal sonore pendant lequel il est interdit de monter ou de descendre. Encore un étage et il s'arrêtait de nouveau pour laisser s'effectuer le flux et le reflux désordonné de la vague des visiteurs. Il put enfin atteindre le sixième étage. Un panneau indiquait le couloir de gauche pour les chambres 600 à 630. Partout des portes ouvertes laissaient entrevoir les malades entourés de leur famille ou leurs amis. Certains arpentaient le couloir au bras d'un époux ou d'une fiancée. Le soleil choisit ce moment pour s'infiltrer entre deux nuages. Les chambres s'emplirent de lumière et de chaleur, les visages s'éclairèrent, les discussions basculèrent de la maladie à la guérison. Paul heureux traversait cette fête, impatient d'y participer. A la chambre 623 une mère serrait son fils dans ses bras, le père regardait la scène en souriant, à la chambre 622 un homme assis sur le lit tenait dans sa main la main de la jeune malade qui le dévisageait tendrement. A la chambre 621, la porte était fermée. Paul s'arrêta décontenancé. Il tendit l'oreille, aucun bruit ne filtrait. Toute cette belle assurance qu'il affichait il y a encore quelques secondes vint se briser contre cette porte close. Son cœur cognait plus fort qu'après un sprint au sommet d'un col. Il attendit d'avoir retrouvé un peu de calme et se décida à toquer. Aucune réponse. Il toqua plus fort. Toujours rien, il se décida à ouvrir, la chambre était vide. Paul décontenancé referma la porte. Un vieillard solitaire assis sur un banc dans le couloir le regardait amusé. Paul s'adressa à lui :

- Savez-vous si cette chambre est occupée ?

- Non mon garçon, je ne sais pas, demande plutôt à une infirmière.

Paul retraversa le couloir, inspectant les chambres dans l'espoir d'y apercevoir un tablier blanc. Il vit enfin une jeune femme poussant un chariot d'instruments, qui venait à sa rencontre. Lorsqu'elle fut à sa hauteur, Paul l'interrogea :

- Pardon madame, la chambre 621 est-elle bien celle de mademoiselle Verneuil ?

- Oui, mais elle est en salle d'opération en ce moment.

- Elle n'a pas été opérée hier ?

- Non, elle avait perdu trop de sang, elle était trop faible. Le chirurgien a préféré attendre aujourd'hui.

- Quand sera-t-elle revenue ?

- Dans une heure environ, mais elle ne sera pas en état de recevoir des visites. Revenez plutôt vers dix huit heures. Je suppose que vous êtes le jeune homme qui se trouvait avec elle lorsqu'elle a été blessée ?

- Oui, c'est moi.

- Rassurez-vous, tout ira bien, la balle n'a rien touché de vital, elle se remettra vite.

- Merci beaucoup, je reviendrai tout à l'heure.

- Je la préviendrai de votre visite, elle sera contente car elle espérait beaucoup votre venue.

Le moral revenait. Qu'allait-il faire en attendant dix huit heures ? Il lui restait deux heures à attendre. Il erra un moment dans les couloirs et les escaliers puis finit par se retrouver dans le

hall d'entrée, il sortit et regagna sa voiture. Il s'installa au volant et après avoir incliné le siège il ferma les yeux pour se livrer à l'exercice enivrant du rêve dirigé.

Marie, c'était un joli prénom, Marie. La voilà qui se tenait devant lui, bien sûr elle lui souriait, il avançait vers elle lentement. Elle le regardait s'approcher sans un geste mais ses yeux criaient : viens, viens vite. Mais il ne voulait pas abrégé ces dernières secondes de vrai désir, il les savourait une à une, il les prolongeait car il savait que plus jamais il n'en goûterait de pareilles. Il s'arrêta et tendit les bras, ses mains se posèrent sur ses épaules, il put alors percevoir le grand frisson qui la traversa, manifestation superficielle d'un formidable orgasme chaste. Elle posa ses bras sur les siens et ils restèrent ainsi quelques minutes sans bouger. Elle partageait maintenant avec lui la puissance de l'attente volontaire. Mais insidieusement, le désir anesthésiait leur volonté, leurs bras se plièrent, leurs visages se rapprochèrent puis d'un même élan, ils s'attirèrent lentement l'un vers l'autre. Dans une dernière tentative de maintenir encore quelques secondes la tension de l'attente leurs bouches s'évitèrent et ils se retrouvèrent joue contre joue. Leurs bonheurs se mélaient enfin. Leurs corps joints se dévoilaient mutuellement leur désir. Leurs joues se séparèrent timidement et sans desserrer leur étreinte, ils se firent face.

Une porte claqua. Paul sursauta, où était-il, que se passait-il ? il réalisa et se dressa furieux. Alors même en songe, son amour était contrarié. Il tenta de se replonger dans son rêve, mais il ne la retrouvait plus. Plus il faisait d'efforts pour reconstituer son image, plus elle s'estompait, le charme était rompu. Il regarda sa montre : dix huit heures quinze, voilà plus de deux heures qu'il dormait là. Il sortit de la voiture, mal assuré sur ses jambes engourdies. Après ces moments de fièvre, son réveil brutal lui avait vidé la tête. Machinalement il prit la direction de l'hôpital et se retrouva dans le hall. Il traversa la foule bruyante qui encombra ce vaste espace. La masse des visiteurs pressés devant les portes d'ascenseurs le fit renoncer à utiliser ce moyen, il emprunta l'escalier. Il grimpa les marches deux à deux et atteignit rapidement le sixième. Il se força à ne pas courir dans le couloir afin de reprendre son souffle. La porte de la chambre 621 était ouverte cette fois. Il s'avança. Elle était là, allongée dans le lit, seule sa tête dépassait du drap. Sa chevelure blonde s'étalait sur l'oreiller. Il la voyait mal car un homme et une femme, probablement ses parents étaient assis près d'elle. De l'autre côté du lit un homme en blouse blanche leur parlait. Paul hésita à s'introduire davantage. Il préféra différer le moment de leur rencontre, au moins il la voyait, il était heureux, mais pour la retrouver, pour échanger avec elle leur premiers mots, pour oser tenir sa main dans la sienne, il voulait qu'ils soient seuls. Lorsque le chirurgien se dirigea vers la porte elle le suivit des yeux. Paul se jeta en arrière. Les parents n'allaient pas passer la nuit ici, il attendrait leur départ.

Il regagna le hall et s'installa sur un siège face aux portes d'ascenseurs. Le défilé des visiteurs entrant et sortant le lassa rapidement. La librairie de l'hôpital était encore ouverte, il fouilla ses poches et y trouva un peu de monnaie. Il n'aurait pas de quoi se payer un livre, un journal ferait l'affaire. Il acheta "l'équipe" et regagna sa chaise. Une longue attente commença.

Enfin vers vingt heure trente, il les vit sortir. Il s'engouffra dans la cabine d'ascenseurs que les parents venaient de quitter. Les portes se refermèrent dans son dos. Il appuya sur le bouton du sixième étage. A cette heure il put l'atteindre d'une seule traite. Il se précipita vers la chambre, la porte était toujours ouverte. Il s'arrêta avant de franchir le seuil, on parlait à l'intérieur. Il tendit l'oreille mais ne put distinguer les paroles, était-ce encore le chirurgien, ou peut-être une infirmière, il avança la tête et ce qu'il vit lui volatilisait tout ses espoirs. Ils lui tournaient le dos, ils étaient assis sur le bord du lit, il la tenait par la taille et elle appuyait sa tête sur son épaule. Une grosse boule noueuse se forma dans la gorge de Paul, un long soupir s'échappa de sa poitrine et se termina en sanglots convulsifs, les larmes lui brouillèrent la vision de cette scène horrible pour lui. Il n'avait pas compris, elle lui était reconnaissante, elle l'admirait pour son

courage, elle voulait le remercier, Paul pouvait prendre une place dans son coeur, une place d'ami, pas d'amant. Il les observa encore un instant, le jeune homme ne lui était pas inconnu. Quand celui-ci tourna la tête vers Marie, il le reconnut. Il l'avait totalement oublié, celui-là, pourtant il avait souvent pensé à lui après l'avoir vu sur le télésiège avec Marie au moment de la chute. C'était lui le skieur goguenard qui lui avait lancé un : "elle est bonne" ponctué d'applaudissements sonores.

Il aurait du s'en douter, une si jolie jeune fille ne pouvait être seule. Il fit demi-tour sans bruit. A ce moment Marie disait :

- Pourquoi n'est-il pas venu ?

- Je n'en sais rien, tu te tracasses bien pour ce type !

Et tandis qu'il disait cela, le compagnon de Marie regardait le visage de Paul disparaître dans le reflet de la vitre qui lui faisait face. Mais Marie continuait :

- Je te rappelle que ce type m'a sauvé la vie. Pourquoi fais-tu la tête chaque fois que je te parle de lui, tu es jaloux ?

- Mais non, seulement je ne voudrai pas que tu te laisses aveugler par le premier venu sous prétexte qu'il était là au bon moment et qu'il a fait ce que n'importe qui aurait fait à sa place.

- Je ne suis pas aussi sûr que toi que n'importe qui soit doué d'autant de maîtrise et de sang froid. De plus après avoir sauté du télésiège, il aurait pu me planter là, pourtant même après avoir été lui-même blessé il a continué à s'exposer pour me soustraire au tireur.

- Il a juste une égratignure paraît-il.

- Arrêtons là cette conversation, tu vas me fâcher.

Ils parlèrent d'autre chose mais Marie ne pouvait s'empêcher de penser à son sauveur et les autres sujets de discussion l'ennuyaient. Elle bailla. Voyant cela son visiteur lui dit :

- Il est tard, je devrai être parti depuis longtemps. Allez je te laisse dormir.

Il mit ses deux mains sur les épaules de la jeune fille et lui fit deux gros bisous sonores sur les joues, puis il la serra tendrement et lui dit de bien se reposer. Il se leva, prit son manteau posé sur le lit et s'éloigna. Il allait franchir la porte lorsqu'elle le rappela :

- Alain !

- Oui.

- N'oublie pas d'aller chercher Mozart au studio.

- Ne t'inquiète pas, je prendrai soin de ton matou.

- Merci, frérot, rentre bien.

A l'instant où Alain Verneuil fermait la porte de la chambre de Marie, Paul claquait la portière de sa voiture et démarrait en direction de Chamrousse.

CHAPITRE X

Il n'était plus qu'à un kilomètre de la station. A cet endroit la route n'était plus bordée d'arbres en aval et il pouvait distinguer, mille mètres plus bas, les lumières de la vallée. L'évocation de tous ces ennuis et de ces déconvenues plutôt que de l'abattre lui redonnait une certaine sérénité, il se sentait calme et tranquille. Il jeta un oeil dans son rétroviseur et l'étonnement lui fit lâcher l'accélérateur. La voiture qui le suivait depuis le début de l'ascension devait être à moins d'un mètre derrière lui, phares éteints. Inévitablement les deux véhicules se heurtèrent mais au lieu de freiner le conducteur de la voiture suiveuse accéléra. Paul vit se rapprocher le grand virage à gauche dépourvu de glissière de sécurité qui surplombait le précipice. Rien ne pouvait retenir une automobile qui manquerait ce virage, il n'était même pas bordé d'une congère car les chasse-neiges profitaient souvent de cette trouée pour déverser dans le ravin les tonnes de neige arrachées à la route. Paul tenta de freiner mais la voiture suiveuse, plus puissante que la sienne, continuait à pousser. Le conducteur devait constamment virer à droite puis à gauche car la voiture de Paul chassait de l'arrière.

Dans moins de trente mètres il plongerait.

Idiot qu'il était, tétanisé par l'angoisse, il s'arqueboutait sur le frein alors qu'en accélération il devait pouvoir semer cette lourde voiture. Le moteur n'avait pas calé il relâcha la pédale de frein et enfonça l'accélérateur. Malheureusement la voiture suiveuse, allégée, continua à le talonner et le virage était à moins de dix mètres. Il se rappela alors les quelques cours de conduite sur glace pris à l'école de Chamrousse, il accéléra brutalement en braquant à fond sur la gauche. Le tête à queue le mit dans le sens de la descente. Il dut braquer et contre-braquer plusieurs fois avant de retrouver la maîtrise de son auto et, lorsqu'il put regarder dans son rétroviseur il vit avec satisfaction que son suiveur n'ayant pas eu le même réflexe, tentait un demi-tour problématique. Paul fonce, il connaissait un chemin forestier, cinq cent mètres plus bas, où il pourrait se camoufler. Il fallait qu'il distance suffisamment ses poursuivants pour qu'on ne puisse pas deviner sa manoeuvre. A l'entrée du sentier, il éteignit ses phares et s'engagea dans le sous-bois sans ralentir. Il atteignit rapidement une petite clairière qui servait de garage à divers engins de déneigement et gara sa voiture derrière un énorme tracteur dont les roues étaient aussi hautes que sa 205. Il descendit et escalada le chasse-neige. D'ici, il pouvait apercevoir la route. La voiture homicide, une Mercédès, passa bientôt sans ralentir à l'embranchement du chemin, il respira. Le conducteur ne s'apercevait qu'il avait été joué que dans les lignes droites à mi-pente, c'est à dire pas avant quatre ou cinq kilomètres. Il avait largement le temps de regagner le chalet.

Il remonta dans sa voiture et songea à Marie. Si on continuait à vouloir le neutraliser, elle ne devait pas être en sécurité elle non plus. Il fallait absolument qu'il prévienne le commissaire Granier et l'hôpital le plus rapidement possible. Il s'engagea sur la route et monta aussi rapidement que la neige le permettait.

Il franchit le virage fatidique et regarda avec effroi le gouffre noir qui s'ouvrait à sa droite. Il pensait : mais qu'avons nous fait pour être poursuivis par une telle haine ?

C'est alors que la musique cessa à nouveau et que la même voix qui l'appelait il y a quelques minutes se fit entendre, clairement cette fois ci.

- Paul ?

Il avait complètement oublié ce mystère là.

- Paul ?

Devait-il répondre ?

- Paul répondez moi il en va de votre vie.

La puissance de la voix augmentait sans qu'il touche au bouton de volume du poste de radio. Il se décida à répondre, au point où il en était que risquait-il encore ?

- Qui êtes vous, que me voulez vous ?

- Je répondrai à votre curiosité ou plutôt à vos craintes plus tard. Pour l'instant il s'agit de parer au plus pressé. Je suis un ami, vous courez un grand danger et je suis là pour vous aider. N'ayez aucune inquiétude pour Mademoiselle Verneuil, elle ne risque rien, c'est à vous que ces gens en veulent. Si la jeune fille a été blessée c'est par maladresse, c'est vous qui deviez succomber sous les balles du tireur. Mais ne vous fiez pas à cette erreur et ne mésestimez pas ceux qui vous poursuivent, ce sont vos ennemis, vous avez eu beaucoup de chance mais cela ne peut durer.

Maintenant, vous devez compter sur moi pour vous aider. Vous devez faire tout ce que je vais vous dire sans poser de question si vous tenez à rester en vie.

Pourtant les interrogations se bousculaient dans la tête de Paul, il ne put s'empêcher de demander :

- Mais qui êtes vous, comment faites vous pour intervenir sur mon poste de radio ? Qu'est ce qui prouve que je puisse vous faire confiance ?

- Qui suis-je, vous le saurez plus tard, peut-être. Ce qui prouve que vous pouvez me faire confiance, rien, mais vous n'avez pas le choix. Vous avez eu beaucoup de chance jusqu'à maintenant parce que ceux qui vous en veulent vous ont sous-estimé. Mais je crains fort que leur prochaine attaque soit plus réfléchie et plus efficace que les précédentes. Si vous ne m'écoutez pas vous ne pourrez pas continuer à leur échapper bien longtemps. Etes-vous disposé à suivre mes conseils ?

- Comme vous le dites, je n'ai pas vraiment le choix.

- Bien, première disposition pratique munissez vous d'un transistor dès que vous le pourrez. Je communiquerai avec vous par ce moyen. Je vous expliquerai plus tard comment et pourquoi nous procédons ainsi.

Deuxième disposition, taisez vous, ne parlez à personne de mon intervention.

Enfin dernier point, le plus important pour cette nuit, il ne faut surtout pas que vous ...

Le poste grésilla, puis après un bref silence Vivaldi redevint audible, c'était l'hiver. Qu'est-ce qu'il ne fallait surtout pas ? Paul essaya de modifier le réglage du poste, il changea de station, de fréquence, augmenta le volume, rien n'y fit, la liaison était coupée. Il était arrivé devant le chemin menant au chalet. Il attendit encore quelques minutes, mais la radio ne diffusait plus que de la musique, il se résigna à éteindre le poste et rejoignit le chalet.

Il ne savait que faire. Devait-il prévenir le commissaire Granier de ce nouvel attentat, devait-il lui parler de ce mystérieux intervenant qui prétendait l'aider ?

S'il avait été persuadé que Marie ne risquait plus rien il aurait suivi sans réserve les conseils de ce prétendu allié, mais pouvait-il lui faire confiance. Il décida de se doucher, il prendrait une décision après.

CHAPITRE XI

Il était trois heures du matin lorsque Claude Friquet se réveilla. Il avait trop bu hier soir et avait un mal de tête épouvantable. Il se leva, se rendit dans la salle de bain, prit le verre à dent et le rempli d'eau à demi. Il chercha longuement dans la trousse de toilette, sortant les tubes, les pots et les flacons, et trouva enfin l'aspirine. Il fit dissoudre deux cachets. Après avoir bu il remplit encore le verre. L'écoulement de l'eau faisait vibrer les canalisations, il allait réveiller tout l'hôtel. Pour ses voisins de chambre c'était déjà fait, il entendait les lits grincer et les chuchotements qui allaient bientôt se transformer en protestations véhémentes s'il n'arrêtait pas ce robinet. Il le coupa sèchement, provoquant un claquement métallique des tuyaux. Il revint dans la chambre. Hélène, sa femme, n'avait pas bougé. Elle avait ingurgité autant d'alcool que lui mais n'en subissait apparemment pas les conséquences fâcheuses, seul l'effet soporifique semblait agir. Le brouillard s'estompait de son cerveau et il commença à s'apercevoir que de grandes lueurs dansantes illuminaient la chambre. Il se dirigea vers la fenêtre et poussa les rideaux. Il découvrit alors les raisons de ces éclairissements nocturnes. A une centaine de mètres de l'hôtel un formidable incendie lançait ses flammes vers le ciel. Il était passé dans ces parages en ski hier ou avant hier. S'il se rappelait bien il y avait un chalet à cet endroit, ce devait être lui qui flambait. Une sirène hurla. Claude Friquet distinguait des ombres qui s'agitaient près du brasier qui, maintenant, diminuait d'intensité. Il était fasciné par ce feu en pleine nuit, il restait le nez collé à la vitre. Hélène, réveillée par les éclairs rougeâtres et les sirènes, lui demanda ce qui se passait. Il répondit, laconique : "le feu". Elle se leva et vint à ses côtés. Ils contemplèrent en silence cet éblouissant spectacle. Une voiture munie d'un gyrophare, se gara à proximité, bientôt imitée par un camion. Les pompiers ne purent que contempler les dernières lueurs. Quelques minutes plus tard, seules les braises illuminaient encore les sapins les plus proches. Hélène et Claude retournèrent se coucher.

CHAPITRE XII

Le ciel s'était dégagé dans la nuit. Bernard était d'excellente humeur. Il était libre ce matin et il faisait beau. Il sortit de la douche et s'essuya en sifflotant Claudine apparut, nue. Elle allait atteindre le bac de douche mais, avant qu'elle ne puisse y mettre les pieds, il la saisit par la taille, l'attira et l'embrassa dans le cou. Puis il l'enserra, joignant ses mains sur son ventre, il colla sa joue contre la sienne. Ils pouvaient maintenant se voir tous les deux dans la glace. Leurs deux visages bronzés, éclatant de jeunesse, réfléchissait la même joie de vivre. Il lui embrassa les épaules, elle protesta :

- Non, pas maintenant, je vais encore être en retard.

Pour toute réponse il la retourna et colla ses lèvres sur les siennes. Plus elle se débattait, plus il resserrait son étreinte. Elle capitula et s'abandonna dans ses bras. Il la souleva et la pénétra ainsi debout. Elle s'agrippa à son cou et enserra sa taille de ses jambes. Ils firent l'amour joue contre joue, leur respiration qui s'accélérait rythmait les mouvements de leur corps en parfaite harmonie. Lorsque la vague du plaisir submergea leurs sens, il vacilla sur ses jambes et du adosser la jeune fille au mur. Ils restèrent un moment enlacés, savourant le bonheur d'être heureux ensemble. Puis la vie quotidienne reprit ses droits, elle regarda sa montre, posée sur la tablette du cabinet de toilette et s'écria :

- Zut, neuf heures moins dix, je ne serai jamais prête à neuf heures et je vais encore une fois me faire houspiller par Michel.

Michel était le patron des moniteurs de la station, c'était un copain mais il désapprouvait deux choses : les retards et les risques pris avec des élèves. Sur le deuxième point Claudine lui donnait entière satisfaction, c'était une jeune fille équilibrée, qui connaissait bien la montagne et ses dangers, de plus c'était une excellente monitrice, ses élèves progressaient vite. Mais pour la ponctualité, il avait tout tenté, la colère et la douceur, les menaces et la persuasion, rien n'y avait fait, Claudine ne savait pas être à l'heure. Elle prit une douche rapide, s'habilla à la va vite, posa un baiser sur les lèvres de son amant sans lui laisser le temps de répondre et fila en courant.

Bernard souriait, la même scène se répétait chaque matin, la seule inconnue était le temps de retard qui variait de quelques minutes à plus d'un quart d'heure. Il s'habilla et sortit.

A cette heure, le local à ski était encore praticable, dans quelques minutes on ne pourrait plus y circuler, tous les skieurs se presseraient afin d'être les premiers au départ des remontées. Bernard enfila ses chaussures, puis il sortit ses skis de leur râtelier. Une fois dehors il marcha un peu, les skis et les bâtons sur l'épaule.

Il était content d'être un peu seul, de pouvoir profiter de cette journée ensoleillée. Il aimait son métier d'animateur qui correspondait bien à son tempérament, il ne se voyait pas du tout passer huit heures par jour, cinq jours sur sept derrière un bureau ou au volant d'une voiture. Ici il vivait heureux, sans se préoccuper du lendemain. Aujourd'hui il allait retrouver son copain Paul et ils allaient passer ensemble une formidable journée. Ils allaient s'éclater sur les pistes.

Il était arrivé au pied d'un remonte pente. Il chaussa ses skis et se dirigea vers le chalet de Colette et Henri. De loin, il vit la fumée qui s'élevait encore du tas de bois calciné. Intrigué, mais pas encore inquiet, il s'avança. L'attroupement entourant les restes du chalet l'empêcha d'approcher. Il ôta ses skis et se fraya un passage parmi les curieux. Les pompiers installaient

des barrières métalliques afin de contenir cette foule de badauds. Bernard aperçut, près des décombres, deux gendarmes qui discutaient avec un homme en civil, ce dernier donnait l'impression de diriger les opérations. Bernard tenta de l'approcher mais un gendarme lui barra le passage.

- Circulez monsieur, vous voyez bien qu'il n'y a plus rien à voir.
- Qui est l'homme en civil qui discute avec vos collègues ?
- C'est le commissaire Granier qui enquête sur les causes de cet incendie.
- Dites lui que je voudrai lui parler, je connais le propriétaire de ce chalet et un de mes amis devait coucher là cette nuit, savez-vous où il se trouve ?
- Je ne peux rien vous dire, je ne suis là que depuis quelques instants, mais je préviens le commissaire.

Il s'approcha de l'homme en civil et lui parla. Avant même que le gendarme eut fini ses explications le commissaire Granier lui demanda de le conduire près du jeune homme. Bernard le regarda venir à lui. L'inquiétude commençait à poindre. Il ne laissa pas le commissaire ouvrir la bouche :

- Mon ami Paul Gallois devait dormir ici cette nuit, lui est-il arrivé quelque chose ?
- Connait-il quelqu'un d'autre que vous à la station ?
- Il connaît plusieurs personnes mais je pense être le plus proche de lui.
- S'il n'avait pas pu dormir ici cette nuit savez vous à qui il aurait demandé de l'héberger ?
- Probablement à moi car il sait que je peux le coucher. De plus nous devions skier ensemble aujourd'hui. Mais ne me faites pas attendre davantage que lui est-il arrivé ?
- Je vais être direct, je pense qu'il a péri dans l'incendie de ce chalet.

Bernard chancela. Ce n'était pas possible, un chalet n'était pas un immeuble, même si le feu avait pris très rapidement Paul devait avoir eu le temps de sortir.

- Comment pouvez-vous l'affirmer ?
- Premièrement sa voiture est garée au bout du chemin, comme je sais qu'il a quitté Grenoble hier soir il est évident qu'il est arrivé ici cette nuit. Avant ou après l'incendie ? C'est ce que je cherchais à savoir mais vous avez levé les quelques doutes qui m'empêchaient encore de conclure au pire. S'il était arrivé après l'incendie, d'abord je pense qu'il aurait prévenu la gendarmerie ou les pompiers, et s'il ne l'avait pas fait il aurait cherché un refuge pour la nuit. Si vous étiez le seul qui puisse lui offrir cela et qu'il n'est pas venu vous voir, c'est qu'il devait être la maison lorsqu'elle a flambé.

Bernard était effondré mais le commissaire n'en avait pas fini :

- Vous lui connaissiez des ennemis, je veux parler de vrais ennemis, des gens qui auraient voulu sa mort ?

Bernard surpris par la question, resta un moment silencieux avant de répondre :

- Non, il n'avait pas que des amis parce qu'il était un peu "tête de cochon" et ne pouvait pas s'empêcher de dire ce qu'il pensait, mais je ne pense pas qu'il ait pu un jour inspiré de la haine. Mais pourquoi cette question ?
- Parce que l'incendie n'est pas accidentel.
- Vous voulez dire qu'on a mis le feu volontairement ?
- Oui nous avons trouvé des bidons d'essence sur le chemin et d'après certains témoins le feu a pris brusquement aux quatre coins du chalet.
- Mais c'est impossible on ne pouvait pas vouloir la mort de Paul. N'est-ce pas plutôt quelqu'un qui voulait se venger de Colette, ou d'Henri, ce sont les propriétaires. Lui est professeur, peut-être est-ce un élève rancunier, cela s'est déjà vu ?

- Ce pourrait être plausible, mais après ce qui est arrivé à votre ami Paul dimanche, je pense que c'est bien à lui qu'on en voulait. Et cette mort est un peu de ma faute, j'aurai dû le protéger mais je n'ai pas écouté mes pressentiments.

Bernard tombait des nues :

- Mais de quoi me parlez-vous. Que c'est-il passé dimanche ?

- Connaissez-vous une jeune fille nommée Marie Verneuil.

- Non je ne connais personne qui se nomme ainsi.

- Connaissez-vous les relations de votre ami Paul ?

- Oui, je pense connaître tous ses amis, qui sont aussi les miens, et même ses petites amies.

- Il en avait beaucoup ?

- Ça dépend de ce que vous appelez beaucoup, il restait parfois six mois avec la même, mais souvent moins, cela pouvait ne durer que quelques jours.

- Autrement dit c'était un coureur ?

- Non, il avait beaucoup de succès auprès des filles et il se faisait plus souvent "draguer" qu'il ne draguait lui-même. Mais qui est cette Marie ?

- Plutôt que de vous dire qui elle est, je vais vous raconter brièvement comment elle a connu votre ami Paul et ce qui leur est arrivé ensuite.

Bernard écouta le récit du commissaire. Il avait appris ce qui s'était passé dimanche matin, toute la station en parlait, mais il ne savait pas que Paul avait été le héros de cette aventure. Le commissaire terminait.

- On l'a vu plusieurs fois à l'hôpital hier mais ce qui est étrange, c'est qu'il n'a pas rendu visite à Mademoiselle Verneuil. La première fois elle n'était pas remontée de la salle d'opération les deux fois suivantes Monsieur Gallois est venu à des heures où elle était dans sa chambre avec des membres de sa famille qui ont pu confirmer qu'ils ne l'avaient pas vu. Alors que venait-il faire à l'hôpital ? Il en est sorti vers vingt et une heures et a dû prendre immédiatement la route de Chamrousse. Il devait être ici à vingt-deux heures. L'incendie s'est déclaré vers deux heures et demi. Il y a donc une forte probabilité pour que le feu l'ait surpris dans son sommeil.

Bernard devait se ranger à l'avis du commissaire. Il ne pouvait pas nier l'évidence. Ses jambes ne le portaient plus, il chercha un endroit pour s'asseoir et, ne trouvant rien, il s'assit à même la neige indifférent à tout ce qui l'entourait. Le commissaire s'éloigna, respectueux du chagrin du jeune homme. Il s'adressa à un gendarme :

- Lorsqu'il sortira de sa torpeur, demandez-lui de passer à la gendarmerie cet après-midi.

Bernard avait posé sa tête dans ses mains. Les yeux fermés il se rappelait les instants forts de son amitié avec Paul. Le jour de leur rencontre resterait gravé à jamais dans sa mémoire.

Il s'était connu chez Colette et Henri, un soir, afin de préparer une prochaine sortie en montagne. Lorsqu'il était arrivé Paul et Henri discutaient déjà, penchés sur les cartes, l'itinéraire était presque tracé. Ils partiraient de Chamrousse, passeraient par le lac Achard et les lacs Robert, monteraient au grand Sorbier.

Henri qui montrait le parcours fut interrompu par la sonnette d'entrée, Colette revint accompagnée de Claudine.

- Je vous présente Claudine, ma filleule.

Bernard se souvenait de ce moment. Il tournait le dos à la porte mais faisait face à Paul. Lorsque celui-ci leva la tête il put voir son expression, ses yeux parlaient pour lui et Bernard

s'empessa de se tourner vers la nouvelle arrivée. Quelle apparition ! Son visage bronzé captait la lumière, ses yeux clairs ses adorables petites dents blanches la renvoyaient. Elle se dirigea vers Paul et lui tendit la main, ce grand nigaud restait les yeux braqués sur elle sans rien dire, puis elle embrassa Henri. Lorsqu'elle lui tendit la main, il fit semblant de ne pas la voir et il tendit sa joue, elle sourit et l'embrassa sans manière. Paul était furieux. Bernard sentit le rival et leur regard se croisèrent sans indulgence. Ils se connaissaient depuis moins d'un quart d'heure et déjà ils se détestaient, entre eux ce serait la guerre. Henri avait repris la description de leur promenade.

- Le premier soir nous coucherons au refuge de la Par. Le lendemain nous monterons à la Croix de Belledonne en passant par les lacs du Dormon puis nous redescendrons par le lac Blanc et nous coucherons au refuge Jean Collat. Le troisième jour nous reviendrons par l'itinéraire des lacs : le lac Dormeur, la lac du Crozet, le lac Claret, le lac, le Lac et nous rejoindrons Chamrousse en longeant, comme à l'allée les lacs Robert et le lac Achard.

Tout le monde approuva cet itinéraire, ce serait superbe. On discuta des derniers préparatifs.

Vers deux heures du matin Claudine annonça qu'elle avait sommeil et qu'elle rentrait chez elle. Elle embrassa tout le monde. Avant de la laisser partir Colette lui demanda :

- Comment es-tu venue ?

- En bus.

- Tu ne vas pas rentrer à pied à cette heure, reste coucher ici.

- Non, je dois me lever tôt demain matin, un ami vient me chercher, nous allons faire de la planche à Monteynard.

- Peut-être que Paul ou Bernard peuvent te raccompagner?

- Oui, bien sur !

Ils avaient dit cela d'un même élan. Claudine les regardaient en souriant. Bernard se souvenait de ce moment précis, il avait été le plus rapide. Avant que Paul n'ait eu le temps de bouger, il avait déjà enfilé son blouson, puis s'était retourné vers la jeune fille en lui disant :

- On y va ?

Elle avait lancé un dernier regard à Paul, ébahi puis avait suivi Bernard. Il savait qu'il ne fallait laisser aucune chance à son rival. Leur randonnée ayant lieu la semaine suivante, il devait absolument revoir Claudine avant, aussi s'invita-t-il sans façon pour la journée de planche à voile du lendemain.

Lorsqu'arriva le jour de la course en montagne, ils se présentèrent ensemble au lieu de rendez-vous, la main dans la main. Paul les regardait arriver, livide. Les premières heures de marche furent éprouvantes, Paul restait cent mètres à l'arrière, s'asseyant à l'écart lors des haltes. Bernard et Claudine carracolaient en tête, parlant sans cesse. Colette et Henri s'accommodaient mal de cette dissension. Ils avaient bien tenté de raisonner Paul, mais celui-ci devait avoir trop attendu ce jour pour que l'amertume puisse s'effacer en quelques minutes. C'est Claudine qui avait débloqué la situation. Le soir, au refuge, après qu'ils eurent souper, Paul se leva et sortit. Elle quitta Bernard et le rejoignit. C'était au tour de Bernard d'être inquiet, pourquoi l'avait-elle quitté brusquement pour suivre ce mauvais perdant ? Ils rentrèrent une heure plus tard et Claudine vint reprendre sa place près de lui. Paul n'était pas souriant mais il avait quitté son mutisme. Il discuta avec Henri de la journée du lendemain. Bernard se mêla de la conversation. Paul lui répondit. Ils n'étaient pas encore amis, mais il n'étaient plus ennemis.

Le lendemain Claudine s'attarda souvent à discuter avec Colette alors qu'Henri entreprenait Bernard et Paul tour à tour, s'efforçant de les obliger à se parler. A la fin de ce deuxième jour, ils marchaient ensemble en tête, ils n'étaient plus rivaux, il ne restait qu'un amour heureux et un désir déçu. Au soir du troisième jour, ayant appris à se connaître, ils sentaient déjà poindre en eux cette amitié immense qui allait être la leur.

Bernard pleurait. Dans sa tête défilaient tous les souvenirs de ces deux années. Il ne s'était pas passé une semaine sans que Paul et lui ne se voient. Il revivait les moments de bonheur intense qui avaient enraciné leur amitié : descentes infernales de pentes vertigineuses, escalades épuisantes de parois verticales, explosions d'étoiles des nuits passées sur les sommets alentours, couchers de soleil en plein milieu de la Méditerranée et bien d'autres encore se présentaient à son esprit. Une main passa sous son bras et le força à se relever. Les larmes avaient laissé la place à un chagrin plus profond. Il le sentait peser à l'intérieur de sa poitrine. Il fallait qu'il rentre, maintenant, qu'il s'allonge en attendant le retour de Claudine. Elle aurait autant de chagrin que lui mais ensemble ils le supporteraient mieux. Il remercia le gendarme pour son aide, jeta un dernier regard sur les décombres noircies et se dirigea vers les curieux encore massés aux abords du chalet.

- Monsieur !

Le gendarme le rappelait.

- Oui.

- J'allais oublier, le commissaire aimerait vous voir cet après midi. Vous le trouverez au bureau de la gendarmerie.

- A quelle heure dois-je venir ?

- Venez vers quatorze heures.

- Très bien, j'y serai.

Le gendarme le salua. Bernard fendit la foule encore pressée autour des ruines fumantes. Les conversations allaient bon train et les hypothèses devenaient vite des certitudes amplifiées, déformées et romancées. Il écouta un moment les différentes versions qui circulaient, Paul était tantôt un héros, tantôt un horrible bandit et même, pour un petit homme souffreteux dont la voix aiguë faisait mal aux oreilles, probablement un trafiquant de drogue. Bernard aurait voulu crier, jeter à la face de ce troupeau d'imbéciles la limpidité de la vie de Paul. Mais à quoi bon, il haussa les épaules et s'éloigna des bavards. Malgré l'absurdité apparente des thèses avancées par les badauds, il ne pouvait s'empêcher de repenser aux affirmations de certains. Et si Paul lui avait caché une partie de ses activités, si parallèlement à son existence tranquille faite de travail, de sport et de rencontre entre copains, il y avait une autre vie. Bernard rejeta cette idée, elle était absurde, Paul, c'était de l'eau de source, il suffisait de se pencher pour voir clairement au plus profond. Il reprit sa marche. Qu'allait-il faire ?

Il fut tiré de ses réflexions par la sensation d'être observé. Il leva la tête et aperçut un homme qui le regardait fixement. Bernard le dévisagea sans qu'il sourcille. Il était grand, un mètre quatre vingt, peut être quatre vingt cinq. Il devait avoir environ vingt cinq ans. Son visage impassible ne reflétait aucune

expression mais dans ses yeux bleus brillait une lueur étrange ou devait se mêler la condescendance et la haine. En d'autres circonstances, Bernard aurait soutenu cet échange de froideur oculaire, mais aujourd'hui il n'avait pas le goût de

l'affrontement, il préfèra baisser les yeux. Il s'apprêtait à reprendre sa marche lorsque l'inconnu s'adressa à lui :

- Est-ce ici que demeurait Paul Gallois ?

Bernard releva la tête surpris. Qui était cet individu ?

- Oui, c'est bien ici, vous le connaissiez ?

- Moi non, mais ma soeur oui. C'est elle qui était avec lui sur le télésiège le jour de l'attentat. Vous êtes au courant ?

- Le commissaire m'a raconté. Comment va votre soeur ?

- Elle irait beaucoup mieux si elle n'avait pas rencontré ce monsieur Gallois. Elle est persuadée qu'il lui a sauvé la vie et ne jure plus que par lui. Moi, dès que j'ai eu connaissance de cet horrible fait-divers, j'ai aussitôt pensé que c'est à lui qu'on en voulait, ma soeur avait une vie tranquille, il n'y avait aucune raison pour qu'on veuille la tuer.

- C'est aussi le cas de Paul.

- Vous le connaissiez ?

- J'étais probablement son meilleur ami.

- J'étais ?

- Oui, il a certainement trouvé la mort dans l'incendie volontaire de ce chalet.

- Et bien, il ne me reste plus qu'à aller consoler ma soeur. Ce nouveau fait confirme bien mon hypothèse, c'est lui qui était la cible du tireur.

- Je vous répète que la vie de mon ami était probablement aussi transparente que celle de votre soeur.

Bernard acceptait les doutes pour lui-même, mais n'autorisait pas un étranger à émettre des réserves sur la moralité de son ami Paul. Mais l'autre insistait :

- Vous devriez mieux surveiller vos fréquentations, un jeune homme victime d'un attentat le dimanche et qui périt dans un incendie provoqué le mardi doit bien avoir quelque chose à se reprocher.

- On ne peut pas dire que cette mort vous émeuve et pourtant, d'après ce qui m'a été raconté, ils auraient probablement périés tous les deux sans le courage et la présence d'esprit de Paul.

- Ecoutez, restons en là. Je ne connaissais pas ce jeune homme et je trouve pour ma part que tout est bien, ma soeur oubliera bien vite cet aventurier.

- Vous êtes une ordure, je ne sais pas ce qui me retient de vous flanquer mon poing sur la figure.

- Mesurez vos paroles, jeune homme, la douleur vous égare. J'ai bien l'honneur de vous saluer. Un dernier conseil cependant avant de vous quitter, choisissez mieux vos amis.

C'en était trop, Bernard fou de colère lui décrocha un direct du gauche dans l'estomac qui plia l'escogriffe en deux, puis il lui assena un crochet du droit qui renvoya la tête en arrière, le reste du corps suivi et Alain Verneuil s'affala dans la neige.

Les badauds encore présents se retournèrent, alléchés par l'éventualité d'une attraction plus vivante. Rapidement un groupe compact entoura les deux antagonistes. Alain Verneuil reprenait ses esprits, il se releva, tapota son blouson et son pantalon afin d'en ôter la neige puis il s'approcha, blanc de haine. La rage de Bernard était tombée, il n'avait plus l'intention de se battre avec ce salopard, mais l'autre avançait. Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques dizaines de centimètres, il s'arrêta et le toisa quelques secondes avant d'ouvrir la bouche, le fiel s'échappa alors de ses lèvres :

- Vous allez regretter ce geste, rappelez vous bien ce que je vous dit. Le temps qui passe sera pour moi la délectation de l'attente de la vengeance, ce sera pour vous l'angoisse de la peur du châtiment.

On pouvait lire dans ses yeux la haine qui le dévorait, ses dents serrées crispaient tous les muscles de son visage. Bernard était abasourdi par un tel débordement de fureur, il ne savait que répondre. L'autre ne lui laissa pas le temps de la réflexion, son visage se décontracta et un léger sourire, venimeux à souhait, vint l'éclairer. Il fit demi-tour, traversa le groupe des curieux sans ménagement et disparut dans la station.

La foule s'écarta brusquement sous la poussée conjuguée de deux gendarmes et du commissaire. Celui-ci énervé s'adressa au brigadier :

- Dégagez moi cet endroit, je ne veux plus voir un touriste à moins de cent mètres.

Puis s'adressant à ceux-ci sur un ton autoritaire à la limite de la courtoisie :

- Allez, dégagez, vous voyez bien qu'il ne se passe plus rien.

Quelques gendarmes arrivèrent à la rescousse et, malgré les protestations des plus acharnés, ils repoussèrent les badauds qui finirent par se disperser. Le commissaire, après avoir suivi l'opération, s'approcha de Bernard et lui demanda :

- Que s'est-il passé ?

- Un homme qui disait être le frère de la jeune fille qui accompagnait Paul sur le télésiège m'a interpellé. Il voulait savoir si Paul habitait ce chalet.

- Comment était-il ?

- C'était un grand blond, bien bronzé, très arrogant, il tenait des propos à la limite de la folie.

- Cela correspond assez bien à Alain Verneuil. Nous allons passer à la gendarmerie, je vais prendre votre déposition maintenant. Vous pourrez en plus me raconter votre altercation avec ce zigoto. Il commence à me chauffer les oreilles celui-là !

Sur ces paroles il quitta Bernard et se dirigea vers la station. Le brigadier donna des consignes aux deux gendarmes chargés de la surveillance des ruines tant que le périmètre ne serait pas totalement ceinturé par des rambardes métalliques, puis il dit à Bernard :

- Allons-y, je vous accompagne.

Bernard le suivit.

- Comment se fait-il que le commissaire soit si agressif envers Verneuil ?

- Je ne connais pas le détail des différentes péripéties qui ont jalonnées son interrogatoire, mais je sais que Granier a eu beaucoup de difficultés à obtenir des réponses précises à ses questions. Ce jeune homme ne voulait répondre que lorsqu'on lui aurait donné l'assurance que deux policiers gardent la chambre de sa soeur, ensuite il voulait qu'on arrête votre ami car disait-il, ce ne pouvait être que lui et non sa soeur qui était la cible des balles de l'assassin et lorsque le commissaire lui eut signifié qu'il faisait son métier comme il l'entendait et qu'il n'avait pas l'intention de se laisser dicter sa conduite par un gamin, Verneuil a fait un esclandre en invectivant la police, la justice et l'état qui laissaient courir les malfaiteurs et qui traumatisait les honnêtes gens. Le commissaire Granier n'est pas du genre tendre avec cet espèce d'individu et n'arrivant pas à le ramener à la raison il lui a fait passer une nuit en cellule en lui disant qu'il y resterait tant qu'il n'aurait pas répondu aux questions qu'on lui posait. Verneuil a cédé, mais il paraît que la rage déformait son visage. En partant il a lancé quelques phrases vengeresses à l'adresse du commissaire. Si celui-ci n'avait pas de l'estime pour sa jeune soeur et un peu de pitié pour les parents je suis sûr qu'il aurait coffré ce

prétentieux et qu'il l'aurait poursuivi pour outrage à magistrat dans l'exercice de ses fonctions.

- Remarquez qu'il n'avait surement pas tort lorsqu'il suggérait qu'on tirait sur Paul et non sur sa soeur, l'incendie du chalet incite à croire à cette hypothèse.

- Cette affaire est bien mystérieuse et rien aujourd'hui ne permet de savoir qui on voulait atteindre ni pourquoi. Si votre ami Paul était la victime désignée, quel besoin avaient ses assassins de poster un tireur au sommet d'une remontée mécanique pour lui tirer dessus alors qu'il suffisait, comme il l'on fait cette nuit de brûler le chalet avec son occupant.

- Effectivement, cette méthode est bien étrange. Mais si c'était réellement Marie Verneuil qui était visée et si vous pensiez que c'était elle que le tireur disait, pourquoi n'était-elle pas protégée à l'hôpital comme le demandait son frère, cela paraissait normal.

- Elle était surveillée, mais discrètement, nous ne voulions pas que cela se sache, afin de pouvoir éventuellement pincer les auteurs d'une deuxième tentative. C'est d'ailleurs grâce au hommes postés sur place que nous savons que monsieur Gallois est venu trois fois à l'hôpital hier, que par deux fois il aurait pu rencontrer la jeune fille et qu'il ne l'a pas fait. Cela aussi est un mystère. Mais nous sommes arrivés.

Ils s'engagèrent dans l'entrée du poste de gendarmerie. Deux heures plus tard, Bernard avait raconté, tout ce qu'il savait sur Paul et il avait décrit en détail son accrochage avec Alain Verneuil. Le commissaire l'avait remercié de son aide et lui avait renouvelé son soutien dans cette épreuve. La douleur pendant un temps effacée par l'énigme, c'était ravivée. Bernard sortit de la gendarmerie en ne sachant que faire. Claudine déjeunait avec ses collègues, mais bien que la plupart soient des copains, il n'avait pas l'intention de les rejoindre. Il ne désirait pas se mêler aux conversations de la joyeuse équipe de moniteurs et monitrices de la station. Et puis, s'il venait, Claudine ne manquerait pas de lui faire remarquer sa pâleur, son peu d'entrain et il devrait finir par lui avouer l'affreuse nouvelle. Autant attendre ce soir. Il s'assit à la terrasse d'un café, face aux pistes et commanda un sandwich et un demi. L'image de Paul carbonisé le hantait. Il faisait tout pour chasser cette vision de son esprit mais cela revenait sans cesse supplantant toutes les tentatives de diversion. Alors il l'accepta et progressivement la douleur fit place à un besoin de vengeance destructeur. Il fallait qu'il sache pourquoi Paul était mort, qui avait exécuté et qui avait commandité ce geste odieux. En même temps que montait en lui ce désir ardent, il mesurait les difficultés que cela représentaient : il était totalement démuni. Comment pourrait-il réussir là où la police piétinait ? Comment lutter face à des criminels organisés ? Mais ces questions, si dissuasives soient-elles, n'entamaient en rien ce qui devenait peu à peu une obsession : le châtement des assassins. Il balayait maintenant toute objection logique, tout ce qui était en son pouvoir pour retrouver ces hommes, il le ferait. Mais pour le moment il avait besoin de réfléchir.

Il avait fini son sandwich. Il se leva, prit ses skis plantés dans la neige et se dirigea vers un télésiège. Le personnel de la station qui le croisait se retournait sur lui, étonné de son regard fixe et de son air absent, lui d'habitude si dynamique et si blagueur. Mais il ne voyait pas ces regards interrogateurs. Il s'était placé dans la file qui attendait les cabines montantes, mais sa place n'était pas parmi ce peuple de vacanciers. Lorsque la file avançait, perdu dans ses rêves noirs, il restait sur place laissant un espace de deux ou trois mètres avec le skieur précédent. La hargne des suivants se déclenchait alors, poussant, invectivant, il sortait de son nuage et reprenait sa place collé au skieur qui le devançait. Trop collé parfois, car leurs skis se chevauchaient et c'était au tour de celui-ci de se retourner furieux. Mais Bernard ne prêtait

aucune attention à ces péripéties toutes métropolitaines, il prit enfin place dans une cabine et fut emporté vers le sommet.

Deux jours plus tôt, Paul et Marie empruntaient le même télésiège.

Bernard pensait à la jeune fille. Qui était-elle ? Quel était son rôle dans cette tragédie ? Sa rencontre avec Paul était-elle un hasard ou se connaissait-il déjà ? Autant de questions auxquelles il ne pouvait répondre. Mais il fallait qu'il la rencontre rapidement, elle pourrait certainement apporté un peu de lumière dans ces ténèbres.

Il était arrivé au sommet et plutôt que de se lancer dans la descente il s'approcha des câbles qui protégeaient de l'abîme. Il contempla longtemps ce vaste panorama que Paul adorait , du Taillefer, majestueux gardien de l'entrée de la vallée de la Romanche, aux grandes Rousses, impressionnantes falaises dressées au dessus de la station de l'Alpe d'Huez, en passant par les innombrables sommets des environs, tous évocateurs d'un souvenir commun. Car Paul voulait tout connaître, pas une de ces montagnes n'avait vu ses flancs gravis une ou plusieurs fois par ce parisien plus montagnard que bon nombres d'autochtones. Combien de fois l'avait-il traîné lui ou Henri à entreprendre des courses déjà faites et refaites parce qu'il n'avait pas pu saisir la bonne photo dans les meilleures conditions, ou parce que la brume avait dissimulée une partie du panorama. Bernard sombrait, tout cela était fini, plus personne ne le tirerait de son lit à trois heures du matin pour gravir le Grand Veymont à la torche afin de jouir du lever du soleil sur les Alpes, plus personne ne l'obligerait à dormir au sommet du Moucherotte pour admirer les sommets, illuminés par le soleil couchant, se dresser au dessus des vallées déjà plongées dans la nuit. Qui saurait encore lui parler de ce ciel qui le passionnait, qui lui citerait encore ces étoiles aux noms chargés de mystère : Véga, Dénéb, Altaïr et bien d'autres encore dans cet arbre de Noël céleste qu'il savait vous montrer en quelques secondes d'explications limpides. Avec Paul ce n'était pas seulement un ami qui avait disparu mais toute une façon de vivre. Le froid l'obligea à remuer et il se décida à descendre. Il se lança dans la pente comme un fou. En quelques secondes il avait atteint sa vitesse maximum. Là encore l'absence de Paul était criante, il n'entendait pas le claquement des skis de son ami qui le talonnait. Il était inutile qu'il continue à ce rythme, à la limite de la chute, personne ne cherchait à rejoindre la station avant lui. Il ralentit et regagna l'hôtel sans même y penser.

CHAPITRE XIII

Il traîna un moment dans la salle commune mais trop de gens l'abordaient, il avait besoin de calme mais il redoutait de se retrouver seul dans sa chambre. Il se décida pourtant à monter, il prendrait une douche et aviserait ensuite. L'ascenseur l'amena au dernier étage, là où était logé le personnel. Il traversa le couloir et stoppa devant sa porte. Un pressentiment l'empêcha d'appuyer sur la poignée, il restait là, planté au milieu du couloir face à cette porte blanche qui cachait il ne savait quel mystère! Il lui fallut quelques minutes pour se raisonner et il se décida enfin à ouvrir. Son sixième sens ne l'avait pas trompé, mais alors qu'il s'attendait à quelques nouveaux drames ou quelques nouvelles surprises maléfiques, que voyait-il, allongé sur son lit, tranquillement installé un verre de bière dans la main droite, une bande dessinée dans la main gauche :

- Paul !

Que pouvait-il dire sinon une énorme banalité :

- Qu'est-ce que tu fais là ?

Paul n'avait pas entendu Bernard entrer, il leva le nez de son livre, surpris.

- En voilà des façons de rentrer chez toi sans bruit comme un voleur, encore un peu et je renversai mon verre de bière dans tes draps. Comment vas-tu ?

Bernard regardait Paul sans pouvoir répondre, ce dernier s'inquiéta :

- Que t'arrive-t-il, tu es tout pâle, assieds toi.

Bernard se laissa tomber sur le lit et trouva enfin la force de redemander :

- Que fais-tu là ?

- Ça, mon vieux, c'est toute une histoire que je ne vais pas tarder à te raconter, dès que tu seras capable de m'écouter. Mais remets-toi tu vas tourner de l'oeil. Qu'est-ce qui t'arrives ?

L'émotion frappait à retardement. Bernard frôlait le vertige, quelle journée, ce matin la mort de Paul le laissait amorphe et ce soir c'était sa résurrection qui l'obligeait à s'asseoir. Il tendit la main vers la bouteille de bière, mais il tremblait tellement qu'il n'arrivait pas à la saisir. Paul du lui mettre entre les doigts. La boisson fraîche lui fit du bien, il retrouva un peu de calme et put enfin s'exprimer :

- Tu sais que tout le monde te crois mort ?

- Tout le monde me croit mort ? Qu'est-ce que c'est encore que cet embrouillamini.

- Où as-tu passé la nuit ?

- Ici.

- Ici, où ici ?

- Dans une chambre voisine. Tu m'avais dit la semaine dernière que quelques chambres réservées au personnel étaient disponibles. Comme pour des raisons que je ne vais pas tarder à t'expliquer, je ne voulais pas coucher au chalet, je suis venu ici.

- Tu sais que le chalet a brûlé cette nuit ?

- Ho merde !

Il resta un moment silencieux.

- Enfin je dis merde car mon premier réflexe a été de penser à Colette et Henri, ils adoraient ce chalet. Mais il s'en est fallu de peu pour que j'y couche, quelle histoire, bon sang de bon sang, quelle histoire ! Je nage dans le cauchemar depuis quatre jours sans connaître les tenants ni les aboutissants de ce mélo. Sais-tu ce qui m'est arrivé ?

- Je connais l'épisode du télésiège, j'ai vu le commissaire Granier ce matin près des ruines du chalet.

Bernard entreprit de raconter sa matinée. Paul écoutait et réfléchissait. Lorsque Bernard eut fini, il resta un moment sans parler. Ce fut Bernard maintenant poussé par la curiosité qui interrompit ses réflexions et l'obligea à donner quelques explications :

- A ton tour maintenant, ne me laisse pas dans le brouillard.
- J'y suis moi même dans le brouillard. Je ne comprends rien à ce qui m'arrive. Tout cela est tellement mystérieux que je ne suis même pas effrayé. Et pourtant, voilà trois fois que l'on tente de m'assassiner en trois jours, c'est beaucoup pour un français moyen. Bon je vais te raconter ce que sont mes vacances cette année, tu vas voir ce n'est pas triste.

Et Paul, comme s'il narrait la vie d'un autre homme, d'un aventurier audacieux ou d'un espion au coeur de l'action, décrit à Bernard ce qu'il avait vécu depuis son arrivée à Chamrousse. Il n'omit rien, pas même les appels de ce mystérieux interlocuteur qui lui avait pourtant demandé de taire sa conversation. Mais Bernard était un ami et il fallait qu'il partage ce secret trop lourd avec quelqu'un. Maintenant ils étaient deux à se creuser la cervelle afin de trouver un début de logique à cette aventure. Bernard était abasourdi :

- C'est incroyable ! quelle histoire ! Mais tu n'as pas fini.
- Oui, j'étais sous la douche dans le chalet lorsque je me suis dit qu'il serait Très facile pour ceux qui me poursuivaient de me retrouver ici. Et je n'avais aucun moyen de défense. De plus, je me suis douté que ce devait être l'avertissement que voulait me donner monsieur transistor. Je suppose qu'il me conseillait de me cacher, j'ai donc décidé de venir coucher à l'hôtel. Comme tu avais eu la bonne idée de me montrer comment ouvrir la petite porte des cuisines, je suis entré sans problème, j'ai trouvé une chambre libre et je me suis réveillé vers midi. Je suis venu chez toi. Tu pourras renouveler ton stock de gâteaux car j'avais faim et je ne voulais pas sortir avant d'avoir repris contact avec monsieur transistor. Et voilà !
- Quelle histoire, mais quelle histoire !

Bernard ne pouvait que répéter ces quelques mots. Paul qui avait vécu cela en quatre jours avait du mal à assimiler, pour Bernard qui apprenait tout en une heure c'était plus que son cerveau ne pouvait contenir. Il reposait à Paul des questions sur les points qu'il n'avait pas retenus.

- Et lorsque le gars t'a appelé au poste, il n'y avait pas de voiture qui te suivait ?
- Non au dernier appel la Mercédès était loin et je suis certain qu'il n'y avait aucune autre voiture à moins de deux cent mètres.
- Comment peut-il faire pour te joindre ?
- Je pense qu'il dispose d'un appareil genre "C.B."
- Mais dans ce cas il doit envoyer son message sur tous les postes des alentours.
- Peut-être, mais à cette heure et à cet endroit ils ne devaient pas être Très nombreux à écouter la radio.

Paul se rappela de la demande faite.

- Est-ce que tu as un transistor ici ?
- Non je n'ai pas cet article en stock pour le moment.
- Alors va vite m'en acheter un, je suis impatient de savoir si ce mystérieux protecteur peut toujours me joindre.

Bernard haussa les épaules.

- Tu plaisantes. Comment veux tu qu'il sache que tu es ici ?
- Il m'a dit de me munir d'un transistor, il n'a pas demandé à ce que je le prévienne de mes déplacements. Il doit donc être certain de pouvoir me recontacter.
- Tu ne crois pas que cette histoire te tourne un peu trop la tête. J'ai l'impression que tu te prends pour James Bond.

Paul s'impatiait :

- Cela ne coûte rien d'essayer.
- Si, même bon marché, le moindre transistor coûte au moins cent francs.
- Et bien, on ne vas pas rester sur notre faim pour cent balles, cours acheter cet engin.

Bernard dodelina du chef mais s'exécuta. Lorsqu'il fut sorti, Paul sauta sur le lit et continua de lire sa "BD". Il avait décidé de prendre les événements tels qu'ils arrivaient, sa peur était passée, il se sentait près à affronter n'importe quelle armée. Le seul tourment qu'il n'arrivait pas écarter de son esprit, c'était Marie. Quand la reverrait-il ? et la reverrait-il ? Bernard l'interrompt dans ses songeries, il n'avait pas lu une seule page.

- Tiens voilà ton transistor et des piles. Quand me fais-tu écouter ta musique.

Paul avait ôté le couvercle et mettait les piles en place.

Il mit l'appareil en marche et obtint un concert de grésillements stridents. Il manipula le bouton de recherche des stations et bientôt le haut parleur diffusa une musique d'ambiance idéale pour une soirée en tête à tête. Bernard se pencha vers Paul et lui dit d'une voix mielleuses :

- Voulez-vous m'accorder cette danse ?

Paul se leva et attendit un moment avant de lui répondre :

- Andouille ! tout ça ne te coupe pas le nerf de la rigolade.
- Toi non plus, tu ne donnes pas l'impression d'un type que l'on cherche à abattre, la cible de tous les tueurs de Chamrousse.
- Pour être franc, je vais beaucoup mieux depuis que je t'ai raconté toute cette histoire. De vous retrouver, toi et ta bonne humeur, m'a rebetonner le moral.
- Bon ce n'est pas tout mais ton bonhomme, qu'est-ce qu'il attend ?
- Il faut être patient. Hier, sur l'heure que j'ai du mettre pour aller de l'hôpital au chalet, il a du me parler trente secondes. Ma radio se déréglait souvent, je suppose que son système n'est pas encore très au point, il m'envoyait des parasites sans pouvoir établir la communication.

Ils s'assirent tous les deux sur le bord du lit l'oeil rivé sur le minuscule poste posé sur la table de chevet. La musique continuait de s'écouler. Après quelques minutes Bernard ne put s'empêcher de reprendre la conversation :

- Et la police, tu ne crois pas que le commissaire machin serait content d'apprendre ta résurrection ?
- Pas maintenant, j'aimerais bien savoir avant ce que va me dire mon protecteur radiophonique.
- Tu attends ce "gus" comme le messie.
- Pas vraiment, mais un homme qui arrive à te joindre par le biais de ton poste de voiture, qui sait qui tu es, qui connaît l'histoire rocambolesque qui t'arrive, qui te donne des conseils intelligents et qui à l'air d'avoir l'oeil sur toi alors qu'il n'y a pas un chat à un kilomètre à la ronde, cet homme là vaut quand même la peine que je l'écoute un peu plus de trente secondes avant d'aller raconter mon histoire au commissaire Granier. D'autant plus qu'il m'a recommandé de ne rien révéler à personne.
- Tu vas lui dire que tu m'as tout raconté ?
- Non, il n'est pas utile qu'il le sache.

La musique s'interrompt brusquement. Plus aucun son ne sortait de l'appareil, pas un bruit, même pas un crachotement. Les deux amis se regardèrent intrigués et fébriles. Rien ne se passait, le silence avait envahi la chambre. Les secondes s'écoulaient. Dans le couloir, on entendit l'ascenseur arriver à l'étage. La porte s'ouvrit et les bruits de voix qui leur parvinrent furent ressenti comme un assourdissant vacarme. Cela ne dura que le temps d'ouvrir une porte et de la refermer, le calme revint aussitôt.

Bernard n'en pouvait plus, il s'assit sur le lit et jeta à Paul :

- Tu es sûr que tu as bien mis les piles ?
- Mais oui, le poste n'aurait pas marché pendant un quart d'heure si les piles n'étaient pas placées correctement.
- Alors on m'a vendu des piles usagées.
- Tais-toi un peu. Si les piles étaient mortes la musique n'aurait pas cessée brusquement comme elle l'a fait.

Bernard se tut tout en pensant qu'avec leur foutue logique les informaticiens avaient toujours raison. Il attrapa le livre abandonné par Paul et se mit à lire. Paul, lui, avait toujours les yeux braqués sur le poste. Il était sûr qu'on cherchait à le joindre, il savait qu'on allait l'appeler et son attente fut

récompensée :

- Paul,

Ce fut avec un accent triomphal que l'interpellé répondit :

- Oui !
- Bonjour Paul,
- Bonjour ... monsieur,
- Ne m'appellez pas monsieur, je m'appelle Brice.
- Et bien bonjour Brice.

Bernard, bien que prévenu, n'en croyait pas ses oreilles. Il n'avait pas mis en doute le récit de Paul mais il pensait que quelque chose avait échappé à son ami. Il n'avait pas voulu le contrarier car il ne disposait d'aucun élément mais il pensait fortement que l'intervention du mystérieux correspondant pouvait s'expliquer de façon rationnelle. Hors là, dans sa chambre, sans que personne ne

puisse savoir où se trouvait Paul, car même si on l'avait vu entrer dans l'hôtel, ce qui était fort peu probable, on ne pouvait pas savoir où il se trouvait en ce moment à moins d'être aux aguets dans le couloir ou dans une chambre attenante. Bernard hésitait à sortir, il voulait entendre ce qu'allait raconter ce

mystérieux Brice. Il eut raison, on parlait de lui :

- Je vous avais demandé de conserver le secret sur mon intervention et pourtant vous avez mis votre ami Bernard dans la confidence.

Stupéfaction intégrale des deux amis qui se regardèrent sans comprendre. Paul dut réfléchir une bonne dizaine de secondes avant d'entrevoir la seule possibilité qu'avait son interlocuteur d'entendre leur conversation. Avait-il été sot. Brice, ou ses acolytes, le sachant en vie devait savoir que le seul endroit où il ne manquerait pas de passer était la chambre de Bernard. Ils avaient du poser des micros dans cette pièce. De la même façon il devait y en avoir dans sa voiture. Il fallait qu'il en ait le coeur net. Il prit le transistor en main, se leva et se dirigea lentement vers la porte.

Pendant ce temps Brice continuait :

- Vous devez absolument me faire confiance si vous désirez survivre à cette aventure. Sachez que votre vie est aussi importante pour vous qu'elle l'est pour mes amis et moi. Nous avons besoin de vous vivant.

Paul avait atteint la porte de la chambre. Il l'ouvrit sans bruit et s'engagea dans le couloir qu'il remonta jusqu'à son extrémité, à plus de dix mètres de la chambre de Bernard.

Celui-ci avait suivi sans mot dire, il avait compris. Il referma même la porte derrière lui. Ce trajet n'avait duré que quelques secondes, le temps pour Brice de conclure son sermon :

- J'espère que maintenant vous respecterez mes consignes. Dites vous bien qu'il n'existe pas d'autre solution de survie pour vous. Votre ami, puisqu'il est maintenant dans la confidence, va partager votre sort, le temps pour vous et pour nous de rétablir

une situation "normale". Etes-vous donc disposés tous les deux, à suivre mes directives ?

Paul consulta Bernard du regard, ils allaient savoir.

- Oui, mais seulement quand nous en saurons un peu plus sur ce qui nous attend et pourquoi ?

- L'heure des confidences n'est pas arrivée mais elle est proche.

Ainsi ils s'étaient trompés, où qu'ils soient le dénommé Brice les entendaient et leur parlait, il n'y avait quand même pas de micro dans le couloir. Mais leur interlocuteur continuait :

- Pour que je puisse lever l'épais voile qui recouvre cette histoire il faut que vous soyez à l'abri dans un endroit sûr, calme et solitaire. Lorsque vous aurez trouvé et rejoint cet endroit appelez moi, dites simplement : "Brice nous sommes prêts" et allumez votre poste. Je vous apporterai tous les éclaircissements que vous souhaiterez. Mais méfiez-vous, pour arriver à ce lieu, vous ne devez pas attirer l'attention de ceux qui vous pourchassent, et vous ne devez pas, non plus, vous faire repérer par la police. Le commissaire Granier, bien qu'éprouvant une certaine sympathie pour vous comprendrait mal que vous ne soyez pas venu le trouver après avoir échappé à l'attentat de la nuit dernière. Il vous poserait des questions auxquelles vous auriez du mal à répondre. Je vous quitte maintenant. J'espère que votre petit déménagement vous aura convaincu qu'il ne s'agit pas d'une banale histoire de crimes, de vengeance ou d'espionnage.

La réussite de notre objectif, que je vous dévoilerai à notre prochain entretien, est basé sur une seule chose : votre confiance en moi. Au revoir Paul, au revoir Bernard.

Paul et Bernard, abasourdis, anonèrent ensembles :

- Au revoir, Brice.

La radio fut de nouveau silencieuse quelques instants puis la musique reprit. Les deux amis, l'oreille près du poste n'avaient même pas réagi à l'arrivée de l'ascenseur. La porte s'ouvrit. Claudine en sortit. Elle regarda, mi amusée mi étonnée, la scène qui s'offrait à ses yeux : Bernard et Paul, perdus dans des pensées profondes et lointaines, le regard vide, revenaient lentement vers la chambre, l'oreille tendu vers un transistor qui braillait un tango vigoureux. Elle n'eut pas le temps de les interroger, ce qui suivit l'étonna bien davantage. La radio se tut quelques instants puis une voix en sortit :

- Paul, j'ai oublié de vous donner une consigne à n'enfreindre sous aucun prétexte, n'essayez pas de rejoindre Marie Verneuil pour le moment. Ceci est impératif, la revoir signifie la mort pour vous, pour moi, et vraisemblablement pour elle.

A ce moment Bernard et Paul s'aperçurent de la présence de Claudine. Pour eux qui s'étaient maintenant familiarisé avec cette conversation radiophonique, son expression effarée était risible. Par contre Bernard entrevit aussitôt la faille dans la perception qu'avait Brice de leur environnement.

- Brice ?

- Oui Bernard,

- Vous venez de commettre une erreur.

- Une erreur, laquelle ?

- Vous avez bien détecté que, pensant que vous nous entendiez par l'intermédiaire d'un micro caché, nous avons changés d'emplacement durant notre conversation précédente. Par contre vous n'avez pu déceler la présence de mon amie Claudine qui nous a rejoint au moment où vous préveniez Paul de ne pas essayer de revoir la jeune fille du télésiège.

- C'est effectivement une lacune, je suis incapable de percevoir la présence d'un individu tant qu'aucun bruit ne l'a signalé. C'est bien pour cette raison que je vous

demande de choisir avec minutie l'endroit où vous allez vous retirer pour écouter ce que j'ai à vous dire. Vous devrez être les seuls à m'entendre. Quant à votre amie, le mieux est que vous lui donniez quelques explications sommaires et qu'elle oublie cette conversation. Il est important qu'elle ne change rien ni à son comportement, ni à son emploi du temps. Je compte sur vous pour la convaincre. Au revoir définitivement cette fois-ci tant que vous ne serez pas confortablement installés à l'endroit isolé qui conviendra à mes révélations.

Il se tut et le tango se fit de nouveau entendre.

La stupéfaction passée, Claudine interrogea les deux amis :

- Qu'est-ce que c'est que cet appareil, un talkie-walkie camouflé dans un transistor ? Et qui est l'individu avec qui vous conversiez ?

Bernard la prit par le bras et l'entraîna dans la chambre.

Paul éteignit le poste et les suivit. Bernard s'assit sur le lit et invita Claudine à se poser près de lui, Paul approcha une des deux chaises de la pièce et s'installa face à eux. Bernard prit la parole le premier. Il raconta sa journée dans le détail, son abattement, ses pensées, son désespoir, son besoin de vengeance puis sa surprise, sa joie. Il arrêta sa narration afin que Paul puisse faire lui-même le récit de son aventure. Paul, une nouvelle fois, entreprit de conter les événements qui avaient marqués ces quatre jours. Lorsqu'il eut fini, et après qu'il eut répondu aux inévitables questions de Claudine qui cherchait comme

tous ceux qui avaient vécus ou entendus cette histoire, à jeter un peu de lumière sur les nombreuses zones d'ombres, ils restèrent tous un long moment silencieux. Paul se décida à interrompre les cogitations tumultueuses de leur trois cerveaux :

- il faut décider de notre conduite. Je vais filer d'ici dès cette nuit. Pour l'instant personne ne sait que je suis chez vous, vous n'êtes donc pas compromis. Il faut donc que vous continuiez à vivre comme si vous ne m'aviez pas vu, je suis mort la nuit dernière dans l'incendie du chalet, vous êtes très tristes mais la vie continue.

Bernard bouillait mais il laissa Paul exposer sa façon de voir. Dès que celui-ci eut fini de parler, il s'emporta :

- Tu plaisantes ! je ne suis bien évidemment pas autant impliqué que toi dans cette affaire mais je te rappelle que ce matin j'étais au chalet, que la police m'a interrogé, que j'ai un peu bousculé un individu qui ne doit pas compter parmi tes amis et enfin le guide spirituel de ce jeu de piste, l'homme transistorisé a admis ma présence et n'a pas une fois suggéré que je ferme les yeux, les oreilles et la bouche. Est-ce que tu penses vraiment que je pourrai reprendre mon petit boulot demain matin, tranquillement, sans savoir ni où tu es, ni ce que tu deviens ? Crois-tu que nous serons trop de deux pour éclaircir ce mystère ?

- Je m'attendais à ta réaction ? Je serais évidemment Très heureux que tu m'accompagnes, mais je ne voulais pas t'influencer dans ce sens. Et puis tu oublies Claudine. Ne vaut-il pas mieux que tu restes près d'elle ?

- Elle est pour le moment éloignée de tout ça. S'il n'y avait pas eu ce rappel de notre interlocuteur elle n'aurait rien su. Il ne faut pas la mêler davantage. Claudine qui jusqu'alors avait écouté sans se manifester, explosa, ses yeux étaient emplis de colère.

- J'ai peut-être mon mot à dire. Vous allez un peu vite pour me dicter ma conduite, bien que pour la partie qui me concerne je vous approuve, demain je donnerai mon cours comme d'habitude. Là où nos opinions divergent, c'est dans vos prévisions personnelles. À qui voulez-vous ressembler ? à Zorro, à Tintin ou à Astérix pour vouloir démêler seul cet imbroglio. Votre copain Brice a la langue facile, mais il est planqué, vous vous laissez impressionner par sa façon, techniquement étonnante c'est

vrai, de vous contacter, mais à part cela vous ne savez rien de ce type et vous suivez ses conseils comme des moutons. En attendant qui prend les risques, vous, pas lui. Vous ne pensez pas qu'il serait normal et intelligent d'aller raconter tout cela au commissaire qui suit cette affaire ?

Bernard n'avait jamais vu Claudine dans un tel état. Il essaya de la calmer :

- Ecoutes, tu as bien entendu ce qu'a dit ce monsieur Brice, il faut que nous trouvions un endroit isolé pour écouter ce qu'il veut nous révéler. Nous ne risquons rien, c'est nous qui choisissons le lieu. Si après l'avoir entendu nous considérons que nous devons avertir la police, il ne sera pas trop tard.

Bernard se tut, la colère de Claudine lui avait fait énoncer des idées qu'il aurait préféré taire. Car si Brice avait su que Paul lui avait raconté son histoire, il devait probablement entendre la discussion présente. Si tel était le cas il serait peut-être peu disposé à faire des confidences en doutant de leur silence. Bernard décida donc d'atténuer un peu ses derniers propos :

- Moi, j'ai confiance dans cet étrange conseiller. S'il n'était pas intervenu, Paul serait sûrement mort. Et puis si nous prévenions la police, qu'arriverait-il. Ils nous interrogeraient, nous prendraient probablement pour des fous car je doute que Brice ne se manifeste en présence du commissaire puisqu'il nous demande de nous taire. Paul serait de nouveau repéré et donc à la fois suspecté par la police pour ne pas s'être présenté immédiatement après l'incendie du chalet et pour raconter des histoires abracadabrantes, et de nouveau la cible de ceux qui le traquent. Je pense qu'il vaut mieux attendre cette conversation avec Brice, ensuite nous aviserons.

- Es-tu sûr de vivre assez longtemps pour l'entendre ?

- Ne dramatises pas. Aujourd'hui les ennemis de Paul le croient mort. Tant qu'il ne se découvre pas, il ne risque rien. Quant à moi, si je devais risquer quelque chose, c'est plus ici qu'ailleurs. Il nous restera à être vigilant lorsque nous gagnerons l'endroit choisi.

La colère de Claudine était un peu tombée, elle essayait de les raisonner, comme elle aurait fait avec un jeune élève :

- Vous agissez comme des gamins inconscients. Ecoute Bernard, attends demain. Tu te laisses emballer parce que cette histoire étonnante attise ta curiosité, parce que tu veux protéger ton ami Paul, mais tu ne penses pas aux conséquences. Demain, l'euphorie calmée, tu te rangeras à mon avis.

Malgré la désapprobation de Claudine, Bernard n'était pas décidé à se laisser dicter sa conduite. Leur discussion monta d'un ton. Voyant que Bernard était fermement décidé à ne pas revenir sur sa décision, Claudine campa elle aussi de façon irréversible sur ses positions. Paul suivait ces débats d'une oreille distraite, il cherchait déjà où il pourrait bien se rendre pour être sûr de pouvoir écouter Brice en toute sécurité. Devant l'ampleur de la dispute, il fut obligé d'interrompre ses réflexions, Claudine était maintenant hors d'elle :

- Ecoutez moi bien tous les deux, je ne révélerai pas ce que j'ai appris ce soir, mais ne comptez pas sur moi pour être complice de vos bêtises. Vous me préviendrez lorsque vous aurez finis de jouer les héros. En attendant je fais mes bagages et je couche ailleurs.

Elle prit effectivement une valise et en moins de cinq minutes elle eut rassemblé ses affaires. Bernard et Paul la regardaient faire sans rien dire. Ce dernier, conscient de sa responsabilité dans cette brouille, tenta de raisonner Claudine.

Mais celle-ci, sans un mot, boucla sa valise et sortit en claquant la porte. Bernard sentant le sentiment de culpabilité qui attristait son ami, le rassura :

- C'est mieux ainsi, si elle avait approuvé ce que nous voulons faire elle aurait voulu nous suivre et nous aurions eu beaucoup de mal à l'en dissuader. Claudine s'emporte vite mais elle revient aussi vite. Demain ce n'est pas moi qui aurait changé d'opinion sur ce que je dois faire, c'est elle qui regrettera ses propos et son égoïsme. Car ce qu'inconsciemment elle ne veut pas avouer, c'est qu'elle est jalouse de toi. Je n'ai jamais risqué ma vie pour elle, alors que je m'engage avec toi dans une histoire dont je n'évalue pas aujourd'hui la totalité des risques.

Bernard se noyait de paroles pour éviter de penser. Il faisait le fier vis à vis de Paul, mais il était triste d'avoir du trancher entre son amour pour Claudine et son amitié pour Paul.

S'il n'avait pas sincèrement cru au danger qui menaçait son ami, il se serait rangé à l'avis de sa compagne. Mais maintenant, les dés étaient jetés, il devait aller jusqu'au bout, il avait d'ailleurs une idée quand à l'endroit où ils se rendraient.

- J'ai un copain qui habite à Saint Nizier du Moucherotte, il me remplace de temps en temps à l'hôtel lorsque je désire m'absenter. Si je lui téléphone maintenant il sera là demain. Nous pouvons emprunter sa maison pour un ou deux jours.

- Il ne travaille pas ton copain ?

- Si, il est chaudronnier d'art. C'est-à-dire qu'il fabrique l'hiver des objets qu'il revend l'été. Donc à cette époque rien ne le presse.

- Bon d'accord. Je pense que Saint Nizier est effectivement un bon endroit pour se cacher. Quand partons nous ?

- Je téléphone à André et nous partons aussitôt. Je ne devais pas travailler demain donc il pourra s'installer ici et skier toute la journée, cela devrait le décider à partir lui aussi ce soir. Nous nous donnerons rendez vous à Grenoble pour qu'il nous laisse les clés.

- Je t'emprunte un pantalon et un pull. Je vais prendre une douche pendant que tu téléphones.

Paul était propre et rasé lorsque Bernard revint. Celui-ci paraissait satisfait.

- C'est d'accord. Il nous attend à neuf heures au "boeuf mironton". Nous dînerons ensemble avant de regagner chacun la demeure de l'autre.

- Il ne t'a pas posé de question ?

- Si mais j'ai inventé une histoire de pari stupide, on ne doit pas te trouver pendant deux jours.

- Il a cru à ton histoire ?

- Non, mais comme il est très discret il ne m'a rien demandé d'autre. Il se doute bien que si je lui demande ce service c'est pour des raisons plus importantes qu'un pari. Ne t'inquiète pas nous pouvons avoir totalement confiance en lui.

Lorsqu'ils furent prêts Bernard ouvrit la porte et inspecta le couloir :

- On peut y aller.

Paul ne transportait que le transistor, Bernard avait un sac de voyage. Il referma la porte de la chambre. Ils descendirent par l'escalier et sortirent par l'entrée des bureaux, vides à cette heure. La deux chevaux de Bernard était garée trente mètres plus bas, ils les franchirent sans encombre. Quelques instants plus tard, Paul se trouvait une nouvelle fois sur cette route enneigée qui reliait Chamrousse à Grenoble.

CHAPITRE XIV

Pendant que Paul et Bernard organisaient leur retraite, Alain Verneuil arpentait la station en tous sens, en prenant bien soin d'éviter la commissaire Granier, qui lui aussi se promenait beaucoup. Il se dirigea une dernière fois vers la chalet et vit que la voiture de Paul n'avait pas bougée. Il remonta vers la sienne. En regagnant Grenoble il affichait un air satisfait, sa mâchoire lui faisait bien un peu mal et sa fierté s'accommodait mal de cet affront, mais globalement le résultat était positif, il avait la quasi certitude du décès de Gallois, Calone serait content et Marie pourrait enfin être à l'abri de tout danger. Il restait bien un léger doute puisqu'on avait retrouvé aucune trace de corps mais le chalet était tellement consumé que seuls certains objets métalliques se reconnaissaient encore parmi les scories fumantes : un réfrigérateur de conception ancienne, une cuisinière à bois et quelques structures qui dressaient leurs formes tortueuses au dessus des résidus du chalet. Tout le reste n'était que cendres et comment discerner les cendres humaines des autres ? Les recherches n'avaient rien donné. Il avait fait tout ce qu'il était possible de faire. Des huit heures ce matin, il avait parcouru la station, écoutant, bavardant, interrogeant. Il n'y avait pas d'autre alternative à la mort de Gallois que son hébergement chez son ami Bernard Marquet. Il s'était donc posté à la porte de l'hôtel. Il vit d'abord sortir la compagne de celui-ci, une belle fille. Elle se rendait à ses cours de skis, en retard comme d'habitude. Rien dans l'attitude de la jeune fille ne dénotait une préoccupation particulière. Quelques instants plus tard, Marquet apparut, en tenue de ski. Irait-il tranquillement dévaler les pistes si son ami Gallois se trouvait là, chez lui, traqué par des tueurs ? Alain Verneuil pensait que non, et la suite allait conforter son opinion. Marquet avait chaussé ses skis et se dirigeait vers le chalet en sifflotant. Le frère de Marie suivait à une distance suffisamment courte pour observer son attitude. Heureusement la pente était pratiquement nulle et il pouvait sans effort garder le contact avec le skieur. Et lorsque celui-ci ralentit à l'approche du chalet il revint à sa hauteur. L'insouciance et la gaieté avait disparu de son visage pour laisser place à l'inquiétude que provoquait l'attroupement autour des ruines calcinées. Verneuil se rapprocha alors que Marquet fendait la foule. Il put deviner les ravages de l'anxiété au fur et à mesure de sa discussion avec le gendarme puis il le vit s'effondrer en écoutant le commissaire Granier lui annoncer la mort probable de Gallois. Alain Verneuil voyait ses derniers doutes s'envoler. S'il avait su son ami vivant, Marquet n'aurait pu jouer une telle comédie, Gallois n'avait donc pas trouvé refuge chez lui et comme sa voiture se trouvait encore stationnée au bout du chemin il n'avait probablement pas quitté la station.

Après son altercation avec Marquet, qui avait elle aussi contribué à effacer le peu de doutes qui subsistaient dans son esprit, il attendit de voir s'éloigner le commissaire suivi de Marquet pour quitter son poste d'observation. Il patienta près du bureau de la gendarmerie et vit Marquet, le visage défait, se diriger vers les pistes. Alain Verneuil continua de poser quelques questions mais il n'apprit rien de plus que ce qu'il savait déjà. Après avoir déjeuné il retourna près du chalet afin de s'assurer que la voiture de Gallois se trouvait toujours là. Elle n'avait pas bougée. Il décida de mettre un terme à ses investigations et de regagner Grenoble.

Il allait retrouver Marie. Il faudrait la consoler car elle avait l'air d'y tenir à son sauveur. Mais il lui ferait oublier son chagrin et la vie reprendrait, elle en trouverait un autre plus respectable.

Maintenant qu'il le savait mort, Alain Verneuil s'interrogeait sur cette méfiance que lui avait inspiré Gallois. Il l'avait reconnu alors qu'il attendait, assis dans le couloir de l'hôpital le retour

de Marie encore en salle d'opération. Il avait déjà vu son visage dans les journaux et Marie lui avait longuement décrit "sa belle tête brune aux yeux rieurs", mais il se rappelait de lui dans un autre contexte. Il lui fallut un bon moment avant de se souvenir où il l'avait déjà rencontré. Et puis, ça lui était revenu, il revoyait la chute spectaculaire à laquelle ils avaient assistés Marie et Lui. C'était bien le même individu et dans la même tenue, il ne pouvait pas se tromper. Cet homme rôdait donc autour de Marie depuis plusieurs jours, il le suivit et le vit sortir de l'hôpital et aller s'allonger dans sa voiture, qu'attendait-il ? Alain Verneuil leva la tête et regarda la façade de l'hôpital. Avec un peu de chance la chambre de Marie donnait de ce côté. Il remonta et fut satisfait, il voyait effectivement la voiture d'ici et il distinguait l'homme qui était à l'intérieur.

Marie était revenu depuis une heure et leurs parents la pressaient de questions lorsqu'il regarda le parking, comme il le faisait toutes les deux minutes depuis deux heures. Gallois avait quitté la voiture. Alain Verneuil quitta la chambre et choisit un poste d'observation dans un angle du couloir. Il le vit arriver, s'approcher lentement, pencher la tête pour regarder à l'intérieur puis se jeter rapidement en arrière, probablement pour éviter d'être aperçu. Ses soupçons se confirmaient. Gallois s'éloigna mais ne regagna pas sa voiture, Alain Verneuil la voyait sur le parking, elle était vide.

Les parents les quittèrent. Marie et lui restèrent seuls. Il essaya bien de freiner un peu l'élan qui la poussait vers ce douteux jeune homme mais il n'y réussit pas. Alors qu'il s'apprêtait à la quitter, il le vit de nouveau. Il avait bien choisi son emplacement face à la fenêtre. Marie s'était étonnée de le voir regarder si souvent dans cette direction :

- Que regardes-tu par la fenêtre, il fait nuit. Le reflet de la vitre empêche même de voir les étoiles.
- Mais c'est toi que je regarde, cela m'évite d'avoir à tourner la tête.
- Et bien je vais fermer les volets, cela réduira la reflet et tu seras bien obligé de me regarder en face.
- Non, ne bouge pas, laisse cela comme c'est je préfère te voir ainsi.

Elle ne protesta pas, elle était habituée à ses lubies.

Alain Verneuil vit donc la tête de Gallois se découper dans l'ouverture de la porte. Lorsque celui-ci le vit il se figea, il espérait bien trouver Marie seule, il n'y avait pas de doute, ce bonhomme là n'avait pas la conscience tranquille. Il attendit longtemps après son départ pour quitter Marie. Lorsqu'il inspecta le parc de stationnement la voiture avait quitté son emplacement. Qu'allait-il faire ? prévenir la police, Gallois n'avait rien fait de répréhensible, mais lui, était de plus en plus persuadé de la non neutralité de ce héros dans cette affaire, pour ne pas dire, de sa participation active. Et ce qui suivit confirma ses doutes.

Pendant que Paul entamait sa montée sur Chamrousse, Alain Verneuil montait dans sa voiture, il irait coucher dans le studio de sa soeur. Il alluma la radio et lui, obtint sans difficulté, mais à sa grande surprise un interlocuteur utilisant le même principe que le dénommé Brice.

- Verneuil.
- Que se passait-il ?
- Verneuil, répondez moi.
- Mais qui me parle ?
- Je m'appelle Calone et je vous joins par l'intermédiaire de votre poste de radio. Ecoutez-moi très attentivement, ce que j'ai à vous dire est extrêmement important.

Alain Verneuil ne savait que faire, un individu lui parlait dans son poste, quel était ce nouveau miracle de la technique.

- Comment faites-vous pour me joindre, qui êtes vous ?

- Vous posez trop de questions. Vous allez faire ce que je vous dis. Sortez de ce parking et roulez lentement afin de bien comprendre ce que je vais vous dire.
 - Ecoutez, avant de recevoir des ordres, j'aimerais savoir ce qui vous donne le droit de les édicter.
 - La vie de votre soeur.
- L'inconnu avait visé juste, Alain Verneuil s'était pétrifié, mais il se reprit et la colère le gagna.
- Qui que vous soyez, s'il arrive quoi que ce soit à ma soeur et que je vous tienne, je peux vous assurer qu'il vous en cuira.
 - Rassurez-vous, je ne veux aucun mal à votre soeur, bien au contraire, par contre d'autres sont prêts à la sacrifier.
 - Mais qui et pourquoi ?
 - Leur nom ne vous dira rien, ils se nomment Aaram, Brice, Gal et quelques autres encore, si vous entendez ces noms avertissez moi immédiatement.
 - Vous avertir, mais comment ?
 - Comme ce soir, vous allumez un poste de radio, un transistor, une chaîne Hifi et vous parlez, je vous écouterai.
 - Par quel moyen pouvez vous capter mes paroles et comment émettez vous sur un appareil précis ?
 - Je ne pense pas que nous ayons le temps de nous plonger dans la technique ce soir, il y a plus pressé, je vous ai cité trois noms il y a quelques instants, ces personnes sont dangereuses. Mais la vie de votre soeur n'est pas dépendante directement de la volonté de ces gens, une seule personne tient son existence entre ses mains, c'est Gallois. Lui mort, votre soeur ne risque plus rien et vous êtes, vous et elle, totalement sortis de cette affaire.

Alain Verneuil ne pouvait plus penser. Trop de questions se pressaient dans sa tête et il ne savait plus laquelle traiter en priorité. Un seul point s'affirmait parmi ce fatras, Gallois était la pierre angulaire de l'édifice. Il devait en savoir plus, il interrogea son interlocuteur.

- Qui est Gallois, qu'a-t-il fait qui mette ma soeur en danger ?
- Je pourrai vous raconter n'importe quoi, vous dire qu'il est trafiquant de drogue, ou qu'il adhère à un parti d'extrême gauche ou d'extrême droite, ou qu'il agit pour la compte d'une puissance étrangère. J'aurai pu mettre en place tous ces scénari, mais rien de tout cela n'est vrai et je ne peux pas vous dire ce qui justifie les actes de ce monsieur. Je ne peux que vous rappeler ce que je vous ai déjà dit : de sa mort dépend votre sécurité.
- Vous ne voulez quand même pas que je le tue ?
- Non, rassurez-vous, nous avons tout prévu pour cela. Malgré tout il va falloir nous aider. Vous aller coucher à Chamrousse ce soir et demain matin vous devrez vous assurer du décès de Gallois.
- Il sera mort demain ?
- Probablement, nous lui avons préparé deux façons de mourir s'il réchappe à l'une, il m'étonnerait qu'il échappe à l'autre. Mais on ne sait jamais et c'est pourquoi je préfère que vous vérifiiez.
- Mais alors, le premier attentat, c'était vous ?
- Oui mais rassurez vous les commanditaires sont déjà châtiés comme il se doit car ordre leur avait été donné de ne pas tenter une opération qui puisse mettre une autre vie en danger que celle de Gallois.
- Mais qu'a fait ce type pour déclencher tant de violence ?

- Je pense que moins vous en saurez dans ce domaine, mieux cela vaudra pour vous et votre entourage. Maintenant les bavardages ont assez durés, faites ce que vous ai demandé, faites le discrètement, ne vous faites pas repérer. Et rappelez moi demain dès que vous aurez une certitude, positive ou négative. Adieu.

Le poste resta muet quelques dixièmes de seconde puis une publicité imbécile sortit Alain Verneuil de son engourdissement cervical. En gravissant la route de Chamrousse, il essayait de faire taire son antipathie irraisonnée pour Gallois. Bien sur son comportement était étrange, bien sur le dénommé Calone apportait de l'eau au moulin de son inimitié. Mais toute pensée réfléchie semblait le quitter au profit de sa haine grandissante. Il n'arrivait pas à l'expliquer. Son amour pour Marie était immense mais c'était un amour purement fraternel, aucune once d'inceste même en pensée ne l'avait effleuré, il n'éprouvait donc aucune jalousie vis à vis des prétendants qui se pressaient autour de sa jolie soeur. Mais Gallois, il le haïssait et c'est avec joie qu'il chercherait demain les traces de son cadavre. Il avait fait ce qu'on lui avait demandé et il s'interrogeait encore maintenant sur les raisons de son hostilité. Comment avait-il pu, sans preuve vraiment flagrante de la culpabilité de Gallois, avoir une telle aversion pour lui ? Il s'en étonnait encore en garant sa voiture près de l'immeuble où Marie avait son studio. Il apaisa sa conscience en repensant à sa soeur. Elle ne craignait plus rien, ils allaient retrouver la vie calme que rien n'aurait du troubler. C'était comme à la guerre, il fallait que certains meurent pour que d'autres vivent. Il ne put s'empêcher de continuer de penser "même si ceux qui meurent valent parfois cent fois mieux que ceux qui vivent". Il était parvenu au sixième étage. Les clefs à la main, il s'apprêtait à ouvrir la porte lorsqu'il perçut un bruit étrange à l'intérieur, un bruit répétitif qu'il n'arrivait pas à définir. On aurait dit le bruit d'une râpe sur du bois de sapin sec pris à contre fil. Une onde froide le parcourut de la tête au pied. Quelle nouvelle épreuve l'attendait encore. Que faire ? Il n'avait sur lui aucun objet dont il put se servir en cas d'attaque si l'on sortait du studio ! Mais qui était là, ami ou ennemi. Quel idiot ! comment pouvait-il se poser une telle question ? Au mieux la police, mais ils n'auraient pas refermé la porte derrière eux. Et puis cela ne devait plus exister aujourd'hui, les flics qui s'introduisaient chez les honnêtes gens par effraction, surtout chez les victimes. Et personne ne possédait de double des clefs de ce studio. Combien de fois, d'ailleurs, il avait sermonné Marie à ce sujet en lui disant qu'elle devrait se faire confectionner un autre jeu de clefs mais invariablement elle lui répondait :

- je ne suis pas comme toi, je ne perds pas tout.

Il avait fini par ne plus en parler, on ne pouvait pas lutter contre la mauvaise foi.

Car il ne perdait pas tout, il avait tout juste eut le malheur de perdre ses clefs de voiture, un soir de quatorze juillet à Cannes, alors qu'il s'était garé en double file sur la croissette pour assister au feu d'artifice. La perte des clefs en elle-même n'était pas catastrophique, il avait un double dans la caravane, à la Napoule. Mais l'embouteillage qu'avait provoqué son auto devait être gravé dans la mémoire de ceux qui l'avait vécu. Alain Verneuil n'avait jamais tant vu d'automobilistes furieux à la fois. Qui dit que le climat méditerranéen incite à la nonchalance et à la décontraction ? Ce soir là le concert d'avertisseurs couvrait difficilement les vociférations des conducteurs et de leurs passagers. Au même moment à Paris, tout autour du Trocadéro, tous ceux qui n'étaient pas partis en vacances se dépetraient difficilement d'un même inextricable enchevêtrement de véhicules. Les malheurs d'Alain Verneuil ne s'étaient pas arrêtés là. La voiture avait été conduite à la fourrière, il avait fallu que Marie et lui fassent du stop pour retourner à la caravane, les policiers lui avaient passé un sacré savon, assujetti d'une amende salée. Il n'avait pas oublié et Marie non plus...

Le bruit avait cessé. Il tendit l'oreille, il n'entendait plus rien. Il s'apprêtait à faire demi-tour, il avait assez joué les héros aujourd'hui, quand il aperçut l'extincteur accroché au mur. Ce

pouvait être une arme efficace. Il hésita encore un moment mais la curiosité l'emporta sur la couardise. Il décrocha la bouteille en tachant d'éviter la moindre bruit puis il ôta la goupille de sécurité. C'était un modèle léger, il pouvait aisément le tenir d'une main et le bec d'aspersion se maintenait dans la position qu'on lui donnait, avec l'effet de surprise il devait pouvoir tenir tête à deux agresseurs. Il espérait seulement qu'ils n'étaient pas plus nombreux. Il revint devant la porte du studio.

Il prit la clef et l'introduisit avec d'infinies précautions. A l'intérieur le grattement avait repris. Tant mieux: cela couvrirait éventuellement un léger grincement. Il fit tourner la clef lentement, un tour, puis deux tours, enfin il força pour dégager le pêne de la serrure. La porte s'entrebâilla. On grattait toujours. Il poussa la porte suffisamment pour pouvoir passer la tête, il ne vit rien. Il ouvrit un peu plus et avança. La pièce où il se trouvait tenait lieu de salon, de salle à manger et de chambre à coucher. Malgré ces nombreux usages, le mobilier était rare. Une grande bibliothèque couvrait tout un pan de mur. Sous la fenêtre un lit d'une personne recouvert de coussins, adossé au mur opposé à la bibliothèque un canapé, devant une table basse formaient tout l'ameublement de la pièce. Le mur opposé à la fenêtre était percé de deux portes. L'une était fermée, elle donnait sur le cabinet de toilette. L'autre entrebâillée permettait d'accéder à la cuisine, la bruit venait de là. Le sol était couvert de moquette, il put s'approcher sans bruit après avoir suffisamment inspecté la grande pièce pour être certain que personne ne pouvait s'y dissimuler. Il y avait peu de cachette et même un chat n'aurait pu passer inaperçu. Cette pensée fit sursauter Alain Verneuil : un chat, évidemment. Il continua à avancer prudemment mais son angoisse avait beaucoup perdu en intensité. Arrivé à la porte de la cuisine, il put voir Mozart, le bien nommé, qui interprétait une sonate à sa façon en utilisant comme instrument la boîte de carton alvéolée qu'on donne aux chats pour acérer leurs griffes. Alain Verneuil ne put s'empêcher de rire en parlant fort pour libérer la tension qui l'avait tenaillée :

- Sacré Mozart, tu m'as fichu une belle frousse.

La peur fut réciproque car le chat n'avait pas entendu le visiteur. Il fit face, le dos rond et les poils hérissés, mais il reconnut le frère de sa maîtresse et se calma. Il vint se frotter en miaulant contre les jambes de celui-ci. Alain Verneuil le caressa puis lui dit :

- Mon pauvre vieux, tu dois avoir faim, tu ne devais pas t'attendre à ce que ta maîtresse découche, elle ne s'y attendait pas elle non plus, ne lui en veut pas. Par contre si elle savait que je ne suis pas passé te nourrir hier soir elle m'arracherait les yeux. Heureusement tu ne diras rien. Je vais t'ouvrir une bonne boîte comme on voit à la télévision, mais d'abord je ferme la porte du palier, sinon tu vas encore aller courir la gueuse.

Lorsque le chat fut servi il alla prendre une douche. Le corps étant propre et détendu, il chercha de quoi se libérer l'esprit. Il inspecta les placards un à un mais ne trouva pas ce qu'il cherchait. Chez Marie pas de whisky, pas de rhum, pas de cognac, c'était la prohibition. Il ne restait qu'une mince chance, le réfrigérateur. Il ne contenait que divers jus de fruit et une bouteille de rosé de Provence. Il se contenterait donc d'un verre de vin. Il s'installa sur le canapé et dégusta tranquillement le Listel bien frais. Il essayait de ne pas y penser mais il savait qu'il devait contacter Calone et cela l'ennuyait profondément, il ne se sentait plus concerné, il n'était même plus curieux. Pour lui s'en était fini de cette affreuse histoire. Qu'allait-il faire ? se rendre au chevet de Marie et n'informer Calone qu'à son retour ou se débarassait-il tout de suite de cette corvée. Il termina son verre et se leva. Après bien des hésitations il décida d'en finir maintenant, il aurait l'esprit plus disponible, à l'hôpital, auprès de Marie. Il chercha le poste des yeux et le trouva sur un rayonnage de la bibliothèque. Il

l'alluma. Tout d'abord aucun son n'en sortit. Puis après quelques secondes de silence une voix sèche qu'il reconnut se fit entendre :

- Verneuil ?
- Oui.
- Alors ?
- Vous êtes Calone ?
- Qui voulez-vous que ce soit d'autre ? Pour Gallois qu'en est-il ?
- Je pense qu'il n'y a plus de soucis à se faire, il y a peu de chance pour qu'il ait réchappé à l'incendie du chalet.
- Cela veut dire quoi, "peu de chance", il a péri oui ou non ?
- Il est impossible de l'affirmer sans réserve mais tout porte à le croire.

Calone s'emportait.

- Tout porte à le croire, cela veut dire que rien n'est sûr vous n'avez pas rempli correctement la mission que je vous avais confiée.

Alain Verneuil commençait à ne plus apprécier ni le ton, ni le contenu de cette conversation, il répliqua sèchement :

- Ecoutez cher monsieur, votre histoire commence à m'échauffer les oreilles. J'ai fait ce que vous m'avez demandé du mieux que j'ai pu, je l'ai fait car vous m'avez promis en échange de soustraire ma soeur à ce guêpier. Je considère avoir rempli mon contrat, remplissez le votre et quittons nous, adieu monsieur.

Il porta la main vers le poste pour l'éteindre mais son correspondant ne lui laissa pas achever son geste. La voix dure et métallique suspendit le geste :

- La vie de votre soeur, son bonheur, n'ont-ils plus aucune importance à vos yeux ?

Alain Verneuil se figea. Il était dans l'expectative. Ce type devait bluffer mais comment en être sûr. Et puis il y avait les deux attentats contre Gallois. Ceux qui faisaient cela n'étaient pas des anges et s'ils n'avaient pas hésité à abattre Gallois ils ne feraient pas plus de cas de Marie et de lui. Il était coincé. Il ne disait rien mais son interlocuteur lui laissa tout le temps de la réflexion avant de reprendre :

- Il est peu important que vous ayez des doutes sur le décès de Gallois, car votre altercation avec son ami a été bénéfique...pour moi. Il est certain qu'ils ne se sont pas rencontrés. Vous avez raison d'évoquer la marge possible de doute mais je pense comme vous, nous pouvons rayé ce jeune homme de nos tablettes. Par contre, et j'en suis profondément désolé, votre participation à nos recherches n'est pas terminée. Je vais vous mettre de nouveau à contribution.

La hargne d'Alain Verneuil refit brutalement surface :

- Cela ne correspond pas aux termes de notre marché. Une fois Gallois mort, Marie et moi ne devons plus être importunés.
- Et bien cela a changé. Par contre la monnaie d'échange est toujours la même : la vie de votre soeur.

L'affreux chantage. Il sentait le piège se refermer. Lorsqu'il aurait accepté une nouvelle tâche, une autre suivrait et il serait définitivement impliqué. Et pour finir, lorsqu'on n'aurait plus besoin de lui, son sort risquait d'être le même que celui de Gallois. Il fallait qu'il refuse immédiatement :

- Je ne marche plus, trouvez quelqu'un d'autre.
- Monsieur Verneuil, soyez raisonnable. Ne me forcez pas à employer des moyens que je réprouve.

Alain frissonna, si l'argument était conciliant, le ton ne l'était pas. Mais il avait décidé de ne pas céder. D'ailleurs il irait raconter tout ce qu'il en savait au commissaire Granier dès qu'il reviendrait de l'hôpital. Il était donc inutile de poursuivre cette conversation.

- J'ai dit non Monsieur Calone et je mets fin immédiatement à notre entretien.

Il avança la main pour éteindre le poste mais une violente douleur lui traversa le crâne, une douleur inexplicable, non localisée mais insoutenable. Il se prit la tête à deux mains et s'effondra sur le canapé. Cela avait été très bref mais il n'avait jamais ressenti une telle douleur. Il en tremblait encore lorsque la voix de Calone reprit :

- Vous voyez, nous avons d'autres moyens que la persuasion verbale. Si malgré cela vous persistiez dans votre désir de ne plus suivre mes consignes, pensez seulement que ce que nous avons fait, nous pouvons aussi le faire à votre soeur.

Alain Verneuil ne souffrait plus, la douleur avait été violente mais très fugitive, son seul supplice maintenant était mental : Marie, toujours Marie, comment arriverait-il à la soustraire à ces sauvages ? Il n'avait pas même le temps d'y penser, l'autre hurlait dans son poste :

- Verneuil, répondez moi ou je vous fait encore goûter a nos spécialités cérébrales.

- Que voulez-vous encore ?

Il n'avait rien écouté depuis que son tortionnaire lui avait fait craindre d'exercer ses sévices sur Marie.

- Je vous ai dit de sortir votre soeur de l'hôpital aujourd'hui.

- Mais c'est impossible, elle est encore en traitement.

- Ne me prenez pas pour un imbécile. Ce traitement se compose uniquement d'antibiotiques. Elle les prendra aussi bien ici. Vous la ramenez dans le studio et elle ne devra en bouger sous aucun prétexte.

- Et que lui dirai-je ?

- C'est votre problème, débrouillez-vous. Et ce n'est pas tout.

- Que vous faut-il encore ?

- Entre le moment où votre soeur a été transporté en hélicoptère et la mort de Gallois, celui-ci a côtoyé quelqu'un à qui il a transmis quelque chose de très important pour nous. Il faut que vous retrouviez cette personne.

- Je pense que vous allez me fournir quelques renseignements complémentaires.

- Oui bien sûr, c'est très simple : il vous faut rencontrer toutes les personnes que Gallois a approché dans cette période.

- Mais vous êtes fou, cela doit représenter des centaines de personnes !

- Non pas du tout, une quarantaine tout au plus.

- Même quarante, c'est énorme et que dois-je leur dire ?

- Rien

- Comment cela rien ?

- Vous leur dites ce que vous voulez, ce qui m'importe n'est pas ce que vous allez leur dire, mais ce que vous allez faire.

- Et que dois-je faire ?

- Vous devez leur serrer la main.

Alain Verneuil commençait à douter de sa santé mentale, avait-il bien entendu ?

- Je dois leur serrer la main ?

- Oui.

- Mais c'est stupide.

- Vous jugez des décisions qui vous dépassent. Pour moi cet acte à sa raison d'être. C'est le propre d'un grand nombre de personnes de juger stupide ce qu'on ne peut expliquer. Faites donc ce que je vous dis sans chercher à comprendre.

- Mais comment voulez-vous que je retrouve tous ces gens ?

- Là, je peux vous aider, nous connaissons l'emploi du temps de Gallois pendant cette période. je vais même vous donner une liste exhaustive des personnes que vous allez devoir rechercher. Vous m'écoutez ?
- Oui, je peux noter ?
- Vous pouvez.

Il chercha une feuille blanche dans un cahier qui traînait là et sortit un stylo de sa poche. Il s'installa près de la table basse et invita son interlocuteur à énoncer sa liste :

- Je suis prêt, vous pouvez y aller.
- Il y a tout d'abord le médecin, ensuite les deux gendarmes de la station, puis ceux venus en renfort, le commissaire Granier, un agent et un inspecteur du commissariat de Grenoble la patron et la patronne du restaurant "les amis", l'infirmier qui soignait votre soeur, la réceptionniste de l'hôpital, un couple qui attendait dans le hall, la femme était sur le point d'accoucher, les deux infirmières qui sont venues la chercher.
- Mais il a bien du croiser d'autres personnes lorsqu'il est venu pour la première fois à l'hôpital, il a du croiser des centaines de personnes dans le hall.
- C'est vrai, mais je fais l'impasse sur ceux là car le contact n'a pas du être assez long pour que ce qui m'intéresse ce soit produit.
- Je suppose que vous n'allez pas m'expliquer davantage les raisons de cette recherche.
- Je vois que vous commencez à me comprendre.
- Je vais passer au moins un mois à retrouver tout ce monde.
- Non car je vous donne une semaine. Mais je vais vous fournir leur nom et adresse.
- Comment avez-vous eu tous ces renseignements ?
- Vous ne pensez quand même pas être mon seul collaborateur ? D'autres m'obéissant mieux et posent moins de question.
- Alors pourquoi ne pas les utiliser pour vos sales besoins plutôt que moi ?
- Parce que pour cette tâche, vous êtes le seul habilité.

Alain Verneuil abandonna. Il ne servait à rien de questionner ce tortionnaire, il n'obtenait que des réponses équivoques. Il nota avec soin les coordonnées des individus à joindre et écouta les dernières recommandations de Calone.

- Vous abordez ces personnes une par une, l'ordre importe peu. Après chaque contact vous me joignez et je vous dirai si vous devez continuer vos investigations. Commencez aujourd'hui même et faites vite. N'oubliez pas de ramener votre soeur ici avant ce soir. A bientôt.

Le Poste grésilla puis diffusa une musique plus agréable aux oreilles d'Alain Verneuil. Mais il n'entendait pas. Il s'était allongé en travers du canapé et se cachait les yeux d'une main.

Etait-il fou ou était-il prisonnier des caprices d'un fou ? L'idée d'aller confier tout cela à la police lui revint mais il jugea préférable de ne rien faire tant que Marie ne serait pas en sécurité. Il la ramènerait au studio, il trouverait bien un moyen de la soustraire à ce dément. Et puis s'il devait narrer son histoire, qui garderait son sérieux lorsqu'il prétendrait qu'un homme nommé Calone le contactait par transistor interposé, qui ne lui rirait pas au nez lorsqu'il dirait avoir reçu l'ordre de serrer la main de tous ceux qui avaient approché Paul Gallois depuis trois jours, qui prendrait au sérieux cette histoire rocambolesque de douleur atroce provoquée à distance ? qui ? il ne connaissait personne à qui confier une telle fable sans être immédiatement soupçonné au mieux de surmenage intellectuel et n'osait imaginer le pire. La seule qui l'aurait cru était la seule à qui il ne pouvait rien dire, c'était Marie, inutile de l'effrayer. Il allait devoir porter seul ce terrible fardeau. Il se leva et se dirigea vers la porte. Son regard se posa sur l'extincteur qu'il avait abandonné à l'entrée de la cuisine. Il le ramassa

et sortit sur le palier où il se trouva nez à nez avec la concierge. Inquiète de le voir avec cet appareil, elle l'interrogea aussitôt :

- Il y a le feu chez mademoiselle Verneuil ?
- Non, ne vous inquiétez pas. Il m'avait semblé sentir une odeur de brûlé en entrant mais cela devait venir d'ailleurs, il n'y a rien d'anormal ? Je vais remettre l'extincteur à sa place.
- Non gardez le, car moi aussi je sens une odeur de fumée. Cela vient peut-être de chez monsieur Mison, approchez je vais sonner.
- Mais non, il n'y a plus d'odeur maintenant, ne le dérangez pas, cela venait probablement de l'extérieur.
- Il vaut mieux vérifier, vous avez bien cinq minutes ?

Bien qu'interrogative, la question ne souffrait pas de réponse. Elle sonna et la porte s'entrouvrit. La tête de Monsieur Mison apparut.

- Tiens, bonjour Madame Carnot, bonjour monsieur Verneuil, il y a bien longtemps que l'on ne vous avait vu. Comment se porte notre petite Marie ?
- Elle va très bien et je partais justement lui rendre visite, vous m'excuserez mais je suis déjà en retard.

Il raccrocha l'extincteur et s'enfuit par l'escalier pour éviter tous risques de questions supplémentaires. Il put malgré tout constater en descendant que madame Carnot avait oublié ses craintes d'incendie, la conversation avec monsieur Mison allait bon train sur l'accident survenu à la pauvre petite Marie.

Il fila à l'hôpital. Arrivé dans la chambre il ne trouva pas sa soeur. Alarmé, il se précipita dans le bureau des infirmières.

- Où est ma soeur ?
- Qui est votre soeur ?

Pas de chance c'était une nouvelle.

- Mademoiselle Verneuil, elle occupe la chambre 621.
- Elle doit se trouver dans la chambre 619, elle raconte des histoires à un petit garçon arrivé ce matin.

Il respira profondément, quelle peur. Il ne survivrait pas longtemps à une telle accumulation d'angoisses. La porte de la chambre 619 était ouverte. Il la trouva assise sur le lit près d'un jeune garçon qui tenait un livre ouvert sur ses genoux. Lorsqu'elle le vit elle se leva d'un bond et se jeta dans ses bras. Cela ne l'empêcha pas de dire d'un ton bourru :

- Tu viens bien tard.
- Peut-être mais je t'emmène.
- Tu m'emmènes ?
- Oui, tu t'habilles et tu fais ta valise, je te ramène chez toi.
- Mais je ne devais sortir que dans quatre jours, le chirurgien me l'a encore confirmé ce matin.
- Si tu tiens à rester, je te laisse. Il est vrai que tu es bien ici, rien à faire, qu'à lire et à dormir.
- Ne prends pas ce ton ironique. Explique moi plutôt pourquoi je dois partir si précipitamment.

Il n'avait préparé aucune histoire plausible, faisant confiance à son imagination. Mais les secousses de ces dernières heures avaient trop perturbées ses facultés, il ne trouvait rien à répondre. Aussi il du accoucher d'une demi-vérité.

- Tu n'es plus en sécurité ici, ne me demande pas pourquoi, je t'expliquerai tout cela chez toi. Pour le moment prépare toi vite et discrètement.

Tout à la joie de le retrouver, elle n'avait pas remarqué les changements notables qui marquaient son visage. L'étrange comportement de son frère incita Marie à l'observer plus en détail. Rien n'avait vraiment changé mais il paraissait vieilli de quinze ans, les traits étaient durs et tirés. Elle chercha à savoir :

- Que t'arrive-t-il, tu es malade ?
- Je t'en supplie, ne me pose plus de question et habille toi.
- Et lorsque nous serons à la maison, tu me promets de me raconter tout ce qui te tracasse ?
- Oui mais fait vite.
- Voilà l'infirmière, nous allons être obligé d'attendre un peu.

Elle venait d'entrer dans la chambre.

- Bonjour mademoiselle, bonjour monsieur,

C'était elle, celle qu'il devait approcher, il pouvait traiter son premier "client". Alain Verneuil ne laissa pas passer l'occasion. Il s'avança vers elle, la main droite tendue. Elle le regarda arriver, surprise mais ne manifesta pas l'intention de lui serrer la main. Il s'était arrêté face à l'infirmière.

- Je voulais vous remercier pour la façon dont vous vous êtes occupé de ma soeur, c'est très gentil à vous.
- Mais je m'occupe de tous mes malades avec la même attention, monsieur.

Elle n'avait pas bougé. Cela s'annonçait mal. Il fallait qu'il brusque les choses. Il lui attrapa le poignet et dit en lui secouant :

- C'est quand même très sympathique, on ne trouve plus beaucoup de personne dévouée comme vous.

Elle regardait alternativement Alain Verneuil et Marie. Celle-ci se posait les mêmes questions que l'infirmière. La même interrogation inquiète se lisait dans leurs yeux. Mais il avait lâché le poignet, elle regarda une dernière fois Marie puis s'éloigna sans un mot.

La jeune fille s'empessa demander à son frère :

- Qu'est-ce qui se passe Alain, tu n'agis pas normalement, dis moi la vérité.
- Je ne peux rien te dire maintenant, rentrons vite.
- Non je reste ici et toi tu rentres, tu devrais consulter un médecin rapidement, tu es à bout de force.

Alain Verneuil ne savait plus. Par moment il se trouvait en pleine forme, prêt à accomplir sans discuter tous les caprices de tous les "Calone", à d'autres il semblait dans le plus profond désarroi, cette aventure le jetait dans un tel trouble, qu'il ne contrôlait plus ses réactions. Le refus catégorique de Marie lui redonna le tonus nécessaire, il fallait qu'elle quitte cet hôpital. Il retrouva son assurance pour lui dire :

- Si tu n'es pas prête d'ici cinq minutes, je t'emmène telle que tu es, en robe de chambre.
- Alain soit raisonnable.

Il lui coupa la parole en colère :

- Cela suffit maintenant, si je te demande de partir c'est qu'il existe une raison suffisamment impérieuse, alors ne discute pas. Tout est déjà suffisamment compliqué, n'en rajoute pas.

Elle ne voulut pas envenimer la situation. Elle pensait qu'après tout elle serait mieux chez elle qu'ici et que son bras bandé ne l'handicaperait pas trop. Elle consentit donc à regagner sa chambre et à faire sa valise.

Pendant qu'elle se préparait, Alain Verneuil sortit sa liste et raya le nom de Madame Marone, l'infirmière. Il lui restait beaucoup de main à serrer :

- les gendarmes de Grenoble,
- leur capitaine,
- deux gendarmes de Chamrousse
- leur brigadier
- leur agent de ville
- leur inspecteur de Police,
- et le commissaire Granier,
- le médecin de Chamrousse,
- le patron et la patronne du restaurant,
- le couple de l'hôpital,
- la réceptionniste,
- et deux infirmiers du service gynécologique.

Il lui restait donc 40 personnes à retrouver avec à chaque rencontre la satisfaction de passer pour un dingue. Il fallait qu'il trouve une astuce.

Pour le moment il devait se dépêcher de ramener Marie au studio avant que quelqu'un ne s'aperçoive de ses préparatifs. Il regagna la chambre 621, elle était prête. Il inspecta le couloir, aucune infirmière n'était en vue, ils sortirent rapidement et s'engouffrèrent dans les escaliers. Sur le trajet du retour, ils n'échangèrent pas une parole. Lui essayait de bâtir une légende crédible mais son imagination lui faisait cruellement défaut.

Elle, essayait vainement de comprendre l'attitude étrange de son frère. Une autre pensée la préoccupait, Paul, mais elle n'osait pas interroger son frère sur ce sujet maintenant.

Lorsqu'ils furent dans l'immeuble, Alain Verneuil pensa qu'il ne lui avait même pas demandé si elle allait mieux, il rattrapa cet oubli :

- Comment te sens-tu ?
- Je vais très bien, en fait, je n'ai pas été gravement touchée. Seule la perte de sang m'a beaucoup affaiblie.
- Et ton bras ne te fais pas mal ?
- Non, si je ne fais pas d'effort.

Ils étaient arrivés au sixième étage. Alain avait ouvert la porte et Mozart s'était précipité sur sa maîtresse, son ronronnement s'entendait d'un bout à l'autre du studio. Le frère installa la soeur sur le canapé et lui proposa à boire.

- Je veux bien du jus de pomme.

Il revint quelques secondes plus tard avec la boisson demandée.

Elle se décida à poser cette question qui lui brûlait les lèvres, celle qu'il redoutait tant :

- As-tu des nouvelles de Paul Gallois ?

Que lui dire ? Il hésita. Et puis à quoi bon mentir, il faudrait bien qu'elle apprenne la vérité alors autant que ce soit maintenant et par sa bouche :

- J'ai une triste nouvelle à t'annoncer...

Elle avait pâli, son bronzage avait disparu en l'espace d'un centième de seconde. Elle était si blanche qu'on aurait pu croire que le sang avait cessé de couler dans ses veines. Elle parvint quand même à articuler :

- Que lui est-il arrivé ?
- Il est mort.

C'était brutal mais il lui était impossible d'adoucir la nouvelle. Il vit les larmes poindre au bord de ses paupières, elle lutta un instant mais le chagrin l'emporta sur la volonté, elle donna

libre cours à ses pleurs. Son frère s'assit près d'elle et lui passa un bras autour des épaules. Elle enfouit sa tête dans le creux de son épaule pour étouffer les violents sanglots qui la secouaient. Alain avait été jaloux de Paul, jamais sa soeur n'avait été si élogieuse avec un garçon qu'envers celui-ci qu'elle connaissait à peine et il en avait pris ombrage. Mais aujourd'hui, en mesurant l'ampleur du chagrin de Marie, il regrettait de ne pas l'avoir connu. Surtout, il tentait d'effacer de sa mémoire sa participation, si minime soit-elle, à l'élimination de Gallois. Les remords s'infiltraient. Ce garçon était-il vraiment si mauvais, était-il réellement un danger pour Marie. Ces questions le dérangeaient et il tentait de les chasser de son esprit car s'il poursuivait il devrait finir par admettre qu'il avait agi de façon totalement irraisonnée, que son amour pour sa soeur l'avait empêché de mener une réflexion pragmatique. La crise était passée, elle s'était ressaisie :

- Raconte moi ce qui s'est passé.

Cette fois il allait de voir faire attention à ce qu'il disait. Il fit le récit de l'incendie du chalet sans faire mention de ses recherches ni de son contact avec ceux qui se disaient être les assassins.

Mais Marie voulait en savoir plus :

- On n'est donc pas certain qu'il soit mort ?

- Le chalet est totalement détruit et on ne l'a pas revu de la journée.

- C'est impossible, il a bien du pouvoir s'échapper d'un chalet de plain pied, le feu n'a pas pris de tous côtés en l'empêchant de fuir.

- Malheureusement si, car cet incendie était d'origine criminelle, on a arrosé les murs d'essence.

- Oh non !

L'angoisse de Marie atteignait les limites du tolérable Cette dernière nouvelle avait fait virer au gris le teint de son visage. Son regard fixait on ne sait quoi, loin là bas, bien au delà des murs. Elle restait muette, immobile, absente, elle n'éprouvait plus aucune douleur, elle avait quitté ce monde hideux.

Alain lui parlait doucement sans qu'elle réagisse :

- Tu devrais te coucher.

Il alla chercher des tranquillisants et lui administra. Elle but et se mit au lit. Elle obéissait à son frère comme une automate.

Lorsqu'elle fut endormie, assommée par les potions dont il avait volontairement doublé la dose, il ressortit. Il devait retourner à l'hôpital afin de rayer quelques noms supplémentaires sur sa liste.

Mais avant il fallait qu'il reprenne contact avec Calone. Peut-être Madame Marone était-elle la personne recherchée ? Une fois dans sa voiture il alluma le poste. Aussitôt Calone se fit entendre :

- Vous pouvez passer à la personne suivante.

- Toutes ces manigances me dépassent, puis-je espérer un jour avoir quelques éclaircissements ?

- Ne perdez pas votre temps à essayer de comprendre, obéissez je ne vous en demande pas plus.

- Vous me traitez comme un esclave ?

- Mais vous êtes mon esclave.

Tout cela dépassait son entendement, mais il avait une autre demande à formuler :

- Je vais interrompre mes recherches demain matin car je conduirai ma soeur chez mes parents, elle y sera plus en sécurité...

Il ne put achever sa phrase, Calone l'interrompit sèchement :

- Non, elle reste ici. Et vous devez la rejoindre chaque soir. C'est compris.

Alain Verneuil haïssait cet ectoplasme assassin, mais que pouvait-il faire ? il ne pouvait pas se révolter ouvertement, sa volonté n'arrivait plus à briser les liens invisibles qui l'unissaient à cet homme. Il obéissant, il était esclave. Il ne répondit pas au dernier ordre et coupa le poste. Quand par moment, la rage lui revenait il se sentait prêt à affronter tous les Calone du monde mais cela ne durait que de courts instants, de plus en plus il se sentait totalement soumis, sans possibilité de réaction.

A vingt deux heures il était de retour à l'hôpital. Dans le hall plongé dans la pénombre il se dirigea vers la réception. Une femme se tenait derrière le guichet, il lui demanda :

- Est-ce vous qui étiez de service lundi soir ?

- Oui.

- Je recherche un ami qui a eu un accident et qui a du se trouver ici lundi. Sa tenue à pu retenir votre attention, il était vêtu d'une tenue de ski déchirée et sale. L'avez-vous vu ?

Lui connaissait déjà la réponse et il espérait que la mémoire de la femme serait fidèle.

- Oui, je me rappelle bien de lui, mais je ne sais pas ni d'où il venait, ni où il allait. Il n'a pas été admis à l'hôpital.

Alain mima parfaitement une joie véritable et pour faire partager son bonheur à madame Sudra il lui prit les deux mains et les serra très fort dans les siennes. Mais il n'en avait pas terminé.

- Il ne vous a rien dit ?

- Non, rien mais il a parlé avec un homme qui attendait à ce moment avec sa femme.

Elle y venait toute seule, il l'aurait embrassée. Il la lâcha car elle commençait à se poser des questions sur ses réelles motivations.

- Et vous pouvez me dire où je peux trouver ce monsieur ?

- Le monsieur non, mais sa femme a accouché ici le soir même elle se trouve à la chambre 315.

Il savait ce qui l'intéressait car ce renseignement manquait. Calone ne lui avait pas donné le numéro de la chambre. Avant de s'éloigner il posa une dernière question :

- La maternité se trouve de quel côté ?

- A droite et au troisième étage. Mais n'y allez pas maintenant l'heure des visites est passée.

- Oui, bien sûr, mais je le saurai pour demain. Encore merci beaucoup madame.

Il regagna sa voiture et raya Marguerite Sudra. Puis il alluma le poste.

- Ce n'est pas la bonne personne, continuez.

Le poste se tut.

Les relations avec Calone prenait une tournure expéditive mais il n'allait pas s'en plaindre. Tant qu'il était dans la place il fallait qu'il tente de retrouver les deux infirmières et même la jeune maman, tant pis pour l'heure indue.

Il retourna dans l'hôpital en ayant soin de contourner le guichet d'accueil. Il monta au troisième étage et trouva sans difficulté la chambre 315. Il régnait un calme en pointillé, le silence était profond quelques instants, puis tout a coup, les agissements aigus d'un nouveau-né emplissaient le couloir et s'éteignaient lentement, au rythme du roulis du berceau. Aucun bruit ne venait de la chambre. Il toqua doucement et, n'obtenant pas de réponse il ouvrit la porte. C'était une chambre à deux lits et ils étaient occupés tous les deux. Laquelle de ces deux femmes endormies était madame Evernude ? Il s'appêtait à entrer pour consulter les fiches de température lorsqu'une voix grave le fit sursauter :

- Que faites-vous là ?

Il se retourna. Une montagne de chair et d'os le toisait. Il n'avait pas entendu arriver cette infirmière musclée qui n'aurait pas dépareillée sur un ring de catch. Pour la première fois depuis le matin, il réussit à trouver une répartie approximativement en accord avec la situation :

- Je cherche les deux infirmières qui ont montée madame Evernude lundi soir.
- Et vous les cherchez dans cette chambre ?
- Non, mais j'ai pensé que madame Evernude elle-même aurait pu me dire si je pouvais les trouver ce soir, malheureusement elle dort déjà. Mais vous, vous allez certainement pouvoir me renseigner, c'est très urgent.
- Qu'est-ce que vous leur voulez ?
- Elles ont aperçues dans le hall lundi soir un de mes amis qui a eu un accident. Elles sont probablement les dernières personnes à l'avoir rencontré et peut-être lui ont-elles parlé. Car il reste introuvable depuis ce jour.

La matrone doutait. La fable n'était pas encore très au point, mais elle n'osa pas le renvoyer. L'histoire pouvait être véridique bien que l'heure tardive à laquelle se faisait cette requête la laissa sceptique. Mais il ne lui coûtait rien de laisser ce jeune homme questionner les deux infirmières. Elle lui dit :

- Suivez-moi.

Elle le conduisit au bureau. Quatre infirmières préparaient les médicaments de la nuit :

- Nicole et Isabelle, vous avez parlé avec quelqu'un dans le hall lorsque vous êtes allé chercher la 315, lundi ?

Les deux femmes interpellées se retournèrent, la plus grande répondit :

- Oui avec le mari qui l'accompagnait.
- Non, un autre.
- Ah oui je me rappelle, il y avait une espèce de clochard en tenue de skis qui aidait le mari à soutenir la jeune femme. Mais il s'est éloigné dès que nous sommes arrivées.

Alain répéta la scène de la joie sublime, il se jeta sur la grande et lui serra les mains en lui exprimant toute sa reconnaissance. Le problème délicat, c'était la deuxième. Tant pis, il doublerait la mise. Il traversa le groupe et renouvela ses marques de gratitude. Toutes le regardaient, mi-amusées, mi-surprises. Mais la virago veillait sur son poulailler, elle stoppa net la deuxième étreinte en l'empoignant aux épaules et le sortit sans ménagement de la salle de préparation.

- Allez faire vos pitreries ailleurs, sortez immédiatement ou je vous enferme pour la nuit.

Il ne se le fit pas dire deux fois.

Une fois dans la voiture il ouvrit de nouveau le poste. Il s'attendait à une engueulade, il ne fut pas déçu :

- Je vous avais dit une à la fois, ne recommencez pas ça sinon je vous transforme la cervelle en purée.

A l'évocation du supplice qu'il avait subi Alain trembla mais ne faiblit pas, il répondit vulgairement :

- Allez vous faire foutre.

Il s'attendait à récolter le châtimement annoncé mais rien ne vint sinon la réponse de Calone :

- Toujours négatif, continuez.

Il s'étonna de cette soudaine mansuétude. Il sortit sa liste et raya les deux noms, Isabelle Jadin et Nicole Cagari. Plus que trente-sept. Par contre il était grillé à la maternité et il devrait manoeuvrer avec subtilité pour approcher les heureux parents sans se faire repérer par

le cerbère. Il avait quelques jours devant lui avant que Madame Evernude ne quitte l'hôpital. En attendant il allait s'occuper des gendarmes. Mais pour ce soir cela suffisait, il allait se coucher. Il retourna au studio.

Marie dormait. Il déplia la canapé sans bruit et sa glissa dans les draps. Il lui fallut longtemps avant de trouver le sommeil. Comment ne plus penser, comment chasser tout cela de son esprit. Il dut y arriver car il finit par s'endormir.

Il fut réveillé par l'odeur du pain grillé. Marie était déjà levée. Elle vint l'embrasser et il eut de la peine à la regarder.

Tout en elle criait l'énorme chagrin qui l'étouffait. Mais il vit autre chose, dans ses yeux, une lueur farouche, une volonté inébranlable.

Elle se leva et dit, comme si elle se parlait à elle même, mais suffisamment fort pour qu'il entende :

- Je suis persuadée qu'il est vivant.

Il ne voulut pas la contrarier et ne répondit rien.

Elle le questionna :

- Comment s'appelle son ami à Chamrousse ?

- Bernard Marquet mais que veux-tu faire ?

Elle ignora sa question.

- Nous allons déjeuner, ensuite tu vas me raconter tout ce que tu sais, tout, sans rien omettre.

CHAPITRE XV

Le moteur de la deux chevaux hurlait, Bernard conduisait pied au plancher. Il était impatient d'atteindre Saint Nizier, les révélations de Brice occulteraient les sombres pensées qui s'immiscaient dans son crane. Il déplorait sa brouille avec Claudine mais il ne regrettait pas la décision qu'il avait prise, il espérait simplement pouvoir aider Paul efficacement et donc mettre un terme rapide à cette aventure fumeuse. Alors il la retrouverait. Sans triomphalisme, mais avec l'assurance tranquille de celui qui a choisi la bonne voix. Car lorsque cet imbroglio serait démêlé, elle serait bien obligée de reconnaître son erreur. Bernard savait qu'elle ne reviendrait pas humble et contrite, son amour propre écorché vif par leur fâcherie lui interdirait toute attitude trop soumise mais s'il saurait taire son ressentiment envers son égoïsme, ils se retrouveraient comme avant, ils pourraient reprendre leur vie commune sans que cet incident n'altère leur sentiment.

Paul, lui aussi, brûlait d'entendre Brice. Jusqu'à hier, il subissait les événements et ceux-ci s'enchaînaient sans qu'il puisse disposer du temps nécessaire à leur analyse. Il agissait par instinct, il n'y avait rien de profondément réfléchi dans ses actes, il n'avait donc pas pris le temps d'éprouver une réelle panique. Depuis ce matin rien ne le pressait vraiment, il avait pu réfléchir, tourner dans sa tête les mille et une questions engendrées par sa situation. Il prenait seulement maintenant conscience des dangers qui l'entouraient. Mais en même temps qu'il en palpait la matière, il en découvrait l'irrationnel. Il n'avait qu'une seule certitude, on voulait le tuer. Au delà de cette évidence tout n'était que suppositions fragiles ou même absence totale d'hypothèse. Les deux interrogations lancinantes traversaient sans cesse sa cervelle impuissante : qui et pourquoi ? ou pourquoi et qui . Pourquoi le haïr au point de vouloir le tuer, qu'avait-il fait, quel secret involontaire détenait-il, pour quel autre le prenait-on ? Il avait échafaudé des centaines de possibilités sans pouvoir apporter de réponse à la question "pourquoi". Ce qui ne facilitait pas la découverte du "qui". Et c'est cela qui alimentait surnoisement sa peur grandissante. Il composait mille têtes à ces assassins sans visage sans qu'aucune ne lève le voile du mystère. Il était donc à la merci du premier venu. La présence de Bernard était un réconfort mais elle ne lui permettait pas de soulager ses angoisses. Le seul secours qu'il puisse espérer venait de Brice le fantôme sauveteur. Mais là aussi, les questions sans réponses faisaient suite aux interrogations sans solution. Son unique recours résidait dans son pressentiment, il croyait Brice sincère lorsque celui-ci disait vouloir l'aider, mais aurait-il pensé le contraire qu'il aurait quand même suivi ses conseils. Avait-il le choix ? La voix de cet homme était la seule lueur éclaircissant les ténèbres où il était plongé. Il aurait bien aimé ouvrir immédiatement son poste, sans attendre le village mais cela n'aurait servi à rien, la voiture faisait un tel vacarme qu'il aurait été impossible, même à un rocker des meilleures années, de le couvrir.

Ils étaient en vue de la "Tour sans Venin", Bernard toujours préoccupé de sa dispute avec Claudine, se souvint de l'interprétation toute personnelle qu'elle donnait de la légende qui accompagnait cet endroit. Il voulut en faire profiter Paul :

- Sais-tu pourquoi cet endroit s'appelle "La Tour sans venin"
- Je l'ai lu lorsque je suis arrivé à Grenoble mais je dois avouer que je ne m'en souviens plus.
- L'histoire dit que les ruines de la tour sont les restes d'un château appartenant au seigneur de Pariset. Celui-ci, de retour de croisade trouve l'endroit infesté par les serpents. Heureusement il ramenait dans ses bagages de la terre sainte qu'il répandit sur son domaine et les reptiles disparurent.

- Maintenant que tu me rappelles ce récit, je ne m'étonne plus de l'avoir oublié.
- Si tu connaissais l'interprétation de Claudine, tu t'en serais souvenu.
- Que dit Claudine de ce miracle ?
- Elle dit qu'en fait, les serpents devaient être de la même espèce que celui qui inspira Eve lorsqu'elle fit la connaissance d'Adam et que la châtelaine, engeolée dans un cachot moqueté de terre sainte, n'eut plus jamais le loisir de s'effrayer devant une vipère.
- C'est une interprétation qui me convient bien mieux que la version officielle.
- Hérétique !
- Sale hypocrite, c'est un mécréant comme toi qui me traite d'hérétique !

Ils continuèrent à se chamailler sur ce ton durant quelques kilomètres. Cela leur convenait fort bien à tous les deux de discuter pour rien, afin de chasser de leurs esprits les tourments qui les assiégeaient.

La maison d'André se situait à l'entrée de l'ancien village. Elle était entourée d'une grille rouillée, clôture assez peu conventionnelle dans cette région. La porte en fer peint s'ouvrait en grinçant sur un jardin fouillis traversé d'une allée de dalles en ciment bordées d'arceaux métalliques entrecroisés. La maison était quelconque, sa seule particularité était l'inscription peinte sur un ruban de tôle qui dominait l'entrée : "chaudronnerie d'art". André vivait de la vente de divers objets qu'il fabriquait artisanalement dans cette maison : chenets, crémaillères, chaudrons et autres instruments indispensables à ceux qui désiraient retrouver un peu de la chaleur de vivre ancienne. L'intérieur était rustique, poutres au plafond, vaisselier patiné, table et bancs en hêtres massif, et au fond de la pièce une immense cheminée où achevaient de se consumer des bûches rougeoyantes illuminant la pièce de leur lueur incertaine. Bernard appuya sur un interrupteur et Paul fut tout surpris de constater que cet endroit possédait l'électricité. Il s'attendait à ce que la lampe à pétrole trônant sur la bahut soit, avec la cheminée, les deux seuls pourvoyeurs de lumière de la pièce. Lorsqu'il pénétra dans la cuisine il sut qu'il n'avait pas été transporté cinquante ans en arrière, la cuisinière fonctionnait au gaz, le réfrigérateur à l'électricité ainsi que la machine à laver le linge. Paul respirait, il avait craint d'avoir à cuisiner sur une cuisinière à bois et de devoir faire la lessive au lavoir communal. La découverte des lieux passée, les raisons de leur présence ici leur revint en mémoire. Paul sortit le transistor de la poche de son anorak et le posa sur la table. Il tourna le bouton et fut aussitôt rassuré de savoir que la lessive Machin lavait toujours aussi propre et même mieux que la version de l'année précédente. Les deux amis s'étaient assis l'un en face de l'autre, les yeux rivés sur le poste. Après plusieurs minutes de publicité, toutes aussi irritantes, ils se regardèrent étonnés, il ne se passait rien.

Paul changea de station afin de ne plus avoir à supporter les coupures incessantes des marchands de lessive, de meubles, de voitures et toutes autres marchandises de consommation courante.

Ils laissèrent passer quelques chansons avant de s'alarmer. Bernard le premier s'étonna oralement de ce silence :

- Je crois que ton sauveur n'est pas à l'écoute.
- En fait nous ignorons comment il sait que nous sommes à l'écoute. Il est peut-être absent. Je propose que nous digions en gardant le poste ouvert.
- D'accord, sert moi un reconfortant, je vais faire l'inventaire des vivres.

Ils se levèrent. Paul trouva du whisky et en servit deux verres. Bernard revint de la cuisine et demanda :

- Omelette aux pommes de terre, salade, reblochon et fromage blanc, est-ce que ce menu te convient ?

- Très bien, tient voilà de quoi te mettre en appétit.

Ils dégustèrent l'alcool en silence, l'oreille attentive au moindre grésillement du poste, mais rien ne vint interrompre l'émission en cours. La préparation du dîner et sa consommation se déroulèrent dans le même climat d'attente anxieuse. Lorsqu'ils eurent achevés le lavage de la vaisselle ils s'installèrent près de la cheminée. Vers minuit, alors qu'ils luttèrent pour ne pas s'endormir, des crachotements stridents suivis de plages de silence plus ou moins longues les tirèrent de leur engourdissement anxieux. L'espoir renaissait. L'oreille à quelques centimètres du transistor ils retenaient leur souffle, prêts à répondre au moindre appel. Mais quelques minutes après ce brouillage la musique revint. Paul laissa paraître son inquiétude :

- Notre ami Brice nous aurait-il posé un lapin ?

Bernard haussa les épaules en guise de réponse. L'attente se prolongea jusqu'à la fin des émissions de la station, à une heure du matin. Paul se leva du fauteuil où il somnolait et secoua Bernard qui n'était guère plus vaillant :

- je vais me coucher bonsoir.

- Tu n'espères plus d'appel maintenant ?

- Je ne sais pas ce qui se passe, la seule chose que je puisse faire est d'attendre. Pour le moment je vais mettre le poste près du lit, sur une longueur d'onde vierge.

- Je te suis.

Ils se couchèrent et ne tardèrent pas à s'endormir.

Malgré leur sens en éveil, ils ne furent pas réveillés par la faible voix qui les appelait au petit matin. Brice tentait de les joindre, mais ses cris étaient à peine audibles.

Lorsque Paul se réveilla le poste était toujours muet.

CHAPITRE XVI

Paul tournait dans la pièce, sa seule occupation consistait à replacer des bûches dans le foyer. Bernard, plus serein, lisait près de l'âtre. Paul n'en pouvait plus, il attrapa son anorak posé sur une chaise et quitta la maison. Il aimait bien cet endroit. Le village, en lui-même n'avait pas vraiment de charme, les habitations étaient assez dispersées, mais l'ensemble était calme et reposant. Les quelques hôtels anciens, seuls immeubles un peu importants, avaient conservés une dimension raisonnable et n'écrasaient pas les demeures rurales et les villas plus anciennes. Paul se dirigea vers l'église, petite bâtisse du XXIIème siècle dont seul le clocher ajouré dominait les toits de tuiles environnants. Le cimetière l'entourait totalement, il fallait en traverser la ceinture de tombes anciennes pour accéder au porche. Paul entra et s'assit sur le banc le plus proche. La quiétude du lieu saint estompa l'agitation interne engendrée par son inactivité. Son regard errait sur les objets simples et reposant qui l'entouraient, banc de bois lissés par des milliers de paires de fesses recueillies, statues de pierre blanche figées dans une béatitude éternelle, vitraux chatoyants étalant leurs couleurs sur les dalles creuses du sol, autel rudimentaire recouvert de linge blanc accrochant les premiers rayons du soleil. Et puis, tout au fond, l'horreur, vingt cinq mètres carrés d'une tapisserie d'Aubusson, aux couleurs criardes, aux dessins géométriques et désordonnés, qui souillait cet endroit. Paul ne put supporter davantage cette vision diabolique, il quitta l'église et suivit la route qui longeait le mur du cimetière. Il atteignit la table d'orientation et resta là, à contempler les montagnes environnantes jusqu'à ce que son esprit, saturé de neige et de soleil, expulse sa dernière parcelle d'angoisse. Comme l'autruche cache sa tête sous le sable, Paul focalisait sa pensée sur le paysage et un doux bien-être l'envahit lentement. C'est à ce moment que Bernard arriva, essoufflé.

- Paul, vite, ça y est, on nous appelle.

La torpeur dans laquelle était plongée l'interpellé s'évanouit en quelques secondes. Bernard le regardait surpris :

- Qu'est-ce que tu as, presse-toi, bon sang.

- Oui, j'arrive. Puis il réalisa et brutalement, tout redevint normal dans son esprit. Sans même attendre Bernard, il partit en courant. En arrivant dans la maison, il repéra le poste sur la table diffusant le programme habituel. Bernard arriva derrière lui en soufflant. Paul se tourna vers lui et l'interrogea du regard. Bernard haussa les épaules en signe d'étonnement. Devant son mutisme, Paul se décida à le questionner :

- Qu'as-tu entendu ?

- Une voix qui me demandait d'aller te chercher.

- Une voix ? quelle voix, celle de Brice ?

- Non justement, une autre.

- Et qu'a-t-elle dit au juste cette voix ?

- Elle m'a demandé : "où se trouve Paul ?" j'ai répondu que tu étais sorti. La voix m'a alors dit "allez le chercher, vite" et je suis aussitôt parti à ta recherche sans demander d'autres explications.

Ils étaient près de la porte. Paul s'avança et s'assit sur un banc face au poste. La musique s'interrompit et Brice prit la parole :

- Bonjour Paul ?

Paul éprouva un tel soulagement qu'il perdit un instant le contact avec la réalité et Brice fut obligé de renouveler la question qu'il n'avait pas entendue :

- Vous n'avez pas été trop inquiet de mon silence ?

- Si bien sûr, que vous est-il arrivé.

- Rien, mais nous avons eu des ennuis technique qui nous ont empêchés d'émettre, car nous utilisons un procédé tout à fait nouveau pour nous et nous n'en sommes qu'à la phase expérimentale, ce qui explique les tâtonnements de nos premiers appels et les incidents d'hier. Mais je pense qu'il vaut mieux ne pas s'étendre sur ces détails et vous expliquer tous ces mystères en commençant par le début. Etes-vous bien installé ?

- Oui, je suis assis sur un banc, face au poste et Bernard vient de me rejoindre.

- Très bien. Faites en sorte d'être à l'aise car mon histoire va être longue, mais nous ferons des poses. D'autre part, ce que je vais vous raconter va dépasser tout ce que vous avez pu imaginer. Pour me croire, vous allez devoir remettre en cause un certain nombre de certitudes, ce que je vais vous dire va vous paraître impossible, impensable, incroyable et pourtant cela est. Heureusement, je dispose de quelques éléments convaincants, mais il vous faudra quand même faire un effort. Effort d'imagination d'abord, effort de confiance en suite, car lorsque j'en aurai terminé je vous mettrai de nouveau à contribution. Etes-vous prêts maintenant à entendre ce conte fantastique, puis-je commencer ?

- Un instant, s'il vous plaît, dit Bernard, si cela doit durer un certain temps, je préfère avoir quelques vivres à portée de main. Tu veux quelque chose Paul ?

- Oui, une bière.

- Et rien à manger ?

- Non, presse-toi.

Bernard apparemment moins impatient que Paul, se leva et se dirigea vers la cuisine.

CHAPITRE XVII

Jean-Robert de Guiton était un être cynique et abject. Pour lui, rien n'avait de valeur que ce qui le concernait. Aussi avait-il peu d'amis à la faculté de médecine de Lyon, car il ne tolérait à ses côtés que des personnes soumises et serviles. Mais son père possédait une fortune conséquente et le fils usait largement du pouvoir procuré par l'argent, ce qui lui fidélisait quelques esprits faibles ou opportunistes. Alain Verneuil ne faisait pas partie de ceux-là mais il savait que de Guiton n'en serait que plus heureux d'être sollicité. Plusieurs fois il avait tenté d'inclure Verneuil dans le cercle de ses admirateurs, mais Alain avait toujours décliné cette offre. Pourtant de Guiton ne le traitait pas en serviteur, comme il faisait avec les autres, au contraire, il tentait de le séduire mais Alain avait rapidement découvert la raison de ces égards étonnant de la part de cet impudent : il connaissait Marie. Il avait eu l'occasion de la rencontrer lors d'un bal organisé par les étudiants de la faculté de médecine, et comme il habitait près de Grenoble, il avait tenté plusieurs fois de la revoir, n'y parvenant qu'une fois et encore s'était il fait éconduire, car Marie tranquillement mais fermement lui avait fait comprendre qu'il ne correspondait pas, vraiment pas, à son idéal masculin. Devant l'insistance du jeune homme elle avait dû se fâcher pour qu'il consentisse à ne plus l'importuner. Depuis ce jour Jean-Robert demandait très souvent des nouvelles de Marie à son "grand copain" Alain. Et celui-ci savourait secrètement cette emprise sur ce despote. Mais aujourd'hui Alain avait besoin de lui. Il avait hésité à faire appel à ses services mais ce qu'il allait demander ne le rendrait pas redevable à vie et cela ne porterait donc pas à conséquence.

Ainsi pensait Alain Verneuil, la suite des événements lui prouva qu'il avait eu tort de sous-estimer l'esprit fourbe de son collègue d'études. Pour l'instant il se trouvait assis dans un fauteuil profond et admirait le luxe du salon en attendant Jean-Robert que la femme de chambre était allé quérir. Il lui avait téléphoné une demi-heure auparavant et lorsqu'il lui avait dit : "j'ai un service à te demander", la réponse avait été instantanée : "mais vient immédiatement, je t'attends. La porte du salon s'ouvrit et Jean-Robert de Guiton apparut. Il toisa Alain du haut de son mètre quatre vingt dix, il ne pouvait empêcher un sourire dominateur d'affleurer à ses lèvres et qui teintait son regard d'une lueur inquiétante. Les deux jeunes hommes se serrèrent la main et de Guiton n'oublia pas les règles élémentaires de l'hospitalité :

- Veux-tu boire quelque chose ?
- Non, merci.
- Alors je vais te faire visiter la maison.

Alain s'impatiait mais il devait se plier aux satisfactions que se procurait de Guiton, en faisant durer le plaisir de la soumission. Alain ne pouvait qu'attendre son bon vouloir, il fit donc le tour de la maison. Lorsqu'ils furent revenus au salon de Guiton, sans même connaître la demande d'Alain, posa les termes du marché :

- Quand sortons-nous un soir, ta soeur, toi et moi.

Ce n'était pas la première fois qu'il lui posait cette question et Alain s'était toujours réfugié derrière le refus de sa soeur, aujourd'hui il fallait qu'il se montre plus coopératif mais il n'avait pas l'intention de trop concéder :

- J'en parlerai à Marie, mais je pense que plutôt qu'une invitation à dîner, elle préférerait une journée de ski ensemble.

De Guiton était sportif, mais plutôt du genre salle de gymnastique, musculation et sauna, ce ne devait pas être un dieu du ski et une journée avec lui devrait se traduire par quelques

minutes de remontée mécanique commune suivies de quelques autres minutes de skis ensemble, ensuite une traversée en sous-bois menée à train d'enfer devrait régler le problème de Guiton pour le restant de la journée, on tâcherai de le retrouver le soir pour s'excuser de l'avoir perdu. Mais Jean-Robert n'avait pas l'intention de se montrer dans une discipline qui ne soit pas à son avantage, de plus il subodorait le piège, aussi répliqua-t-il :

- C'est impossible, un problème ligamenteux m'interdit le ski cette année. J'insiste donc pour un dîner ensemble, nous pourrions ensuite aller en boîte. Tous les frais sont à ma charge, bien entendu.

Alain ne voulait pas poursuivre la discussion sur ce sujet, aussi fit-il une vague promesse :

- D'accord, je tâcherai de convaincre Marie.
- C'est très bien, alors fixons une date maintenant, disons le 30 mars.
- C'est une date trop proche, elle ne sera pas encore remise de son accident.
- Son accident, quel accident ?

Zut, zut et merde, il en avait trop dit. Il n'avait pas l'intention de révéler la mésaventure de Marie, mais maintenant il était coincé, il devait en dévoiler un minimum :

- Elle a été prise pour cible par un tireur fou et celui-ci l'a touché à l'épaule. Elle a le bras bandé, il lui est donc impossible de danser dans cet état et elle ne quittera pas ce bandage avant au moins dix à quinze jours.

- Elle est à l'hôpital ?
- Non, elle est chez elle et je vis chez elle en attendant qu'elle se rétablisse.
- Mais pourquoi lui-a-t-on tiré dessus ?
- Je te l'ai dit, le tireur était fou, il a tiré sur elle, mais il aurait tout aussi bien choisi une autre victime, il n'y avait aucune raison particulière pour que ce soit Marie.

Jean-Robert voulut tout savoir, où cela s'était passé, quand, Alain répondait en faisant bien attention de ne rien révéler de l'imbroglio dans lequel ils se trouvaient, sa soeur et lui. Enfin Jean-Robert en vint à l'objet de sa visite :

- Au fait, tu voulais me demander un service.
- Oui, tu sais peut-être que j'effectue quelques reportages pour divers journaux locaux afin de gagner un peu d'argent de poche.
- Non, je ne le savais pas, mais peu importe, continue.
- Le Dauphiné libéré vient de me demander de réaliser une enquête sur les gendarmes spécialisés dans les secours en montagne.
- Et en quoi puis-je t'aider ?

- Il y a quelques semaines, tu m'avais dit pouvoir me pistonner pour effectuer mon service dans cette arme car ton père connaissait personnellement le général commandant la place de Grenoble, pourrait-il intervenir pour me délivrer une autorisation d'enquêter dans la caserne ?

Jean-Robert se rappelait cette forfanterie qui le mettait aujourd'hui dans l'embarras, son père avait bien rencontré le général Buquote lors d'une réception à l'hôtel de ville mais il n'avait aucune relation avec ce militaire, il allait devoir se montrer imagitatif.

- Tu veux cette autorisation pour quand ?
- Aujourd'hui.
- Hein ! Comme tu y vas !

Il réfléchit un moment puis dit à Alain :

- Reste ici, je reviens dans un instant.

Cette histoire était étrange. Il gagna le bureau de son père et appela le chef du personnel du Dauphiné Libéré qui était, lui, un ami de son père. Il sut aussitôt que ce journal n'employait pas de journaliste amateur occasionnel et qu'aucune enquête sur les gendarmes de Grenoble n'était en cours. Jean-Robert savourait à l'avance la jouissance de l'emprise qu'il ne

manquerait pas d'exercer sur ce prétentieux Verneuil, si son flair ne le trompait pas, cette histoire était probablement juste ce qu'il fallait pour, qu'une fois au courant, il n'ait plus qu'à tendre la main pour cueillir la fraîche et tendre Marie. Mais pour cela il lui fallait accéder à la demande du frère tout en se rendant indispensable. Il reprit à son compte la fable énoncée et téléphona à la gendarmerie. Comme il s'y attendait aucune autorisation n'était nécessaire à l'accès aux appartements des gendarmes, ce nigaud de Verneuil aurait pu se renseigner avant de venir le trouver, mais tout était bien mieux ainsi, il n'allait pas critiquer ce qui allait lui permettre de satisfaire un de ces principaux fantasmes du moment. Il retourna dans la salon et annonça :

- C'est arrangé, tu pourras effectuer ton enquête.
- Ai-je besoin d'un laissez passer m'autorisant à pénétrer dans la caserne ?
- Oui, bien sûr.
- Et où dois-je le retirer ?
- Nulle part, il est ici.
- Comment cela ?
- Tu l'as devant toi, c'est moi.
- Je ne comprends pas.
- Tu es autorisé à enquêter chez les gendarmes mais je dois t'accompagner, c'est la seule condition à ton admission dans les lieux.
- Ah !

Cette onomatopée fut la seule réponse d'Alain Verneuil? Cette coopération ne le réjouissait pas, il tenta de dissuader de Guiton :

- Tu ne vas pas rester avec moi tout le temps de l'enquête ?
- Si.
- Mais cela risque de durer plusieurs jours.
- Ce n'est pas grave, je t'aiderai. Cela tombe bien je ne savais pas quoi faire de ma semaine de vacances.
- De plus je travaillerai surtout le soir, pour être sûr de trouver les gens chez eux.
- Aucune importance, je suis un homme de la nuit. Et puis tu n'as pas le choix, c'est la condition unique mais indispensable à la réalisation de ton travail.
- Mais comment se fait-il que toi, tu puisses entrer ?
- Le général auquel je viens de téléphoner a donné des consignes pour autoriser ton enquête mais comme il ne tient pas à ce que n'importe qui puisse s'introduire dans la caserne et qu'il ne va pas te recevoir ou faire une enquête de moralité sur toi, il ne m'a accordé cette autorisation qu'à la seule condition d'assister aux entretiens. Tu vois je me dévoue pour t'aider. On commence dès ce soir, d'accord ?

Coincé ! Alain était coincé ! comment dans ces conditions contacter Calone après chaque rencontre. Tandis qu'il tachait d'échafauder un plan empêchant de Guiton d'assister à ses conversations mystérieuses, celui-ci se délectait de l'embarras dans lequel il plongeait son débiteur. Il n'interrompit pas les réflexions du journaliste en herbe et pour meubler le silence qui s'instaurait il mit un disque sur la platine de la chaîne hifi.

La musique envahit la pièce et obligea bientôt Alain à mettre un terme à sa méditation. Il réfléchirait plus calmement cet après midi. Il s'approcha de Guiton qui était resté près du meuble contenant les divers appareils à musique et s'apprêtait à prendre congé lorsque ce qui arriva résolut tous ses problèmes tout en le plongeant dans le plus profond désarroi. Bien que le disque continua de tourner, la musique s'était tu. Jean-Robert s'apprêtait à rechercher la cause de ce silence mais il n'en eut pas le temps, une voix sèche et dominatrice s'adressait à lui :

- De Guiton ?

La surprise l'empêcha de répondre, il se tourna vers Alain qui lui aussi, affichait la surprise, mais ce qui le surprenait n'était pas l'appel en lui-même, mais c'était d'entendre Calone, ici, en présence de Jean-Robert. La voix se fit de nouveau entendre, Calone devant le mutisme de l'interpellé s'adressa à Alain :

- Verneuil ?

- Oui.

La surprise de Guiton s'accrut en voyant la conversation s'établir avec son voisin.

- Verneuil, vous allez expliquer dans le détail les circonstances exactes de notre rencontre et de notre association. Faites le maintenant, je vous écoute, je prendrai la parole ensuite.

Alain Verneuil hésitait. Il entrevoyait déjà avec angoisse la collaboration entre Calone et de Guiton. Il s'imaginait sans effort les ravages issus de la réunion de ces deux cerveaux maléfiques. Et c'est lui qui était la cause de leur rencontre.

Il ne fallait absolument pas que cette explication ait lieu.

- Alain Verneuil, ça vient ?

- Allez vous faire foutre.

Il venait de décider qu'il ne contribuerait pas davantage à ces louches machinations. Mais il regretta aussitôt sa décision, l'arme de Calone le frappa encore plus durement que la première fois. La douleur qui lui traversa la tête fut si violente qu'il en perdit l'équilibre et s'effondra aux pieds de Guiton qui ne comprenait rien aux événements mais qui commençait à entrevoir le parti qu'il pouvait tirer de cet acoquinement.

- Commencez immédiatement ou je recommence.

Alain encore sous l'emprise de la douleur se leva péniblement, il allait gagner un fauteuil mais Calone l'en empêcha:

- Restez près de la chaîne, si vous voulez vous asseoir, prenez une chaise.

Alain fit comme il disait et raconta à Jean-Robert de Guiton l'extraordinaire aventure qui l'avait conduit chez lui aujourd'hui. L'autre écouta sans un mot, sans interrompre une seule fois le récit. Lorsqu'Alain eut terminé, Calone enchaîna aussitôt :

- Guiton, votre idée d'accompagner Verneuil est excellente, je sens que nous pourrons faire du travail efficace ensemble. Fixez un rendez-vous avec Verneuil pour commencer votre investigation chez les gendarmes, ensuite renvoyez ce pleutre chez lui. Ensuite revenez près de cet appareil nous avons encore à parler tous les deux. Ah j'allais oublier, avant de vous quitter, serrez vous la main.

Les deux jeunes hommes se regardèrent, les yeux de l'un exprimant la satisfaction narquoise et la curiosité malsaine, les yeux de l'autre reflétant une profonde détresse, Jean-Robert tendit la main, il était déjà, avant même de savoir ce que l'on attendait de lui, en pleine possession de son rôle.

- Ne t'inquiète pas, tu vas voir on va vous sortir de là ta soeur et toi. Je t'attends ici à dix huit heures. Salut.

Il prit la main qu'Alain ne lui tendait pas et la serra énergiquement. Alain s'éloigna, il était désormais à la merci de deux tyrans et ne voyait pas comment se soustraire à leur domination.

CHAPITRE XVIII

Tandis qu'Alain Verneuil, impuissant face aux forces du mal qui le dominaient, errait dans les rues de Grenoble, incapable de regagner le studio et d'annoncer à Marie la détérioration de leur situation, Paul et Bernard, attentifs, écoutaient Brice qui débutait l'explication tant attendue :

- Il est difficile de raconter notre histoire sans dire qui nous sommes, mais si l'histoire est simple et facilement compréhensible, car il s'agit d'une rivalité entre deux clans, rivalité qui se traduit aujourd'hui par une guerre sans merci dont la conclusion ne pourra être que la capitulation sans condition de l'une ou l'autre des parties opposées, dire qui nous sommes est beaucoup plus difficile et j'aurai aimé pouvoir garder cette révélation pour la fin car je crains qu'elle ne jette un tel trouble dans vos esprits que vous ne soyez plus réceptifs à la suite. Je vais tâcher d'être persuasif tout en conservant le fil naturel du récit. Bien que vous ne soyez pas des scientifiques vos lectures vous ouvrent souvent les portes de l'extraordinaire. Ce qui, hier, vous paraissait impossible devient réalité aujourd'hui et ce qui aujourd'hui vous semble extravagant sera demain une banalité. Vous deux, Bernard et Paul allez faire, un pas gigantesque dans ce domaine, un pas bien plus grand que celui d'Amstrong le 21 juillet 1969. Vous Paul, et vous Bernard, avez été les deux premiers hommes à être contacté par "autre chose".

Brice s'arrêta, laissant les deux amis digérer leur ébahissement. Parmi les nombreuses hypothèses échafaudées par Paul, l'appartenance de Brice à une autre planète, à un autre monde, l'avait un moment séduit mais s'il admettait facilement la présence d'autres intelligences dans l'univers il n'était pas encore préparé à une rencontre du troisième type. Il avait écarté cette possibilité en condamnant son imagination trop fertile, et voilà que, s'il en croyait son interlocuteur, elle se révélait être la vérité, effectivement il lui faudrait un certain temps pour s'y habituer. Il regarda Bernard, celui-ci devait suivre un raisonnement identique et à voir sa mine effarée Paul éclata de rire. Bernard le dévisagea sans comprendre l'hilarité de son ami, car si lui aussi avait quelquefois dévié vers des explications irréalistes du phénomène Brice, son esprit cartésien à la rigueur paysanne n'était pas disposé à s'accommoder d'une telle explication. Brice semblant deviner le désordre qu'il avait causé dans l'esprit des deux compères, interrompit leur délire intellectuel :

- J'ai dit "autre chose", je n'ai pas dit "extra terrestres" mais je pense que la démarche est bonne. Si vous pouvez vous même arriver à trouver qui je suis en analysant ce que je peux faire ou savoir il vous sera sans doute plus facile d'en accepter la conclusion. Voulez-vous essayer, surtout vous Bernard que je sens le moins réceptif.

Paul acquiesça aussitôt, Bernard bougonna sans qu'on puisse savoir si cela correspondait à un consentement ou à un refus. Paul agacé par le septicisme de son ami renouvela la demande de leur mystérieux correspondant :

- Cela te convient ou pas ?

- Doucement, doucement, ne me brusque pas, comment veux-tu que j'avale de tels boniments en si peu de temps. Il y a encore trois jours j'étais animateur dans un hôtel de vacances, j'avais une amie que j'aimais et qui m'aimait, je n'avais ni certitudes, ni incertitudes, les grandes pensées qui me traversaient la tête n'avaient pour thème que Claudine, mon travail, le ski, la montagne. Et j'étais très heureux comme cela. Comme l'a dit Brice tout à l'heure, il est vrai que je suis curieux, mais j'accepte de m'étonner du concret, du palpable et j'ai beaucoup de mal à classer Brice,

avec ses préoccupations, ses propos, ses façons toutes humaines, dans les "autres choses". Pour moi Bergman est bien plus un extra terrestre que Brice, car Brice il y a encore quelques instants je le comprenais.

- Tu devrais boire un coup et ne plus extrapoler sur les paroles de notre ami. Acceptons sa proposition et laissons nous guider là où il veut nous mener. Lorsque nous aurons atteint le terme du voyage, libre à nous de reprendre notre liberté d'interprétation et d'accepter ou de refuser les conclusions de nos réflexions

- Tu as raison, mais avançons lentement, que ma pensée indolente se laisse pénétrer doucement des déclarations révolutionnaires que je pressents.

Brice, sentant l'atmosphère se détendre à mesure que la méfiance de Bernard se dissipait reprit l'initiative :

- Voulez-vous que nous commençons ? Bernard qu'avez vous noté d'inhabituel dans nos rapports et dans mes interventions ?

- Déjà cette façon de communiquer. Pourquoi ne vous montrez vous pas ?

- Vous abordez directement le fond du problème, je préfère que vous me reposiez cette question plus tard.

- Si en plus je dois deviner l'ordre dans lequel les questions doivent être posées, nous ne sommes pas au bout de nos peines.

- Ne vous fachez pas, je fais de gros efforts pédagogiques.

- On dirait que vous nous prenez pour des enfants ?

- Oui, un peu c'est vrai. Mais il est indispensable que vous ne méliez pas votre amour propre à cette découverte, sinon nous n'aboutirons pas. Beaucoup de ce que je vais dire va vous vexer ou vous blesser, je n'y peux rien. Si j'agissais autrement je ne vous livrerais que des demi vérités, ce qui serait donc des demi mensonges. La vérité entière ne peut être obtenue qu'au prix d'une certaine humiliation, ce qui n'est que la conséquence de vos imperfections.

- Là, ça va trop vite, expliquez moi cela plus en détail.

- Tout va se résoudre au fur et à mesure de votre découverte.

- Vous ne répondez à aucune de mes questions, comment voulez-vous que je comprenne quoi que ce soit à vos élucubrations ?

Paul écoutait sans parler depuis un long moment, mais l'excitation de son ami l'obligea à intervenir :

- Bernard calme toi. Si tu contestes sans cesse les propos de Brice nous n'avancerons pas.

- Bon je me tais, débrouillez-vous entre intellectuels.

- Ne dramatise pas. Moi aussi j'ai envie de comprendre, moi aussi je saisis mal le message que cherche à diffuser Brice, moi aussi ma patience est mise à rude épreuve mais je pense que Brice lui même éprouve quelques difficultés à nous transmettre la substance de sa vérité.

- Tu as raison mais je me sens fébrile, je ne peux m'empêcher d'avoir des réactions épidermiques. J'ai du boire trop de café ce matin. Il vaudrait mieux que tu avances seul dans cette jungle, j'essaierai de suivre et si je suis distancé j'appellerai au secours.

- D'accord, mais tu peux mettre tes complexes au placard, je n'avance pas plus vite que toi sur le chemin de la lumière.

- Vous avez vu juste Paul en disant que j'éprouvai quelques difficultés à vous guider sur ce chemin, je vais encore crispier notre ami Bernard en vous disant que vous en comprendrez bientôt les raisons. Si vous le voulez bien continuons notre jeu des questions réponses.

- Bien, j'élude donc la question de votre présence mais peut-être pouvez-vous nous dire comment vous pouvez nous parler par l'intermédiaire d'un transistor ?
- A cela rien de bien extraordinaire, un bon électronicien peut réaliser cet exploit en quelques minutes.
- Et la réception ?
- La réponse est là, beaucoup plus ardue. Disons que je vous entends directement.
- Vous voulez dire que vous entendez ma voix ?
- Oui et non. Je l'entends grâce à un artifice technique, mais celui-ci est indépendant du poste.
- Donc il y a dans cette pièce un micro ou un système équivalent qui vous retransmet nos paroles ?
- Oui, mais ce système n'est pas localisé dans la pièce sinon il me faudrait deviner chacune de vos destinations pour pouvoir garder le contact.

Paul resta un instant perplexe mais ce fut Bernard qui trouva la solution :

- Nous avons ce dispositif sur nous ?
- Oui, Bernard, vous avez vu juste bien que votre localisation n'est pas encore assez précise mais passons sur ce sujet nous y reviendrons bientôt si vous le voulez bien. Il serait plus intéressant maintenant que vous cerniez mon personnage. Comment me voyez-vous ?

Paul reprit la parole :

- Je pense avoir imaginé un grand nombre de possibilité. Je vous ai vu policier, agent secret ou espion ce qui revient au même, scientifique de haut niveau tentant des expériences inédites, intelligence supérieure régnant secrètement sur le monde, membre d'une secte de science occulte, réincarnation de nos ancêtres ou au contraire homme du futur redescendant le temps et aussi être venu d'un autre monde. J'ai écarté beaucoup de ces solutions mais vos révélations inversent les tendances et maintenant j'écarterai plus volontiers mes quasi certitudes d'hier au profit des idées farfelues. Mais laquelle choisir, dans ce contexte, toutes sont plausibles. Ne pouvez-vous pas m'aiguiller un peu ?
- Aucune de vos probabilités n'est la bonne, mais plusieurs ensembles se rapprochent de la vérité, bien que vous puissiez éliminer l'ésotérisme et le mystique.
- Je ne retiens donc que l'appartenance à une secte d'êtres dotés d'une intelligence supérieure dont l'existence serait inconnue au commun des mortels.
- Nous sommes effectivement dotés d'une intelligence non pas supérieure, mais différente et plus évoluée. Il ne fait aucun doute qu'un jour, si la sagesse vous gagne, vous parviendrez à ce stade, malheureusement aujourd'hui vous n'en prenez pas le chemin.
- Nous avons donc résolu le problème posé, Bernard se sentait rassuré sur son ouverture d'esprit.
- Non, il reste à découvrir le moins évident mais cela je vais vous le livrer car il vous serait impossible de l'envisager rapidement.
- Vous avez l'art de jouer avec nos nerfs, Paul supporte assez bien ces mystères à tiroir, pour ma part je trouve ce jeu débile. N'auriez-vous pas pu nous annoncer cela sans ambages ?
- Et que diriez vous si je vous annonçai que bien que n'étant pas des "visiteurs venus d'une autre planète" nous ne sommes pas non plus des humains.
- Mais qui êtes vous, cessez de vous foutre de notre gueule.
- Je vous l'ai déjà dit nous sommes "autre chose".
- Quoi des animaux surdoués ?

- Non, autre chose.
- Des plantes intelligentes ?
- Non autre chose. Autre chose dont je ne vous donnerai aucune description car nous ne sommes comparables à rien de ce que vous pourriez imaginer. Mais nous touchons au but et je peux maintenant vous parler de notre taille, là est la grande révélation, nous sommes des infiniments petits, notre monde entier est invisible même pour le plus puissant de vos microscopes.

Paul et Bernard ne savaient quoi dire. Les seules paroles que Paul pu prononcer lorsque sa stupeur fut passée furent :

- C'est impossible !
- C'est bien un des termes dont je vous avais prédit l'utilisation. Qu'auriez vous fait si je vous avais dit cela d'entrée. Vous m'auriez rit au nez et traité de fou. Nous aurions perdu le contact, définitivement peut-être, suffisamment en tous cas pour perdre bien plus de temps que pour cette explication décousue.
- Je ne pense pas que la longue entrée en matière qui nous à tant fait languir change quoi que ce soit à ce que nous pensons en ce moment Bernard et moi. Vous nous menez en bateau depuis le début, je ne trouve pas quelles sont vos motivations mais il est évident que vous vous moquez de nous. Quel jeu jouez vous ? Quel rapport avez vous avec les gens qui tentent de m'assassiner, que devient Marie Verneuil dans tout cela. Arrêtez de nous torturer avec vos plaisanterie stupides....

Brice l'interrompit brutalement :

- Paul, calmez vous. J'avais prévu cette réaction et je pourrai, si vous désirez poursuivre cette conversation vous expliquez pourquoi vous êtes mêlés à cette histoire, vous, Marie, Bernard et certains autres mais pour l'instant je ne plaisante pas. La seule vraie preuve que je puisse vous fournir c'est que, où que vous soyez, je suis capable de vous entendre, si vous parlez.
- Ce qui veut dire que vous êtes sur moi ?
- Non pas sur vous, DANS vous.
- Comment ça DANS ?
- Je vis dans votre organisme ainsi que bon nombre des individus, vous me permettez cette appellation, de mon espèce. C'était ma dernière surprise, tout le reste n'est plus que détail, vous connaissez maintenant le principal.

Et bien heureusement, pensait Paul car sinon sa tête aurait explosée. Comment envisager que des choses intelligentes pouvaient vivre en lui, à l'intérieur de son propre corps. Non, ce devait être lui qui devenait fou, aucun être raisonnable ne pouvait conter des histoires pareilles. Il délirait sûrement et Bernard avec lui, ou peut-être Bernard faisait-il partie intégrante de son cauchemar. A propos il était calmé celui-là, il ne bougeait plus, ses yeux étaient ronds comme des billes, son regard fixait on ne sait quel zombi à quelques millimètres ou à des dizaines de kilomètres de lui, il était K.O. debout. Paul se força à réfléchir calmement. Il y avait effectivement des affirmations troublantes dans ce qu'avancait Brice et notamment à la façon dont se déroulait leur conversation. Son scepticisme aurait pu décroître si son imagination avait pu s'adapter à la dimension qui lui était présentée : un monde entier dans un espace plus petit qu'un atome ! Brice avait du sentir ce fléchissement car il argumenta :

- Vous autres, humains, lorsque vous pensez à des êtres intelligents venus d'ailleurs, vous levez le nez vers les étoiles. La notion d'infini, bien que correctement interprétée dans vos résolutions mathématiques, n'est pas clairement ancrée dans vos crânes. Et ceux qui sont le plus avancés, ceux qui ont conscience de cet infini ne lui trouve qu'un sens : l'infiniment grand. Et pourtant l'infiniment petit existe de la même

façon. Vous n'êtes pas le point de départ d'une immensité, vous en êtes le centre. Je dis "centre" pour employer un terme qui vous est familier mais cela n'a aucun sens car l'infini n'a pas plus de centre qu'il n'a de droite ou de gauche. J'essaie simplement de vous faire comprendre que cet univers sans fin que vous découvrez en levant les yeux au ciel à son équivalent dans l'immensément petit. Vos chercheurs ont longtemps cru que l'atome était le plus petit élément, puis ils ont découvert un noyau et des électrons gravitant autour, ce noyau étant lui même composé de protons et de neutrons. Et demain vous trouverez plus petits encore et cela sans fin. Un jour donc vous nous trouverez, vous nous verrez tels que nous sommes. Mais ce jour est encore loin.

Paul disait :

- Comment croire une chose pareille ?

Brice répondait :

- Savez vous combien d'organismes vivants vous pouvez compter aujourd'hui sur une brosse à dents en exercice ?

Paul n'en avait pas la moindre idée :

- Non, je ne sais pas.

- Quinze millions, et ce n'est pas moi qui le dit mais un livre bien de chez vous qui s'appelle le Quid et qui cite d'autres exemples de ce genre dont je ne vois pas vraiment l'utilité pratique. Ce chiffre doit déjà vous paraître exorbitant mais pensez à ce qu'aurait dit votre grand-père si on lui avait annoncé cela il y a soixante ans. N'aurait-il pas eu la même réaction que celle que vous connaissez aujourd'hui ?

- Je veux bien admettre l'infiniment petit comme j'admets l'infiniment grand, ce n'est pas l'objet majeur de ma préoccupation. Ce que j'imagine moins bien, c'est vous.

- Admettez que l'intelligence extra-terrestre est évidente, ceux qui récusent cette idée aujourd'hui sont des aveugles bornés. Mais votre orgueil vous pousse à tout supposer à votre image, voyez la représentation que vous faites des dieux ou des extra-terrestres. Vous ne voulez pas imaginer qu'il existe des planètes des milliards de fois plus grandes que la vôtre et que ceux qui les habitent, ne distingueraient pas votre planète à l'oeil nu, s'ils avaient votre morphologie. Et ce qui est vrai dans un sens, l'est dans l'autre, plus vous trouverez grand, plus vous trouverez petit. Mais je pense qu'il est temps pour vous de reprendre votre souffle. Sortez un peu, aérez vous, restaurez-vous. Nous reprendrons cette conversation lorsque vous aurez un peu assimilé ce fantastique moment que vous venez de vivre et dont vous ne mesurez pas encore la portée.

- Vous avez raison, nous allons faire un tour à l'extérieur tu viens Bernard ?

- Quoi, tu m'as parlé ?

- Oui, je sors. Est-ce que tu viens avec moi ?

- Oui. Où va-t-on ?

- A la table d'orientation. A tout à l'heure Brice.

- Non pas à tout à l'heure, vous oubliez que partout où vous êtes, je suis. Je pars donc faire un tour avec vous.

Paul éteignit le poste et se leva imité par Bernard. Ils sortirent. Au lieu de se diriger à gauche, vers la table d'orientation, Paul partait à droite, Bernard allait lui faire remarquer quand Paul le tira par la manche et lui fit signe de se taire. Bernard suivit sans comprendre. Ils traversèrent la petite place dont le centre était occupé par le bâtiment du syndicat d'initiative puis prirent à gauche en direction du tremplin de saut, perché dans les bois à quelques centaines de mètres plus loin. C'était le but de la marche de Paul. Arrivé près de ce monument de béton, Paul se dirigea vers la petite porte qui donnait accès aux stalles de

départ, elle était ouverte. Ils grimpèrent en haut du bâtiment. De là ils dominaient les alentours. Seuls le Moucherotte, le sommet le plus proche et les Trois Pucelles, pic rocheux à trois têtes qui surplombait le village, se dressaient au dessus d'eux. Paul prit la parole doucement, il chuchotait :

- Si Brice entend ce que nous disons en ce moment nous allons être obligés de croire à cette histoire.
- Non Paul, tu oublies une des premières hypothèse que nous avons émises, si nous avons un micro sur nous, caché dans un bouton ou dans une chaussure, cela n'aurait rien d'étonnant.
- C'est une solution possible, et bien déshabillons nous.
- Tu es fou, tu as consulté le thermomètre avant de partir ?
- Ne discute pas, c'est la seule façon que nous ayons de vérifier les dire de Brice. Rentrons dans la montée d'escalier et laissons là nos affaires. Nous reviendrons ensuite sur la plate-forme de départ et nous échangerons quelques propos que nous demanderons à Brice de nous répéter dès que nous serons revenus.

Ils firent comme Paul avait dit et se retrouvèrent bientôt, nus comme des vers, les pieds dans la neige au sommet du tremplin de ski. Bernard tremblait :

- Dépêche toi, je n'ai pas envie d'attraper la crève, et puis il y a du monde en bas, si on nous voit ici dans cette tenue, on nous embarque à l'asile.
- Il faut trouver quelque chose de plus original à dire, il faudrait nous souvenir d'un vers de poème ou de chanson, ou une phrase célèbre, allez creuse toi les méninges.

Bernard avait le cerveau gelé. Paul cherchait. Une phrase de Voltaire lui venait mais il n'arrivait plus à en formuler la syntaxe exacte, ce devait être à peu près ceci : "la grandeur de l'intelligence humaine, c'est d'admettre l'incompréhensible quand l'existence de cet incompréhensible est prouvé. Il murmura sa trouvaille à Bernard qui acquiesça en claquant des dents.

- C'est très bien, maintenant on rentre.

Ils regagnèrent la cage d'escalier et se rhabillèrent.

Arrivés dans la maison, Bernard s'activa à allumer un feu dans la cheminée pendant que Paul préparait le déjeuner. Quelques minutes plus tard, installés près de l'âtre où crépitaient d'énormes bûches de hêtres, ils savouraient un potage aux légumes. Lorsque le repas fut terminé, ils allumèrent le poste et se replacèrent face à la cheminée où ronflait maintenant un feu d'enfer. Brice ne se manifesta que lorsqu'ils furent confortablement vautreés dans les larges fauteuils aux accoudoirs noircis par des années de côtoiement du foyer.

- Je vois, Paul, que votre réflexion incline dans le bon sens. La phrase que vous voulez m'entendre répéter veut-elle dire que vous êtes prêt, maintenant, à admettre notre existence ?
- Dans un sens j'y crois, mais je me dis que si je lisais cette histoire, je réagirais comme la grande majorité des gens sensés et équilibrés, je hausserais les épaules et chercherais une explication plus rationnelle.
- Maintenant que vous êtes un peu plus réceptif, nous pouvons aborder le problème différemment : quel intérêt pourrai-je avoir à vous raconter une telle fable, pourquoi dépenserai-je tant d'énergie à vous convaincre ?
- Effectivement, je ne vois aucune raison, mais est-ce bien suffisant pour me prouver la véracité de vos dires ?
- Non bien sûr, je peux tenter un autre arrangement : avant ce jour avez vous pensé que des êtres d'un autre monde pourraient vous contacter ?

- Oui, bien sûr, comment pourrais-je penser le contraire quand les responsables de la NASA place des messages dans les engins qui sont appelés à quitter notre système solaire.

- Et avez-vous jamais espéré être, vous, contacté par ces êtres ?

- Si bien sûr, j'y ai songé quelquefois en lisant des revues scientifiques ou des romans de science fiction, mais cela ne faisait pas partie de mes principales préoccupations, j'avais bien d'autres centres d'intérêts.

- Donc pour vous, cela devait se produire, c'était irrémédiable.

- Oui.

- Alors pourquoi pas aujourd'hui, pourquoi pas vous ? Y-a-t-il la moindre raison qui vous empêche, vous, Paul Gallois, d'être contacté par des êtres venus d'ailleurs.

Paul ne répondit pas et resta songeur. Quant à Bernard, le changement du ton de Brice, sa façon nouvelle de présenter l'extraordinaire, la simplicité de ses paroles, le rendait à sa nature conciliante. Il n'avait plus l'impression d'être pris pour un imbécile ce qui n'altérait plus sa capacité de raisonnement.

Autant il était rétif ce matin, autant il acceptait maintenant les explications de Brice sans réserve. Pourtant depuis quelques instants une question le tracassait. Voyant Paul plongé dans une méditation profonde, il interrogea Brice :

- Je pense que vous allez nous donner quelques détails supplémentaires sur votre vie, vos origines, votre évolution, mais avant cela j'aimerais éclaircir un point. Vous, Brice, êtes donc installé je ne sais où dans le corps da Paul ?

- Oui.

- Vous êtes nombreux à habiter là ?

- Non, seulement une dizaine, mais nous pourrions être bien plus.

- Et moi, suis-je l'hôte d'un ou de plusieurs des vôtres ?

- Oui, bien sûr, rappelez-vous ce que vous avez entendu ce matin, vous avez dit vous même à Paul que vous n'aviez pas reconnu ma voix.

- C'est exact.

- C'est tout simplement parce que ce n'était pas moi qui vous appelait mais un de ceux que vous abritez.

- Et tous les humains sont ainsi occupés par vos semblables ?

- Non, nous sélectionnons très sévèrement nos hôtes. Mais je pense qu'il vaut mieux que je vous raconte notre histoire depuis son origine maintenant que vous admettez notre existence. Etes vous prêts à m'écouter.

- Nous le sommes.

CHAPITRE XIX

Il était dix huit heures trente et Alain Verneuil sonnait à la porte de la villa de Jean-Robert de Guiton. La femme de chambre vint ouvrir mais il n'eut pas besoin d'entrer le jeune bellâtre l'attendait et le rejoignit sur la pas de la porte. Il n'avait pas encore ouvert la bouche qu'Alain savait déjà, à son regard froid et dominateur, à son allure hautaine, qu'il avait en face de lui tout à la fois un maître et un ennemi. Ses premières paroles confirmèrent cette pénible impression :

- Nous avons eu une très intéressante conversation avec notre ami commun. Il semble que tu sois assez peu coopératif à la grande entreprise de Calone ?
- T'a-t-il dit quel moyen il employait pour mener cette entreprise à bien ?
- Oui, bien sûr.
- Et tu consens à le suivre ?
- On a rien sans rien et les quelques incidents qui ont ponctué son parcours sont sans importance comparés à la grandeur de son objectif.
- Mais parmi ces incidents, comme tu dis, il y a des meurtres !
- Et alors, de tout temps les grandes réalisations ont nécessité des sacrifices humains, l'important est d'être du côté de ceux qui sacrifient, pas de celui des sacrifiés. Tu pourrais être avec ceux qui dirigent mais ton attitude froisse Calone et le fâche, nous avons besoin de toi pour l'instant, c'est ce qui te sauve mais cela ne durera pas très longtemps. Tu aurais donc intérêt à faire un gros effort de compréhension si tu ne veux pas basculer dans le camp des sujets encombrants.

Les menaces n'étaient pas voilées, Alain voyait le piège se refermer. La domination de Calone par de Guiton interposé était quasi totale. Une seule chose pouvait peut être encore échapper à leur contrôle, la domination de Marie. Comme il regrettait de n'avoir pas suivi son premier élan et d'avoir conduit sa soeur en un endroit sûr, au lieu de cela, il en avait parlé à Calone et avait suivi ses ordres, quel idiot il faisait. Il devait absolument la contacter, lui dire de fuir, de se cacher mais quand pourrait-il le faire avec ce cerbère qui avait acquis en si peu de temps la confiance du monstre. De Guiton le sortit brutalement de ses réflexions :

- Allons-y maintenant. Il faut que nous ayons visités l'ensemble des flics avant demain soir. Ton histoire d'enquête n'était pas si mal, tu te présenteras comme enquêteur mais il est inutile de t'étendre. Ton enquête ne comporte qu'une question "quelle est la voiture que vous préférez". Cela suffit amplement. Note la réponse et surtout tu serres la main du poulet en le quittant.

Alain ne répondit pas.

- A propos, le service que tu me demandais ce matin était inutile, les gendarmes ne sont pas parqués dans des casernes comme les simples bidasses et leur habitation est accessible à n'importe quel représentant tout comme un citoyen ordinaire. Il est heureux que tu aies ignoré ce détail, sinon nous ne ferions pas équipe ce soir, cela aurait été dommage, tu ne trouves pas ?

Lui casser la gueule, Alain ne pensait plus qu'à cela, lui enfoncer le poing au milieu de la figure assez fort pour que le nez éclate, que les dents jaillissent hors de leurs alvéoles, que la langue, coincée entre les deux maxillaires, soit sectionnée nette, que le sang afflue dans cette bouche venimeuse.

- Qu'est-ce que tu attends, tu arrives ou il faut que je te traîne.

C'était un rêve, rêve d'espoir des opprimés prêts à saisir la moindre chance de faire ployer le joug qui les écrase. Il suivit son gardien jusqu'à la voiture de celui-ci garée devant l'entrée de la maison.

Alain aimait les bolides, et, dans d'autres circonstances, il aurait apprécié une promenade en Porche, mais aujourd'hui, l'étalage d'un tel luxe chez ce salopard aviva son envie de se battre, il sentait monter en lui des désirs de meurtre. Il n'eut pas le temps d'exécuter ce besoin, ils étaient arrivés.

Effectivement, l'accès aux appartements des gendarmes était libre. Quelle bêtise, Alain avait forgé seul les chaînes qui le maintenaient prisonnier. L'autre, le geôlier, était déjà sorti de sa splendide automobile, il avait fermé la porte de son côté, avait fait le tour de la voiture et attendait du côté passager, en tapotant sur le toit. Alain ouvrit sa portière et s'extirpa du véhicule, laissant de Guiton fermer la porte, maigre vengeance.

Il avança vers la bâtiment, qu'allait-il y faire, que lui importait tout ce fatras. Il avait envie de s'asseoir là, sur le trottoir et de ne plus s'inquiéter de rien, peu importe les Calone, les de Guiton, qu'ils aillent au diable. Il fit comme il pensait : il s'assit sur une marche de l'immeuble, bien décidé à n'en plus bouger. Jean-Robert de Guiton le rejoignit et lui tapa sur l'épaule :

- Allez mon grand, au boulot.
- Non.
- Comment non ?
- Je ne bouge plus, débrouille toi.
- Ne fais pas l'enfant, plus vite nous aurons terminé cette corvée, plus vite tu seras débarrassé, plus vite tu pourras retrouver ta vie petite vie mesquine et pénarde.
- Non.
- Ecoute, je me suis montré compréhensif jusqu'à maintenant mais si tu m'agaces, je vais me fâcher, tu sais que notre ami Calone dispose de quelques moyens persuasifs. Lève toi et au travail.

Alain ne répondit pas, il était fatigué, exténué, plus rien n'avait d'importance, que ces tortionnaires fassent ce qu'ils veulent, il n'en avait cure. De Guiton s'approcha de lui et lui posa la main sur la tête.

- Ne m'oblige pas à utiliser des moyens qui seraient contraire à mes plans initiaux, car si tu sembles ne plus craindre pour toi, je pense que tu es encore suffisamment sensible au sort de ta soeur. Elle est en mon pouvoir elle aussi, je peux en faire ce que je veux, si tu vois ce que je veux dire, il ne dépend que de toi qu'il ne lui arrive rien de fâcheux. Allez debout !

Et en disant cela il saisit les cheveux du jeune homme effondré à pleine poignée et tira jusqu'à ce qu'il réagisse. Et quelle réaction, à l'évocation de Marie l'apathie d'Alain se transforma en une fraction de seconde en rage explosive. Il se leva d'un bond et lança son poing de toute la force de sa haine en direction de la face du hideux démon. Mais celui-ci avait anticipé il s'écarta pour laisser passer le coup qui lui était destiné. Avant qu'Alain ait pu se ressaisir, de Guiton lui avait immobilisé l'autre bras derrière le dos, empêchant tout autre mouvement d'humeur. Il éclata alors d'un grand rire mais ses propos démentirent la gaieté affichée :

- Verneuil, si tu recommences un coup comme cela, je te promets que toi et ta garce de frangine allez regretter longtemps et profondément tes conneries. Tu n'as pas d'alternative, ton seul devoir est l'obéissance pleine et entière. Si tu n'avais pas été aussi con, Calone aurait pu te donner les pouvoirs qu'il m'a transmis aujourd'hui. Ta bêtise t'a faite passer à côté d'un pouvoir immense, insensé et cette puissance est mieux gérée maintenant. Il n'y a plus qu'un seul obstacle sur notre route et nous avons besoin

de toi pour balayer cette gêne et vite. Tout sera fait pour que tu te plies à nos exigences, et tu exécuteras nos ordres sans discussion, tu ne voudrais quand même pas que la jolie petite gueule de ta soeur soit transformée en bouillie sanglante, que ses petits seins bien ronds soient percés de clous, brûlés au chalumeau, que ses mains délicates ne soient brisées à coup de marteau, et je te passe les détails de nos autres réjouissances ! eh, il degueule le petit Verneuil, il a l'estomac délicat, c'est une preuve de compréhension. Je suis content de moi, le message est bien passé. Je pense que nous allons enfin pouvoir commencer.

Alain s'appuya à un arbre proche, de Guiton l'avait libéré, il avait lâché son bras et libéré son esprit de la peur poltronne.

Maintenant il ressentait les bienfaits de l'effroi, il ne se laisserait pas facilement conduire à l'abattoir, il avait les pieds et les mains liés mais il pensait, il avait retrouvé cette faculté annihilée par ses premières craintes. En ce moment il repensait à son père, prisonnier des nazis, il s'était échappé cinq fois des camps ou des forteresses où il était enfermé. Lorsqu'il ne préparait pas lui-même une évasion, il aidait les autres à s'enfuir. Lorsqu'on l'obligeait à travailler, il sabotait,

volait, tuait peut-être. Et tout cela malgré les tortures infligées à chaque reprise. Ces images, rapportées par de nombreux amis de captivité, redonnaient du courage à Alain. Qu'avait-il en face de lui en ce moment, sinon un tortionnaire nazi. Il n'attaquerait plus de front mais attendrait le moment propice, il ne foncerait plus bêtement mais mijoterait soigneusement sa vengeance. Et lorsqu'il serait prêt, il frapperait, fort. Pour l'instant, il n'avait pas le choix, il lui fallait obéir mais dès qu'il aurait quitté de Guiton, il emmènerait Marie, loin, hors de portée, et là il aurait les mains libres.

Le premier interviewé était un petit sec, plein de tics, il aimait les Citroën. La poignée de main fut cordiale mais inefficace et Alain raya le nom de Louis Senfeud. Le second, grand moustachu rêvait d'une Ferrari, il n'en aurait jamais, il le savait mais il en rêvait, peut-être qu'avec le loto.... Alain pu rayer Jean Pierre Mellarie, il raya aussi Jean Focherot qui préférait les Peugeot dans leur ensemble, Charles Sonnorb qui avait une mustang - comment avait-il pu se l'offrir avec une paye de gendarme ? Jean Blivoux qui était enchanté de sa deux chevaux et enfin le sixième et dernier qu'ils purent joindre ce soir là, Bertrand Briel, amoureux des D.S., lui aussi. Beaucoup étaient absents et Alain du, une fois de plus affronter violemment de Guiton pour que celui-ci consentisse à interrompre leurs investigations, il était vingt deux heures. Ils retournèrent près de la Porche et de Guiton ouvrit la portière du passager. Alain négligea cette offre de le raccompagner et pris à pied la direction du centre de Grenoble. Mais il n'avait pas fait cinq mètres que Jean-Robert le héra :

- Ne t'en va pas, nous rentrons ensemble.

Ce n'était pas une offre, c'était un ordre.

Que lui voulait-il encore ? Alain prit place près du conducteur et ils atteignirent la rue où demeurait Marie sans avoir échangé une parole. De Guiton se gara sur un bateau permettant la sortie des véhicules garés dans la cour de l'immeuble. Alain descendit et gagna la porte. La voiture ne redémarrait pas. Au contraire son gardien était descendu et le suivait. Alain l'interrogea :

- Que fais-tu, tu ne vas quand même pas me suivre jusque chez ma soeur ?

- Si, bien sûr, sinon pourquoi serais-je sorti de voiture.

- Que comptes-tu faire ?

- Ne pose pas de question, monte.

Ils arrivèrent au sixième étage, Alain sonna. Pas de réponse, Marie dormait-elle déjà ? Il sortit ses clefs et ouvrit la porte, Le studio était vide. Alain se précipita sur Jean-

Robert et, cette fois, ne le manqua pas, il attrapa les revers de sa veste à deux mains et hurla, tout en le secouant :

- Qu'avez-vous fait de Marie, réponds ou je t'étrangle.

L'autre fit signe qu'il pouvait difficilement parler alors qu'il étouffait, Alain desserra quelque peu son étreinte mais ne lâcha pas sa prise.

- J'allais te poser la même question, es-tu sûr de ne pas jouer la comédie et de n'avoir pas dit à ta soeur de s'enfuir ?

- Je ne lui ai rien dit, elle devait être ici ce soir.

- Bon alors fini de jouer, et d'un geste brusque de Guiton se débarrassa de l'emprise des poignets de Verneuil.

- Puisque tu ne sais pas où elle est, elle va donc revenir et nous allons l'attendre.

Il s'installa sur le canapé, sortit son paquet de cigarettes et en alluma une. Une longue attente débuta.

CHAPITRE XX

Où était Marie. Le matin, elle était restée confinée dans son studio. A l'abattement le plus profond succédait l'espoir le plus fou. A midi elle avait déjeuné d'un oeuf au plat et d'un yaourt. Puis elle avait surmonté le découragement qui l'engourdissait, elle avait fait taire son pessimisme pour s'imposer l'espoir. Elle s'étonnait pourtant de l'intime conviction à laquelle elle s'accrochait, Paul n'était pas mort, Paul était vivant, seule la vue de son corps sans vie aurait pu la détourner de cette certitude. Elle avait beau se dire que cette réaction était naturelle, que tous ceux qui perdaient un être cher sans posséder la preuve de leur mort continuaient à espérer, elle se voulait l'exception, celle pour qui le miracle se réaliserait. Alors elle se retrouvait, elle redevenait Marie la battante, il fallait qu'elle agisse. Sa décision fut vite prise, elle devait aller à Chamrousse, mais comment faire avec un bras en écharpe. Pourrait-elle conduire ? Elle devait essayer. Alain n'avait pas utilisé sa voiture, elle prit les clefs posées sur la bibliothèque et quitta l'appartement.

L'épreuve fut rude, dans chacun des virages elle devait tenir le volant de sa main immobilisée, pendant que l'autre attrapait le haut et tournait d'un demi-tour, puis de nouveau elle empêchait le retour des roues pendant que la main valide se repositionnait. Chaque virage amplifiait la douleur, chaque tour de volant la faisait grimacer mais elle supporta son mal jusqu'à la station.

Il fallait maintenant qu'elle retrouve Bernard Marquet, elle alla directement à l'hôtel où il travaillait. A la réception, une jeune fille lui annonça qu'il était en congé, mais elle ne savait pas pour combien de jours ni si il était resté là :

- Vous pouvez demander à son amie, Claudine Salpetti, quand il revient.
- Et où puis-je la trouver ?
- Elle habite ici avec Bernard - Claudine n'avait pas répandue la nouvelle de sa brouille - elle sera là vers dix huit heures.
- Et je ne peux pas la voir plus tôt.
- Si, après les cours de skis elle se rend souvent au bar des skieurs pour boire un verre avec les autres moniteurs mais vous ne la verrez pas avant dix sept heures.
- Merci bien, si toutefois Bernard Marquet rentrait avant dix sept heures, pouvez-vous lui demander de me rejoindre à ce bar. C'est très important.
- Comment vous appelez-vous ?
- Dites que je suis une amie de Paul Gallois.
- Très bien. Au revoir mademoiselle.

La jeune fille fut intriguée mais ne posa de question. Marie quitta l'hôtel. Il était seize heures, elle avait le temps de circuler un peu avant de gagner le bar. Elle se dirigea vers le chalet brûlé mais ne s'en approcha pas trop. Elle ne tenait pas à se faire remarquer, elle se doutait bien que la police devait être attentive après le décès supposé de Paul et son départ précipité de l'hôpital. D'ailleurs, et elle s'en étonnait seulement maintenant car trop de choses avaient bouleversé ses pensées pour que celle là lui vint à l'esprit avant, comment se faisait-il qu'aucun policier ne soit venu la trouver chez elle, l'hôpital avait du signaler sa disparition au plus tard ce matin. Elle oublia cette préoccupation supplémentaire. D'où elle se trouvait, elle pouvait voir les débris calcinés du chalet, et cette vision n'entamait pas sa confiance. Non, Paul n'était pas là, il s'était enfui. Cette assurance tenait bien un peu de la méthode Coué, elle pensait très fort qu'il était vivant pour éviter de laisser d'autres réflexions s'infiltrer, toute son énergie se mobilisait pour repousser les assauts des idées surnoises prêtes à envahir son esprit. La lutte était inégale, comment toutes les

suppositions pessimistes pouvaient-elles entamer la certitude d'une jeune fille amoureuse ? Malgré cela, elle quitta cet endroit macabre, elle n'était pas masochiste et elle ne désirait pas prolonger la torture morale que lui imposait la vue des ruines.

Le bar était calme à cette heure, les vacanciers profitaient de la dernière heure de fonctionnement des remontées mécaniques.

Marie s'assit à une table près d'une fenêtre. Elle pouvait voir l'arrivée des pistes et la ronde des skieurs dévalant les pistes puis empruntant les télésièges ou les téléskis la ramena quelques jours en arrière. Pourquoi tout ce remue-ménage, pourquoi tout ce gâchis. Quel prix devait-elle payer pour revoir Paul, que devait-il endurer pour la retrouver ? Elle regrettait maintenant son attitude distante lorsqu'il l'avait bousculée pour prendre place dans la même cabine qu'elle. Pourquoi ne lui avait-elle pas parlé, pourquoi ne l'avoir pas mis à l'aise. Elle oubliait déjà qu'à ce moment elle le considérait comme un jeune écervelé prêt à n'importe quelle bêtise pour s'assurer un regard admiratif, elle oubliait que le sentiment qu'elle éprouvait aujourd'hui n'avait pris naissance qu'au moment de leur fuite. Elle était la seule à pouvoir apprécier le courage de Paul qui l'aidait, qui la guidait, qui l'attendait alors que la mort les poursuivait. Elle ressassait sans cesse ces instants tragiques depuis ce dimanche fatidique, elle s'interrogeait : qu'éprouvait-elle réellement pour ce jeune homme, de la reconnaissance ou de l'amour ? mais elle savait la réponse, ce qu'elle admirait n'était pas ce qu'il avait fait pour elle mais ce qu'il avait fait tout simplement. Elle lui était reconnaissante de lui avoir sauvé la vie mais elle l'aimait pour l'acte héroïque qu'il avait accompli. Le bar se remplissait maintenant et les quelques inquiétudes rongant l'âme des amoureux non déclarés - et lui l'aimait-il ? - furent dissipées par le brouhaha qui s'installait et l'empêchait de poursuivre son rêve éveillé. Elle commença à scruter les arrivants, il était dix sept heures passées, l'amie de Bernard Marquet ne devrait plus tarder. En effet, quelques instants plus tard la porte s'ouvrit sur une horde de joyeux jeunes gens au visage burinés, à l'allure sportive. Tout en continuant leurs discussions que seuls des éclats de rire sonores interrompaient, ils s'installèrent à une grande table que la serveuse avait gardée libre à leur intention. Marie se leva et s'approcha du groupe. Elle aborda une jeune monitrice assise en bout de table et lui demanda :

- Pourriez-vous me dire qui est Claudine Salpetti ?

En guise de réponse la jeune fille héla l'intéressée qui se trouvait en milieu de table :

- Claudine, cette demoiselle te demande.

L'interpellée tourna la tête et demanda :

- Qu'y a-t-il ?

- Pourrions nous nous rencontrer lorsque vous aurez terminé votre consommation ?

Marie était obligée de crier pour couvrir les voix des autres moniteurs qui continuaient à se raconter leur mésaventure de la journée. Claudine voulait en savoir davantage, elle insista :

- Que me voulez-vous ?

- Je préfère que nous en parlions en tête à tête.

Intriguée, Claudine se leva et quitta l'assemblée. Quelqu'un lança :

- Eh Claudine tu nous quittes déjà ?

- Oui, salut à demain.

Elle rejoignit Marie. Celle-ci ne voulait pas parler ici, au milieu de tous ces gens, elle insista pour trouver un endroit calme.

- Je ne peux pas vous parler dans ce lieu, où pouvons nous aller pour être tranquilles ?

- Que signifient tous ces mystères ?

- Je vous le dirai dès que nous serons seules.

Elles quittèrent l'établissement. Claudine se doutait que ce qu'avait à lui dire cette jeune fille devait être en rapport avec "l'affaire Paul Gallois", mais elle ne savait pas encore qui était son

interlocutrice, Maria avait jeté son manteau sur ses épaules, ce qui cachait son bras en écharpe. A l'extérieur du bar, Claudine s'arrêta et s'adressa à Marie :

- J'habite en ce moment chez une amie qui doit être chez elle, nous ne pouvons donc pas discuter là, impossible non plus à cette heure de trouver un endroit calme dans un bistrot, il ne reste qu'une solution, la chambre de mon ami.
- Bernard Marquet ?
- Oui, vous le connaissez ?
- Non, je ne l'ai jamais vu mais j'ai entendu parler de lui il y a peu de temps.
- Mais qui êtes vous ?
- Je m'appelle Marie Verneuil.
- C'est un nom qui me dit quelque chose mais je suis incapable de me rappeler dans quelle circonstance je l'ai entendu.
- Avez-vous entendu parler de l'attentat qui a eu lieu dimanche dernier sur un télésiège de la station ?
- Oui, Oh ! je me souviens maintenant, vous êtes la jeune fille qui se trouvait avec Paul.
- Exactement.
- Allons vite dans la chambre de Bernard, nous y serons tranquille.

Chacune pressée par le désir de savoir, elles coururent presque jusqu'à l'hôtel. Empruntant l'escalier de service plutôt que l'ascenseur elles arrivèrent devant la porte tout essoufflé. Claudine fouilla dans ses poches et en sortit un trousseau de clefs. Elle ouvrit et s'arrêta, étonnée, dès qu'elle eut franchi le seuil :

- Mais quelqu'un habite ici, voyez la valise ouverte sur la table et le lit défait et ces habits que je ne connais pas ?
- Votre ami n'y est plus ?
- Nous nous sommes disputés lundi et je l'ai quitté aussitôt. Il devait partir lui aussi, lui et rejoindre un ami à lui qui était venu le trouver.

Elle hésitait, maintenant, à révéler le secret qu'elle avait promis de conserver. Elle ne connaissait pas cette jeune fille et elle se rendait compte que l'aventure à laquelle se trouvait mêlés Paul et Bernard était plus dangereuse pour eux qu'elle ne l'avait imaginé lors de leur discussion. Les journaux, bien que peu éclairés par la police émettaient des tas d'hypothèses sur le mobile des deux attentats tous moins réjouissantes les unes que les autres. Pouvait-elle faire confiance à cette inconnue ? Elle attendrait d'entendre ce qu'elle avait à lui dire pour se décider :

- Puisque la chambre est vide, profitons en, nous aviserons lorsque l'occupant provisoire fera son apparition. Que voulez-vous me dire ?
- Savez-vous où est Paul Gallois ?
- Mais il est mort dans l'incendie du chalet qu'il habitait, vous ne le saviez pas ?
- Si, mais je ne crois pas à sa mort.
- Il semble peu probable qu'il en est réchappé.
- Et votre ami, Bernard Marquet, où est-il ?

Cette petite voulait savoir bien des choses.

- Je ne sais pas, nous nous sommes disputé car il comptait partir durant les quelques jours de congés dont il disposait en me laissant seule ici, aussi, comme je ne lui ai pas caché mon désaccord, il n'a pas jugé bon de m'indiquer où il devait se rendre.
- Qui pourrait me donner quelques renseignements sur sa destination ?
- Mais pourquoi voulez-vous savoir où il est, il ne pourra rien vous dire de plus que moi.

- Parce que je suis certaine que Paul est vivant et qu'il court toujours un grave danger, il faut que je le prévienne.

Elle n'en pouvait plus et ce qui se dressait devant elle eut raison de sa détermination. Elle s'assit sur le lit et ne put endiguer le flot des larmes qu'elle contenait depuis un moment. Claudine ne savait que faire, un mot d'elle et ce profond chagrin se transformerait en immense joie, peut-être, car si tout la poussait à faire confiance à la jeune fille, une vague prémonition la retenait de tout lui expliquer. Elle ne savait pourquoi, mais un noir pressentiment lui disait qu'il valait mieux, pour la sécurité de Paul et de Bernard, que l'ignorance continua d'attrister le visage de cette si jolie demoiselle.

Ce fut Marie qui se confia. Pourquoi ? Elle ne pouvait pas plus répondre à cette question que Claudine ne pouvait donner une explication à son attitude inverse. Marie répéta dans les moindres détails ce que lui avait confié Alain, n'omettant pas les égarements de son frère, son ressentiment inexpliqué, même pas la jalousie, vis à vis de Paul, puis la compréhension de son erreur et enfin l'affreux chantage qu'il subissait maintenant. Claudine écoutait. Elle devait intervenir mais comment ? Que devait-elle dire, que devait-elle cacher ? Elle resta silencieuse quelques secondes lorsque Marie eut terminé son récit et prit une décision qui ne lui convenait pas mais, dans ce contexte, quelle décision aurait pu la satisfaire, quoiqu'elle fasse ou dise, elle desserrait un noeud pour en serrer un autre. Elle raconterait tout à Marie, tant pis pour l'intuition.

La porte de la chambre s'ouvrit.

André fut étonné mais ravi de trouver deux aussi ravissantes créatures dans ce lieu.

- Mesdemoiselles bonjour ! à qui ai-je l'honneur ?

Claudine et lui ne se connaissait pas, aussi elle répliqua sèchement :

- Il me semble que je devrai, moi, vous poser cette question puisque j'habite ici.

- Ah !

Bernard ne lui avait pas dit que la chambre était garnie. Il aurait bien aimé continuer sur le ton du badinage, se satisfaisant de l'une ou de l'autre des beautés, mais il pensa, fort justement, que cette rencontre ne devait pas être prévue au programme.

Etait-ce pour fuir ces deux oiselles que Bernard et son copain se cachaient chez lui ? Ou se passait-il un événement non prévu dans le plan initial ? Cela valait la peine d'être approfondi :

- Si vous habitez ici, vous devez connaître le locataire habituel et légal de cet endroit ?

- Oui.

- Il a donc du vous dire aussi qu'il me prêtait cette chambre quelques jours.

- Non.

- C'est une erreur ou une omission de sa part. Ce qui est étonnant, c'est qu'il ne m'ait pas prévenu de votre présence.

- Il faut dire que j'ai évacué cette chambre le même jour que lui pour cause de dispute et qu'il n'a pas du penser que j'y reviendrai, ce en quoi il avait parfaitement raison, je n'aurai pas remis les pieds ici avant qu'il ne me le demande bien humblement si les circonstances n'en avaient décidées autrement.

- Dans ce cas il me semble que tout est clair. Une seule question demeure, désirez-vous reprendre possession des lieux auquel cas je vous cède la place ?

- Je pense effectivement me réinstaller ici dès demain.

- Ce qui me laisse un toit pour cette nuit, c'est bien agréable à vous. Je vais donc pouvoir prendre ma douche.

Sans complexe, il ôta ses vêtements devant les jeunes filles interloquées et se mit sous la douche sans même fermer la porte du cabinet de toilette. Claudine se reprit et l'interrogea :

- Où se trouve Bernard ?
- C'est un secret qu'il m'a demandé de ne pas divulguer.
- Quelles raisons vous a-t-il données ?
- Une histoire de pari stupide je crois mais je ne me rappelle plus très bien. Il m'a proposé quelques jours de vacances dans ce luxueux appartement et j'ai tout de suite accepté.

Tandis qu'elle le questionnait, Claudine s'était approché des vêtements du squatter et fouillait les poches. Elle trouva rapidement ce qu'elle cherchait, un portefeuille, et l'ouvrit. La carte d'identité était en évidence, elle la sortit et la déplia. La photo, en noir et blanc, type photomaton, ne donnait pas une bonne impression de l'homme, le personnage vivant était plus sympathique. Elle lisait tout en continuant à poser des questions :

- Vous avez skié toute la journée ?

André Voisin demeurant à Saint Nizier du Moucherotte. Pas d'autres indications pour l'adresse mais elle en savait déjà beaucoup, Saint Nizier était un petit village ou tout le monde devait se connaître, si elle le désirait, elle trouverait la maison de cet André sans problème. Elle remit la carte dans le portefeuille et le portefeuille dans la poche.

- Et bien nous n'allons pas vous importuner davantage, bonsoir !
- Bonsoir mes toutes belles, vous ne voulez pas que je vous garde à dîner ?
- Non, merci.
- Dommage, à bientôt j'espère.

Elles quittèrent la chambre. Marie regarda sa montre, il était déjà dix huit heures trente.

- Il faut que je rentre. Si mon frère arrive avant moi, il va être inquiet.
- Je pense qu'il faut lui laisser se faire du souci quelque temps car je ne peux pas vous laisser partir sans vous avoir fait quelques confidences.

Marie, pâle, exsangue, ne disait rien, elle attendait.

- Je commencerai lorsque nous serons sorties de l'hôtel mais comme cela risque de prendre quelques temps et que nous aurons certainement beaucoup de questions à nous poser, je vous invite au restaurant.

Marie restait muette, peu importe le restaurant, les questions, elle dévalait l'escalier, sortit en trombe de l'immeuble et attendit Claudine qui n'avait pas suivi si vite. Lorsqu'elle fut arrivée, elle l'entraîna sur la route qui menait au centre de la station, son bras passé dans le bras valide de sa compagne et lui annonça brusquement :

- Paul est vivant.

Qu'est-ce qui aurait pu provoquer un plus grand torrent de joie, la tête de Marie explosait. Sa conviction entretenue artificiellement volait en éclat au profit d'une croyance encore incertaine mais tellement rassurante, car elle émanait d'un tiers.

Marie s'était arrêtée. Elle demanda :

- Répétez moi cela.
- Paul est vivant, ou plutôt était vivant au moment où vous le croyiez mort. C'est lui qui se trouve à Saint Nizier avec Bernard.
- Pourquoi ne pas me l'avoir dit immédiatement ?
- Parce qu'ils m'avaient demandé le silence et que je ne vous connais pas.
- Et il va bien ?
- Très bien. Pour quelqu'un qui a déjoué trois tentatives de meurtre, il est en pleine forme.
- Trois ?

Je crois que maintenant que vous savez le principal il est préférable que nous nous installions dans un petit restaurant tranquille et que je vous raconte tout ce que je sais

en commençant par le début. Pour l'instant laissez vous aller à la joie de le savoir vivant sans que d'autres nuages viennent assombrir ce bonheur.

Elles se quittèrent à vingt deux heures, heure à laquelle Alain Verneuil et Jean-Robert de Guiton regagnaient le studio.

Claudine s'inquiéta :

- Tu es sûr de pouvoir redescendre à Grenoble, tu ne veux pas que je te raccompagne ?

- Non, je te remercie. Il est préférable de faire comme nous avons prévu. Nous seules savons que Bernard et Paul se trouvent à Saint Nizier. Inutile de les déranger pour aujourd'hui. Moi je parle à Alain et nous nous retrouvons tous les trois demain chez moi, ensuite nous montons rejoindre les deux compères et nous avisons en fonction de ce qu'ils ont appris.

- D'accord, mais ma journée de travail de demain va être longue en attendant dix sept heures.

- Bon courage.

- Toi aussi pour la route.

Elles s'embrassèrent chaleureusement et se quittèrent. La descente fut moins éprouvante que la montée, ce qu'elle avait appris contribuait largement à sa meilleure forme physique. Elle chantait, même les programmes de radio participaient à son euphorie, Charles Trenet chantait pour elle "y a d'la joie". Elle fut rapidement à Grenoble. Devant sa porte elle fut surprise d'entendre la musique. Elle entra, prête à disputer Alain car les voisins n'étaient pas habitués à un tel vacarme à cette heure mais elle vit Jean-Robert, que faisait ici ce sale type, pourquoi Alain avait il permis qu'il franchisse le seuil de son appartement ? Elle ne lui adressa pas la parole et se tourna vers son frère, l'expression de son visage occulta son bonheur :

- Bonsoir grand frère, comment vas-tu ?

Elle regretta d'avoir posé cette question idiote mais automatique.

- Je vais aussi bien qu'on puisse aller lorsqu'on est en présence de serpents et scorpions prêts à vous mordre et piquer.

- Pourquoi as-tu amené cet individu ?

Jean-Robert n'avait encore rien dit mais il ne laissa pas Alain répondre :

- Toujours aussi charmante, la péronnelle. Nous allons changer tout cela, mon chou.

Il s'approcha d'elle et la serra dans ses bras avant qu'elle puisse se dégager. Alain voulut se précipiter mais une fois de plus, une douleur fulgurante lui déchira la cervelle, le laissant terrassé sur le canapé. Marie grimaçait, il la serrait si fort qu'elle ne pouvait dégager son bras valide, de plus il lui faisait horriblement mal en compressant son épaule meurtrie. Il tentait de l'embrasser mais elle tournait furieusement la tête, elle ne pourrait résister longtemps, elle se fatiguait. L'ordre claqua comme un coup de tonnerre :

- Guiton, arrêtez immédiatement!

Le calme succéda à l'orage. Jean-Robert, sans quitter son arrogance lâcha Marie et répondit :

- Bien chef, que fait-on ?

- Nous allons devoir changer nos plans car les informations que nous a rapportées cette jeune écervelée seraient inquiétantes si nous n'avions pas l'avantage de la surprise : Gallois est vivant.

Marie fut effarée, déjà elle entendait Calone pour la première fois et cela matérialisait ses craintes, mais surtout, comment pouvait-elle lui fournir la preuve que Paul était vivant, son expression heureuse ne pouvait être une preuve suffisante. Qui ou quoi avait bien pu la trahir ? Alain, lui, avait accueilli la nouvelle avec soulagement, il n'avait pas été le complice d'un meurtre, il n'avait pas consenti à se l'avouer jusqu'à maintenant mais c'était cela qui

l'avait retenu d'aller tout raconter au commissaire. Aujourd'hui, libéré de ce fardeau, il pouvait faire une déposition complète et se placer avec Marie sous la protection de la police. Calone avait laissé l'auditoire digérer la nouvelle, il reprenait maintenant la direction des opérations.

- Guiton, les dispositions concernant Marie Verneuil, que nous avons décidés s'imposent encore plus maintenant. Pour son agité de frère, rien de changé mais il faut accélérer le processus. Vous ne pouvez plus superviser vous même le travail de Verneuil, nous emploierons un des hommes dont je vous ai parlé ce matin, téléphonez lui maintenant et exécutez ces ordres sur le champ. Ensuite recontactez-moi, nous devons nous occuper de Gallois dès cette nuit.

CHAPITRE XXI

Pendant que Marie, à Chamrousse, les recherchait, Paul et Bernard se remettaient lentement de l'émotion provoquée par les révélations de Brice. Paul se taisait, trop de questions se bousculaient dans sa tête pour qu'il puisse en formuler une seule, mieux valait attendre que Brice eut achevé son récit. Bernard, lui, rêvait de mondes fantastiques qui s'imbriquaient les uns dans les autres comme des poupées russes. Brice s'impatientait mais il respectait le silence de ses hôtes, leur laissait assimiler l'extravagante déclaration qu'il avait faite. Enfin, Paul, sentant que chacun attendait une réaction de l'autre, prit la parole :

- Brice ?

- Oui Paul.

- Je pense que ce n'est pas en quelques minutes, ni même en quelques heures que nous pourrions nous habituer à cette idée d'être endogènes, il vaudrait mieux maintenant que vous en veniez aux faits qui ont conduit à notre situation actuelle.

- Je suis d'accord, qu'en pensez-vous Bernard ?

Paul du le secouer et lui répéter sa proposition.

- Oui, bien sûr, nous vous écoutons.

- Je ne remonterai pas à la genèse de notre civilisation, je vous réserve toute cette histoire pour des jours plus calmes, si nous les atteignons. Il faut malgré tout que je vous donne un minimum de renseignements pour que vous puissiez comprendre la suite. D'abord nous sommes peu nombreux, quelques milliers répartis dans une centaine d'humains. Mais nous itinérons beaucoup, quelquefois un groupe de vingt à cinquante, quelquefois seul, certains des nôtres quittent un groupe pour en rejoindre un autre. Nous sommes doués d'une vitesse de déplacement exceptionnellement élevée par rapport à ce que vous connaissez sur terre, ce qui nous permet de parcourir un corps humain dans sa plus grande longueur en moins d'une seconde. Par contre nous ne savons pas nous évader dans l'espace pour passer d'un corps à l'autre, il faut que les deux corps se touchent. Nos moyens de transports intersidéraux se nomment : poignée de main, baiser, accolade, actes sexuels et tout autre geste mettant deux corps en contact. Nous sommes aussi doté d'une perception très fine de ce qui nous entoure, lorsque nous entrons dans un corps nous savons immédiatement qui habite ce corps de la même manière que ceux qui y logent savent qui y pénètre. Paul l'interrompt :

- Un peu comme si je prenais l'avion pour New-York et qu'à peine débarqué je puisse savoir si Bernard m'attendait à San Francisco et que lui sache que je viens d'atterrir ?

- C'est tout à fait cela multiplié par dix, vingt ou cinquante suivant le nombre de ceux qui arrivent et de ceux qui sont en place. En reprenant votre exemple tous les américains sauraient que vous êtes arrivé et vous connaîtraient instantanément tous les habitants de ce continent.

- C'est extraordinaire.

- C'est surtout très pratique et dans la situation actuelle cela permet des retraites précipitées mais salutaires. Une autre particularité qu'il est intéressant que vous connaissiez, lorsque nous ne sommes pas victimes de vos folies, nous vivons très vieux, cinq à six cent ans.

- Mais alors, vous devez connaître notre histoire dans ces moindres détails.

- Pas vraiment car notre découverte de votre existence est récente.

- Quel dommage, combien d'énigmes aurions nous pu élucider si cette faculté ne remontait simplement qu'à une de vos générations, cinq cent ans d'histoire connue dans les moindres détails, plus d'énigme du masque de fer, plus de question sur l'affaire Dreyfus, plus d'interrogation sur l'assassinat de Kennedy.

- Je pense que le nombre des énigmes contemporaines encore: irrésolues suffiraient déjà à rassasier votre curiosité si nous consentions à vous en dévoiler les mystères. Mais ce n'est pas notre préoccupation la plus urgente. Je vous disais que nous vivions environ cinq à six cent ans si vous nous en laissiez le temps. Car nous ne survivons pas à votre mort, là est tout notre problème, tout notre système de déplacement est basé sur les échanges électriques internes de votre corps. Lorsque vous décédez nous sommes instantanément immobilisés et donc condamnés à mourir à peu près en même temps que celui qui nous abritait car nous sommes très sensible à la température et nous ne pouvons plus vivre au dessous de trente cinq degrés. Beaucoup des nôtres disparaissent aujourd'hui tragiquement du fait des guerres, des accidents, des meurtres, tous ces fléaux qui sont votre oeuvre.

Bernard était intrigué :

- Vous ne pouvez pas éviter ces risques ?

- Lorsqu'un des vôtres prend son automobile, nous ne savons pas s'il va avoir ou non un accident sur l'autoroute, nous ne sommes pas devins.

- Mais vous pouvez quand même vous éloigner des régions à risques ?

- Bien sûr mais bientôt, toutes les régions seront des zones de risques.

- Pourquoi ?

- Ne voyez vous pas évoluer votre civilisation ? Vous devriez être un peuple uni avec une conscience collective, vous n'êtes que des individus isolés, indifférent du sort de votre voisin, uniquement préoccupés de votre propre intérêt, le sentiment dominant, celui universellement répandu à la surface de votre globe c'est l'égoïsme, égoïsme des individus, égoïsme des familles, des partis, des sectes, des nations, des races, tout est égoïsme, plus ou moins virulent d'une entité à l'autre, mais toujours présent et toujours prêt à se gonfler davantage dès qu'une occasion se présente. Vous auriez des années, voire des siècles d'avance sans cette tare qui engendre toutes les autres : intolérance, jalousie, envie, haine, je n'irai pas plus avant dans cette liste honteuse.

Paul admettait les faits, mais moins la critique :

- Mais qui êtes vous pour pouvoir porter de tels jugements, n'avez-vous pas, vous aussi, de tels défauts ?

- Nous avons eu des périodes difficiles, nous en connaissons une actuellement mais nous avons réussi jusqu'alors à retrouver notre équilibre sans grand dommage. Ce que nous vivons aujourd'hui est différent car directement induit par vos égarements. La découverte de votre façon de vivre a bouleversé la notre. Mais reprenons le cours logique, nous débattons de nos différences après.

- Juste une précision, si vous permettez ?

- Oui Bernard.

- Puisqu'apparemment c'est la vie à l'intérieur des hommes qui met en péril votre existence, pourquoi ne pas choisir d'habiter des animaux ?

- Vous pensez que nous serions plus en sûreté si nous habitions des rats, des lions, des éléphants, des baleines, des phoques, des pigeons, des aigles, pour ne citer que quelques espèces dans lesquelles nous pourrions vivre. Pouvez-vous me donner le

nom d'un animal qui puisse nous héberger sans que nous ayons à craindre la vindicte de la race humaine.

- Les chiens et les chats.

- On voit bien que vous ne vous êtes pas trop penché sur le sort de ces pauvres bêtes. Ici en France elles sont soit confinées dans des appartements, menant une vie minable, carcérale, soit elles errent lamentablement, à la merci des automobiles, des enfants terribles, de la faim, du froid, de la fourrière et de la S.P.A.

- Bien sûr, et puis même entre eux les animaux se dévorent.

- Ceci n'est pas un problème, car passer d'un corps dans un autre ne nous perturbe pas même si cela se fait en dehors de notre volonté. Je ne vous ai pas encore parlé de Gal. Gal est un ami qui, chez vous serait qualifié de grand reporter. Il passe d'homme en homme, glanant des informations qui nous permettent de mieux vous connaître. Il y a quelques dizaines d'années il avait pris pour base un chasseur de grand fauve. Ce dernier voyageait beaucoup dans des endroits que nous étudions particulièrement à cette époque, l'Inde, l'Afrique, l'Amerique centrale et autres contrées encore peu touchées par votre civilisation moderne. Malheureusement pour ce chasseur, mais heureusement pour le tigre qu'il visait, son fusil s'enraya, et, juste retour des choses, le fauve le dévora. Et voilà mon ami Gal prisonnier dans le corps du félin. Pour lui, cette situation était à peu près identique à celle de Robinson Crusoé sur son île déserte. Pendant de longs mois il n'eut plus aucune possibilité de transfert, les seuls êtres vivants approchés par le tigre succombaient quelques minutes après le contact et Gal se morfondait dans ce corps magnifique, ignorant des splendeurs de la vie sauvage. Un jour, une belle tigresse plut au seigneur de la jungle ! Gal profita de l'étreinte pour changer de geôle, peut-être la vie d'une tigresse lui offrirait-elle plus d'attrait que celle du tigre. C'était une illusion et Gal commençait à se faire à l'idée de terminer ses jours dans le corps de la centième génération de ces animaux associables. Aussi lorsque la tigresse mit bas, il attendit de voir grandir les petits et, à l'occasion d'une tétée, s'installa dans le plus robuste des trois petits. Bien lui en pris, la mère fut tuée quelques mois plus tard par des pourvoyeurs de zoos et de cirques afin de capturer les jeunes. Ceux-ci ayant été pris au filet Gal restait toujours confiné dans le corps du jeune tigre, mais il sentait la délivrance proche. Il dut attendre le premier dompteur pour pouvoir retrouver un corps humain, il s'était passé huit ans. Aujourd'hui, Bernard, vous avez la chance de succéder au royal tigre du Bengale.

- S'il veut me quitter de la même manière qu'il a fait pour celui-ci, je peux m'arranger rapidement.

- Vous allez devoir patienter encore un peu et je pense qu'il va y avoir quelques accrocs à raccommoder avant d'envisager un rapprochement intime.

- C'est vrai et à qui dois-je les complications ?

- Je peux vous faire toutes les excuses que vous voudrez mais cela ne ferait pas avancer notre affaire.

- Je ne demande pas d'excuses, continuez plutôt, j'aimerais enfin comprendre.

- Vous avez raison, je continue, ou plutôt j'entame la vraie trame de cette histoire qui vous intéresse. Notre société n'est pas, comme la votre, très hiérarchisée, chacun agit à sa guise sans rendre compte de ses actes à quiconque car nous avons atteint un niveau de sagesse sociale permettant l'autonomie totale de chacun de nous, sans loi écrite, sans contrainte autre que le respect du prochain. Le seul groupe structuré d'autorité est une assemblée de onze membres, consulté pour régler les rares différents qui opposent certains d'entre nous, mais notre activité principale, car je suis membre de ce cénacle, est de coordonner les efforts des différents groupes de recherche. Il y a encore une centaine d'années notre seul secteur d'activité en matière de recherche était la santé. Nous avons reculé de façon

spectaculaire les limites de la vieillesse et de la mort. Aujourd'hui, hormis les nombreux accidents dont vous êtes responsables, la seule cause de décès que nous connaissons est la mort naturelle. Nous avons cessés d'investir lourdement dans ce domaine car parallèlement à l'évolution de nos connaissances médicales, notre perception de la mort a considérablement évoluée. Aujourd'hui nous acceptons la mort naturelle comme une suite logique à la vie et nous n'éprouvons plus le besoin de prolonger encore notre présence. Ayant atteint cet objectif fondamental nous avons commencé à nous intéresser à l'exploration de notre monde. A cette époque nous avions conscience de la multiplicité de nos endroits d'implantation, nous comprenions sans pouvoir l'expliquer que nous appartenions à un espace plus vaste que celui que nous connaissions. Et l'une des techniques expérimentales que nous avons développées nous fit découvrir votre existence. Comme vous même le faites aussi depuis quelques années nous avons mis au point un système d'écoute des bruits du cosmos. Et nous vous avons entendu. Le plus compliqué restait à faire, interpréter ces bruits et leur donner une signification. Cela nous prit des dizaines d'années car pour nous, ces manifestations, sonores pour vous, n'étaient que la réception d'ondes de fréquence multiples. Lorsque vous voyez la difficulté qu'à éprouvé Champollion pour déchiffrer les hiéroglyphes ou aujourd'hui, le commandant Cousteau pour interpréter le langage des baleines et des dauphins, imaginez la complexité de notre tâche, nous ne disposions d'aucune relation visuelle avec ce que nous entendions. Le premier mot que nous avons réussi à traduire fut "bonjour" car il s'accompagnait souvent d'un contact physique, et cela, nous pouvions le ressentir. Par contre la diversité de vos langues nous retarda beaucoup et ce n'est qu'après avoir compris que "bonjour" se prononçait en général de la même façon en fonction de l'emplacement géographique que nous avons pu progresser dans la découverte de votre langage. Ensuite tout alla très vite, nous avons pu apprendre la multitude de dialogues et langages qui ont cours sur terre et nous avons commencé à vous étudier. Toutes vos connaissances sont devenues nôtres et ce que nous avons découvert nous a à la fois émerveillés et horrifiés. Nous nous sommes aperçus que nous vivions sur un volcan, que notre vie dépendait de la votre. Et cela a révolutionné notre existence. Nous n'avions jamais expliqué jusqu'alors, la disparition brutale de certains des nôtres, nous avons compris que celle-ci était due à la mort subite de la personne qui les abritait et nous n'avions aucun remède pour parer à cela. Pour nous qui sommes profondément attachés à la survie de l'individu, les règles de vie humaine sont une aberration, tout ce qui comporte le moindre risque pour un être est, chez nous, banni depuis des siècles. Le seul danger restant ce sont vos méthodes car nous n'avions alors aucun pouvoir sur les accidents, les meurtres, les guerres pour ne citer que les principales causes de décès imbéciles admis sur terre. Notre Assemblée, présidée par un être âgé et très sage, Aaram, décida de favoriser la recherche d'une technique nous permettant de vous contacter. Je suis le second de ce groupe et le successeur désigné d'Aaram, je préchais pour un contact avec des hommes raisonnables en vue de modifier le comportement humain et envisager une coopération étroite entre nos mondes qui ne pourrait être que bénéfique pour chacun. Mais le numéro trois, Calone, tenait un autre raisonnement. Il disait qu'avant de pouvoir vaincre la bêtise humaine il s'écoulerait des dizaines, voire des centaines d'années, et que cela n'était pas supportable pour les nôtres, dont la vie était conditionnée par les excentricités humaines. Il fallait donc aller plus loin dans les expérimentations et trouver le moyen d'asservir les hommes afin qu'ils ne nous fassent plus courir de risque. Je dois dire que la plupart de nos semblables furent très sensibles aux arguments de Calone. Mais, bien que la vie des miens fut ma préoccupation essentielle, je n'approuvais pas la théorie de Calone qui prévoyait la destruction pure et simple des humains maléfiques. Nous avons toujours respecté la vie, quelle quelle soit et je maintiens que nous ne

devions pas déroger à cette règle sous peine de remettre en cause les principes fondamentaux de nos lois tacites. Je pariai sur la capacité de l'intelligence humaine.

Mais ce que nous découvrions tous les jours était tellement en contradiction avec mes convictions profondes que peu des nôtres acceptèrent de soutenir ma proposition. Seule l'autorité d'Aaram permit de maintenir notre cohésion, mais il dut pour cela faire d'énormes concessions à Calone. Il l'autorisa à développer un laboratoire de recherche où pourrait être expérimenté toutes les techniques destinées à nous protéger du danger humain. La seule restriction était que chaque nouveauté devait nous être présentée et être approuvée avant sa mise en service. Le premier équipement dont Calone demanda la réalisation et qui reçut notre approbation fut un appareil permettant le contact vocal avec les humains. L'équipe de technicien travailla sans relâche pendant des mois sur ce projet. Pendant ce temps d'autres groupes collectaient, déchiffraient, étudiaient, analysaient les milliers d'informations qui nous parvenaient. Calone comprit rapidement tout le bénéfice qu'il pouvait tirer d'un échange avec ces êtres dont la seule règle de conduite semblait être dictée par le profit, notion totalement inconnue de notre monde. Il était plus vieux que moi et n'avait donc aucune chance d'accéder au poste suprême. Votre contact lui avait donné le goût du pouvoir. Aaram et moi ne nous sommes pas rendus compte immédiatement de la déviation de Calone, il avait réussi à cacher son jeu jusqu'au dernier moment.

Heureusement pour nous, nous ne disposons d'aucun moyen de mettre en péril la vie de nos semblables et Calone ne pouvait donc pas nous supprimer directement, nous avons si bien combattu nos maladies que nous ne possédons même plus la possibilité de décès thérapeutique. Dans le cas contraire il ne fait aucun doute que nous aurions été occis rapidement car nous étions un obstacle sur la route au pouvoir de notre collègue. Celui-ci, sans nous consulter, travaillait en secret à l'élaboration d'une technique permettant d'agir sur les décisions humaines, il y travaille encore aujourd'hui d'ailleurs et les derniers résultats que nous connaissons laissent craindre qu'il soit tout près d'aboutir.

- Il aurait la faculté d'influencer la pensée ou les actes des hommes ?

Paul était effaré par la portée d'une telle arme, qui avait déjà largement prouvée son efficacité même si les moyens employés étaient différents, les résultats seraient identiques. De tous temps les idéologies de toutes sortes des adeptes passionnés et au nom de la morale leurs dictaient leurs pensées et leurs faisaient accomplir les pires atrocités. Jusqu'à présent un juste équilibre des convictions avait permis de redresser bien des situations compromises, bien que l'addition se chiffra toujours en vie humaine. Mais si un être avait le pouvoir d'ordonner les décisions à une majorité qu'advierait-il ? Il ne put poursuivre sa pensée car Brice répondait à sa question :

- Oui, il a ce pouvoir, de façon encore imparfaite aujourd'hui mais ce n'est qu'une question de semaines, voire de jours. Et puis Calone est très inventif et n'en restera pas là, il tentera toutes les expériences possibles. Nous savons qu'il prépare aussi un moyen de persuasion efficace basé sur la contrainte physique. Ceux qu'il ne pourra diriger par la douceur, il les tiendra par la force.

- Comment pouvez vous parler de force dans notre cas ?

- Nous pensons qu'il dispose d'une véritable arme capable d'infliger de terribles souffrances.

- Mais vous le laissez faire, vous êtes complice.

- Calmez vous Paul. Il est vrai qu'au début, bien qu'opposé aux idées extrêmes de Calone, nous lui avons permis de poursuivre ses recherches. La grande question qui nous préoccupait à cette époque était : devons nous prendre contact avec les humains ? Nous vous connaissons déjà suffisamment pour craindre votre réaction. Car que

faites-vous aujourd'hui lorsque vous découvrez quelque chose, vous vous l'appropriez, tout vous appartient de droit sur cette terre. Avez-vous jamais pensé que vous deviez le respect aux autres occupants de cette pauvre planète que vous saccagez, non bien sûr. Vous êtes les maîtres, il est pour vous inconcevable qu'un chêne, un requin ou une fourmi ait son mot à dire sur sa destinée. Un seul à le droit à la décision, l'homme. Je ne déraile pas Paul, ne m'interrompez pas ! Savez-vous qu'il existe autour de vous des êtres vivants dont vous ne soupçonnez pas l'intelligence.

- Ils ne se découvrent pas, pourquoi ?

- Justement parce qu'ils sont intelligents. Que feriez vous si vous appreniez que les chiens, c'est un exemple non réel, vous écoutent, comprennent vos paroles et pourraient vous répondre ?

Aussitôt les pauvres bêtes seraient parquées, examinées, torturées, soumises à vos caprices, entraînées à vos vices, domptées à vos haines. Ceux qui sont assez intelligents pour comprendre cela se taisent. D'autres moins évolués, les rats, les dauphins, les chimpanzés, ont moins de chance et subissent votre dictature. Que manque-t-il à ces créatures pour oser avouer leur supériorité, une arme assez efficace pour parler d'égal à égal avec vous sans craindre la domination, car qui serait assez fou pour croire à votre désintéressement. Lisez donc certains romans d'un de vos compatriotes, Robert Merle, il a très bien exprimé cela notamment dans un livre intitulé "Un animal doué de raison".

Nous avons étudié tout cela et nous avons décidé de ne tenter aucun contact tant que nous n'aurions pas une parade à vos éventuelles attaques. Ainsi l'engrenage s'est-il mis en marche. Nous avons, par précipitation, déclenché le mécanisme qui nous entraînait à notre perte. Car nous aurions pu attendre quelques dizaines d'années, quelques centaines même, mais Calone alarmait nos semblables, leur prédisant notre fin prochaine si nous laissions la destinée de la planète entre vos mains. Nous étions prêts à espérer que la sagesse vous gagne et à prêcher pour

l'attente. Ma thèse avait la faveur d'Aaram, mais celui-ci pressentait la crise et ne voulait pas accentuer le fossé qui se creusait entre partisans et adversaires de l'action immédiate associée à la mise en oeuvre d'une défense active bien que se voulant dissuasive. Il permit la continuité des expériences de Calone en lui rappelant qu'il ne devait prendre aucune initiative sans notre consentement. Mais ce dernier était déjà bien trop imprégner de vos méthodes, la puissance qu'il voyait s'offrir à lui, lui tournait la tête, il poussa bien plus loin qu'il n'était autorisé à le faire les essais de ses différentes inventions. Bien qu'il ne transmette que des rapports incomplets, quelques détails des préparatifs des techniciens pour une expérimentation directe sur un humain filtrèrent et parvinrent jusqu'à nous. Aaram ordonna aussitôt à Calone de s'expliquer. Celui-ci nous assura que nous avions été mal informés et il nous proposa de nous rendre sur le lieu permanent de ses installations afin de vérifier par nous-même la parfaite neutralité de ses expériences. Le piège était tendu. Nous y sommes tombés. Bien que notre système de déplacement fut très performant il nous fallait quelques jours pour nous rendre d'un corps à un autre, celui de départ et celui d'arrivée n'ayant bien souvent aucun contact entre eux et se trouvant parfois à des milliers de kilomètres de distance. Tous les échanges dont je vous fais part ce sont déroulés sur plusieurs mois, ce qui explique que Calone ait pu mettre en oeuvre son projet sans être véritablement inquiété. De plus, malgré ses positions extrêmes, nous ne pensions pas qu'il oserait braver les directives d'Aaram. Il faut maintenant que je vous dise qui servait de base aux expérimentations de Calone et qui abritait son équipe de chercheurs. Mais peut-être l'avez-vous déjà deviné ?

Il se tut, laissant Paul et Bernard réfléchir à la question.

Paul pensa à haute voix :

- Ce ne peut être que Marie Verneuil ou moi et comme vous, Brice, êtes présent ici sans contrainte, je pense qu'il ne peut s'agir que de Marie.
- Bien sûr, c'est elle qui abrite toujours le centre de recherche de Calone. Il lui fallait une personne à risque limité, car il lui était impossible de déménager ses installations en catastrophe en cas de décès imminent. Il lui fallait donc une personne jeune, en excellente santé, peu mobile pour être en contact fréquent avec les autres bases et aussi suffisamment entourée afin de permettre des allées et venues fréquentes et rapides. Un étudiant en milieu universitaire correspondait tout à fait à cela. De plus elle avait un frère qu'elle voyait souvent et qui était le support idéal pour l'expérimentation. Marie Verneuil devint donc la base de recherche et Alain Verneuil le cobaye.

Paul, qui avait quelque peu oublié Marie depuis le début des révélations de Brice demanda altéré :

- Mais, Marie, que risque-t-elle ?
- Rassurez vous elle ne risque rien pour l'instant, tant que Calone n'a pas abouti, elle lui est indispensable et il ne lui arrivera rien. Mais laissez moi finir ce récit. Nous nous sommes donc rendu Aaram et moi, dans le corps de Marie et fûmes reçu par Calone. La visite fut brève car nous fûmes emprisonné dès notre arrivée. J'emploie souvent des termes comme "voir, dire ou entendre" parce qu'ils vous sont familiers mais ils ne correspondent pas chez nous à une réalité matérielle, ainsi "emprisonné" ne signifie pas que nous étions enfermés dans une pièce fermée avec des gardiens pour nous surveiller mais je ne dispose pas suffisamment de temps aujourd'hui pour vous expliquer dans le détail l'ensemble de notre métabolisme. Aussi sachez seulement que nous ne pouvions nous échapper, là est l'essentiel. Et nous découvrîmes que la majorité des chercheurs se trouvaient dans le même cas que nous, travaillant contraints et forcés aux folies de grandeur du tyran. Quelques jours passèrent. Un matin nous fûmes avertis qu'une tentative de libération allait nous permettre de nous évader. Nous nous fîmes prêts et effectivement quelques instants plus tard les barrières immatérielles qui nous empêchaient de nous échapper s'évanouirent. A cet instant Marie Verneuil entra en contact avec un autre corps que nous nous sommes empressés de rejoindre. C'était vous Paul, à l'instant où vous vous êtes effondré sur la jeune fille en la rejoignant sur le télésiège. Tout le groupe des opposants à Calone nous avait suivi. Et cela faisait toujours partie du plan. Car ce traître avait déjà mis au point son système de contact. Installé depuis quelques temps dans la peau d'un gangster, il put sans trop de difficultés se faire passer pour un maître du grand banditisme et ordonna à sa recrue d'éliminer la première personne qui monterait en télésiège avec Marie Verneuil le dimanche matin. Le gangster bien qu'impressionné par les révélations de Calone sur ses antécédents et intrigué par la façon dont se faisait le contact, ne voulut pas se charger lui-même de la besogne, il sous-traita la tâche et l'attentat rata.

- Mais pourquoi fallait-il que cela ait lieu sur le télésiège ?

C'était Bernard qui avait posé la question.

- Parce que c'était un des rares endroits où Calone était sûr que Paul ne serait pas secouru dans la minute qui suivait, laps de temps suffisant pour nous échapper si quelqu'un le touchait après sa mort. Dans le cas contraire, plus de Paul, et donc plus d'Aaram et plus de Brice, autrement dit plus d'obstacle sur la route du pouvoir pour Calone. Mais nous n'étions pas tirés d'affaire pour autant. Voyant son coup

raté, Calone et une armée de mercenaires à sa solde avaient envahi le corps de Paul et tentait de nous faire réintégrer celui de Marie afin de reprendre possession de nos êtres. Nous nous défendîmes et purent résister jusqu'à votre examen par le médecin de Chamrousse. Celui-ci, comme bon nombre de ses confrères, servait de base à une importante concentration "d'explorateurs". Nous affectionnons particulièrement l'abri fourni par les médecins, ils cotoient des hommes de toutes conditions et constituent un excellent point de départ pour nos investigations. Donc ce médecin contenait une imposante colonie prête à se déverser dans différents corps, ils déferlèrent dans le vôtre, Paul, afin de nous prêter main forte. Nous étions sur le point de devenir maître de la situation lorsqu'il vous prit la malencontreuse idée de tenir la main de Marie, juste avant son départ pour l'hôpital. Les secours à l'armée de Calone affluèrent et nous dûmes reprendre le combat tandis que Calone en profitait pour rejoindre sa base et se trouvait ainsi emportée avec la jeune fille au moment où Gal la tenait presque à sa merci. Nous n'avons gagné cette bataille que tard dans la soirée, lorsque vous vous apprêtiez à regagner Chamrousse. Cette victoire, une défaite pour notre civilisation avait traumatisé bon nombre d'entre nous, d'autant plus qu'Aaram, que nous avions tenu éloigné tout le temps des combats, avait disparu. Probablement inquiet quant à l'issue de la bataille avait-il émigré, mais où ? Cette perte nous éprouva sérieusement car Aaram était le seul qui puisse encore rassembler la majeure partie des nôtres, même de tendance opposée. Moi, je ne pouvais le faire, j'avais trop ouvertement pris partie pour l'attentisme contre Calone, les partisans de celui-ci ne m'auraient pas écoutés. Il était donc urgent de retrouver Aaram, mais il était tout aussi urgent d'assurer notre sécurité. Nous devions donc absolument vous prévenir du danger qui vous guettait. Votre vie était menacée, votre vie.... et la notre. Les techniciens qui avaient pu fuir le centre de recherche avaient réussi à emporter quelques appareils de communication en cours de mise au point. Ils tentèrent d'en faire fonctionner un, mais ces prototypes n'étaient pas testés, il fallut quelques temps pour les régler, ce qui explique les nombreuses interruptions de programme sur votre poste de voiture. Nous tâtonnions, nous étions pourtant obligés d'aller très vite et d'effectuer des essais fréquents tout en craignant que, lassé de ces brouillages, vous coupiez le poste. Lorsqu'enfin nous avons pu transmettre notre message, un traître à la solde de Calone sabota le matériel ce qui tronqua la fin de l'émission. Nous devions repartir à zéro. Seulement vous étiez parvenu à destination sans que nous puissions vous recontacter. Pour nous commença alors une longue attente, sans savoir ce que vous faisiez, sans aucune idée de l'endroit où vous vous trouviez, sans pouvoir estimer les dangers qui vous menaçaient encore. Imaginez notre soulagement lorsque nous vous avons enfin entendu discuter avec Bernard. La suite vous la connaissez, nous vous avons reparlé et vous êtes là ce soir.

Brice s'interrompt, laissant Paul et Bernard souffler un peu. Ce dernier se leva et rajouta quelques bûches dans la cheminée. Il faisait nuit déjà mais seule les flammes du foyer éclairaient la pièce, les ombres des objets dansaient au mur au rythme des crépitations du bois. Bernard était fasciné par le feu, il se laissait hypnotisé, incapable de se concentrer sur l'étrange récit qu'il venait d'entendre. Aucun élément ne pouvait venir infirmer ou confirmer les dires de ce locataire encombrant aussi admettait-il la vraisemblance de l'histoire en attendant la suite des événements. Paul, lui, alternait de la foi totale au refus complet, ce phénomène dépassait ses facultés de synthèse. Il était tenté, comme Bernard, d'adhérer à la philosophie du "wait and see" mais il ne pouvait se résoudre à abandonner un problème inexpliqué. Il questionna Brice :

- Brice !

- Oui Paul ?
- Je me sens tout à la fois convaincu de votre honnêteté et très hésitant sur la crédibilité de votre histoire. Je n'arrive pas à me convaincre que moi, Paul Gallois, hier encore individu banal noyé dans une masse d'autres individus tout aussi banaux, soit dépositaire de tout un peuple dans mon propre corps. Comment croire cela avec le peu de preuves que vous nous apportez.
- Nous ne vous connaissons pas Paul, car aucun de nous n'étaient encore venu jusqu'à vous avant ce dimanche fatal, aussi vais-je vous poser une question : êtes-vous croyant ?
- Croyant ? en Dieu ?
- Oui.
- Non, mes parents m'ont élevé dans la tradition de la religion catholique et ont tenus à ce que je pratique jusqu'à ce que je me révolte contre cette obligation. Pendant quelques années j'ai cherché à savoir et à comprendre mais devant l'inutilité de mes réflexions j'ai cessé de m'intéresser à ce sujet. Aujourd'hui, Dieu ou pas, cela n'influe pas sur ma vie et ne tracasse plus mes pensées. Mais pourquoi cette question ?
- Si vous aviez été, comme bon nombre d'entre vous, parmi ce que vous nommez des croyants, je vous aurai demandé : quelle différence y-a-t-il entre ce que je vous ai apporté comme preuve de notre existence et les preuves que vous fournissent les théologiens. Nous, nous vous parlons, nous sommes concrets alors pourquoi ne pas nous croire ? Notre existence est pourtant moins sujette à caution que tel ou tel Dieu.
- Seulement je ne crois pas en Dieu et je suppose que si j'y croyais je trouverai des tas d'arguments prouvant son existence. Et vous, quel est votre position à ce sujet ?
- Nous avons traversé nous aussi une longue période de mysticisme intense mais notre évolution a balayé ces croyances. L'acceptation de la mort, l'oubli de la peur du néant et la maturité sociale de nos semblables ont ôté ce besoin d'être suprême. Car à quoi sert un Dieu, principalement à deux choses dont on ne saurait dire, comme la poule et l'oeuf, laquelle a engendrée l'autre, Dieu ôte la crainte de la mort, Dieu inspire la crainte de sa divine justice.
- Et quelle est votre position actuelle ?
- Nous pensons qu'il n'y a pas de Dieu au sens où vous l'entendez. Pour nous Dieu, c'est vous, c'est nous, c'est la terre, le ciel, l'univers.
- Et comment expliquez vous la présence de tout cela sans qu'un Dieu l'ait généré. Qui a créé le premier atome, qui a engendré le reste ?
- Toute la différence entre nos deux thèses tient dans cette seule question. Pour nous il n'y a jamais eu de début.
- D'après vous nos savants se trompent lorsqu'ils échafaudent la théorie du "big bang" ?
- Non, mais vous raisonnez à l'échelle de votre galaxie et des quelques autres qui vous entourent, le big bang a bien eu lieu mais il a donné naissance à une poussière.
- Mais il y a bien eu un début ?
- Regardez par la fenêtre, Paul, la nuit est-elle claire ?
- Oui.
- Regardez les étoiles. Pensez vous qu'au delà des plus lointaines se dresse un mur qui délimite le monde ?
- Non bien sûr.
- Vous pensez donc que l'espace est infini.
- Cela paraît difficile d'imaginer le contraire.

- Vous ne mettez pas de borne à l'espace, pourquoi voulez vous en mettre au temps. Le temps et l'espace sont infinis, il n'y a pas eu de commencement, il n'y aura pas non plus de fin. Il n'y a donc pas non plus de Dieu créateur.
 - Vous affirmez cela comme une certitude.
 - Bien sûr. Si vous partiez en fusée droit devant vous aujourd'hui, votre fusée naviguerait indéfiniment, le temps s'écoulerait sans que rien ne vienne interrompre votre voyage. Même si vous étiez éternel vous n'atteindriez pas le bout du monde.
 - Arrêtez, n'ajoutez pas la complexité du monde à celle de votre existence. Je vais me forcer à vous croire, mais quand même...
- Bernard qui, jusque là, avait écouté sans intervenir interrompit cette intéressante conversation.
- Il me semble que nous avons à régler des problèmes beaucoup plus urgents et préoccupants que le devenir du monde et des dieux. Ne serait-il pas temps de revenir à nos propres chances de survie ?
 - Vous avez raison Bernard. Laissons là les considérations philosophiques, nous aurons bien le temps d'y revenir si Calone nous en laisse le loisir. Il nous faut maintenant nous organiser pour vaincre.
 - Une question encore.
 - Paul tu nous enquiquines avec tes questions, Brice ne pourra jamais terminé si tu l'interromps sans cesse.
 - Mais je pense que celle ci est primordiale ?
 - D'accord Paul, posez votre question.
 - Vous avez dit que Calone à l'aide des nouvelles techniques qu'il a mise au point pouvait intervenir dans le comportement des individus qu'il occupe, n'est-ce-pas ?
 - C'est exact, il peut insuffler la haine ou l'amour, l'envie ou le désintéressement, la joie ou la peine, la douleur ou le bien être, mais tout cela est expérimental et ne fonctionne pas encore parfaitement. En fait le principal obstacle à la mise en place massive de ce principe est le besoin d'énergie énorme qu'il réclame. Il faut disposer d'une source considérable pour quelques secondes de fonctionnement, ce qui fait que Calone ne peut intervenir en continu et il doit attendre un temps relativement long pour reconstituer ces réserves.
 - Et vous Brice, possédez vous cette technique.
 - Non, et à notre connaissance seul Alain Verneuil a le triste privilège de tester un prototype.
 - Donc vous n'avez aucun moyen de nous contraindre à vous suivre.
 - Non aucun, vous pouvez refuser de nous aider mais je vous rappelle que votre vie est suspendue au même fil que la notre.
 - Sauf si vous allez habiter ailleurs.

Bernard s'indigna :

- Paul, tu ne parles pas sérieusement. Tu ne veux quand même pas dire que tu vas planter là Brice et ses amis ?
- Je ne suis pas un soldat ou un policier. La suite de cette affaire va nous confronter à des gens prêts à tuer, le seul moyen de sauver notre peau sera peut-être le meurtre. Je ne suis pas prêt à cette éventualité.
- Je vais vous dire ce qui va arriver si Calone triomphe. Aidé de quelques esprits cupides comme il en existe des millions sur terre, Calone leur donnera l'illusion de la domination, ce qui les motivera et il se rendra le maître absolu de notre monde et du votre. Ceux qui lui résisteront seront asservis ou détruits.
- Et à quoi cela l'avancera-t-il ?

- C'est vous qui me posez cette question ? Regardez autour de vous. Pourquoi Hitler a-t-il existé, ou Staline ? A quoi sert Pinochet ? Pouvez-vous me le dire ? Que retirent-ils de leur état sinon la satisfaction de leur besoin de domination totale, l'assouvissement de leur immense orgueil. C'est à vous que nous devons la crise que nous traversons. Calone ne fait qu'appliquer des principes largement répandus à la surface de votre globe. Ne seriez vous pas prêt à éliminer un tel monstre si vous n'aviez que ce moyen pour le neutraliser ?

- Je ne me suis jamais posé la question.

- Mais elle se pose aujourd'hui. Un monstre vous menace. Vous avez la possibilité de l'anéantir, allez-vous le laisser s'échapper et mettre au point ses projets terrifiants ?

- Et quels sont les moyens de lutter contre le démon ?

- Le plus sûr est la mort de celui ou celle qui l'abrite.

- Mais vous êtes fou, vous pensez vraiment que je vais pouvoir tuer Marie Verneuil

Paul hurlait, il débitait des injures, insultait Brice, l'envoyait au diable lui, Calone et tous les leurs, rien ne semblait pouvoir le calmer. Bernard se leva et s'approcha de lui mais Paul lui fit face :

- Et toi, tu ne dis rien, tu acceptes cela. De qui serons nous esclave demain, de Brice ou de Calone. L'un ou l'autre mérite-t-il de sacrifier Marie ?

Lorsqu'il se fut enfin calmé, Brice reprit :

- Vous ne pensez qu'à vous Paul. Je vous sentais compréhensif lorsque je dénonçai l'égoïsme des hommes, mais vous possédez cette tare au même titre que les autres. Vous êtes prêt à sacrifier le monde pour satisfaire votre besoin d'amour et d'affection. Et nous ne pouvons pas mettre en balance deux impératifs si disproportionnés. Votre réaction est compréhensible mais reprenez vous et réfléchissez. Que pese la vie de votre amie face au danger que cours l'espèce humaine.

Paul était effondré. Il se rangeait à l'avis de Brice mais comment accepter cela.

- N'y-a-t-il aucun autre moyen de neutraliser Calone.

- Si bien sûr, il faut l'obliger à se réfugier ailleurs. Ce qui sauve Marie mais condamne un autre innocent. Ecoutez Paul, pour l'instant aucune solution extrême n'est à prendre. Contentons nous de retrouver Aaram et de le soustraire à la vindicte de Calone, ensuite nous aviserons. Voulez vous continuer à nous aider dans cette tâche ?

- Oui et ensuite ?

- Ensuite Aaram saura peut-être ramener l'ensemble des nôtres à la raison et Calone ne pourra plus nuire s'il est seul.

Paul restait muet, incapable de prendre une décision. Bernard respectait son silence, imaginant l'affolement des idées dans la tête de son ami, qu'aurait-il fait s'il avait fallu sacrifier Claudine ?

La dernière flamme s'amenuisa dans la cheminée. Pendant quelques instants elle s'accrocha aux derniers résidus de bois encore intacts, reprenant de la vigueur puis de nouveau diminuant jusqu'à ne devenir qu'un point bleu. Et puis elle s'éteignit, définitivement. Seules les braises, noyées de cendres, éclairaient encore la pièce d'une lueur rougeâtre.

CHAPITRE XXII

Claudine s'était couchée dès le départ de Marie mais elle n'arrivait pas à dormir. Comment avait-elle pu passer outre le pressentiment qui l'oppressait et confier à Marie que Paul était vivant, et même lui apprendre le lieu de leur cachette. Elle avait confiance en Marie mais elle ne pressentait une autre menace qu'elle ne savait définir, elle ne devait pas attendre le lendemain. Il fallait qu'elle les prévienne de sa bêtise dès ce soir. Elle se releva, s'habilla et quitta sans bruit la chambre de son amie. Au rez de chaussée la fête battait encore son plein, une soirée "danse" avait été organisée pour les vacanciers et l'ambiance semblait assurée. Elle passa derrière le bureau d'accueil et chercha l'annuaire. André Voisin disposait du téléphone. Elle nota le numéro et appela aussitôt. Ce fut Bernard qui décrocha.

- Allo !
- Bernard, c'est toi ?
- Qui est à l'appareil ?
- Claudine.
- Que se passe-t-il Claudine ?

Elle raconta la visite de Marie et les révélations qu'elle avait faites. Bernard l'écouta sans l'interrompre. Lorsqu'elle eut fini il dit :

- Ne quitte pas, j'en parle à Brice pour savoir ce que nous devons faire et je te tiens au courant. Mais avant il faut que je te dise que tu es un amour.
- Tu me pardonnes d'avoir mis en doute ton histoire ?
- Oui, à une condition, c'est que toi tu me pardonnes l'avoir été si peu aimable.

Ils rirent ensemble puis Bernard posa le combiné. Claudine attendit quelques minutes et la voix de Bernard se fit de nouveau entendre.

- Claudine.
- Oui.
- Les propos de Brice sont alarmants. A l'heure qu'il est ceux qui nous traquent doivent savoir où nous sommes et vont probablement tenter de nous retrouver. Nous allons donc quitter cet endroit. Il faut que tu joignes Marie Verneuil et son frère, tâche de ne pas les quitter mais ne les touche pas, ne les approche pas à moins d'un mètre. Fais cela dès demain matin. J'essaie de t'appeler chez Marie Verneuil vers neuf heures. Si toutefois je ne pouvais pas te joindre, soit que nous soyons dans l'impossibilité d'appeler, soit que tu ne puisses t'y trouver, laisse un message à Henri ou à Colette, je ferai de même. Tu as tout retenu ?
- Oui, mais que comptez vous faire ?
- Je ne peux pas te le dire, il n'est pas exclu que ceux qui nous cherchent aient profité de ton contact avec Marie pour t'annexer à leur troupe, aussi je préfère me taire.
- Bernard.
- Oui.
- Je t'aime, ne fais pas d'imprudence.
- Moi aussi je t'aime. Quant aux imprudences j'ai bien peur qu'elles fassent partie intégrante de notre existence pendant un certain temps. Il faut que je te quitte maintenant car nous ne sommes pas en sécurité ici. A demain, je t'embrasse.
- Je t'embrasse aussi, à demain.

Elle raccrocha. Elle s'apprêtait à remonter dans sa chambre mais elle pensa qu'il lui serait plus facile de rejoindre Grenoble dès ce soir afin de rejoindre Marie tôt le lendemain matin.

Elle appela Henri et Colette et leur demanda si elle pouvait passer la nuit chez eux. Elle éluda leurs interrogations et obtint leur accord. Quelques minutes plus tard, ayant rassemblé quelques effets et affaires de toilette, elle montait dans sa voiture. Ils allaient voir à qui ils avaient à faire, les sinistres crétins qui osaient troubler sa vie affective et professionnelle.

CHAPITRE XXIII

Les révélations de Claudine à Marie bousculaient quelque peu leur emploi du temps. Brice, Bernard et Paul mettaient au point une stratégie leur permettant de retrouver Aaram tout en évitant le contact avec les supots de Calone.

C'est Brice qui énonçait les données du problème :

- D'abord, Calone croyant être débarrassé de nous, a du commencer à rechercher Aaram, il nous faut donc savoir qu'elles sont les résultats de ses premières investigations et, s'il n'a pas abouti, entamez nous aussi cette prospection. Paul, il faut que vous fassiez une liste très précise de toutes les personnes que vous avez approchées entre le départ de Marie pour l'hôpital et votre sortie de l'hôpital, Aaram s'est obligatoirement réfugié dans l'une des personnes que vous avez touchées, il faut la retrouver. Il faut aussi que nous partions immédiatement de cette maison car Calone doit déjà avoir pris de nouvelles dispositions pour notre élimination, rester ici serait un suicide. Où pensez-vous pouvoir passer la nuit ?

Bernard s'adressa à Paul :

- Crois-tu qu'Henri puisse nous héberger ?
- Il le pourrait mais que lui dirons nous ?

Brice intervint :

- Parlez vous de Colette et d'Henri Besson, les propriétaires du chalet que vous habitez Paul ?
- Oui.
- Nous les connaissons bien tous les deux car, tout comme les médecins, les professeurs étaient un lieu d'accueil privilégié pour nous. Henri Besson est très ouvert à la découverte d'autres mondes. Il a beaucoup étudié tous les phénomènes étranges inexpliqués par la science et qui sont censés être la manifestation d'êtres venus d'ailleurs. Au point où nous en sommes vous pouvez lui raconter notre histoire. Allez chez eux dès ce soir, et joignez Claudine demain matin, vous pourrez peut-être savoir quels sont les résultats des recherches de Calone et qui vous pouvez éliminer s'il n'a pas retrouvé Aaram. Maintenant filez vite d'ici.

Paul avait rassemblé ses affaires et se tenait près de la porte, attendant que Bernard qui jetait de l'eau sur le feu. La pièce était plongée dans le noir. Paul ouvrit la porte et se dirigea vers la deux CV, Bernard fermait les volets. Ils étaient à peine installés dans la voiture de Bernard que trois automobiles atteignirent l'entrée du village et stoppèrent devant la maison que Paul et Bernard venaient de quitter. Une dizaine d'hommes sortirent des deux derniers véhicules. La voiture de tête, une porsche noire, se gara un peu plus loin, à quelques mètres de la 2 CV. Deux hommes s'extirpèrent du bolide. Le groupe près de la maison les attendaient. Le conducteur de la porsche s'approcha d'eux et donna des ordres. Aussitôt le groupe se scinda. Tandis que deux hommes frappaient à la porte les autres entouraient la maison. N'obtenant pas de réponse, celui qui toquait laissa la place à celui qui l'accompagnait. Paul et Bernard enfoncés dans les sièges de la voiture distinguaient difficilement les faits et gestes des sinistres individus. Paul ouvrit sa fenêtre pour tenter de chasser la buée qui recouvrait les vitres. Bernard demanda :

- Que font-ils ?
- Je crois qu'ils tentent de crocheter la porte. Oui c'est cela, ils ont réussi, elle est ouverte. Ils sont entrés.
- Il faut que nous partions rapidement.

- Impossible, nous devons passer devant la maison et nous risquons d'attirer leur attention.
- Alors partons dans l'autre sens, vers Lans en Vercors.
- C'est encore plus risqué car la route est plate et s'ils nous voient partir ils auront vite fait de nous rattraper avec leurs voitures puissantes. Tu as vu, il y en a un qui a une Porsche.
- Alors tant pis on passe devant eux et on fonce dans la descente sur Grenoble.
- Même en descente, tu ne peux rien contre une Porsche avec ton tas de taule.
- Avons nous le choix. Lorsqu'ils auront vu que la maison est vide ils risquent de jeter un oeil sur les véhicules stationnés aux environs et ils nous découvriront.
- Tu as raison, ils rentrent tous à l'intérieur maintenant, vas y fonce.

Bernard desserra le frein mais ne mit pas le moteur en marche, la voiture glissa silencieusement. Ils doublèrent la porsche dont les portes étaient restées ouvertes. Bernard freina brusquement. Paul se tourna vers lui.

- Qu'est-ce que tu fabriques, avance !
- Et s'il avait laissé les clés sur sa voiture, le chef, nous n'aurions pas de problèmes pour semer la meute.
- Excellente suggestion, ne bouge pas, je vais voir.

Paul descendit sans bruit et s'approcha de la voiture, il regarda le tableau de bord et revint vers Bernard.

- Les clés sont dessus. Descend devant avec la 2CV, moi je prends la porsche, s'ils nous rattrapent je tente de les freiner. Nous nous rejoignons chez Henri.
- Pourquoi ne montons nous pas tous les deux dans le bolide ?
- Il vaut mieux nous séparer, allez file.

Bernard relacha le frein et s'avança sur la route. Il atteignait l'entrée de la maison d'André lorsque les mercenaires ressortirent. Leur chef cria un ordre en voyant passer la 2CV.

Bernard mit le moteur en route et jeta un oeil dans le rétroviseur, la porsche démarrait juste. Il écrasa l'accélérateur. Un homme tenta de lui barrer le passage mais devant la détermination de Bernard il s'écarta promptement du chemin. La route était libre, la 2 CV plongea dans la descente sur Grenoble talonnée par la Porsche.

Paul piaffait, quel dommage d'être au volant d'un tel engin et de devoir suivre une 2CV. Pour profiter malgré tout de la voiture, il laissait Bernard prendre du champ puis lançait la machine à ses trousses. Les phares qu'il aperçut dans son rétroviseur le rappela à la dure réalité du moment. Il laissa Bernard filer, la pauvre 2 CV devait donner tout ce qu'elle avait dans le moteur car l'écart se creusa rapidement. Les deux véhicules suiveurs se rapprochaient à vive allure. Lorsque le premier fut à quelques metres il déboita pour tenter de doubler, Paul s'écarta sur la gauche de la chaussée pour lui couper la route. La deuxième voiture accéléra et se mit à la hauteur de la première, elles roulaient de front et tentèrent de doubler, l'une à gauche, l'autre à droite en mordant largement sur le bas coté. Paul ne pouvait les empêcher de passer toutes les deux, il dut accélérer pour ne pas se laisser dépasser. Mais il ne pouvait continuer à cette allure, sinon il rejoindrait Bernard. Mais que faire, s'il ralentissait, un des deux pouvait doubler et il se retrouvait pris en sandwich, s'il accélérât il rattraperait bientôt la 2 CV. Un incident interrompit sa réflexion, dans un virage en épingle, alors que les deux véhicules s'étaient remis de front, il rattrapa un camion. Paul entrevit alors la possibilité de garder un moment ses poursuivants derrière lui sans possibilité de le dépasser. Il emprunta la voie de gauche et resta à hauteur du camion, se contentant de quelques coups de volant pour empêcher la voiture qui l'avait suivie de le doubler. Ce groupe continua sa descente, le chauffeur du camion n'appréciait visiblement pas les acrobaties de ses voisins et le faisait savoir par de vigoureux coups

de klaxon. Un autre virage mis fin à la formation, un véhicule venant en sens inverse obligea Paul à accélérer pour enfin doubler le camion, ceux qui le suivaient ne se préoccupèrent pas de l'automobiliste montant qui du jeter sa voiture dans le fossé pour éviter la collision. La deuxième automobile voulue elle aussi doubler le camion, mais le chauffeur excédé ne l'entendait pas de cette oreille et il se mit, lui aussi, à faire de l'obstruction. Avant un virage Paul le vit au milieu de la route obligeant l'autre conducteur à rester sagement derrière s'il ne voulait pas rejoindre l'infortuné automobiliste montant dans le fossé. Paul avait de nouveau ralenti, talonné par ce qu'il pensait être une Range Rover. Dans la série de virages qui se présentaient maintenant il ne risquait rien, il s'approcha du bord du précipice pour jeter un regard plus bas, il aperçut des phares. Probablement Bernard, il fallait qu'il tienne encore. Il ralentissait autant qu'il le pouvait mais les autres exaspérés venaient heurter son pare choc et poussait la Porsche s'il les laissait trop s'approcher. Cela lui rappelait son combat avec la Mercedes dans la montée de Chamrousse. Et puis dans un large virage il se laissa surprendre. Alors qu'il négociait la courbe, la Range Rover coupa par le talus et se retrouva devant la Porsche. Les rôles étaient inversés, c'étaient eux maintenant qui ralentissaient et Paul voyait dans son rétroviseur l'autre véhicule qui avait pu se débarrasser du camion, se rapprocher rapidement. Paul serra les dents et dut faire appel à toute sa volonté pour écarter la panique qui le gagnait. Une lueur d'espoir lui redonna le tonus nécessaire, ils atteindraient bientôt un carrefour, le conducteur de la voiture qui le précédait ne saurait où aller, il n'aurait qu'à choisir la direction opposée à la sienne. Il accéléra donc suffisamment pour éviter de se faire rattraper trop rapidement par la voiture suiveuse et pour obliger la Range Rover à avancer pour ne pas se faire doubler. Arrivé à proximité du carrefour le conducteur de la Range Rover, comme l'avait prévu Paul, hésita sur la conduite à tenir. Paul le suivait à quelques mètres, évitant de faire une manoeuvre laissant deviner sa tactique. Mais pressentant la manoeuvre, le conducteur freina brutalement, obligeant Paul à donner un brusque coup de volant pour éviter la collision. En arrivant à hauteur de la Range Rover, celle-ci redémarra brutalement braquant à gauche, obligeant Paul à s'engager dans le champ bordant la route. La Porsche appréciait peu les prairies détrempées et la voiture perdait de la vitesse malgré la poussée du pied de Paul sur l'accélérateur. Par contre la Range Rover qui avait suivi se trouvait très à l'aise sur ce terrain. Il fallait absolument que Paul puisse atteindre le petit bois qu'il apercevait à une centaine de mètres de là, les poursuivants se rapprochaient et l'autre voiture, toujours sur la route elle, lui coupait la retraite de ce côté. Encore quelques mètres, il accéléra à fond en seconde car il venait d'apercevoir la barrière de fil de fer qui lui barrait la route. Le nez de la Porsche s'enfila entre les deux rangées de barbelés, elle roula sur celle du bas, celle du haut céda sous le choc. Paul connaissait l'endroit, il venait quelquefois y faire un footing le dimanche. Les arbres assez espacés autorisaient le passage de la voiture et bientôt un chemin lui permettrait une conduite plus rapide. Mais la direction répondait mal et l'accélération était moins franche. Il avait du crever un ou même plusieurs pneus au passage des barbelés. Enfin le chemin s'ouvrit devant lui, il tourna à gauche, à droite il aurait rejoint la route. Il éprouvait beaucoup de difficultés à maîtriser son engin et la Range Rover l'avait rejoint. Il fallait qu'il les sème car bientôt le chemin se transformerait en sentier impraticable pour la voiture. Mais rien à faire, cette charette ne voulait plus avancer. Il ne lui restait plus qu'une chance de salut, le ravin. La pente n'était pas trop accentuée, avec un peu de réussite il pourrait s'en tirer sans grand dommage et à pied il était sûr dans ce bois de pouvoir distancer la meute qui était à ses trousses. Il était arrivé. Sans hésitation, il braqua à droite et engagea le véhicule dans la pente. Il eut le temps de voir la Range Rover s'arrêter et les hommes en descendre avant que la Porsche n'exécute son premier tonneau.

CHAPITRE XXIV

Bernard avait pu rejoindre Grenoble sans encombre. Arrivé chez les Besson, il sonna, espérant ne réveiller personne. Henri vint lui ouvrir.

- Bernard que fais-tu là ?
- Je vais t'expliquer mais avant est-ce que je peux coucher chez toi cette nuit ?
- Toi aussi, que vous arrive-t-il, vous êtes tous à la rue ce soir.
- Comment "moi aussi", Paul est déjà arrivé ?
- Parce que Paul doit arriver, je crois que nous pouvons afficher complet.
- Si ce n'est pas Paul, qui est là ?
- Claudine.
- Claudine, bon sang où est-elle ?
- Dans la salle de séjour, entre, mais ne fait pas de bruit Colette et Nicolas dorment.

Bernard se précipita, elle était là, enfoncée dans un fauteuil si profond qu'elle ne se leva pas pour l'accueillir. Elle se faisait désirer, il était juste, pensait-elle, que ce soit lui qui aille au devant d'elle puisqu'il l'avait laissé partir sans la retenir, elle ne pensait pas un seul instant qu'il put espérer la même chose, aussi fut-elle très étonnée de le voir s'arrêter brusquement à un mètre d'elle et ne plus bouger. Bernard tentait de se souvenir des conseils de Brice. Pouvait-il toucher Claudine ou non ? Elle avait cotoyé Marie Verneuil, il était donc prudent qu'il s'abstienne jusqu'à l'arrivée de Paul. Mais lui aussi était porteur d'un petit bonhomme : Gal. Pouvait-il entrer en contact avec lui ? Pour le savoir il lui suffisait d'allumer un poste. Il se retourna vers Henri et lui demanda :

- As-tu un transistor ici ? Henri fut très étonné par la question et interrogea :
- Que veux-tu faire d'un transistor à cette heure ?
- J'ai des tas de choses à t'expliquer et j'ai besoin d'un transistor pour cela.
- Je n'ai pas de transistor, peut-être le tuner de la chaîne Hifi te suffira-t-il. Mais allez vous enfin m'expliquer ce qui vous arrive tous.
- Claudine a-t-elle commencé à te raconter notre histoire ?
- Non, elle m'a simplement appris que Paul n'était pas mort dans l'incendie du chalet. Alors maintenant que me voilà débarrassé de ce poids j'aimerais comprendre tout le reste. Je te mets la radio.

Il fit ce qu'il avait dit et Bernard tenta le contact avec Gal.

- Gal vous m'entendez ?

La réponse ne se fit pas attendre :

- Je vous entends Bernard.

Bernard poussa un grand soupir de soulagement.

- Comme l'a dit Brice, je peux mettre Henri Besson dans la confidence mais qu'elle doit être mon attitude envers Claudine, puis-je l'approcher ?
- Vous pouvez y aller, je ne suis pas seul et nous sommes assez nombreux pour maintenir une armée...

Bernard n'en écouta pas davantage et se précipita dans les bras de Claudine héberluée. Un autre qui faisait une drôle de tête, c'était Henri. Pour lui Paul avait été la cible d'un tueur, une première fois sur le télésiège, une deuxième fois au chalet. Il regrettait amèrement son chalet maintenant qu'il savait que Paul était vivant. Mais que venait faire Bernard et Claudine dans cette histoire à laquelle ils étaient apparemment mêlés séparément. Et qui était ce Gal qui braillait dans le poste depuis cinq minutes et qui allait réveiller toute la maison sans que les deux amoureux, vautrés dans le canapé, l'entendent.

- Bernard, vous m'entendez, Bernard répondez...

Bernard consentit enfin à lâcher Claudine et à répondre :

- Oui, excusez moi, mais nous avons vingt quatre heures de tendresse à rattraper.

Gal ne se sentait apparemment pas concerné, il répondit :

- Tout va bien, elle n'était occupée que par quelques sous fifres non virulents, nous sommes maintenant maître de la place. Je pense qu'il est temps que vous exposiez la situation à votre ami Henri.

- Je laisse le poste allumé ?

- Oui, j'interviendrai au cas où vous auriez besoin de quelques arguments convaincants.

- Je crois effectivement que nous ne serons pas trop de deux.

Et Bernard commença la longue histoire de Paul. Pris par le cours du récit il en avait oublié l'heure et lorsqu'il entendit sonner deux heures du matin à la pendule du salon il se rappela qu'il avait laissé son ami sur la route. Il interrompit ses explications et interpella Gal:

- Gal, Paul n'est toujours pas là.

- Je sais et cela fait déjà un long moment que je m'inquiète. Mais terminez, ne laissez pas votre ami s'impatisser, nous ne pouvons rien faire qu'attendre.

Bernard continua. Comme l'avait prévu Brice, Henri fit preuve d'une compréhension qui laissait Bernard pantois. Il admettait cela presque comme une évidence, c'est à peine s'il fut surpris d'entendre un des habitants de son propre corps, Dérès, lui poser quelques questions sur le contenu de ses derniers cours au lycée. Bernard ne put s'empêcher de lui demander :

- Mais comment fais-tu pour être si placide devant une telle nouvelle ?

- J'y étais préparé.

- Tu savais que tu abritais dans ton corps toute une colonie d'êtres intelligents ?

- Non, bien sûr. Je dois même dire que je n'avais jamais imaginé cette immensité de l'infiniment petit. Mais j'étais prêt, comme bien d'autres, à recevoir la nouvelle d'une visite d'un autre monde. Il faut être bien vaniteux pour penser que l'homme est l'être le plus intelligent de l'univers. Bien d'autres doivent déjà sillonnés les étoiles et, s'ils ne sont pas encore venus nous voir, ce ne peut-être que parce qu'ils n'ont pas encore repéré cette minuscule galaxie que nous nommons voie lactée. Ou peut-être ont-ils déjà visité notre planète et l'ont ils déclaré inhabitable, comme nous, nous qualifions Mars ou Jupiter.

Dérès posa une question :

- Pensez vous que ces planètes soient vivables ?

- Pour nous, non. Mais pour d'autres, pourquoi pas.

- Vous développez une thèse tout à fait contraire à celle émise par la majorité de vos collègues.

- Avez-vous jamais remarqué que la plupart des grandes découvertes sont le fruit des recherches d'un original. Je ne veux pas dire que ce que j'avance va bouleverser la science astronomique mais je pense que nous sommes beaucoup trop attachés à nos petites certitudes scientifiques. Nous avons décrété que la vie n'était possible qu'en présence d'un nombre restreints d'éléments et nous rejetons toute forme de vie autre que celle que nous pouvons imaginer.

- Vous avez tout à fait raison. Ce qui manque à l'être humain c'est de l'imagination.

Bernard crut bon d'intervenir :

- Comment pouvez vous dire cela, regardez les énormes progrès que nous avons fait depuis cent ans, ne les devons nous pas à l'imagination ?

Dérès répondit :

- Mais ces progrès' vous ne les devez qu'à un très petit nombre d'entre vous. Combien d'hommes sont à l'origine de l'automobile, de l'avion, du vaccin contre la rage, de l'énergie nucléaire, combien ? une poignée. Et encore cette minorité de cerveaux est-elle peu prolifique. Le monde des possibilités qui vous sont offertes est immense, infini, et vous n'en explorez que la surface.

Tandis que Bernard s'interrogeait Henri souriait cela lui paraissait naturel. Il demanda :

- Comment situez-vous votre intelligence par rapport à la notre ?

- Il est très difficile de faire des comparaisons, il n'existe aucun lien entre nos deux modes de vie. Le seul qui vous apparaisse aujourd'hui, la parole, n'est en fait qu'un artifice. Je ne parle pas, ce que je veux vous dire est interprété par une machine qui traduit mes pensées. Je pourrai vous dire qu'il existe autant de différence entre l'homme de néanderthal et vous, qu'entre vous et nous, mais cela ne retraduirait pas l'exacte vérité. Notre avantage n'est pas du à une technique mais plutôt à un équilibre social. Nous avons une perception plus fine de notre entourage, nous savons mesurer le bon et le mal.. Vous aussi allez-vous dire, c'est vrai mais à si courte vue. Combien aujourd'hui, parmi les hommes disent, "nous allons faire cela car nous en tirerons profit dans vingt ans, nos enfants en seront les bénéficiaires", très peu, et encore, sont-ils souvent pris pour des farfelus. Tant que toute activité terrestre sera dominée par le profit, vous stagnerez lamentablement. Le profit immédiat est le pire ennemi du progrès rapide. Vous croyez progresser à pas de géants dans de nombreux domaines, c'est très facile lorsqu'on n'a pas d'autre période de référence que le moyen-âge. Vous êtes arriérés, mais rassurez-vous on est toujours en retard par rapport à ceux qui sont en avance, n'est-ce pas ?

- Monsieur de La Palice n'aurait pas renié celle-là ! dit Henri en riant franchement. Je crois que vous avez tout à fait raison, monsieur Deris, mais comment ne pas croire à notre supériorité, tant que nous ne disposons d'aucun élément de comparaison avec d'autres êtres plus évolués. Jusqu'à présent nous étions des dieux, votre présence va, je l'espère, ramener l'humilité dans les cervelles humaines.

- N'allez pas trop vite, Henri. Vous n'avez appris notre présence que par un malheureux concours de circonstances et il n'est pas question pour nous que l'existence de notre monde soit divulguée à l'ensemble de la race humaine. Il vous faudra garder le secret longtemps, très longtemps et peut-être même l'emporter avec vous dans la tombe. Car nous n'accepterons de nous présenter que lorsque nous aurons la certitude qu'aucun danger ne nous menace, et ce jour là n'est pas encore arrivé. Mais cessons ces discussions pour l'instant. L'absence de Paul Gallois commence à être très inquiétante mais il est inutile de passer la nuit à se morfondre. Vous avez besoin de repos, allez tous dormir, la journée qui s'annonce risque d'être longue. Bonsoir à tous.

Claudine daigna se lever, elle n'avait pas quitter le fauteuil depuis l'arrivée de Bernard. Henri lui désigna le canapé en lui disant :

- Vous coucherez là, si toutefois Paul arrivait dites lui d'aller dormir dans la chambre de Nicolas.

Ils se quittèrent en se souhaitant bonne nuit, machinalement.

Mais aucun ne passa une bonne nuit. Bernard et Claudine, serrés l'un contre l'autre, n'éprouvaient même pas le besoin de se prouver leur absence de rancune, tous deux pensaient à Paul.

Claudine, la voix étouffée par la boule qui lui nouait la gorge, demanda :

- Tu crois vraiment qu'il lui est arrivé quelque chose ?

- Il me suivait à quelques mètres, puis je l'ai vu ralentir ensuite plus rien. J'ai été tenté de l'attendre mais il avait justement choisi cette solution pour qu'au moins un de nous puisse en réchapper. Il me semble l'avoir revu ensuite, bien plus haut, suivi des deux grosses voitures, mais peut-être n'était-ce pas lui. Ne pleure pas, ma Claudine, Paul ne manque pas de ressource. Et puis avec la voiture qu'il avait il n'y a aucune chance que ses poursuivants aient pu le coincer.

Il le disait mais n'arrivait pas à s'en persuader.

CHAPITRE XXV

Il n'était pas mort. La tête tournait, à droite, à gauche, les mains agrippaient sans faiblesse, les bras bougeaient sans contrainte, pas de douleur abdominale, les jambes s'allongeaient et se repliaient. Il était vivant et en bon état, il fallait donc s'extraire de ce tas de ferraille avant l'arrivée de ses poursuivants. Paul poussa la portière droite, elle résistait, il poussa plus fort, cogna, frappa du pied, sans résultat, elle refusait de s'ouvrir. Il essaya l'autre porte sans plus de réussite. Le pare brise avait éclaté et le toit s'était affaissé sur le capot, impossible de sortir de ce côté. Il était entaulé.

Au bord du ravin de Guitton hurlait des ordres :

- Prenez les torches, magnez vous bordel, si vous le laissez échapper, je vous écorche vif. Descendez, qu'est-ce que vous attendez.

Il rageait. Dire qu'au volant de la Range il avait tout fait pour coincer ce salaud en prenant un minimum de risques pour son auto, il avait réussi à l'envoyer dans les paquerettes en espérant pouvoir le piéger à la lisière du bois, mais cet enfoiré devait connaître l'endroit pour s'engager entre les arbres à une telle vitesse. Et il avait osé balancer sa voiture dans le ravin au moment où il n'y avait plus qu'à le cueillir. Ses hommes éclairaient le fond du ravin maintenant et il pouvait distinguer les débris fumants de ce qui avait été une Porsche. Le rictus qui déforma son visage à ce moment fut significatif de la vengeance qu'il comptait tirer de cet acte de vandalisme. Les autres en bas criaient des choses inintelligibles. Que se passait-il encore ? Le mec était-il mort, il préférerait le toucher vivant, d'abord parce que Calone le lui avait demandé, ensuite parce qu'il tenait à soigner personnellement ce client, surtout s'il s'agissait du "bon", celui dont l'image titillait les pensées de cette garce de Marie. La mercedes était arrivée et ceux qui l'occupaient avaient rejoint De Guitton.

- Que se passe-t-il ?

- Cette ordure a jeté la voiture dans le ravin. Les autres sont descendus mais ils ne remontent pas. Marlot, va voir ce qu'ils foutent.

L'interpellé prit une lampe dans la voiture et s'engagea dans la pente. Ce n'était pas trop abrupt, à pied, mais en voiture cela devait procurer quelques sensations. Il atteint la voiture vingt mètres plus bas et s'adressa à ses collègues :

- Le patron s'impatiente, qu'est-ce qu'il y a ?

- Le mec est coincé dans la voiture, il faudrait une barre à mine pour faire sauter une portière.

- Il doit bien y avoir quelque chose de ce genre dans la Range, je remonte.

Arrivé au sentier, il dut attendre de récupérer son souffle pour pouvoir expliquer la situation à De Guitton :

- Le type est vivant mais il est coincé, les portières sont bloquées.

Un large sourire illumina la face de Jean-Robert. Celui-là, il allait lui faire son affaire avant de contacter Calone, car l'autre était bien foutu de lui interdire toute manifestation d'humeur. D'ailleurs dès qu'il aurait réglé les affaires en cours il faudrait qu'il trouve ce Calone et qu'il lui fasse cracher son venin, il n'était pas question qu'il reste à ses ordres éternellement. Pour l'instant, il allait assister à l'extraction du cascadeur. Il accompagna le dénommé Marlot jusqu'à la voiture. Lorsqu'il fut parvenu sur le lieu d'atterrissage il constata les dégâts :

- Elle est foutue, regardez ça, le capot a reculé d'au moins cinquante centimètres, deux roues arrachées, le toit enfoncé. Je ne sais pas ce qui me retient d'y foutre le feu.

Mais ce ne serait pas assez jouissif, ce serait trop rapide. Allez éclairez moi vous autres que je vois la tête de ce rat.

Il se pencha et vit Paul, stoïque, attendant la délivrance. Il exulta :

- D'après la description, ce doit être le bon, allez cette cassez cette tôle qu'on le sorte de sa cage.

En quelques instants la porte fut pliée et Paul fut agrippé et tiré à l'extérieur. De Guitton s'approcha et dit à ses sbires :

- Vous allez me le monter sur le chemin, je m'occuperai de lui la haut.

Ils commencèrent à gravir la paroi du ravin. Paul était tenu par deux costauds qui lui broyaient chacun un biceps. Deux autres montaient devant. De Guitton à sa droite, ne le quittait pas des yeux. Ce dernier le suivait à deux mètres en arrière. Paul réfléchissait posément à ses chances de fuite. Il allait se passer trois à quatre minutes avant qu'ils n'atteignent le sentier. En haut il n'aurait plus aucune chance, il devait y avoir encore trois ou quatre truands qui attendaient. Il fallait qu'il s'échappe avant, mais comment ? Le seul moyen, c'était de retomber en espérant que ses gardes lacheraient prise et que celui au dessous ne réussirait pas à bloquer tout le monde. Pour cela il fallait attendre d'être le plus haut possible et là, de se jeter en arrière. Mais aurait-il la force d'entraîner les deux colosses dans sa chute. Il ne fallait pas qu'il se pose de questions. C'était sa seule chance, il fallait qu'il la tente. Il fut aidé, à quelques mètres du chemin son gardien de droite glissa, et, pour se rattraper, le lacha provisoirement. Paul se rammassa sur ses jambes et se projeta en arrière. Le second gardien tenta de s'accrocher à un tronc proche mais son réflexe ne fut pas assez prompt, son bras balaya l'air avant de suivre le corps qui dévalait la pente. Le suiveur qui n'avait rien compris, s'écarta pour ne pas être entraîné dans la chute. Paul crut comprendre que de Guitton lui envoya la barre à mine à travers la figure.

Ils roulaient, roulaient. Paul se protégeait de son bras libre, car l'autre était toujours prisonnier dans la poigne d'acier de son gardien. Il fallait pourtant qu'il le lache avant qu'ils aient atteint le fond sinon Paul ne s'en débarrasserait pas. Il aurait aimé calmer un peu la chute mais s'était le corps de l'autre, plus gros et plus rond qui l'entraînait maintenant, incapable de se freiner. Paul essayait de sa main libre de saisir une pierre, enfin il réussit. De toutes ses forces il frappa la main qui enserrait son bras, l'autre hurla mais ne lacha pas, Paul frappa encore, il avait réussi à stabiliser sa chute qui s'était transformée en glissade sur le dos, ce qui lui permettait d'agir assez aisément. Ils arrivaient en bas. A peine arrêté, le costaud se dressa sur ses jambes, Paul prestement en fit autant. La main qui le tenait ruisselait de sang. Le regard de son gardien ne lui laissa aucune illusion sur le sort qui l'attendait. D'autant que de Guitton arrivait en glissant et hurlait :

- Tue le, tue le.

Paul n'avait pas lâché la pierre il faisait face à celui qui le tenait. Il leva la pierre, l'autre avança sa main libre, mais Paul accompagna son geste d'un vigoureux coup de genoux là où l'on souhaite le moins prendre des chocs de ce genre. Le colosse se plia légèrement, suffisamment pour que Paul puisse lui asséner un vigoureux coup de pierre sur le crâne. Il s'écroula. Paul se retourna et vit la meute arriver sur lui. Il s'enfonça dans le sous bois. De Guitton brayait les ordres :

- Vous là haut, bloquez les deux issues de ce ravin. Vous deux suivez-moi, les deux autres restez là et éclairez tout ce qui bouge.

Paul courrait mais il avait entendu les ordres de de Guitton et il savait que ceux qui se trouvaient sur le chemin lui bloqueraient irrémédiablement le passage dans environ trois cent mètres, car à cet endroit le ravin se rétrécissait, le chemin s'enfonçait et rejoignait le fond qui, lui remontait. A cet endroit la distance entre les deux parois rocheuses dans lesquelles étaient encastrées ce site ne devait pas excéder vingt mètres. Avec deux ou trois

personnes devant et autant derrière, il n'avait aucune chance de leur échapper. Il devait tenter l'impossible, il stoppa sa course.

Heureusement de Guitton et ses deux acolytes inspectaient chaque mètre de terrain en avançant, sûrs de le coincer ils prenaient leur temps. Paul n'avait qu'une solution, l'escalade de la paroi rocheuse qui dominait. Un de ses amis, Rolland, l'avait initié à ce sport athlétique. Cela ne lui plaisait pas outre mesure, il préférerait regarder le paysage lorsqu'il se promenait en montagne, plutôt que d'être obligé de fixer une paroi à la recherche du moindre trou ou de la plus petite faille, mais il l'avait fait pour ne pas rejeter ce sport par principe. Après avoir essayé, son opinion n'avait pas changé, il ne ferait pas de ces acrobaties son occupation dominicale. Pourtant aujourd'hui, il aurait embrassé Rolland d'avoir tant insisté pour qu'il l'accompagne, car sans initiation il n'aurait jamais entrepris l'escalade de cette falaise, même poursuivi par les tueurs les plus féroces, non pas qu'il aurait refusé d'essayer, mais il n'aurait pas pu décoller les pieds du sol tant les prises qui s'offraient étaient infimes. Heureusement, la nuit n'était pas trop sombre et il pouvait apercevoir la roche deux ou trois mètres au dessus de lui, ce qui lui permettait de choisir sa voie. Il se hissait lentement, évitant les prises incertaines qui risquaient de l'obliger à dépenser trop d'énergie ou à déclancher une chute de pierre (ou de Paul). Ses mains transpiraient et glissaient sur la roche lisse mais il progressait. Il avait franchi la moitié de la hauteur lorsqu'il vit, quinze mètres plus bas de Guitton, lampe à la main s'approcher du pied de la paroi. Il resta suspendu, immobile. L'autre avançait lentement, explorant chaque buisson chaque anfractuosité de rocher, levant sa lampe pour inspecter les branches des arbres. Si par malheur il dirigeait sa lampe sur la paroi, Paul serait découvert. Et puis il n'était pas entraîné à ce sport et ses muscles commençaient à tétaniser. Une crampe se formait dans son mollet gauche. Il dut reprendre appui sur la jambe droite et déclancha la chute d'un petit caillou. Le rayon l'aveugla aussitôt suivi d'un hurlement.

- Ici, tous ici, il grimpe la falaise.

Un bruit de galop envahit le fond du vallon. Bientôt une dizaine d'hommes étaient groupés au pied de la falaise, juste sous lui. De Guitton demandait :

- Qui a un flingue, grouillez-vous.

Personne ne répondit, de Guitton hurlait :

- Qu'est-ce qui m'a foutu d'une bande de bras cassés pareils.

Marlot fonce à la Range, il y en a un dans la boîte à gants.

Marlot partit en courant. Paul devait atteindre le sommet avant qu'il ne revienne. Il reprit son ascension. Heureusement la paroi était moins raide et les prises plus faciles, sa progression fut plus rapide.

S'apercevant que sa proie allait lui échapper, de Guitton ramassa un caillou et le jeta, criant à ses sbires de l'imiter.

Le crépitement des cailloux sur la paroi se répercutait d'un bord à l'autre du vallon, emplissant la nuit. Paul fut touché par quelques pierres mais il se trouvait maintenant trop haut pour qu'elles puissent l'atteindre suffisamment violemment pour le blesser. Par contre il distinguait maintenant la torche de Marlot qui revenait, toujours courant. Il devait franchir les derniers trois mètres rapidement. Il oublia fatigue et crampes et franchit ces derniers mètres en moins de temps que Marlot ne mit pour rejoindre le groupe. Dressé au haut de la falaise, il prit le temps de libérer du pied quelques pierres instables pour se rappeler au bon souvenir de ses poursuivants.

De Guitton fou de rage, arracha le revolver des mains de Marlot et tira dans la direction de l'enlroit que Paul venait de quitter.

Celui-ci n'avait pas attendu et courait à travers bois en direction de Seyssins. Il ne serait plus rattrapé mais il était plus prudent de regagner Grenoble à pied.

Il lui fallut une bonne heure pour atteindre la ville. Il fallait qu'il rassure Bernard. Pour rejoindre l'appartement de Henri, il devait passer près de chez lui, il s'arrêterait pour téléphoner et en profiterait pour se changer. Devant la porte de l'immeuble il s'arrêta pour sortir ses clés de la porte d'entrée de sa poche. Il n'eut pas le temps d'ouvrir, deux hommes l'entourèrent :

- Suivez-nous.

- Qui êtes vous ?

Sans répondre, d'ailleurs il n'avait pas espéré qu'ils le fassent, ils l'attrapèrent de nouveau par le bras et l'obligèrent à se glisser dans une voiture garée tout près où attendait un troisième homme au volant. La portière était à peine fermée que l'automobile démarrait sur les chapeaux de roue.

CHAPITRE XXVI

Dès six heures Bernard s'était levé sans bruit pour ne pas réveiller Claudine qui dormait profondément. Il passa dans la cuisine et trouva un transistor, il se doutait bien que Colette devait posséder cet ustensile indispensable à l'épluchage des légumes. Il l'alluma et appela :

- Gal, Gal ?

Pas de réponse, dormait-il ? Mais est-ce que ces zombies dormeraient ?

- Gal, répondez bon sang !

- Bernard ?

- Ah, enfin, cela fait cinq minutes que je vous appelle.

- Je sais, petit problème technique à resoudre. Paul est-il rentré ?

- Non.

- Quelle poisse !

- Que dois-je faire maintenant ?

- Il faut absolument que nous retrouvions Aaram avant Calone, s'il n'a pas déjà réussi. Où est Claudine ?

- Elle dort.

- Réveillez là et dites lui de retrouver Marie Verneuil et de fuir avec elle, dans un lieu sûr. Elle ne doit plus la quitter. Accompagnez là mais n'approchez Marie que si vous êtes sûr d'être seul avec elle. Ne courez aucun danger, car, si Paul est neutralisé, vous êtes notre seul recours Bernard. Ne prenez aucun risque. Donc si vous réussissez à approcher Marie, que Claudine la prenne en charge. Vous il faut que vous tachiez de savoir si Calone a déjà fait des tentatives de recherches d'Aaram et si oui qui il a visité afin d'éliminer les personnes que lui-même a exploré. Ensuite il faut que vous reconstituez la liste de ceux qui ont approché Paul et que vous les touchiez, par n'importe quel moyen, il faut faire vite. Alain Verneuil doit pouvoir vous aider dans ce domaine, mais ne l'approchez pas, car lui doit être truffé d'hommes de Calone et peut-être même de Calone lui-même.

- Mais comment pouvez vous être sûr que votre chef Aaram se trouve toujours là où il a trouvé refuge lors de sa fuite.

- D'abord ce n'est pas mon chef, nous écoutons ses paroles, nous respectons ses décisions, nous suivons ses conseils, mais chez nous, il n'y a pas de chef. Nous sommes sûrs qu'il n'a pas bougé parce qu'il est vieux et qu'à son âge il ne peut plus circuler aussi librement qu'il y a encore quelques années. Ses forces de transfert s'épuisent rapidement et il doit attendre de plus en plus longtemps entre chaque changement. Avec ce qu'il a subi depuis quelques jours il ne doit plus pouvoir bouger pendant au moins une semaine, il faut donc le retrouver avant cette limite.

- Très bien, mais je ne sais plus, moi, quelles personnes ont cotoyé Paul durant cette période.

- Je le sais moi. Mais d'abord mettez Marie à l'abri, puis trouvez Alain Verneuil, ensuite rappelez moi, nous aviserons.

- D'accord.

Bernard se fit tendre pour réveiller Claudine mais cela ne suffit pas à lui procurer un réveil agréable. Ses premiers mots furent pour Paul :

- Paul est rentré ?

- Non.

- Ah merde !
- Il a peut-être préféré ne pas nous rejoindre de peur d'être suivi.
- Il aurait téléphoné.
- Oui, sauf s'il se cache dans un trou perdu. Cela ne sert à rien de se faire du mourron, j'ai appelé Gal, il faut mettre Marie à l'abri.
- Facile à dire, elle doit être gardée maintenant et ils savent qu'elle m'a raconté son histoire, ils doivent nous attendre.
- Il faut essayer, comment procédons nous ?
- Tu sais où elle habite ?
- Oui.
- Et bien allons-y.
- Maintenant ?
- Oui, maintenant, je te fais un café.
- Un grand.

Bernard retourna dans la cuisine tandis que Claudine se préparait. Ils déjeunèrent rapidement, Henri vint les rejoindre. Bernard lui expliqua son emploi du temps matinal. Henri demanda :

- Voulez-vous que je vous accompagne ?
- Non, il vaut mieux qu'au moins l'un de nous reste en dehors de tout cela pour déclancher des recherches si nous disparaissions.
- Tu as raison, mais je me vois mal rester là dans mes pantouffles alors que vous allez peut-être risquer votre peau.
- Vois-tu une autre solution ?
- Je peux y aller à ta place, moi, ils ne me connaissent pas, ils ne se méfieront pas.
- Non, et puis je suis le seul à avoir vu Alain Verneuil, de très près même.
- Bien si vous n'êtes pas revenus ce soir, je téléphone à la police.
- D'accord, salut !
- Salut les momes, attention à vous.

Ils sonnèrent. La porte s'ouvrit sur un jeune blondinet au sourire gâté de dents jaunasses, à la limite du verdâtre, elles n'avaient jamais du voir une brosse, même de loin. Il demanda :

- Que voulez vous ?
- Nous venons voir Marie Verneuil.
- A cette heure, elle dort.

Bernard fut tenté de le bousculer et d'entrer en force mais encore une fois il dut se retenir, ce zouave faisait-il partie de la fête et si oui de quel côté penchait-il. Il ne s'agissait pas de se laisser envahir par la mafia adverse. Il n'eut pas à intervenir, Alain Verneuil apparut derrière le petit blond. Il mit son index sur ses lèvres pour leur faire comprendre de ne pas révéler sa présence. Bernard comprit et occupa le jeune :

- Quand pensez vous que nous puissions repasser ?

Il n'eut pas le temps de répondre, Alain l'avait ceinturé.

Bien qu'il se débattit comme une furie, Alain Verneuil put brièvement expliquer la situation à Claudine et à Bernard.

- Marie est prisonnière, ils l'ont emmenée hier soir, je ne sais où, quant à moi, ... Ah !

Il s'était écroulé en se tenant la tête à deux mains. Il se roulait sur le sol en gémissant. Claudine et Bernard regardaient sans rien pouvoir faire. Le petit blond en avait profité pour s'enfuir, il revint instantanément, brandissant un revolver :

- Entrez maintenant, braves gens, nous allons bien sagement nous installer en attendant l'arrivée de mes amis.

Alain s'était relevé et bien qu'il fut encore tout pâle il répondit :

- Tu ferais mieux de laisser tomber, de Guitton et ses copains ne rentreront plus maintenant, d'ailleurs tu vois bien qu'ils ont échoué puisque Bernard Marquet est là. Si tu veux que nous soyons gentil avec toi, tu devrais lâcher ce revolver.

Alain approcha la main tendue mais l'autre releva le canon de son arme et cria en désignant Bernard :

- Stop, que dit-il, lui ?

Bernard comprit la situation. Calone avait recruté une troupe qui avait du partir d'ici hier soir pour les cueillir à Saint Nizier. Sa présence était un atout qu'il fallait tirer tout de suite car il doutait que Paul ait réussi à maîtriser une dizaine d'individus, ceux-ci allaient donc revenir, ils disposaient donc de peu de temps s'ils voulaient les éviter.

- Comme vous pouvez le constater, vos amis ont échoués, je suis vivant et mon ami Paul aussi, il est en ce moment avec le commissaire qui a arrêté toute votre troupe. Si vous voulez vous en tirer je vous conseille de filer rapidement, la police sera là dans un moment.

Il hésitait le petit blond, mais il ne baissait pas son revolver. Bernard, impassible, s'assit dans le canapé et dit :

- Bien puisque vous n'avez pas l'air décidé à réagir attendons la police, Claudine, Verneuil, ne restez pas debout, asseyez-vous !

Ils n'eurent pas le temps d'exécuter le conseil de Bernard, le jeune homme lâcha l'arme et s'enfuit. Bernard se releva aussitôt, ramassa le revolver, attrapa Claudine par la main et cria à Alain Verneuil :

- Vite, suivez-nous, il faut déguerpir sans trainer.
- Mais ce que vous avez dit...

Bernard l'interrompit :

- Les explications sont pour plus tard, dépêchez-vous.

Ils dévalèrent l'escalier, regagnèrent la voiture de Bernard et filèrent sans être inquiétés.

CHAPITRE XXVII

Paul s'éveilla en sursaut, combien de temps avait-il dormi, cinq minutes, deux heures, il ne pouvait le dire. Pas plus qu'il ne pouvait dire l'heure qu'il était. Il se leva du fauteuil de bois et s'étira. Il aurait beaucoup donné pour pouvoir s'allonger sur un bon lit douillet. Mais rien ne ressemblait à cela dans cette minuscule pièce dans laquelle il était emprisonné. Une faible lumière fixée au dessus de la porte, permettait de distinguer le centre de la pièce, occupé par une table dont le plateau était vierge de tout. De part et d'autre de cette table, se tenaient deux fauteuils, dont celui que venait de quitter Paul. Contre un mur, une armoire poussiéreuse se dressait, Paul essaya de relever le volet de lamelles de bois qui la fermait mais elle était bloquée à clé. Il jeta un regard circulaire sur la pièce et les quatre meubles qui se trouvaient là. Combien de temps allait-il rester prisonnier dans cet endroit. Comme il l'avait fait peu de temps après que les deux hommes qui l'accompagnaient l'eurent laissé, il essaya d'ouvrir la porte elle était toujours condamnée. Comme il n'y avait pas de fenêtre, tout espoir de fuite était vain, il ne lui restait plus qu'à attendre.

Il s'installa sur son fauteuil. Il ne voulait plus réfléchir, il était fatigué de penser. Il glissa ses mains dans

ses poches et sentit le transistor au fond de l'une d'elles. Il l'avait oublié celui-là. Mais il doutait que Brice fut d'un grand secours dans la situation présente. Mais un doute l'assaillit, n'avait-il pas cotoyé des individus porteurs de rebelles ? Il sortit le poste, le posa sur la table et l'alluma. Aussitôt Brice se fit entendre :

- Paul, enfin, que s'est-il passé ?

- Je vais vous raconter, mais d'abord vous, n'avez-vous pas été assailli ?

- Non, rassurez vous, tous ceux que vous avez ou plutôt qui vous ont touché étaient vierges. Nous n'avons pas tremblé pour nous, mais pour vous, nous avons eu l'impression que votre retour à Grenoble a été mouvementé.

- 'est le moins qu'on puisse dire et je commence à me demander combien de temps va durer la chance insolente qui m'accompagne depuis le début de cette histoire ?

- Ce n'est pas de la chance Paul, vous ne croyez pas assez en vous. C'est vous qui êtes meilleur que les autres et c'est nous qui avons de la chance d'être tombé sur vous.

- Il n'est pas utile de me regonfler le moral avec des éloges appuyées, malgré ce que vous dites, il m'a fallu une bonne dose de chance pour sortir vivant, sans même une égratignure sérieuse, de cet enfer. Et puis cette chance, j'ai bien l'impression qu'elle est restée à la porte de cette pièce ou je me trouve enfermée maintenant.

- Décrivez moi un peu l'environnement.

Paul énuméra les meubles et tacha de donner une idée de ce trou à rat. Lorsqu'il eut fini Brice lui dit :

- Je ne peux rien certifier mais je crois pouvoir vous dire dans quel genre d'endroit vous vous trouvez....

Il dut s'interrompre, la clé tournait dans la serrure. Paul se leva et vit la porte s'ouvrir, un des hommes qui l'avait amené entra, suivit d'un autre encore emmitoufflé dans un cache-nez.

Avant même de se découvrir, ce dernier dit :

- Bonjour monsieur Gallois, vous êtes rescucité à ce que je vois.

Paul connaissait cette voix, mais il ne pouvait faire l'association avec un visage. Mais l'homme enlevait son écharpe et il put enfin le reconnaître.

- Commissaire Granier, bon sang, eh bien je suis drolement content de vous voir !

- Ne vous avancez pas trop, avant de dire que vous êtes content de me voir, attendez que nous ayons un peu discuté tous les deux.

Paul ne sut que répondre. Il était évidemment heureux d'avoir été conduit au commissariat mais il s'apercevait qu'il aurait bien du mal à justifier sa conduite. Le commissaire reprit :

- A chaque fois que je vous vois, vous êtes un peu plus lamentables. Qu'avez-vous fait pour vous salir et déchirer ainsi vos frusques ?

- C'est tout une histoire.

- Et c'est bien cela que j'entends que vous me comptiez.

Il allait falloir jouer serré. Il devait inventer, mais restez plausible. Le commissaire l'invita à le suivre :

- Nous allons passer dans mon bureau. Vous ne m'en voudrez pas si je vous interroge immédiatement mais je n'apprécie pas que l'on me prenne pour un imbécile, j'ai pourtant l'impression que tous les protagonistes de cette affaire vont et viennent, complotent, intimident, contraignent, assassinent même, tout cela sous mon nez et sans se soucier le moins du monde des représentants de la loi. Savez vous que nous venons de découvrir un homme, près d'une Porsche accidentée, profondément blessé à la tête dans le bois de Vouillant ?

Paul n'éprouvait aucune sympathie pour celui qui l'avait tenu prisonnier mais il fut malgré tout rassuré de le savoir en vie. Bien que cette aventure l'obligeait à se transformer en James Bond, il lui aurait été difficile, après coup de supporter moralement le poids de la mort d'un homme. Comme il ne répondait rien, le commissaire poursuivit :

- Et il avait à peu près le même aspect que vous, ce péquin, même trace de terre, même griffures, mêmes ecchymoses, mêmes résidus feuillus sur les habits, il n'y a que son crâne qui ne ressemble pas au votre, le sien est en bien plus mauvais état ainsi que sa main gauche.

Ils avaient atteint le bureau du commissaire. Celui ci invita Paul à s'asseoir et cessa de jouer :

- Bon allons-y maintenant, racontez moi comment vous avez réchappé à cet incendie et pourquoi vous n'êtes pas venu me trouver immédiatement.

Paul décida de dire la vérité, sauf en ce qui concernait Brice et ses amis bien évidemment. Mais avant il aurait aimé prévenir Bernard de sa présence au commissariat, il demanda au commissaire :

- Puis je téléphoner chez monsieur Besson pour l'avertir que je suis ici ?

- Non, je préfère écouter le récit de vos aventures d'abord.

Paul se résigna.

- Et bien voilà commissaire, lorsque je suis remonté à Chamrousse, après être passé à l'hôpital, une voiture me suivait, arrivé aux abords de la station le conducteur de cette automobile a tenté de me pousser dans le ravin.

- Vous oubliez de me dire pourquoi vous n'avez pas rendu visite à Marie Verneuil ?

- Parce qu'à chaque fois que j'ai tenté de la voir, soit elle était absente, soit elle était occupée et je ne voulais pas déranger.

- Et pourquoi êtes vous parti à Chamrousse alors que vous m'aviez dit coucher à Grenoble ?

- J'ai changé d'avis au dernier moment, j'avais envie d'être seul.

- Très bien continuez votre histoire de voiture tamponneuse.

- Donc il a fallu que j'use de toutes mes compétences de conducteur pour réussir à me débarrasser de ces salauds qui essayaient de me faire effectuer le grand saut. Après les avoir semés, je me suis dit qu'il n'était peut-être pas prudent de coucher au

chalet, aussi ai-je trouver refuge dans une chambre d'hotel, là ou travaille mon ami Bernard Marquet. J'étais tellement fatigué que j'ai dormi jusqu'au soir. Ensuite j'ai rejoins Bernard dans sa chambre. Il était étonné de me voir car il me croyait mort, d'ailleurs vous l'aviez vu le matin.

- Oui, sa douleur avait l'air sincère.

- Elle l'était, je ne l'avais pas encore vu. Lorsque je lui eus raconté mon histoire il me conseilla d'aller vous trouver mais je n'osai plus sortir car après avoir entendu ma déposition, qu'auriez vous fait de moi ? vous m'auriez relaché, c'est-à-dire laissé de nouveau à la merci de ces tueurs.

- Vous nous prêtez des intentions bien noires !

- J'essayais de prendre un minimum de risque, allez vous trouver en comportait un certain nombre, j'ai éliminé cette solution et sur les conseils de Bernard nous sommes allés nous planquer à Saint Nizier. Mais après une journée sans histoire, une bande de gansters a tenté de nous surprendre dans la maison que nous habitons. Heureusement, nous étions sortis et nous avons donc assisté à l'assaut. Voyant cela nous avons tenté de nous enfuir et pour décontenancer nos adversaires, nous leur avons emprunté la Porsche que vous avez retrouvé dans le ravin. J'ai tenté de les retenir alors qu'ils nous poursuivaient dans la descente, afin qu'ils ne puissent rattraper Bernard mais j'ai du emprunter quelques pistes peu recommandées pour les autos de ce genre. J'ai donc terminé ma course dans un ravin. Malgré quelques frayeurs, j'ai réussi à échapper à cette bande de tueurs et je suis rentré chez moi à pied. Là, votre équipe m'a cueillit. Voilà tout ce que je sais.

- C'est peu !

- Effectivement, je me demande pourquoi on s'acharne sur moi, qu'ai-je fait ?

- Rassurez-vous, vous n'êtes pas le seul à avoir un comportement bizarre en ce moment. Marie Verneuil s'échappe de l'hôpital. monte à Chamrousse avec un bras en écharpe, parle avec l'amie de Bernard et redescend à Grenoble. Peu de temps après elle est emmenée par deux hommes qui sèment les policiers qui les suivaient. Pendant ce temps Claudine Salpetti, qui doit assurer des cours de skis ce matin à neuf heures, descend chez Henri et Colette Besson, y reste la nuit, se rend avec monsieur Marquet, qui l'a rejoint, chez mademoiselle Verneuil ce matin, repart avec le frère pour l'appartement des Besson. J'oubliai le plus cocasse, Alain Verneuil fait des enquêtes auprès des gendarmes qui ont participé aux recherches à Chamrousse, il leur demande qu'elle est leur voiture préférée, c'est peut-être pour un concours ?

Jusque là le ton était resté cordial mais brusquement le commissaire éclata :

- On se fout de ma gueule. Vous et vos copains me prenez pour une bille mais je vous assure que le premier qui déraile va trinquer. Pour vous déjà nous allons passer à un interrogatoire plus serré ensuite j'aviserai. Quant aux autres j'ai bien envie de stopper toute surveillance et d'attendre qu'il y ait un ou plusieurs morts, là je boucle tout le monde et on ne relache les non coupables que lorsque je connais les moindres détails. Car aujourd'hui, le seul événement qui donne lieu à enquête est la plainte de monsieur Besson pour l'incendie de son chalet. Vous, vous êtes vivant, donc plus de recherches de meurtrier, le tireur du télésiège est sous les verrous et il s'avère que c'est un simple d'esprit. Pour moi donc toute cette affaire pourrait être classée aujourd'hui, et si elle ne l'est pas c'est parce que je n'aime pas qu'on me prenne pour un con. Après votre interrogatoire je vous relacherai car aucun élément ne me permet de vous garder mais sachez que je vous ai à l'oeil vous et vos petits copains, à la moindre incartade, hop, au trou.

- Mais commissaire, que faites vous de la bande qui m'a attaqué hier soir ?

- S'ils sont tous du même accabit que celui que vous avez assomé, je doute que nous ayons à faire à de grands criminels. Le crane fendu est celui d'un petit malfrat de banlieu n'ayant même jamais réussi à faire démarrer les voitures dont il fracturait les portières. Ah, voilà l'inspecteur vous vous connaissez déjà, vous commencez à être un habitué de la maison. Nous allons pouvoir commencer un interrogatoire sérieux.

L'inspecteur s'installa derrière la machine à écrire et le commissaire entama le processus :

- Nom, prénom, profession.....

Ils terminèrent vers dix heures du matin. Paul était exténué. L'inspecteur dut l'aider à se mettre debout. Le commissaire le prit par le bras et l'accompagna jusqu'à la porte du commissariat :

- Où devons-nous vous conduire, j'ai mis une voiture à votre disposition.

- Merci bien, je pense que je vais aller dormir chez mon ami Henri Besson.

- Très bien, et ne vous trompez pas de direction cette fois, ne vous éloignez pas de Grenoble sans me demander mon avis, n'est-ce pas ?

- Entendu commissaire, au revoir.

- Au revoir.

Paul monta dans la voiture noire et s'endormit dès qu'il eut donné l'adresse au policier qui conduisait. Lorsqu'ils furent arrivés les deux représentants de l'ordre qui l'avaient accompagné durent le soutenir jusqu'à l'appartement, il ne tenait plus debout.

Des cris de joie accueillirent son arrivée. Mais il ne put les apprécier. Sans un mot, il fila aussi vite que ses jambes le permettaient dans la chambre de Nicolas, se jeta sur le lit sans même ôter ses chaussures et s'endormit aussitôt profondément.

CHAPITRE XXVIII

Au moment où Paul somnait dans le sommeil, Marie émergeait lentement des brumes où l'avait plongé ce que de Guitton l'avait obligé à absorber hier soir. La pièce où elle se trouvait ressemblait étrangement à celle que Paul occupait quelques heures auparavant. Même table au milieu de la pièce, deux sièges aux coussins éventrés, pas d'armoire mais un lit sur lequel Marie se tenait allongée, et une fenêtre. Le jour filtrait à travers les volets fermés et la jeune fille, retrouvant peu à peu ses esprits, put détailler chaque objet. L'atmosphère générale lui rappela sa situation, elle était prisonnière d'individus peu disposés à se montrer aimables.

Elle se leva et, réflexe conditionné, se dirigea vers la porte. Elle ne fut pas surprise de ne pouvoir l'ouvrir. Elle n'eut pas plus de chance avec la fenêtre qui était bloquée. Elle aurait pu casser un carreau, mais à quoi bon, outre le bruit qui alerterait probablement ses gardiens, elle se doutait bien que les volets, eux aussi, devaient être condamnés. Elle allait renoncer, quand elle s'aperçut que le mastic qui tenait les vitres était sec et cassant. Elle entreprit de desceller un carreau. Ses ongles cassaient, les uns après les autres, si elle avait pu disposer du moindre outil ! Elle reprit son inspection de la pièce, ce fut vite fait, il n'y avait rien. Elle fit le tour, s'engagea dans le petit couloir qui menait à la porte et elle découvrit une autre porte ouvrant sur cette minuscule entrée. Elle ne l'avait pas aperçu lors de sa première inspection, car c'était l'endroit le plus éloigné de la fenêtre et par conséquent totalement sombre.

Elle tourna la poignée, la porte s'ouvrit mais Marie dut forcer pour ouvrir suffisamment pour lui permettre d'entrer, elle ne distinguait rien. Elle se dirigea à tâtons et fit rapidement le tour de la pièce, elle devait faire quatre mètres carrés, tout au plus et les objets qu'elle avait touché au passage lui avait indiqué ce qu'était cet endroit : une salle de bain. Mais une salle de bain ravagée, le lavabo, le bidet, la cuvette des wc, la baignoire étaient tous brisés, les débris de faïence jonchaient le sol, ce sont eux qui empêchaient la porte de s'ouvrir librement. Elle revint dans la pièce principale munie d'un morceau de lavabo avec lequel elle s'attaqua de nouveau au mastic. Au bout de quelques minutes l'entourage de la vitre fut totalement dégagé.

Elle applatit les petits clous que retenaient encore le carreau, il n'y avait plus d'obstacle à sa dépose, il ne suffisait plus que de le sortir du châssis. Marie n'avait plus d'ongles et les morceaux de faïence étaient trop épais pour se glisser entre le bord de la vitre et le bois. Elle essaya de taper sur la vitre, espérant la voir basculer mais celle-ci refusait de bouger, restant obstinément collée au mastic extérieur.

Marie retourna s'asseoir sur le lit, négligeant les fauteuils défoncés. Le bruit qui résultait de son installation lui redonna espoir. Elle ôta le matelas, c'était bien ce qu'elle avait pensé, le sommier était constitué de lames métalliques, réussirait-elle à en extraire une ? Elle dressa le lit contre le mur et tenta de tendre un des ressorts qui solidarisaient une lame au sommier. Elle devait tirer sur la bande de métal et cela lui coupait la main, de l'autre main elle tentait de décrocher l'autre extrémité mais rien n'y fit. Elle manquait de force. Heureusement son esprit inventif avait retrouvé toute sa vigueur, elle remit le lit dans la position horizontale et alla chercher plusieurs débris de faïence. Ensuite elle monta sur les lames du sommier, les ressorts supportant son poids se détendaient, laissant suffisamment d'espace entre les spires pour que Marie puisse y intercaler les gravats qu'elle avait recueillis. Lorsqu'elle eut terminé elle descendit du lit, le ressort qu'elle avait truffé restait allongé, laissant la lame qu'il retenait suffisamment lâche pour que Marie puisse l'oter sans effort. Elle se

précipita vers la fenêtre et put glisser la lame entre la vitre et le châssis, ensuite, faisant levier, elle put faire basculer le carreau et ainsi dégager l'ouverture. Elle posa le verre sur la table et regagna la fenêtre. Elle ôta la tringle retenant les volets et poussa ceux-ci. Ce qu'elle découvrit lui coupa le souffle. Le silence qui régnait dans ce lieu l'avait bien étonné et elle en avait conclu qu'elle se trouvait dans un endroit retiré aux alentours de Grenoble, mais elle n'aurait jamais imaginé ça !

De la fenêtre ouverte elle voyait Grenoble, mille sept cent mètres plus bas. Elle dominait la ville comme si elle s'était trouvée en avion, le mur de la batisse où elle se trouvait était dans le prolongement rectiligne de la falaise qui dominait la capitale du dauphiné.

Il lui fallut peu de temps pour réaliser où elle se trouvait prisonnière, ces tortionnaires avaient choisi l'endroit révé. On la retenait dans un hôtel perché au sommet du Moucherotte, sommet qui dominait la ville de Grenoble. Cet hôtel avait été construit avant les jeux olympiques d'hiver de 1968. Les deux seuls moyens d'accès étaient, à cette époque, un télécabine et un chemin praticable uniquement par des véhicules tout terrain et lorsque la neige n'obstruait pas le passage. Il y avait bien, aussi, un chemin pédestre, mais Marie doutait fort qu'on ait pu lui faire emprunter ce chemin enneigé hier soir ou même qu'on ait pu la porter jusque là, la pente était trop raide.

L'exploitation de cet hôtel avait été suspendue quelques années plus tard, les maigres recettes ne couvraient pas, et de loin, les frais de fonctionnement. Le télécabine avait cessé de fonctionner, lui aussi, car l'unique piste de skis qui permettait de redescendre décourageait par sa raideur les skieurs débutant mais lassait les skieurs chevronnés. Il restait aujourd'hui les pylones rouillés et lorsqu'on montait à pied on devait parfois enjamber les câbles échappés des poulies par on ne sait quelle fantaisie du vent ou de la foudre.

Marie, que l'action avait maintenu hors de l'insidieuse pénétration des angoisses qu'auraient pu générer sa situation, était maintenant désœuvrée. De plus elle était transie, mais elle préférait garder les volets ouverts et avoir froid, plutôt que de se retrouver dans la pénombre. Elle avait bien tenté d'extraire le carreau mais celui-ci refusait maintenant de rester en place, elle dut se résoudre à laisser l'ouverture béante, n'ayant rien pour la calfeutrer. Les quelques questions qui la préoccupaient, comment l'avait-on amené ici, qui la gardait, quand viendrait-on s'occuper d'elle, ne trouvant aucune réponse elle les chassa de son esprit. Et quel sujet pouvait être suffisamment envahissant pour occulter tout le reste si ce n'était la pensée de Paul. Elle savait maintenant qu'il luttait avec elle, il fallait donc qu'elle se montre courageuse, comme il l'avait été à Chamrousse, afin qu'ils vainquent ensemble ces forces du mal qui les tenaient séparés. Quel bonheur lorsqu'ils se retrouveraient enfin. Elle n'eut pas le loisir de baigner longtemps dans ce bonheur imaginaire, des bruits de pas se firent entendre derrière la porte.

Elle avait palié. Ce n'était qu'une frêle jeune fille mais elle était prête à tous les affrontements, ces suppôts de satan. Mais celui qu'elle vit entrer, c'était le diable en personne : Jean-Robert de Guitton.

- Alors ma petite poule, je ne me suis pas moqué de toi, hôtel quatre étoiles, vue magnifique, bains et wc dans chaque chambre, c'est digne d'une lune de miel, pas vrai ?
- Qu'est-ce que vous voulez ?
- Toi, je te veux toi.
- Si vous attendez mon consentement, je crains pour vous une attente fort longue.
- Ne crois pas cela ma poulette, mon copain Calone fait des prodiges et nous avons des tas de moyens à notre disposition. Mais le plus sage serait que tu consentes à envisager la situation telle qu'elle est et admettre la domination de Jean-Robert comme quelque chose d'inéluctable. Bientôt je serai puissant, riche, et indépendant.

Il s'était assis sur le lit, adossé au mur et racontait ses rêves. Marie découvrait la folie mégalomane de cet individu, prêt à tout pour satisfaire son besoin de domination et de puissance, il ne reculerait devant aucune cruauté. La cuirasse avait une faille, et cette faille c'était elle. Il fallait qu'elle joue serrée pour faire croire à de Guitton qu'elle entraînait dans son jeu mais sans céder à ses caprices. Arriverait-elle à lui faire croire à sa conversion soudaine sans éveiller ses soupçons ? Il en était justement au stade des propositions de coopération :

- Comme tu le vois, Calone est puissant - ce qualificatif revenait sans cesse dans les propos de de Guitton - Je ne sais pas encore qui il est mais je pense qu'une rencontre va devenir rapidement indispensable. J'ai pu mesurer sa force c'est très impressionnant, rien ne pourra l'arrêter et la conquête du monde sera une formalité, sans guerre, sans bataille, presque sans combat. Il y aura bien quelques contraintes pour les esprits chagrins, quelques répressions contre les fortes têtes, mais tout cela sera marginal et tellement secondaire par rapport au bien être qui s'instaurera sur cette terre. Mais je t'ennuie avec des préoccupations qui ne sont pas celle d'une femme. Ce qui compte pour toi, c'est de faire le bon choix, demain je serai glorieux, participe à mon ascension, je t'associerai à ma gloire.

- Mais comment pouvez-vous être si certain de cette domination ?

- N'as-tu pas vu les réactions étranges de ton frère, pensant cela, puis le contraire, livré à la haine puis s'étonnant de sa hargne. Tout cela est commandé par Calone. Il ne lui reste qu'à régler certains problèmes de régénération d'énergie qui l'empêche de contrôler en permanence l'intellect des individus, une fois cela résolu, il fera ce qu'il veut de qui il veut.

Marie était abasourdie, elle entrevoyait la portée d'une telle maîtrise : c'était l'esclavage du monde. Mais cela était-il vraiment possible. Effectivement les réactions de son frère l'avaient surprises, notamment celles concernant Paul, sa haine pour lui se trouvait expliquée si ce que disait de Guitton était vrai. Mais qui pouvait disposer d'un tel ascendant sur les hommes sans que personne ne le sache, sans qu'aucune révélation n'ait mis

à jour ce formidable complot. Mais Jean-Robert continuait et se faisait plus pressant, il s'était levé et se tenait tout près d'elle maintenant.

- Que penses-tu de ma proposition, veux-tu devenir la femme d'un dirigeant mondial ?

Et en lui disant cela, il la prit par la taille l'attirant contre lui. Malgré sa bonne résolution Marie ne put supporter le contact de ce froid serpent, elle le repoussa. Il explosa alors :

- Salope, tu ne perds rien pour attendre. Aujourd'hui je n'ai pas le temps, mais bientôt je t'obligerai à me subir, il le faudra ou ce sera la mort pour toi. Tu n'auras que ces deux choix. Je pourrai demander à mon ami Calone qu'il conduise gentiment ton esprit pour que tu reconnaisse enfin mes mérites, mais je ne pourrai me contenter de cet artifice. Il te faudra accomplir seul ce chemin ou te résigner à la mort, mort lente bien sûr et qui ne te délivrera pas de mon désir. Je t'aurai et soumise ou contrainte, tu auras droit à mes largesses sexuelles. A bientôt, reine ou mendicante, c'est toi qui choisis.

Elle lui cracha au visage. Aussitôt il lui expédia une paire de gifles qui lui fit perdre l'équilibre et l'envoya choir sur le lit. Il ne put réprimer son désir devant cette femme allongée et encore étourdie par les coups, il s'étala sur elle, cherchant sa bouche de sa bouche. Elle se débattait maintenant mais il la maintenait fermement, ses deux jambes enserrant celle de la jeune fille, une main immobilisant ses deux poignets. De sa main libre il avait remonté la jupe de Marie et fourrayait maintenant dans sa culotte.

Marie criait mais ne pouvait rien faire d'autre. Puis tout à coup, elle vit de Guitton blanchir, il la lacha, tomba au bas du lit et se roula par terre, se tenant la tête à deux mains, hurlant de douleur.

Cla dura plusieurs secondes. Marie fut soulagée, ainsi ceux qui tenaient son frère, avaient étendu leur pouvoir à ce salaud. A son avis ce devait être une surprise pour de Guitton de se découvrir à la merci, comme Alain, de ceux qu'il pensait être ses alliés et qu'il avait probablement l'intention de doubler lorsqu'il aurait atteint le poste suprême.

Il restait étendu sur le sol, blême de rage ou de douleur, elle ne pouvait le savoir, mais ce devait être des deux sans doute. Il se leva enfin et sorti. Arrivé sur le pas de la porte, il se retourna et lui dit :

- Ce n'est que partie remise et je te ferai payer tout cela.

Il referma la porte et la laissa seule.

Pendant leur discussion, un homme avait apporté un sandwich et une bouteille d'eau, elle se força à manger non pas qu'elle eut faim, mais elle ne devait pas se laisser déprimer afin de conserver toute sa lucidité et sa vitalité. De Guitton n'avait pas encore gagné.

CH A P I T R E X I X

Claudine et Bernard étaient retournés chez Henri, accompagné d'Alain Verneuil. En entrant Henri tendit la main vers le nouveau venu mais Bernard le retint :

- Ne le touches pas, la maladie qu'il transporte est pire que la peste et se transmet instantanément. Il faut prendre conseil auprès de Gal.

Bernard se rendit à la cuisine et revint avec le transistor qu'il alluma. Gal prit aussitôt la parole :

- Surtout n'approchez pas d'Alain Verneuil, c'est une bombe, la quasi totalité des troupes de Calone est concentré dans son corps. Bernard, puisque Paul est là, allez l'effleurer suffisamment pour me permettre de contacter Brice mais ne le réveiller pas, il va avoir besoin de forces. Ensuite éloignez Alain Verneuil afin que nos adversaires ne puissent entendre ce que nous allons décider.

Bernard se leva et gagna la chambre de Nicolas. Paul dormait toujours profondément, il lui toucha le bras. Il avait du mal à imaginer ce qu'engendrait ce simple attouchement, une pichenette et un monde basculait dans un autre, c'était sidérant et frustrant tout à la fois car il cherchait à sentir le passage s'effectuer mais non, rien, pas le moindre petit picotement.

Pendant ce temps Henri avait conduit Alain dans leur chambre et l'avait laissé là.

Lorsque Bernard revint, ce ne fut plus Gal mais Brice qui prit la parole :

- Bernard, c'est moi désormais qui vous piloterait, nous avons échangé nos supports avec Gal parce qu'il est urgent que nous retrouvions Aaram et vous allez devoir vous en charger tant que Paul dort. Il est très important qu'il récupère de ses fatigues car, de même qu'Alain Verneuil est une base intransportable des troupes et expériences de Calone, Paul est devenu notre quartier général et ceux qui nous aident le savent, nous ne pouvons pas en changer sauf danger immédiat.

Bernard et Claudine vous allez interroger Alain Verneuil pour savoir quelles sont les personnes susceptibles de contenir Aaram qu'il a déjà contacté et mettez vous à la recherche de celles qui n'ont pas encore été visitées. Vous pouvez déjà éliminer le commissaire Granier et l'inspecteur Fouquet, Paul les a approché ce matin, bien que j'espérai beaucoup de ce rapprochement il n'a rien donné. Henri, questionnez Alain Verneuil faites lui dire tout ce qu'il sait. Ensuite il faut que Paul et vous vous mettiez à la recherche de Marie. Si nous tenons Alain et sa soeur nous ralentirons considérablement la mise en place du plan de Calone.

Claudine, qui maintenant participait pleinement à l'action intervint :

- Mais si nous retrouvons Marie et que nous l'isolons avec son frère plus rien ne se passera si personne ne les approche, Calone et ses troupes seront irrémédiablement isolés dans leur deux corps.

- Ce serait vrai si Calone était encore présent dans l'un deux, ce que je ne crois pas. D'autre part je pense qu'il a déjà pu introduire sa technologie dans d'autres corps que les leurs, même si les seules unités de fabrication sont encore chez eux. C'est pourquoi il est important de les avoir tous les deux mais cela n'est pas suffisant à nous assurer la victoire. Pour écarter tout danger il nous faut retrouver Aaram, isoler Marie et Alain, acculer Calone dans un corps que nous devons détruire ensuite.

Henri qui avait tout accepter jusque là s'inquiéta :

- Nous allons devoir tuer un homme ?

- Oui, il n'y a aucune autre solution à l'élimination de Calone.

- Qui va réaliser ce meurtre ?
- Un de vous.
- Mais il n'y a personne parmi nous qui soit capable d'un tel acte.
- En êtes-vous bien sûr ?
- Oui, j'imagine mal Paul, Bernard, Claudine ou moi prenant un revolver ou un couteau et assassinant un homme ou une femme.
- Vous vous faites des illusions ou plutôt vous ne voulez pas vous imaginer exécutant des actes que votre morale réprouve, vous êtes contre la peine de mort Henri, et cela est juste, on ne peut assassiner un homme quoiqu'il ait fait car tous les actes d'un seul homme sont de la responsabilité de la société dans son ensemble. Ceux qui pensent le contraire refusent de reconnaître leurs propres tares. Par contre on ne peut empêcher les réactions émotives et quoi de plus normal, même si cela est le reflet d'un instinct primaire qu'un homme veuille sous l'effet de la peur, de la douleur ou de la colère, détruire celui qui le menace. Celui qui a tué et est en prison ne vous effraie plus, il est juste qu'il vive, celui qui veut vous tuer et est libre, vous menace à chaque instant il est normal qu'il meure si cela doit être la seule façon de vous préserver. Vous devrez le faire Henri, ou vous mourrez vous !

Henri se tut, il repensait à Paul qui avait déjà risqué sa vie plusieurs fois et il se sentait obligé d'adhérer à la logique de Brice bien que tout son être réprouve cette extrémité.

Brice terminait :

- Allons-y immédiatement. Et faites tous très attention, il doit y avoir, lâchés dans la nature, des hommes à la solde de Calone. Et il n'a pas du choisir des agneaux. De plus la police doit surveiller chacun de nous, il ne s'agit pas de se faire interpeler et arrêter car cela retarderait notre plan et laisserait du temps à Calone. Bernard emportez le transistor et appelez moi dès que vous avez touché une des personnes ayant approché Paul, je vous dirai s'il faut ou non continuer. Pour le moment allez interroger Alain Verneuil ensuite rappelez moi.

Bernard alla retrouver Alain.

- Il faut que vous me disiez quelles personnes vous avez déjà contactées.
- Vous voulez parler des gens que l'ont m'a demandé d'approcher et de toucher ?
- Oui.
- Et bien j'ai vu les deux infirmières que Paul a cotoyé dans le hall de l'hôpital, la réceptionniste, les gendarmes qui ont participé aux recherches,...

Alain s'était tu, son regard inexpressif fixait un point situé à des kilomètres de là. Bernard fut tenté de le secouer, mais il se retint à temps :

- Bon sang, Alain, qui encore ?

Voyant que ses abjurations n'avaient aucun effet il retourna dans la salle de séjour et demanda conseil à Brice. Celui-ci fut rassurant :

- Il nous a dit le principal. Calone les fait chercher parmi les gendarmes alors que pas un n'a touché Paul, nous pouvons donc tous les éliminer. Les deux seules personnes que vous devez contacter sont la femme enceinte et son mari puisque Alain a vu les autres et que Calone lui a demandé de continuer ses recherches. Il va bientôt être midi, foncez à l'hôpital, avec un peu de chance vous les trouverez ensemble.

Bernard et Claudine s'en allèrent. Brice continua à l'adresse d'Henri :

- Pour Verneuil cela ne va pas durer trop longtemps, on agit sur ses facultés pour l'empêcher de nous aider mais dès qu'il aura retrouvé ses possibilités demandez lui de vous expliquer tout ce qui lui est arrivé.
- Dois-je réveiller Paul ?

- Patientez encore deux heures car ce qui l'attend risque d'être encore plus pénible que ce qu'il a vécu jusque là, autant qu'il aborde cela en pleine possession de ses moyens.

Henri rejoignit Alain Verneuil dans sa chambre. Effectivement, celui-ci ne bénéficiait pas de toute sa raison il bafouillait des propos inintelligibles.

Henri s'assit à distance respectable et attendit.

CHAPITRE XXX

Bernard et Claudine ne connaissaient que la date, l'heure et les circonstances d'entrée de la jeune femme enceinte, ils ne savaient comment la retrouver. Mais leur première préoccupation était ou semer les deux policiers qui les suivaient en voiture depuis leur départ de chez Henri. Claudine suggéra :

- Si nous passons par le village olympique, dans les rues qui se ressemblent toutes nous pourrions certainement les perdre.
- Non, avec ma voiture je n'ai aucune chance de les lâcher, je pense que le meilleur endroit pour disparaître est l'hôpital. Nous les promènerons un peu avant d'aller à la maternité.
- D'accord.

Ils gagnèrent donc l'hôpital des sablons sagement, toujours suivi par la Renault 18 noire. Ils garèrent la 2CV sur le parking et se dirigèrent vers l'entrée. A cette heure le hall grouillait de monde. Bernard et Claudine s'approchèrent de la réception et consultèrent le tableau indiquant les services. Ils choisirent la salle de médecine générale, car pensaient-ils ce devait être à cet endroit que le maximum de visiteurs se rendaient, après la maternité. Ils empruntèrent l'ascenseur. Noyé dans la foule, un inspecteur les avait suivi. Ils sortirent au sixième étage.

Bernard repéra la porte de l'escalier, il chuchota à l'intention de Claudine :

- On fait le tour du bloc et on s'engouffre dans l'escalier. On en sort au cinquième étage, on cherche un autre escalier et on descend à la maternité.

Tout fonctionna comme il l'avait prévu. Au cinquième étage l'inspecteur ne les suivait plus. Ils atteignirent la maternité sans l'avoir revu. Là, un autre problème se posait, ils ne disposaient d'aucun élément permettant de reconnaître le couple qu'ils cherchaient. Claudine interpella une infirmière :

- Bonjour, pouvez vous me dire combien d'accouchée vous avez en ce moment dans le service ?
 - Cent vingt trois, pourquoi voulez-vous savoir cela ?
 - Nous sommes des représentants d'une nouvelle marque de couches pour bébé et nous allons offrir à toutes les femmes ayant accouchées dans la nuit de lundi à mardi dernier trois mois de couches gratuites, toutes les autres femmes présentes auront droit à un paquet de trente couches. Où pouvons nous avoir la liste des femmes entrées à compter du lundi 20 heures ?
 - Pourquoi celles là seulement ont droit à ces trois mois gratuits ?
 - Parce que c'est le jour d'anniversaire de la création de notre société.
- L'heure tardive pour un création de société ne choqua pas l'infirmière mais sa curiosité appelait d'autres questions :
- Et comment s'appellent vos couches ?
 - Bébé propre.
 - C'est original.
 - Vous savez les études marketing de nos ingénieurs en publicité ont démontré que

...

Elle ne put terminer sa phrase, Bernard l'interrompit :

- Tu oublies que nous avons cent vingt trois femmes à voir avant ce soir, de plus je pense que madame n'est pas spécialement intéressée par les études publicitaires de nos têtes pensantes. Pouvez-vous nous dire quelles sont les femmes arrivées entre lundi 20

heures et mardi 20 heures. Il va sans dire que notre société n'oubliera pas les infirmières de ce service.

Cela suffit à étouffer les scrupules éventuels, car la femme commençait malgré tout à être intriguée par ce jour anniversaire qui commençait à vingt heures. Elle conduisit Claudine et Bernard dans le bureau qu'avait déjà fréquenté Alain Verneuil quelques jours plus tôt et elle consulta le cahier des entrées. Onze femmes avaient accouchées à cette date, Claudine nota leur nom et le numéro des chambres qu'elles occupaient. Ils commencèrent par madame Jocelyne Itta. Bernard répéta l'histoire inventée par Claudine. La jeune maman fut toute heureuse d'apprendre que sa petite Eulalie serait couche-culottée gratuitement jusqu'à trois mois. C'était bien la première fois qu'elle gagnait un concours, enfin elle pourrait dire que cela n'arrive pas qu'aux autres. Elle remercia chaleureusement. Les deux faux représentants s'apprêtaient à sortir lorsque Bernard s'exclama :

- Mince, et le mari !

Ce fut encore Claudine qui trouva la solution. Elle s'adressa à Jocelyne Itta :

- Quand votre mari sera-t-il là, car nous devons prendre une photo des heureux gagnants ?

- Jacques ne devrait pas tarder, justement le voilà.

Un jeune cadre dynamique, costume trois pièces et attaché case, venait d'ouvrir la porte. Sa femme lui expliqua la présence des deux sympathiques jeunes gens. Il écouta distraitement, leur serra la main lorsqu'ils prirent congé et se dirigea vers le berceau de verre pour admirer sa progéniture.

Une fois dans le couloir, Claudine demanda à Bernard :

- Où allons nous contacter Brice ?

- Dans l'escalier.

- Tu crois que nous allons entendre le transistor avec tout ce béton autour ?

- Nigaude, le béton arrête les ondes venant de l'extérieur, pas celle de Brice.

- Tu as raison, mais j'ai du mal à m'habituer à cette présence et à me faire à cette encombrante cohabitation. Enfin, allons-y vite.

Ils arrivèrent dans la cage d'escalier. Bernard sortit le transistor de sa poche et l'alluma.

- Bernard retéléphonez à Henri, peut-être Alain Verneuil a-t-il retrouvé son état normal et dans ce cas vous n'aurez pas à interviewer encore dix couples.

- Ce qui veut dire que celui que nous venons de quitter n'était pas le bon ?

- Non, mais ce contact n'a pas été inutile, j'ai pu obtenir des informations intéressantes. Le mari, qui voyage beaucoup abritait une petite communauté de nos explorateurs. Ceux-ci ont suivi avec inquiétude les événements de ces derniers jours. Ils étaient Caloniens convaincus, persuadés que la seule chance de survie pour notre espèce était l'asservissement de la race humaine. Ils mesurent aujourd'hui leur erreur. Bien qu'ils restent convaincus qu'il ne faut pas faire confiance aux humains tant que nous ne disposons d'aucun moyen de défense, ils s'aperçoivent que Calone les a berné et que ses beaux discours et ses nobles intentions ne servaient qu'à satisfaire ses propres ambitions.

Claudine crut que tout allait s'arranger :

- Mais alors, tout va bien et si la majorité d'entre vous se range à vos thèses, Calone n'aura plus qu'à s'avouer vaincu.

- Ce n'est pas si simple malheureusement. D'abord pour que la majorité, comme vous dites, reprenne confiance en nous, nous devons retrouver Aaram. Nous ne sommes pas comme vous, habitués à douter de nos dirigeants. Au contraire, nous leur faisons pleinement confiance et nous préoccuons très peu des problèmes politiques. La

plupart de nos semblables pensent ce que pense le sage suprême. Si celui-ci est absent, on attend, ou l'on croit ce que croit le voisin. J'ai eu le tort à une époque d'accorder un certain crédit à Calone et donc d'approuver tacitement son comportement. Aujourd'hui, en l'absence d'Aaram, il est écouté et obéï. C'est pour cela qu'il est urgent de retrouver notre patriarche. Mais cela ne suffira pas à dénouer la crise car, toujours d'après nos explorateurs, Calone a pratiquement terminé la mise au point de ses techniques de puissance. Si cela est vrai il approche de son but à pas de géant. Car dans ce cas, il n'a plus besoin du soutien des autres, il peut atteindre ses objectifs avec une petite poignée de partisans judicieusement répartis.

Claudine, Bernard, notre salut à tous dépend de vous et de Paul. Allez vite téléphoner à Henri. Peut-être Alain Verneuil aura-t-il recouvré son état normal. S'il ne l'a pas fait, cela est inquiétant à double titre, d'abord nous ne saurons pas le nom de ceux que nous cherchons, ensuite cela confirme les dires de mes semblables. Allez vite téléphoner.

- D'accord Brice, mais si Verneuil n'a pas retrouvé la mémoire, que faisons nous ?

- Vous continuez comme vous avez commencé.

Bernard trouva une cabine téléphonique et appela Henri.

- Allo, Henri, c'est Bernard. Verneuil a-t-il retrouvé la parole ?

- Non, et il m'inquiète, il déraile de plus en plus.

- Rien dans ses paroles ne peut nous être utile ?

- Quelles paroles, il n'émet que des sons discordants. Je ne peux rien t'apporter. Et pour vous, ça va ?

- Ça irait mieux si Verneuil pouvait nous renseigner, mais nous devrions quand même trouver ceux que nous cherchons, Claudine a été formidable, elle a inventé une histoire à dormir debout, mais ça a marché et nous savons...

Il fut interrompu par Claudine qui lui tapait sur l'épaule avec insistance.

- Viens vite voir, dépêche toi.

- Bon je te laisse, Claudine a besoin de moi, à bientôt.

- A bientôt !

CHAPITRE XXXI

Henri reposa le combiné et retourna près d'Alain. Celui-ci, toujours assis sur le lit, était agité de soubresauts. Parfois on avait l'impression qu'il tentait de se lever, mais comme si son corps avait été trop lourd pour ses muscles, il retombait sur le matelas après s'être soulevé de quelques centimètres seulement. Les bras aussi tentaient de se dresser, et même Henri observa un mieux par rapport à ce qu'il avait vu avant l'appel téléphonique de Bernard. Le bras montait à l'horizontal, il pliait et la main venait toucher le front puis descendait jusqu'à la bouche pour retomber brutalement le long des cuisses. Il n'est pas encore au point pour la gymnastique au sol pensa Henri. Puis il en eut assez de regarder ces gestes désordonnés et d'écouter le babillage incohérent qui les accompagnait. Il laissa Alain dans la chambre et gagna la salle de séjour.

Il alluma la chaîne. Après tout pourquoi lui aussi ne discourrait il pas avec ses locataires, s'il en avait. Il en avait et ils lui firent savoir.

- Monsieur Besson, faites très attention à celui que vous surveillez. Si par malheur, il vous touchait, s'en serait fini et de notre bien être et de notre liberté.
- Ne vous inquiétez pas, dans l'état où il est, il ne risque pas d'attraper qui que ce soit. Mais parlez moi un peu de vous. Mes amis m'ont raconté leur aventure mais j'aimerais en connaître plus sur votre peuple.
- Il nous faudrait beaucoup de temps pour vous faire une rétrospective complète de l'évolution de notre civilisation. Brice a déjà promis à Paul de lui conter notre histoire, lorsque le calme sera revenu.
- Mais pourrai-je savoir les raisons essentielles de votre agressivité envers nous ?
- Nous n'avons pas d'autres raisons que celles déjà avancées par quelques uns d'entre vous. Vous courrez à votre perte, tel les lémuriens qui se jettent à la mer vous foncez vers l'anéantissement. Peut-être arriverez vous à redresser la barre, mais nous ne voulons plus dépendre de votre inconstance. Il faut que nous agissions sur votre comportement si nous ne sentons pas les choses s'améliorer sur terre. Il faut éliminer la guerre et les meurtres, cela suffit pour que nous vous laissions en paix.
- Vaste programme que doit on faire pour stopper les pertes en vie humaine et par conséquent les vôtres.

La conversation se serait éternisée si un bruit n'avait fait lever la tête à Henri. A trois mètres de lui, avançant tel un automate, Alain Verneuil entraînait dans la pièce.

- Bon sang, arrêtez, arrêtez !

Mais il pouvait crier, l'autre avançait de son pas tanguant. Henri ne s'inquiétait pas trop, à la vitesse où il avançait, il ne craignait pas d'être rattrapé, mais il s'aperçut bientôt que ce n'était pas vers lui qu'Alain se dirigeait. Où allait-il ?

Henri faillit s'en rendre compte trop tard. Il allait dans la chambre où dormait Paul. Encore un mètre et il franchirait la porte. Henri se leva d'un bond, franchi l'espace qui le séparait de la porte, bousculant table et chaises et parvint dans la chambre avant que le robot humain ait pu l'atteindre. Il referma la porte et plaça une chaise en biais pour la tenir fermée.

Alain poussait maintenant mais il n'avait pas encore acquis, en tant que mécanique, la force qu'il développait comme un être humain, la porte résistait. Henri secouait Paul.

- Réveille-toi, mais réveille toi.

Paul, inerte pendant quelques instants, réalisa enfin qu'on le bousculait. Tel un ressort, il se dressa sur le lit et fit face. Mais retrouvant sa lucidité il demanda à Henri:

- Que se passe-t-il ?

Henri fit un résumé rapide de la situation :

- Il y a derrière cette porte Alain Verneuil, bourrés d'instruments de domination de Calone. S'il nous touche, l'un ou l'autre, nous sommes condamnés à devenir comme lui, des esclaves aux ordres de Calone.

Paul qui était maintenant totalement réveillé, compris le péril qu'il courrait l'un et l'autre. Et maintenant comment faire pour échapper à cette engeance. Ils étaient bloqués dans cette chambre, la fenêtre ne permettait aucun échapatoire.

Henri réfléchissait tout haut : "il faut le repousser au fond de la pièce et l'enfermer dans une chambre. Comme il n'est pas très vaillant nous pouvons sûrement le maintenir éloigné avec une chaise". Il exposa son plan à Paul. Celui-ci approuva.

- D'accord, tu ouvres la porte et je lui fonce dessus avec la chaise. Tu es prêt ?

Henri se dirigea vers la porte qu'il maintint avec son pied avant de décoincer la chaise qu'il tendit à Paul.

- Tu es prêt ?

- Quand tu veux.

Il ouvrit brusquement et Paul se rua sur Alain. Mais celui-ci avait pris des forces et Paul ne put le culbuter comme il en avait l'intention. Au contraire c'est Alain qui tenta d'agripper les mains de Paul crispées au plus haut du dossier alors que les pieds de la chaise appuyaient sur les épaules. Il avançait, lentement mais inexorablement. Paul tenta de stopper, de freiner l'avance de cet automate mais il ne pouvait rien faire, Alain Verneuil semblait maintenant doté d'une force surhumaine. Paul fut bientôt acculé au mur et l'autre poussait, les bras de Paul plièrent, le haut du dossier se trouvait à hauteur de sa gorge et l'autre poussait toujours.

Heureusement Henri n'était pas resté inactif. Il était allé chercher un balai et s'était approché du robot. Il appuya la brosse contre la tête et poussa un grand coup. Alain Verneuil déjà en appui contre la chaise, fut déséquilibré par le choc. Si sa force avait décuplé, il n'aurait pas encore retrouvé sa souplesse et sa dextérité d'humain, il s'écroula sur le lit. Paul en profita pour s'échapper, suivi d'Henri qui referma la porte derrière eux.

Mais celle-ci n'était plus de taille à résister. Dès qu'Alain la secoua, Paul et Henri surent qu'elle ne tiendrait pas longtemps, ils devaient fuir.

- Nous devons quitter cet appartement, il nous suivra sûrement et une fois dehors nous n'aurons aucune difficulté à le semer.

- Et puis il est préférable que cet individu soit parti lorsque Colette et Nicolas rentreront.

- Bien, alors inutile d'attendre qu'il enfonce cette porte, tu es prêt à partir.

- Oui, je prends mon anorak en sortant, on y va.

- On y va.

La porte de la chambre vola en éclats, Alain Verneuil acquiesçait de l'aisance au fil des minutes, il avançait maintenant d'un pas chaloupé, mais assuré. Il se précipita vers Paul qui, surpris, n'eut pas le temps de franchir la porte donnant accès au couloir. Il dut se réfugier derrière la table pour éviter le contact avec le possédé. Pendant un moment, ils tournèrent un quart de tour à droite, un quart de tour à gauche, Alain Verneuil se gardant bien de laisser la possibilité à Paul de rejoindre la sortie. Henri regardait tout cela de l'entrée sans pouvoir intervenir. Il fallait en finir, alors qu'il s'approchait de la porte, Paul poussa sur la table de toutes ses forces afin de bloquer Alain entre le meuble et le mur, puis il fonça vers le couloir. Malheureusement dans sa précipitation il se prit les pieds dans le tapis et s'affala de tout son long alors qu'Alain, dégagé, se rua sur lui. Henri ne prit pas le temps de la réflexion, il attrapa le jeune homme à bras le corps et le ceintura, criant à Paul :

- Sauve-toi, dépêche toi, il est fort comme un cheval, je ne pourrai pas tenir longtemps.

Paul s'était relevé et regardait la scène avec angoisse. Qu'allait-il se passer, qu'allait devenir Henri. Il ne pouvait rien pour lui et il criait toujours :

- Bordel de merde, tu attends qu'il nous ait eu, tous les deux, tu veux que ...

Le reste de la phrase se termina en un borborygme aigu.

Paul compris qu'il ne pouvait plus rien pour Henri. Il dévala l'escalier, alors qu'Alain Verneuil, libérer, se lançait à sa poursuite.

CHAPITRE XXXII

- Qu'as-tu trouvé ?

- Viens voir.

Claudine pris Bernard par la main et l'entraîna vers le bureau des infirmières.

- Lorsque nous serons devant le bureau, regarde l'homme qui consulte le registre et dis moi si tu le connais.

- Qu'est-ce que c'est encore que ce mystère ?

- Tais-toi, regarde, et ne te fais pas remarquer.

Bernard tourna la tête alors qu'il passait devant la porte du bureau. Il aperçut un jeune homme qu'il ne connaissait pas. Une fois qu'ils eurent rejoint un endroit à l'écart, Bernard demanda :

- Qui est ce type ?

- Figure toi qu'en t'attendant j'étais allé faire un tour dans les escaliers pour m'assurer que notre flic ne rodait pas dans les parages. Je monte à l'étage supérieur et je reste un moment silencieuse. Pas de bruit, même dans un hôpital de cette importance les escaliers sont peu empruntés. Je me préparais à redescendre quand la porte de l'étage en dessous s'ouvre, je ne bouge plus et j'attends. Celui qui était arrivé sur le palier de l'étage inférieur devait aussi guetter les bruits car il ne se passait rien. Intriguée, je ne bougeais pas d'un pouce, retenant même ma respiration. Puis tout à coup une conversation s'engagea, sais tu ce qui se disait ?

- Vas-y raconte, ne me fais pas languir.

- Avant que je te raconte ne bouge pas sans arrêt, je ne vois plus la porte du bureau, il ne s'agit pas de le rater lorsqu'il sortira, celui-là. Voilà ce que se racontait les deux individus que je ne voyais pas :

- Allo Calone.

Une autre voix comme sortant d'un transistor, répondit :

- Oui, vous êtes à l'hôpital ?

- Oui, je viens de voir la femme qui nous intéresse, quel est le résultat ?

- Négatif, vous n'avez pas vu le mari ?

- Il doit arriver d'un instant à l'autre.

- Avant qu'il n'arrive, relevez l'identité complète de ces personnes sur le cahier des infirmières. Si toutefois le mari ne se présentait pas, retrouvez le, n'importe où, à son bureau, à son domicile. Nous sommes sur le point de vaincre, seul Aaram empêche que notre victoire soit totale, il me le faut dans les plus brefs délais.

- Vous me laisserez ensuite disposer de la petite Verneuil à ma guise ?

- Oui, mais ne vous focalisez pas sur vos fantasmes sexuels, d'autres missions importantes vous attendent.

- N'ayez crainte, ce ne sont pas seulement mes fantasmes que je veux satisfaire, c'est aussi un besoin de vengeance qui me dévore.

- Bon, suffit maintenant, faites comme j'ai dit.

Après quelques secondes de silence, la porte du palier s'est ouverte. Aussitôt je me suis précipitée. Lorsque j'ai ouvert la porte à mon tour j'ai vu ce type qui se dirigeait vers le bureau, il tenait encore un poste transistor à la main.

- Que faisons-nous ?

- Tu restes là et tu le surveilles. Nous savons déjà qu'Aaram ne se trouve pas dans la femme, il faut absolument que nous interceptons l'homme avant cet individu. Ne bouge pas, je retourne dans l'escalier demander conseil à Brice.

Il s'éloigna. En passant devant le bureau il vit l'homme qui écrivait sur un bloc, probablement l'adresse de ceux qu'ils recherchaient. Dans la cage d'escalier, il tendit l'oreille, monta et redescendit un étage afin de s'assurer d'être seul. Il alluma le poste et n'eut pas besoin de parler, Brice l'entreprit aussitôt :

- Bernard, faites attention à cet homme, nous avons eu des renseignements sur lui, tout à l'heure, lorsque nous avons pu contacter nos explorateurs. C'est un être vil et dangereux. Il est prêt à tout pour satisfaire deux envies, qui bien que de nature totalement opposées, lui importent au dessus de tout. La première, c'est le pouvoir, il veut commander et plus il aura de pouvoir, plus il lui en faudra. Ce type est à l'image même d'un Hitler, d'un Franco ou d'un Pinochet, la haine des hommes lui ronge le ventre. Son autre besoin, c'est Marie Verneuil, il la veut. Il tuera tous ceux qui se dresseraient en travers de sa route, pour accomplir l'un et l'autre de ces désirs. Surtout ne vous approchez pas de lui, mais trouvez l'homme qui abrite Aaram avant lui, sinon tout est perdu. Allez Bernard !

- Mais comment trouver cet homme, lui seul sait qui il est, comment il s'appelle. Comment voulez-vous que nous le repérions ?

- Vous n'avez pas manqué d'imagination jusqu'à maintenant, faites en encore preuve.

- Avant de vous quitter, comment s'appelle votre tueur ?

- Il se nomme Jean-Robert de Guitton.

- Merci, à bientôt.

- A bientôt Bernard.

Il coupa le transistor et rejoignit l'endroit où il avait laissé Claudine. Elle n'y était plus. Il se planta au milieu du couloir et tâcha de reconnaître la silhouette de la jeune fille parmi la foule qui arpentait le passage. Il ne vit rien. Il ne lui restait plus qu'à jeter un oeil dans chaque chambre. Il commença à remonter la galerie, s'arrêtant à chaque porte, ouvrant, inspectant la chambre et lachant un "excusez moi" à chaque investigation négative.

A la chambre 315 Bernard ne vit d'abord rien, il s'apprêtait à ressortir, lorsqu'il regarda plus en détail la femme qui nettoyait le sol. Cette Claudine, c'était vraiment la reine de la démerde. Elle était là, en blouse verte, comme les femmes de service et elle frottait. Elle s'acharnait sur une énorme tâche placée entre le lit où reposait une jeune femme et le mur. Derrière elle, assit sur une chaise, les pieds posés sur une autre, se relaxait le fameux de Guitton.

- Excusez moi, je voudrai passer !

Bernard bouchait l'entrée et un homme voulait entrer. Il s'effaça pour céder le passage puis réagit. Quel con il faisait, ce devait être le mari et il ne l'avait pas même effleuré. Et de Guitton qui l'avait aperçu, se levait maintenant. Voyant cela Claudine se redressa, elle l'empêchait de passer. Il s'approcha d'elle à la toucher. Elle prenait des risques. Mais dès que le mari fut à sa portée, Claudine s'avança et simulant une perte d'équilibre, s'agrippa à son bras. De Guitton bondit mais elle avait déjà repris son aplomb et fonçait vers la porte. Bernard la vit passer en courant, il la suivit jusqu'au vestiaire où elle avait laissé ses affaires. De Guitton avait compris, il s'était fait rouler. Le temps qu'il atteigne la porte, cette garce avait disparu et comment la retrouver dans cette foule. Il fulminait, échouer si près du but et maintenant il fallait qu'il aille affronter l'autre brute qui allait encore lui envoyer du 380 volts dans le crane. Dans le vestiaire, Bernard avait allumé aussitôt le poste et laissait échapper sa joie :

- Ca y est, Brice, ça y est Claudine l'a eu avant l'autre salaud.
- Très bien Bernard, serrez la main de Claudine ou embrassez la, comme vous préférez.
- Je préfère un gros poutou sur ses lèvres roses. Il prolongea le contact et lorsqu'il eut savouré ce moment, assez rare par les temps qui couraient, il fut surpris de ne pas entendre Brice partager leur joie :
- Brice, pourquoi ne dites vous rien ?
- Parce qu'il est inutile de nous réjouir, Aaram n'était pas dans cet homme.
- Merde, mais où peut-il être ? vous avez exclu les gendarmes, vous êtes certain que Paul n'a eut aucun contact avec eux ?
- Oui, j'en suis absolument sûr. D'ailleurs la présence des serviteurs de Calone dans cet hôpital prouve que nous devons être près du but.
- Qui reste-t-il alors ?
- Personne, et c'est cela qui m'inquiète. Cela voudrait dire qu'Aaram à trouver les ressources nécessaires pour fuir ailleurs et dans ce cas, nous n'avons plus aucun indice pour le retrouver.
- Mais vous dites qu'il est incapable de bouger, cela veut dire que nous aurions du le laisser là où il est et donc toujours à la merci de Calone.
- Non, en l'aidant nous pouvons lui faire regagner un autre corps. Mais pour cela il faut le retrouver et nos chances sont bien compromises.
- Peut-être pas ! c'est Claudine qui intervenait.
- Quelle idée avez-vous Claudine ?
- Je ne vous le dirai pas, afin de ne pas provoquer une nouvelle déception. Bernard tu me suis. Nous coupons le contact Brice, nous vous rappelons dans quelques minutes.
- Qu'as tu trouvé .
- Tu verras bien, pour l'instant nous retournons dans la chambre que nous venons de quitter. Tu restes derrière la porte et si tu vois arriver l'olibrius de tout à l'heure, tu frappes très fort et tu t'éloignes aussitôt.
- D'accord.

Bernard était de plus en plus émerveillé par l'assurance et la présence d'esprit de ce petit bout de femme. Ils étaient arrivés. Claudine entra et ferma la porte derrière elle. La femme et l'homme la regardèrent s'approcher étonnés. La femme allaitait son petit, Claudine arrivait près du lit lorsqu'un tonnerre de coup de poing martela la porte. Surpris les parents tournèrent la tête vers l'entrée. Claudine en profita pour serrer la main du petit puis elle se précipita dans le cabinet de toilette. Il était temps à peine avait-elle repoussée la porte que de Guitton entra dans la chambre, elle pouvait le voir par l'espace qu'elle avait laissé. Il s'adressa aux parents :

- Comme je l'ai dit à madame il y a quelques instants je suis contrôleur médical et j'inspecte le personnel infirmier. Je désirerais rester quelques temps dans cette chambre afin de vérifier la fréquence de passage des infirmières mais puisque vous êtes en famille je vais vous laisser. Il est adorable ce bébé.

Il punctua sa phrase par un effleurement de la joue et salua les jeunes gens :

- Au revoir, bonne journée.

Aucun des deux n'avaient bronchés et une fois de Guitton sorti, Claudine pu quitter sa cachette.

Elle leur sourit et passa sans rien dire. Ils se doutaient bien qu'il se passait quelque chose mais pour eux le mystère était entier. Une fois seuls ils se regardèrent, haussèrent les épaules ensemble et éclatèrent de rire. Leur bébé venait d'échapper à une mort affreuse. Car Calone, par de Guitton interposé n'aurait pas hésité à sacrifier le nouveau-né s'il y avait trouvé

Aaram. Heureusement, la présence d'esprit de Claudine et sa perspicacité avait sauvé le vieux maître.

CHAPITRE XXXIII

Il ne faisait pas bon approcher de Guitton après que Calone lui eut appris la nouvelle de son échec.

- On vous l'a enlevé sous le nez, imbécile que vous êtes.

Chaque parole de Calone résonnait dans sa tête. Il avait l'impression que son crâne devenait une chambre d'écho et les mots se répercutaient, heurtant les parois sans pouvoir s'échapper, et chaque mot qui frappait le faisait horriblement souffrir. Il se bouchait les oreilles mais les anciens mots continuaient de rebondir d'os en os, meurtrissant le cerveau à chaque passage.

Il se défendait, hurlait sa douleur, criait son dévouement à la cause, mais Calone ne voulait rien savoir :

- Je vous avais averti, vous n'en avez fait qu'à votre tête, je vous l'avais dit : désintéressez vous des flics, du restaurateur et des autres, ne vous inquiétez que des gens rencontrés à l'hôpital. Mais vous n'en avez fait qu'à votre tête. Vous êtes un toquard.

Et le mot toquard vibra dans la tête de Guitton passant de la tonalité grave d'origine à un rendu de plus en plus aigu jusqu'à ne devenir qu'un sifflement à peine audible pour l'oreille mais transperçant la cervelle. De Guitton s'effondra. Calone continuait :

- Les Gallois, Marquet et compagnie ont été mieux avisés que vous.

De Guitton tenta une dernière offensive :

- Ou plutôt ils ont été mieux conseillés.

La douleur fut intolérable, il crut qu'il allait s'évanouir.

- De Guitton, ne me parlez plus sur ce ton ou je vous réduis à l'état de larve. Je vous rappelle que nous avons conclu un marché lors de notre première conversation. Vous faites ce que je vous dit sans poser de questions et vous deviendrez un des maîtres de ce monde.

- Mais qui êtes vous ?

- J'ai dit : sans poser de question, j'ai besoin d'un exécutant pas d'un stratège, un autre que vous ferai aussi bien l'affaire. Alors si vous désirez coopérer avec moi et partager les bénéfices de l'opération tenez vous tranquille et montrez vous plus efficace.

- Mais il me semble que les résultats sont bien compromis. Vous m'aviez toujours dit que la capture d'Aaram était une des deux conditions essentielles à votre réussite. Nous venons d'échouer dans cette capture, vos ennemis ont été plus rapide, quelles chances reste-t-il pour que votre plan se réalise maintenant ?

- Beaucoup plus que je ne l'espérait. La situation serait catastrophique si nous avions encore besoin d'Aaram. Hors sa capture n'est plus indispensable à la réussite de nos projets. Nous avons engagé le processus qui nous mène à la conquête du monde et plus rien ne peut nous arrêter maintenant.

- Et vous me torturer pour un échec qui n'aura aucun impact sur le résultat final ?

- Je suis un peu dur avec vous, c'est vrai, mais je n'aime pas perdre, même si cela n'affecte pas mes projets. Mais je sais depuis peu que nous pourrions nous passer d'Aaram. Nous sommes assez nombreux pour mener à bien notre tâche.

- Qu'est-ce qui vous rend si optimiste ?

- Il y a moins de deux heures nous avons fait un premier test de la technique de contrôle sur laquelle nous travaillons depuis des mois : c'est une réussite totale, Verneuil est désormais entièrement à nos ordres. Nous allons pouvoir fabriquer en série cet appareil

qui nous permet de nous rendre maître d'un homme et nous balayerons ainsi les obstacles à notre domination de la terre.

- Mais ce n'est pas avec le peu de partisans dont vous disposez que vous allez pouvoir investir chaque homme.

- Pourquoi investir chaque homme ? Panurge n'a eu besoin de ne jeter qu'un seul mouton à l'eau pour que les autres suivent. Il suffit de choisir intelligemment. Regardez ce qui se passe autour de vous, les gens suivent, tête baissée, des chefs de file qui les manoeuvrent comme des jouets téléguidés, maintenant ce sera nous.

- Mais vous ne parlez que des pays dominés par certains dictateurs. Dans les pays évolués, les gens sont libres et ne suivront pas quelqu'un qui leur impose des contraintes non conforme à leur volonté.

- Mon pauvre de Guitton, vous rêvez encore. Regardez en France par exemple. Les français ont l'illusion de la liberté parce qu'ils votent, mais combien d'entre eux sont capables de donner une explication rationnelle de leur vote, combien sont capables de justifier économiquement ou socialement le choix qu'ils ont fait ? Bien peu pourrait le faire, et ceux là font bien souvent un choix inverse par intérêt propre.

- Vous voulez dire que nous ne savons pas qui nous plaçons à notre tête ?

- Effectivement, vous ne le savez pas. Vous réagissez comme les supporters d'une équipe de football, vous voulez que votre équipe gagne. Pourquoi ? mais pour la seule et unique raison que c'est l'équipe que vous avez choisie, ce n'est peut-être pas la plus forte, ni celle qui a le capitaine le plus intelligent, mais cela est secondaire pour vous, l'important c'est de gagner. Et je parle de politique, mais je pourrai parler de marketing, l'important c'est de bien vendre un produit, même s'il est plus mauvais que son concurrent. S'il est mieux présenté, il se vendra mieux et combien d'autres exemples encore de la manipulation des hommes par une poignée d'entre eux, vous seraient nécessaires, pour être convaincu ?

- Ce que vous dites est vrai. Et moi je veux être parmi la poignée.

- Quel que soit le prix à payer ?

- Quel qu'il soit.

- Même si pour cela il vous faut renoncer à la fille que vous retenez prisonnière ?

- Que m'importe cette gamine, malgré tout j'aimerais lui faire rendre gorge de ses insultes avant que de la laisser libre.

- Qui parle de la libérer. J'ai encore besoin d'elle quelques temps, mais ensuite il faudra nous en séparer, définitivement.

- Avec plaisir.

- Bien, maintenant passons au cas Gallois, comprenez vous pourquoi, j'ai insisté pour que votre minet qui tenait Verneuil prisonnier ne fasse pas trop de difficulté pour le laisser s'échapper avec Marquet et sa copine ?

- Non, je n'ai pas compris.

- J'étais certain que Marquet l'amènerait chez Besson, donc près de Gallois. Et maintenant, à l'heure qu'il est, chaque personne que touche Verneuil peut, si celui qui me seconde et qui se trouve à l'origine de nos recherches le décide, devenir un esclave supplémentaire à la solde de notre cause. Nous avons attendu que Verneuil soit dans la place pour déclancher l'opération. Il lui suffisait ensuite de toucher Gallois et celui-ci devenait notre, en même temps ceux qui l'occupaient se trouvaient être entièrement sous notre dépendance. Ils n'auront plus qu'à choisir, l'allégeance ou la mort, juste retour des choses puisque depuis des siècles ce sont les hommes qui nous ont condamnés. Et en tenant un homme nous éliminons tous ceux qui l'habitent. Nous n'aurons donc bientôt plus d'opposants parmi les nôtres et les humains seront

soumis à mon hégémonie sans aucun recours, les grands de ce monde se traineront aux pieds de mon représentant humain pour le supplier de leur laisser une parcelle de pouvoir. Je vous ai choisi pour cette mission, de Guitton, parce que vous êtes intelligent et profondément méchant, ce sont des qualités majeures pour moi. Mais rappelez-vous bien que vous n'êtes pas indispensable, la terre est encombrée de gens intelligents et méchants.

De Guitton ne répondit rien, il avait espéré au début de ses conversations avec Calone, pouvoir un jour découvrir qui il était et devenir Calife à la place du Calife. Mais le jour où Calone lui avait révélé l'incroyable secret de son existence, de Guitton avait tué ce rêve, il ne serait jamais que grand vizir, et bien heureux si on lui laissait tenir ce rôle. Mais sa cruauté et son appétit de pouvoir n'avaient pas de borne et cela était un atout indispensable pour Calone qui n'avait pas à craindre le moindre recul, quel que soit l'horreur des actes qu'il soit amené à commander.

Pour le moment, il ne demandait rien que de très simple :

- Retrouvez moi Verneuil immédiatement et Gallois, si Verneuil a réussi à le piéger.

- Même s'il a raté Gallois, j'ai prévu une solution de rechange.

Calone s'étonna :

- Que voulez-vous dire ?

- Yves Mazieux, mon minet comme vous dites, est posté près de la porte de l'immeuble des Besson et interceptera Gallois s'il tente de s'en aller.

- Quand avez-vous décidé cela ?

- Ce matin, j'ai fait parvenir un billet indiquant ces ordres à Mazieux.

- Ah !

De Guitton nota avec satisfaction que la domination de son êtres ultra-petits n'était pas si complète qu'il n'y paraissait. Ils entendaient et c'était tout, ils ne lisaient pas ce que l'on écrivait, ils ne savaient pas ce que l'on faisait sauf, bien entendu, si on commentait ses actes. Ainsi Calone n'avait pas soupçonné l'ordre écrit qu'il avait fait transmettre à Yves. Mais Calone interrogeait de nouveau :

- Et comment va-t-il s'y prendre votre blondinet pour déjouer la méfiance de Gallois ?

- Il n'essayera pas de lever sa suspicion mais il lui tendra un hameçon pourvu d'un appât auquel le poisson ne pourra pas résister.

- Exprimez vous clairement.

- Et bien Mazieux dira à Gallois : je vais vous mener près de Marie Verneuil.

- Et il marchera ?

- Non, il courra, il bondira, car il bave de désir devant cette pute et il risquera sa peau pour la retrouver et tenter de la délivrer.

- Et comment comptez-vous, cette fois, maîtriser celui qui vous a échappé de si belle façon hier ?

- Je suppose qu'il va se laisser conduire près du lieu de détention de Marie Verneuil et ensuite il se débarrassera de Mazieux pour tenter de porter secours à sa dulcinée. Mais le comité d'accueil est prêt. Il rejoindra sa bemme mais dans la même cellule.

- Non !

- Comment non ?

- Il ne faut pas que Gallois et Verneuil se retrouvent dans la même cellule, s'ils se touchent, c'est la catastrophe.

- Mais pourquoi ?

Parce que vous prenez des initiatives stupides sans m'avertir. J'ai totalement dégarni Marie Verneuil, alors qu'elle contient encore des dispositifs vitaux pour nous,

afin de pourvoir au maximum Alain Verneuil, chacun des autres devant être utilisés pour investir les têtes humaines dites gênantes. Et vous allez la mettre en présence de Gallois qui lui doit être bourré de troupes ennemis. Si Gallois touche Marie Verneuil nous sombrons.

- Il reste Alain Verneuil et ceux qu'il aura "convertis".

- Oui, mais si par malheur Gal, ce chien qui porte bien son nom, se trouve dans Gallois nous allons devoir lutter pratiquement à armes égales. Car dans Marie se trouvent des appareils de contrôle prêts à fonctionner. Dès que celui d'Alain Verneuil a donné satisfaction, un émissaire a transmis les dernières mises au point à nos techniciens présents dans votre fantasme. Si Gal s'accapare ce matériel, je vous crève, connard. Vous n'aurez pas droit à une scéance de stridence méningée parce que le temps presse mais vous ne perdez rien pour attendre. Foncez bordel, au lieu de restez planté là. Retrouvez moi Verneuil et grimpez avec lui dans votre planque. Il faut que vous arriviez avant qu'un contact ait eu lieu entre Gallois et Marie Verneuil. Et d'après ce que vous m'avez dit de leur sentiment réciproque vous avez intérêt à faire vite si vous les avez fait mettre dans la même cellule. Grouillez vous.

Calone ne put s'empêcher d'envoyer un coup d'aiguillon dans la cervelle de de Guitton qui grimaça. Il quitta la cabine téléphonique dans laquelle il avait pris place pour converser tranquillement avec Calone et rejoignit la Mercedes qui l'attendait sur le parking de l'hôpital. Il ordonna au chauffeur de démarrer et l'auto quitta son emplacement. Une 2 CV avec deux personnes à son bord, s'engagea derrière la voiture allemande.

CHAPITRE XXXIV

Paul se laissait conduire. Il avait décidé de ne pas intervenir tant qu'il ne saurait pas précisément le lieu de détention de Marie. Le petit blond avait pris la route de Saint Nizier. Décidément il était abonné aux aller et retour sur les mêmes routes ces derniers temps. La montée se fit sans un mot.

Ils passèrent devant la maison d'André, là où ils avaient recueillis Bernard et lui, les révélations de Brice. Il devait être rentré car la cheminée fumait. Puis, au lieu de continuer sur Lans en Vercors, Mazieux prit la direction du tremplin de saut. Paul s'interrogea : Marie était-elle prisonnière dans une de ces maisons qui jalonnaient la route d'accès au tremplin, à quelques centaines de mètres d'où il avait trouvé refuge quelques heures plus tôt ? Mais non la voiture passa la dernière maison et se gara sur le parking qui terminait la route. Paul ne voyait pas où le jeune blondinet voulait le conduire, aussi il décida de passer outre les règles de discrétion, il sortit son transistor de sa poche et l'alluma. Aussitôt Gal l'avertit :

- Pas de quartier avec ce type, c'est un agent à la solde de Calone, vous pouvez y aller il n'est pas dangereux pour nous.

Yves Mazieux n'eut pas le temps de s'étonner de cet étrange mode de communication, Paul lui avait tordu un bras dans le dos et l'immobilisait. Gal, après quelques secondes de silence reprit :

- Nous savons où se trouve Marie, ils n'étaient que deux là dedans mais suffisamment bien informés. Marie se trouve dans un hotel abandonné au sommet du Moucherotte, ce doit être une montagne proche de l'endroit où vous êtes.

- Effectivement, je vois cet hotel en levant la tête, seulement il y a sept cent mètres de dénivelé entre l'endroit où je suis et le sommet du Moucherotte, ce qui représente deux heures de marche avec la neige qui doit recouvrir le chemin. Etes vous sûr qu'on ait pu conduire Marie là haut.

- Les morveux que j'ai sous la main sont affirmatifs et je ne pense pas qu'ils veuillent nous embrouiller.

- Très bien je monte, mais qu'est-ce que je fais de l'olibrius que je tiens là ?

- Débrouillez vous, il faut qu'il soit neutralisé.

Paul s'adressa à Mazieux :

- Tu as entendu, alors je vais te descendre.

- Non, je n'ai rien fait de mal.

Il tremblait de partout. Paul n'avait pas la moindre intention de lui faire du mal, mais il était bien embarrassé avec ce fardeau. Puis il se souvint de la serviabilité d'André. Peut-être celui-ci accepterait-il de stocker provisoirement ce colis encombrant. Paul décida de tenter cette solution. Il reconduisit Mazieux à la portière droite du véhicule et il lui ordonna de se glisser jusqu'au siège du conducteur.

- Maintenant tu démarres mais n'essaye pas de me jouer une entourloupette car je viens de trouver une solide clef à molette qui ferait un ravage dans ta jolie petite figure de poupée.

Il commençait à trouver le ton et les mots qui convenaient au parler reconnu par ceux qu'ils cotoyaient depuis hier soir. Le petit blond démarra.

La voiture s'arrêta devant la maison d'André et Paul obligea Mazieux à redescendre par la portière droite toujours menacé par la clef à molette. Il lui reprit le poignet qu'il tordait sans ménagement et entraîna le petit blond vers la porte. Celle-ci s'ouvrit avant qu'ils l'aient atteint. Un homme sortit, Paul s'adressa à lui :

- Bonjour, vous êtes André ?
- Pour vous servir.
- Je suis un ami de Bernard, celui avec qui il est venu dormir dans cette maison hier.
- C'est très bien, que puis-je pour vous ?
- Pouvez vous me garder cette chose au frais pendant un certain temps ?
- Cela veut dire quoi "un certain temps" ?
Une journée.
- Ah, très bien, j'ai eu peur que cela ne se prolonge. Et nous sommes toujours dans le cadre du pari stupide, bien sûr ?
- Quel pari ?.... ah oui, bien sûr mais ce jeune homme ici présent ne voulait pas se prêter à notre plaisanterie aussi nous sommes obligés d'employer une méthode un peu contraignante, cela ne vous ennue pas ?
- Si c'est pour dépanner Bernard non ! bien que sa monnaie d'échange soit largement sujette à dévaluation.
- Ce qui veut dire en clair ?
- Il m'avait prêté sa chambre à Chamrousse en échange de cette maison mais je me suis fait jeter au bout d'à peine vingt quatre heures, c'est d'ailleurs pourquoi je suis de nouveau ici. J'espère que j'aurai le plaisir de connaître rapidement les raisons du cyclone qui s'est abattu sur cette maison durant mon absence, il est heureux que je sois revenu rapidement sinon je ne retrouvait plus que des ruines.
- Je vous expliquerai tout cela un peu plus tard si vous le voulez bien mais il est intéressant que vous soyez là, sinon je ne vous aurai pas trouvé et j'aurai été bien ennuyé pour ranger mon colis gênant. Ou le met-on ?
- A la cave, il ne craint pas l'humidité ?
- Non, pas de problème, regardez-le, il ruisselle déjà de partout.

C'était vrai, le ton avec lequel parlaient de lui ces deux gardiens, lui faisait craindre le pire et il suait à grosses gouttes. Ils l'enfermèrent dans la cave sans qu'il ait eu à subir aucun outrage. Paul remercia André en l'assurant qu'il le débarrasserait de cet encombrant fardeau dès que cela lui serait possible. André lui assura que cela ne posait aucun problème et lui souhaita bonne après midi sans poser aucune autre question.

Paul prit la voiture et regagna le parking où ils avaient stationné.

Il n'était pas vraiment équipé pour gravir sept cent mètres mais Marie se trouvait là haut, il aurait pu grimper nu-pieds s'il l'avait fallu. Il fouilla la voiture et ne trouva aucun instrument susceptible de l'aider à maîtriser le ou les gardiens de Marie. Il devrait se résoudre à la ruse.

Il entama la montée vers le sommet du Moucherotte.

CHAPITRE XXXV

Bernard et Claudine venait d'avoir avec Brice à peu près la même conversation que de Guitton et Calone. Les informations circulaient très vite maintenant, chaque individu porteur croisé dans la rue apportait des bribes de renseignements qui leur permettaient de suivre l'évolution de la situation.

Elle n'était pas brillante, Brice avait fait un résumé rapide.

- Nous avons récupéré Aaram et si cela nous permet maintenant de faire front face à Calone, plus rien ne peut stopper celui-ci dans son processus d'annexion de la race humaine. Dans un premier temps il va réduire à sa merci suffisamment d'hommes pour nous éliminer, Gal, Aaram et moi. Ensuite il lui suffira de placer un seul de ses partisans, muni du dispositif nécessaire au contrôle humain, dans les quelques têtes dirigeantes de la planète et le monde sera sa propriété.

Claudine s'étonnait de la facilité avec laquelle Calone pourrait atteindre son objectif :

- Mais j'avais cru comprendre que le nombre de ses partisans étaient très limité maintenant. S'il veut agir sur les esprits dirigeants de la terre, il va avoir besoin de millions de serviteurs.

- Ne croyez pas cela, ceux qui décident de la destinée du monde sont assez peu nombreux pour que les commis de Calone puissent les investir tous. Ce ne sont pas les sénateurs, les députés, les ministres, ni même les présidents qui influent sur la destinée des hommes mais seulement les états majors de quelques firmes tentaculaires dont les pouvoirs dépassent largement le cadre de leur société, et même leur nation pour s'étendre sur les cinq continents.

Bien que cette domination ne soit pas ce que l'on peut rêver de mieux dans le domaine de la démocratie, elle est malgré tout préférable à celle de Calone qui nous réduira, vous et nous à l'esclavage intégral.

- Mais comment combattre ce fléau ?

- Il n'existe qu'un seul moyen.

Il s'interrompit, Claudine n'apprécia pas le suspens.

- Quel moyen ? ne prenez pas de précautions oratoires, parlez !

- Le seul moyen c'est la mort.

- Vous voulez dire qu'il faut que nous abattions celui qui abrite Calone afin d'obtenir la mort de notre tyran.

- C'est bien cela.

- Nous devons donc tuer un innocent pour endiguer la folie de votre dictateur.

- Si cela peut vous rassurer, le porteur actuel ne vaut guère mieux que lui, sa dispartition n'attristera pas grand monde.

- Qui est il ?

- C'est le charmant jeune homme que vous suivez depuis une heure, celui qui cherchait comme nous à récupérer Aaram. Que fait-il en ce moment ?

- Il s'est enfermé dans une cabine téléphonique. D'ici je peux difficilement voir ce qu'il fait mais cela fait un bon moment qu'il occupe cette cabine.

- Il doit écouter la voix de son petit monde interne. On lui donne des ordres. Le mieux que vous ayez à faire est de le suivre.

- Et puis ?

- Et puis tout faire pour l'éliminer, dès que l'occasion s'en présentera.

- Comme c'est facile à dire, je ne me sens pas capable de tuer un homme, et toi Bernard ?

- Moi si.

Claudine était stupéfaite, son Bernard, si calme, si tranquille, qui aurait jeté sa voiture dans le fossé plutôt que d'écraser un hérisson ou un mulot traversant la route, lui se sentait près à écraser ce garçon qu'ils pouvaient voir à dix mètres d'eux.

Devant son air surpris, Bernard se sentit obligé de l'expliquer :

- C'est de la légitime défense, as-tu envie de te retrouver aux ordres d'un tel tyran ?

Tout était simple pour Bernard, il n'y avait pas de demi-teinte, on était blanc ou noir, bon ou méchant.

Mais Claudine, elle, avait besoin d'une motivation beaucoup plus profonde pour se décider à exécuter une telle action, elle interrogea Brice :

- Brice, que se passerait-il si Calone prenait le pouvoir sur terre ?

- Je ne peux pas le dire avec certitude car cette éventualité n'a jamais été envisagée chez nous. Il y a très peu de temps nous considérions cela comme possible et même probable si vous ne faites rien. Que peut faire Calone, il aura la maîtrise totale de toutes les ressources de la terre. Qu'aurait fait n'importe lequel de vos dictateurs s'il avait pu conquérir le monde, aurait-il transformé l'ensemble de ses semblables en galériens ou aurait-il libéré son étreinte une fois son rêve accompli, nul ne peut le dire. Mais dans les premiers temps je peux imaginer ce que fera Calone, il vous obligera probablement à concentrer toute votre énergie sur la recherche astronautique, car il a intégré parfaitement ses comportements et vos raisonnements, il est maintenant un exemple parfait de mégalomanie avancée doublé comme c'est souvent le cas d'un paranoïaque confirmé. Il ne sera donc jamais satisfait, il voudra toujours plus. Il a déjà parfaitement intégré toute votre technologie, la propulsion, les comportements en apesanteur, l'astrophysique et toutes les sciences utiles à la conquête des étoiles n'ont plus de secret pour lui. Mieux, il est déjà prêt à vous apporter les premiers résultats de ses propres travaux, ce qui devrait déjà révolutionner vos connaissances actuelles.

- C'est plutôt positif, non ?

- Oui, si le travail qui en découle est librement consenti par ceux qui l'exécutent, hors je doute que les conditions qui vous seront imposées alors correspondent à votre attente.

- C'est à dire ?

- Calone voudra obtenir de vous, de gré ou de force, des cadences de travail identiques à celles qui nous sont habituelles, proportionnellement environ vingt heures dans une journée de vingt quatre heures. La différence, c'est que chez nous chacun travaille dans la branche qui correspond à ses aspirations profondes et il n'y a pas, comme chez les humains, des phases distinctes, les repas, le travail, les loisirs, le sommeil. Chez nous tout s'enchaîne et se confond naturellement, tout ce que nous faisons contribue au besoin de tous.

Je ne connais pas vraiment les intentions de Calone, mais je crois pouvoir vous décrire succinctement ce que deviendra la vie humaine sous son autorité. Des hommes et des femmes seraient parqués dans des zones privilégiées, un homme pour trois cent femmes environ. Ils ne seraient tenus qu'à une seule activité : la reproduction. Cela peut apparaître comme paradisiaque à certains esprits faibles mais l'amour à la chaîne, avec des partenaires sélectionnés génétiquement, je vous laisse imaginer ce que cela peut procurer comme sensations et joie de vivre après quelques semaines seulement au rythme d'un accouplement toutes les trois ou quatre heures pour les hommes, tous les dix mois pour les femmes. Ceux qui ne tiendront pas le rythme

seront éliminés. Avec en plus l'obligation de se soumettre aux expériences destinées à raccourcir la durée de gestation, augmenter les probabilités de fécondation, améliorer les produits obtenus, je passe sur d'autres réjouissances mineures.

Les enfants seront conditionnés dès la naissance, les uns devant apprendre à construire, les autres seront destinés à subvenir aux besoins des premiers.

Bernard s'étonna du peu de diversification de l'activité de la population :

- Et pas de chercheur, pas de concepteur ?

- Non, toutes les tâches de réflexion seront exécutées par Calone et son équipe. Les hommes ne sont pas assez surs pour qu'il leur soit confié des tâches nobles, seuls les travaux de seconds ordres et pénibles resteront le lot des humains. Et dans quelques décénies la dégénérescence de la race humaine commencera, dans un siècle ou deux, plus aucun homme n'aura la faculté de réflexion, Calone lui régnera sur la galaxie, en attendant mieux.

Cette vision de l'avenir, certainement très proche de la réalité suffit-elle à vous convaincre de l'impérieuse nécessité de supprimer ce tyran ?

Claudine arrivait mal à imaginer une telle domination, elle concevait difficilement cette évolution infernale. Bernard lui, grâce à son raisonnement binaire, ne se posait plus de question, il était prêt à agir. Non pas pour garantir sa propre survie, mais pour assurer la pérennité de la vie humaine, il avait conscience de son rôle de libérateur.

Il lança un coup de coude dans les cotes de Claudine qui réfléchissait encore.

- Notre suppot de satan sort de la cabine téléphonique.

Brice donna les consignes :

- Suivez-le, ne le perdez pas de vue et à la première occasion, liquidez-le. Mais ne prenez aucun risque car l'homme ne vous fera pas de cadeau à vous, Calone ne nous en fera pas à nous. Bonne chance.

Claudine et Bernard suivirent le redoutable de Guitton.

CHAPITRE XXXVI

Paul était arrivé à proximité de l'hotel, il était exténué aussi s'arreta-t-il un moment pour souffler. D'où il se trouvait il pouvait voir la façade ouest, rien ne bougeait, aucune silhouette n'apparaissait aux fenêtres. Un regard circulaire sur les abords de la bâtisse ne lui permit pas de découvrir la moindre trace d'occupation. Il décida de ne pas rejoindre directement l'hotel, il passerait plus au sud, rejoindrait la station terminale de l'ancien téléphérique et de là gagnerait le sommet de la montagne. Il aurait un point d'observation excellent de là haut, il aviserait en fonction de ce qu'il verrait.

Ce mouvement lui prit près d'une demi-heure car il devait emprunter des itinéraires l'assurant de ne pas être vu de l'hotel.

Une fois atteint le point culminant, il ne put s'empêcher de s'attarder un moment à contempler ce paysage grandiose, toutes les Alpes étaient étalées devant lui, du Mont-Blanc au Mont viso.

Pendant quelques secondes il remit en question son engagement dans cette aventure, comment pouvait-il se préoccuper de conflits, de dominations, de guerre, alors qu'il avait là sous les yeux tout ce qui lui fallait pour être heureux. Tout ? Non, il n'avait pas oublié Marie. Il tourna la tête vers l'hotel. Elle devait être là, dans ces ruines. Il l'en sortirait.

Pendant un bon quart d'heure, il se contenta d'observer les abords de l'immeuble délabré. Rien ne se passait. Il avança prudemment, mais décidément cette bâtisse paraissait vide.

Arrivé près de la porte, il hésita, le petit blond l'avait-il mené en bateau ? Peut-être avait-on voulu l'éloigner, dans ce cas on avait parfaitement réussi. Un silence total régnait sur ce sommet désert. La marque du passage humain souillait ce site : arrivée du téléphérique par la grasse, pylône tordu par la foudre, hotel dégradé aux abords dévastés. Comment acceptait-on encore que l'homme se livre à un tel saccage de la nature, cela révoltait Paul. Il se décida à pénétrer dans l'hotel et fut effrayé de la désolation qui régnait à l'intérieur. Tout était saccagé, pas un carreau entier aux fenêtres du rez de chaussée, pas un seul mur qui ne soit lacéré d'inscriptions naïves ou obscènes, les cloisons avaient été systématiquement écroulées, le bar n'était plus qu'un amas de gravats. Dans la cuisine, seul les fourneaux massifs avaient résisté à cette destruction systématique. Tout le reste n'était que débris. Paul était écoeuré. Pour atteindre cet endroit il fallait marcher à pied pendant plus d'une heure, en été lorsque le chemin était accessible, les auteurs de ces actes de dégradation étaient donc des marcheurs, espèces habituellement considérées comme soucieuses de la protection des lieux où ils passaient. S'il pouvait exister de tels vandales parmi une population sensibilisée au bien public, il ne fallait plus s'étonner des destructions dans les endroits publics. Lorsqu'il visita le premier étage, sa colère contre les dévastateurs fit place à un violent besoin de châtiment. Ici la désolation était totale. Dans les chambres plus un lavabo entier, plus un bidet, plus une cuvette de wc, tout avait été brisé à coup de pierre, les cloisons étaient éventrées, les portes brûlées ou arrachées. Aila devait être un ange comparé à ceux qui avaient oeuvrés dans cet hotel. Il gagna le second étage, la vision était semblable au premier. A part cela rien ne révélait la présence d'une occupation des lieux par un ou plusieurs individus. Il se préparait à monter au troisième étage lorsqu'il vit une porte fermée, ce qui, dans ce tas de décombres, semblait paradoxal. Il s'approcha et tourna la poignée, la porte résista. Il inspecta la fermeture. Encore plus étrange, une clef garnissait la serrure qui paraissait neuve. Il la tourna, elle pivotait sans bruit, il actionna de nouveau la poignée et cette fois la porte s'ouvrit. Il Pénétra dans la chambre. Elle ressemblait à toutes les autres par son état mais elle comportait un ameublement sommaire,

une table, deux chaises, dans le fond un lit et des couvertures. Il n'eut pas le temps de pousser plus loin son inventaire, la porte se referma brutalement, un courant d'air sans doute. Il revint dans le minuscule couloir qui servait d'entrée et tenta d'ouvrir la porte, impossible, on avait tourné la clef dans la serrure, il s'était fait piéger comme un gamin. Il Pestait, se traitait de tout les noms débilitant qu'il connaissait, mais cela ne résolvait pas son problème. Il revint dans la pièce principale et tenta de réfléchir à sa situation. Il faisait froid dans cette pièce. Pourtant, contrairement aux autres chambres, les vitres de la fenêtre étaient intactes. Il s'approcha, en fait il manquait un carreau qui avait été oté volontairement puisqu'il était entier, posé contre le mur au bas de la fenêtre. Il s'assit sur une chaise et continua de se maudire. Alors il entendit un bruit, comme un soupir long et profond. Il se retourna. Cela venait du lit, il s'approcha, Les couvertures recouvrait un corps, il n'était pas seul prisonnier dans cette chambre. Le corps allongé là était entièrement recouvert, seuls dépassaient quelques mèches de cheveux blonds dorés. Paul les vit et cru défaillir. Il connaissait ces cheveux, il les aurait reconnu entre mille autres tignasses blondes, Marie, elle était là, près de lui, enfin il l'avait retrouvé, son coeur explosait, battait la chamade, ses tempes bourdonnaient, sa tête vacillait, il avait oublié où il était, sa condition de prisonnier, plus rien ne comptait, il avait retrouvé Marie.

Elle remua, ouvrit un oeil, tourna la tête vers lui. Son premier réflexe fut un mouvement de recul, elle se colla au mur, Puis elle réalisa, mais cela dépassait ses espérances, elle ne pouvait y croire. Lui, ici, c'était impossible, enfin elle sortait de cet affreux cauchemar. Elle se persuada qu'elle ne rêvait pas et alors elle se leva d'un bond et se précipita vers lui. Elle voulait se jeter dans ses bras, il faillit l'accueillir contre sa poitrine. Mais il lui restait un fond de lucidité qui l'avertit du danger. Au moment où leur deux corps allaient se rejoindre, il se jeta de coté. Etonnée par cette manoeuvre, elle s'arrêta net, ne comprenant pas cette réaction hostile. Sa joie tomba aussi vite qu'elle était apparu, elle n'osait rien dire et l'interrogeait du regard. Etait-il possible que lui aussi soit du coté de ses geoliers ? Elle avança d'un pas, il recula d'autant. Les larmes affleuraient à ses paupières. Ils restèrent quelques secondes à se regarder en silence. Paul n'osait rien dire, de Peur de briser le fil ténu qui maintenait encore leur connivence. Elle se décida à parler :

- Je crois que je m'étais fait des illusions, pourquoi venez vous ici Paul pour m'aider, parce que vous vous sentez solidaire de mes malheurs ?
- Oui, bien sûr.
- Je suis idiote, je ne devrai pas me laisser dominer par mon imagination.
- Mais que voulez vous dire, pourquoi etes vous triste alors que je viens vous délivrer ?
- Pour rien il est inutile de continuer sur ce sujet, dites moi plutôt ce qui vous est arrivé et comment vous avez découvert l'endroit où on me retenait prisonnière.
- Je crois que nous avons mieux à faire, il faut nous enfuir au plus vite.
- Je pense qu'il est impossible de sortir d'ici.
- Mais nous devons essayer
- Je l'ai déjà fait, le plancher et le Plafond sont en béton, les cloisons en parpaing, la fenêtre donne sur cinq cent mètres d'à pic, la porte est solide, fermée à clef et gardée par deux brutes armées.

Paul ne fut convaincu qu'après avoir vérifié lui-même ce qui était visible.

Il revint s'asseoir en face de Marie. Elle lui demanda :

- Vous êtes convaincu ?
- Vous avez raison, si nous devons sortir de cette pièce ce ne pourra être que par la porte.
- Et en tant que Superman de service, quel plan imaginez vous pour nous sortir de cette situation ?

Le ton était froid, elle n'avait pas apprécié qu'il mette en doute ses observations.

- Je n'ai aucun plan pour l'instant.

- Alors racontez moi ce que vous avez fait ces derniers jours, cela fera passer le temps.

Paul raconta tout ce qu'il avait fait et subi. Marie écoutait sans l'interrompre mais une fois qu'il eut fini elle ne cacha pas son septicisme :

- Il ne fait aucun doute que nous sommes cernés par des individus abjects mais comment pouvez vous croire à ces balivernes, on vous abuse !

- Je ne peux pas vous apporter de preuves tangibles de ce que j'avance mais je ne peux pas passer autant de temps à vous convaincre qu'en a passé Brice avec moi, nous n'avons pas le temps.

Marie assimilait. Paul se rappela soudain du transistor qu'il avait toujours dans sa poche, il s'écria :

- J'ai de quoi vous convaincre.

Il sortit triomphalement l'appareil de sa poche et l'alluma. Aucun son n'en sortit. Il le secoua, vérifia le positionnement des piles, rien n'y fit. L'utilisation intensive qu'il en avait fait ces derniers temps et le froid qui régnait dans cet endroit devait avoir eu raison des piles. Devant sa mine déconfite, Marie ne put s'empêcher de rire.

- Ne faites pas cette tête, à défaut d'explication plus rationnelle, je vais croire à la votre pour le moment. Mais...

Elle s'arrêta, elle n'avait pas encore fait le lien entre l'histoire extraordinaire qu'elle venait d'entendre et le comportement étrange de Paul :

- Je comprends maintenant. Vous ne voulez pas m'approcher parce que vous craignez de vous voir envahir par mes petites bêtes.

- Ne soyez pas ironique, ce ne sont pas de petites bêtes mais des êtres différents de nous, dont l'existence ne peut nous laisser indifférents.

- Peu m'importe votre Brice, votre Gal et les autres, pourvu que vous soyez là.

- Vous accordez une importance à ma présence ?

- Avez-vous oublié que j'attends votre visite depuis bientôt une semaine.

- C'est vrai et j'ai complètement oublié de vous demander des nouvelles de votre santé. Votre bras vous fait souffrir ?

- Ce n'est pas mon bras qui souffre en ce moment. J'avais tant mis d'espoir dans notre rencontre, comment ne pas souffrir de vous voir si distant.

- Vous voulez dire que...

Il ne put terminer sa phrase, ne sachant que dire, n'osant pas encore croire à ce que sous entendait Marie. Elle ne lui permit pas de prolonger l'ivresse de cette demi certitude.

- Que faut-il vous dire de plus, je vous aime Paul ! faut-il que je me traîne à vos pieds pour vous le dire, avons-nous le temps devant nous pour prolonger cette attente ?

- Vous avez raison Marie, mais cela me bouleverse. Moi aussi je vous aime et tout ce qui nous arrive est la conséquence de cet amour.

- Paul, pourquoi ne pas l'avoir dit en entrant. Je t'aime Paul, je t'aime.

Il se regardait l'un, l'autre, ne se quittait plus des yeux, noyés dans leur bonheur, comme s'ils avaient oubliés où ils se trouvaient.

Ils restèrent face à face, sans bouger, sans rien dire, à un mètre l'un de l'autre. A quoi bon parler, qu'auraient-ils pu se dire de plus, ils avaient tout dit en se disant "je t'aime".

Elle rompit la première le charme de la contemplation pour s'enfoncer dans celui de la découverte :

- Que tu es beau Paul, je ne peux pas te toucher mais j'aimerais tant que tu me prennes dans tes bras.

- Tu es adorable, Marie, je meurs d'envie de te serrer dans mes bras, de sentir ton corps blotti contre le mien.
- Tu sentirai alors les battements de mon coeur, il s'affole, il bat la chamade. Je passerai les bras autour de ta taille et je serrerai très fort, très fort, à nous faire mal.
- Serre plus fort encore, mon amour, que plus rien ne nous sépare. Moi je poserai une main sur ton cou, que ta peau est douce, je passerai cette main dans tes cheveux, comme ils sont soyeux et puis je prendrai ta tête entre mes deux mains.
- Et je te regarderai, je verrai tes yeux brillés de désir, je verrai tes lèvres entr'ouvertes appeler les miennes, je serrerai encore plus fort mes bras autour de ton corps.
- Moi aussi je regarderai tes yeux suppliants, implorant de mettre fin à cette insupportable attente, mais je ne me résoudrai pas à interrompre ce moment unique. Plus jamais nous ne revivrons cet instant, faisons le durer mon amour, oublions le temps, écoutons simplement nos deux coeurs battre à l'unisson.
- Je n'en peut plus Paul, mes lèvres cherchent les tiennes, ne me fait pas languir plus longtemps, enfin tu t'approches, enfin nos lèvres s'effleurent mais tu retardes encore l'échéance, tu joues avec mon désir et avec le tien car tu attends ce moment avec autant d'impatience que moi, n'attends plus Paul, viens, viens.
- Je viens Marie, nos lèvres s'uniront enfin, une onde fulgurante traversera nos deux corps imbriqués, nous serons fous de joie, de bonheur, nous n'arriverons plus à interrompre ce baiser.
- Oui Paul, la vie commence pour nous à cet instant, prolongeons le encore et encore pour nous préserver, ne nous séparons plus.

Ils n'avaient pas bouger d'un centimètre, mais ils étaient transformés, ils vivaient intensément ce que leur imagination criait, peu importe leur éloignement physique, ils avaient recréé un monde de rêve où les distances, les conventions, les barrières étaient abolies, ils n'avaient pas besoin de vivre matériellement leur amour, pour l'instant le rêve suffisait à calmer leur passion.

Ils furent interrompu par des bruits de pas dans le couloir. La porte s'ouvrit sur de Guiton souriant :

- Bonjour les tourtereaux, comment allez vous ?

Aucun des deux ne répondit, la conscience de la dure réalité fut lente à réintégrer leur cerveau anesthésié par leur délire passionnel.

De Guiton continuait :

- Je vais m'occuper de vous maintenant, Gallois d'abord, puis toi, ma belle. Je vous vois fringant, jeune Gallois, prêt à faire le coup de poing et impuissant. C'est très dur, n'est-ce pas, de se laisser insulter, trainer dans la boue devant sa dulcinée, sans pouvoir agir. Tu as un fameux Don quichotte, regarde le, sale garce, regarde le bien qui rougit, qui serre les poings mais qui reste là, sans bouger.

Un des gardes s'approcha de lui et lui glissa un mot à l'oreille. Son visage s'assombrit. Il avança vers Marie, mais celle-ci fit le tour de la table, se rapprochant de Paul. Celui-ci ne savait que faire, maintenant de Guiton revenait vers lui, il tentait de s'éloigner du monstre mais n'osait pas venir trop près de Marie.

De Guiton pris conscience de cet étrange ballet où lui voulait attraper Marie sans tucher Paul, Marie était prête à se réfugier vers ce dernier et faisait tout pour éviter son contact et Paul, lui essayant de s'éloigner de l'un et de l'autre.

Le garde entra de nouveau dans la pièce et cria :

- ils arrivent, ils sont en bas.

De Guitton eut alors une idée, il retourna dans le couloir desservant la chambre et prit Alain Verneuil par la main, il l'introduisit dans la pièce et referma la porte à clef.

CHAPITRE XXXVI

Bernard et Claudine avait pu suivre de Guitton jusqu'au parking du tremplin de saut sans se faire remarquer. Ils ne comprenaient pas où il les menait :

- Que va-t-il faire dans ce coin, crois-tu qu'il retienne Marie Verneuil prisonnière dans les infrastructures du tremplin ?

Bernard n'imaginait rien, il se contentait de suivre :

- Nous verrons bien, suivons à bonne distance.

- Mais il prend la direction du chemin qui mène au Moucherotte. Il ne va pas monter là haut à cette saison.

- Ce serait pourtant une excellente planque, il ne doit pas y avoir beaucoup de curieux présents là haut à cette époque.

Ils suivirent de Guitton et son chauffeur. Ce dernier portait deux paires de skis, ce serait effectivement le moyen le plus rapide pour redescendre.

Arrivés près de l'hôtel, Bernard et Claudine, tout comme Paul quelques heures auparavant, hésitaient sur la conduite à tenir. Ils optèrent pour la ligne droite, pensant que de Guitton ne se doutait pas de leur filature. Ils avaient eu raison, les deux gardiens occupés à prendre les nouveaux ordres de leur patron, ne surveillaient pas les extérieurs. Ils n'étaient jamais venus ici, aussi durent-ils faire le tour du bâtiment pour découvrir l'entrée. C'est au cours de cette recherche que, passant devant une fenêtre qu'ils n'avaient pas remarquée qu'un garde les repéra et courut avertir de Guitton.

Ils suivirent la même démarche que Paul, ils inspectèrent le rez de chaussée, puis le premier étage, du deuxième ils entendirent des voix. Sans bruit ils se dirigèrent vers le lieu d'où venait la discussion. Ils découvrirent la porte fermée, ils l'ouvrirent juste à temps pour voir Paul, armé d'une chaise, tenter de repousser Alain Verneuil qui tentait de se libérer des pieds qui l'enserraient. Paul le mena jusqu'à un réduit qui devait être une salle de bain, donna une vigoureuse secousse pour le projeter au fond de la pièce, ferma la porte et la bloqua à l'aide de la chaise. Claudine et Bernard se précipitèrent sur Paul et l'embrassèrent. Ils faillirent ne pas entendre le rire démoniaque de de Guitton qui s'était posté dans l'embrasure de la porte d'entrée.

Bernard, le plus près du couloir, poussa tout le monde dans la pièce principale. Là il vit Marie, effondrée d'avoir vu son frère dans l'état où il se trouvait. Bernard s'adressa à Paul :

- As-tu touché Marie ?

- Non, bien sûr.

- Vas-y mon vieux, vite,

Et pour accélérer le mouvement il le poussa en direction de la jeune fille. Voyant cela de Guitton se précipita sur Paul et le ceintura à la manière d'un joueur de rugby.

Bernard vit avec horreur les mains de de Guitton se poser sur le corps de Paul, il n'avait rien pu faire. Il sortit le transistor d'Henri qu'il avait amené avec lui et l'alluma, dernier recours contre la peste qui allait ronger son ami. Le poste fonctionnait et on entendit aussitôt Brice demandé :

- Que se passait-il Bernard, que se passe-t-il ?

- C'est foutu Brice, de Guitton vient de toucher Paul, ils se battent et personne ne peut rien faire.

Si, Marie, elle, pouvait faire quelque chose car personne au monde n'aurait pu retenir son bras. Elle empoigna la chaise restant et se mit à taper, à taper sur l'immonde de Guitton.

Mais cela ne suffisait pas à faire lâcher prise à ce démon, il serrait maintenant Paul à la gorge et celui-ci étouffait.

Brice et Gal, de nouveau réunis par la poignée de main entre Paul et Bernard, prirent la décision extrême, celle qui leur faisait jouer la vie ou la mort à pile ou face. Brice prit la parole :

- Bernard, Claudine, tenez vous par la main, prenez Marie avec vous et touchez Paul. Ils firent ce que disait Brice. A ce moment la radio produisit des grésillements bizarres, la voix changea et C'est Calone qui se fit entendre :

- Vous voilà enfin tous réunis et bientôt sous mon contrôle total, il est vrai que je suis un peu seul ici, mais la force dont je dispose anéantira tous vos cerveaux. De Guitton, je vous ai quitté quelques instants, le temps de régler leur compte à ces quatre héros et ensuite à mes chers semblables. Pendant ce temps Jean-Robert allez donc délivrer Verneuil, je vais avoir besoin de lui.

De Guitton lâcha Paul, se releva et se dirigea vers la porte de la salle de bain. Il l'atteignit plus vite qu'il n'aurait pensé, Bernard l'avait projeté contre la paroi. Paul ota la chaise et propulsa de Guitton dans la minuscule pièce, il tiendrait compagnie à Verneuil. Puis il prit la clef de la chambre et ferma de l'intérieur. Trop sûr de sa victoire, de Guitton n'avait pas cru bon de se faire accompagner. Mais peut-être n'avait-il pas tort.

Brice avait apparemment repris le contrôle du poste. Il criait à Paul :

- Paul, Calone est en vous, il va essayer de vous réduire à l'esclavage par la désorganisation de vos échanges neurologiques. Une seule chose peut empêcher cela, votre propre résistance à cette intrusion dans vos neurones. Il ne faut pas que vous vous laissiez gagner par les pensées perfides qui vont tenter de s'immiscer dans votre cerveau, et pour cela il vous faut penser très fort, à n'importe quoi ou à n'importe qui mais la moindre faille, la moindre défaillance signifie pour vous la réduction à l'état de robot humain. Pour vous aider, s'ils sont d'accord, Bernard, Claudine et Marie peuvent vous donner la main afin de joindre leur volonté à la votre, Calone devra alors intervenir dans chacun d'entre vous, cela fera perdre de l'intensité à sa pénétration jusqu'à l'épuisement, il devra alors se laisser neutraliser par nous car ses pouvoirs seront émoussés pour un temps suffisant. Allez, faites vite !

Aussitôt ils se mirent en cercle et se donnèrent la main, comme pour danser une ronde enfantine. Chacun était conscient de la partie qui se jouait en ce moment, Brice les encourageait :

- C'est bien, Calone ne pourra pas tenir indéfiniment, il n'est pas encore assez puissant pour lutter contre quatre volontés bandées contre lui. Paul récupère, allez Marie, ne lâchez pas, Paul va bien, Bernard, c'est tout bon, Claudine, bon sang, Claudine, ne faiblissez pas, tenez bon !

Claudine craquait, trop de tension l'avait épuisé. Elle pensait à Bernard, très fort, à cet épanouissement de leur couple après deux ans de vie commune, mais en même temps, lui apparaissaient des images terribles, des images artificielles qu'elle ne contrôlait pas, elle refusait de se laisser pénétrer par ses affreux présages mais rien n'y faisait, ces images s'imposaient à celles qu'elle tentait de constituer. Elle se voyait vieille, l'âge avait flétri cet amour auquel elle tentait de s'accrocher en ce moment. Bernard et elle vivaient ensemble, près l'un de l'autre par le corps mais si éloigné par l'esprit. Il fallait qu'elle rejette cela, non, Bernard et elle gagneraient la bataille de la vie, ils ne se laisseraient pas ronger par la monotonie quotidienne, leur bonheur serait inaltérable et pourtant elle le voyait, le soir devant la télévision, répondant à peine à ses questions, repoussant ses caresses pour pouvoir assister à la fin de son match de football. Non, ce ne pouvait être eux qu'elle voyait maintenant nettement, elle luttait encore mais la lassitude la gagnait.

La porte de la salle de bain s'appretait à céder sous les coups conjugués de de Guitton et de Verneuil. Brice invectiva Bernard :

- Bernard, c'est à vous de parler à Claudine, vous êtes le plus fort dans cette discipline, Paul et Marie ne peuvent pas donner plus. Seule votre volonté peut éviter la chute de Claudine.

Bernard serra plus fort la main de sa compagne et lui parla doucement mais fermement :

- Claudine, je t'aime, pense à nous, aux enfants que nous aurons, il faut que tu gagnes pour préserver tout cela, il faut que tu gagnes.

Il ne put en dire plus, la porte de la salle de bain vola en éclat, de Guitton en sortit et aussitôt déverrouilla la porte d'entrée, ses trois acolytes s'introduirent dans la pièce.

On entendit alors des sifflements et des cris à l'extérieur, de Guitton se précipita à la fenêtre. Dehors, entourant l'hôtel, une compagnie de gendarmes se tenait prête à l'assaut. De Guitton se jeta en arrière. Claudine s'effondra à l'instant même où il passait près d'elle. Il traversa la pièce et sortit, entraînant avec lui ses trois complices. Brice laissa exploser sa joie :

- Il est parti, il a abandonné Paul, Bernard, Claudine, Marie, vous êtes libres !

La confusion la plus totale régnait dans la pièce, Brice hurlait son bonheur, Bernard relevait Claudine et tentait de la sortir de sa torpeur, Marie regardait Alain immobile et silencieux, Paul regardait Marie. Que devait-on faire d'Alain Verneuil ? Il calma Brice et le lui demanda :

- Alain Verneuil est-il encore dangereux ?

- Non, allez vers lui, nous sommes maintenant suffisamment nombreux pour affronter ceux qui le dirigent, si toutefois ils résistent ?

Paul prit la main d'Alain Verneuil et le tira vers Marie, il se laissa faire sans réagir, sa soeur se jeta contre lui et se mit à sangloter contre sa poitrine.

Paul, seul put goûter la joie de la délivrance, il ne pouvait plus rien pour les uns ou les autres. Il s'adressa à Brice :

- Expliquez moi un peu ce qui est arrivé.

- Calone n'aurait pas pu vous asservir tous les quatre ensemble. Seule Claudine dont les forces déclinaient car sa volonté avait été mise à rude épreuve ces derniers jours, aurait pu succomber, elle a craqué au moment où de Guitton passait près d'elle. Calone en a profité pour rejoindre son support préféré. Il s'est enfui mais sans avoir pu exploiter ni Marie, ni Alain Verneuil, il va falloir un certain temps avant qu'il puisse reconstituer tout ce qu'il avait construit ici.

- Ce n'est donc pas une victoire totale de votre part ?

Ce fut Gal qui répondit :

- Non, Paul, il va falloir continuer à chercher ce maudit, il va falloir le traquer de par le monde jusqu'à ce que nous puissions enfin l'éliminer. Mais il est à craindre qu'il fasse de nouveaux émules, car tant que nous ne saurons pas assurer notre sécurité, tant que notre vie dépendra de la votre, Calone trouvera des esprits faibles séduits par sa théorie d'asservissement de la race humaine.

- Mais pourquoi, vous et vos amis fidèles, qui risquez votre vie parce que nous gâchons la notre, n'êtes vous pas partisans de cette théorie ?

- Parce que, contrairement à Calone, nous sommes persuadés que nous ne progresserons plus sans vous. Pour découvrir ce monde qui aujourd'hui est encore plein de secrets pour nous, nous avons besoin de vous et pour aller plus loin, dans les planètes voisines, dans les galaxies profondes, nous sommes dépendant de votre existence mais aussi de votre intelligence. Calone est aveuglé par sa puissance toute nouvelle, il ne veut pas se rendre compte que sans intelligence, un être humain ne

peut lui être utile. Et si la race humaine était réduite à l'esclavage elle déclinerait rapidement, en quelque siècles il n'y aurait plus un cerveau pensant sur cette terre.

- Ainsi vous êtes donc obligés de partir à la chasse ?

- Oui, - c'était Gal qui répondait - c'est étrange, ce qui nous arrive. Lorsque nous avons compris ce que vous étiez, que nous avons découvert les lois qui régissaient votre monde, que nous avons deviné les horreurs, les vols, les viols, les meurtres, les guerres, alors nous nous sommes dit que nous devrions attendre des décénies avant de pouvoir dévoiler notre existence, mais nous pensions sincèrement pouvoir vous aider à surmonter vos tares. Notre confiance en nous mêmes, notre vanité devrais-je dire, avait exclu de nos pensées que ce soit vous qui imprégniez certains des nôtres de vos pires défauts. Et ces derniers allaient se montrer aussi bons dans l'horreur que leurs professeurs, Calone est prêt à tout pour l'unique jubilation de la domination. Et nous, les sages, les non-violents, sommes obligés de nous battre et de faire se battre pour assurer notre survie. Il va falloir continuer et je vais certainement vous décevoir profondément, je commence à prendre goût à cette vie si différente de la routine passée.

Brice hurla :

- Gal, si Aaram t'entendait, il t'excluerait sur le champ du conseil, comment peux-tu dire de telles inepties.

- Ouvre les yeux, Brice, n'est-il pas temps de nous voir tel que nous sommes. Nous avons méprisé la race humaine et nous sommes aujourd'hui aussi divisés et déchirés qu'eux. Il va bien falloir nous défendre Brice, il va bien falloir que nous combattons et on ne fait de bien que ce qu'on aime, n'est-ce pas Brice, c'est toi même qui site souvent cette phrase. Si tu me donnes le commandement de la troupe qui poursuivra Calone, il est important pour moi de prendre un certain plaisir à cette poursuite et d'éprouver ensuite une certaine joie à la capture. Pour vaincre les tares humaines il faut acquérir des qualités humaines.

- Tu dérailles, Gal, l'une et l'autre sont des tares mais dans un sens tu as peut-être raison. En tant que chef suprême je dois encourager ton vice naissant pour assurer la survie de notre peuple, qu'advient-il de cette déviation, je ne saurai le dire et c'est cela qui m'inquiète.

Une question intriguait Paul depuis un moment :

- Brice, vous avez dit : "Si Aaram t'entendait", et aussi : "en tant que nouveau chef suprême", où est Aaram ?

- Il est décédé, les nombreux transferts de ces derniers jours ont eut raison de sa santé. Lorsque nous avons enfin découvert où il s'était réfugié, nous avons recueilli un cadavre mais nous n'en avons pas fait état car la propagation de cette nouvelle à ce moment risquait de faire se rallier à Calone les nombreux indécis et nous aurions perdus la partie.

- Je suis désolé.

- Ne soyez pas triste, Paul, pour nous la mort n'engendre pas les grandes douleurs, comme pour vous, nous avons perdu un ami et un chef sage mais cela est naturel.

Il fut interrompu par une voix venant de l'extérieur et amplifiée par un mégaphone :

- Rendez vous, sortez les mains en l'air.

Tous se regardèrent surpris. Absorbés chacun par sa propre délivrance, ils en avaient oubliés là où ils étaient, ils sortaient d'un rêve collectif. Mais la voix amplifiée se fit de nouveau entendre :

- Si vous n'êtes pas sortis dans trente secondes nous donnons l'assaut. Je commence à compter : un, deux, trois, ...

Paul interrogea Brice :

- Que devons nous faire, et surtout que devons nous dire ?

Ce fut encore Gal qui répondit :

- Voilà une bonne occasion de savoir si je suis prêt à lutter contre Calone. Paul, lorsque tu seras prêt du -commissaire Granier, serre lui la main.

- On se tutoie ?

- Oui Paul, avant que je ne te quitte je voulais te dire que si je commence à me sentir une âme de guerrier j'ai aussi acquis d'autres sentiments humains qui nous font quelque peu défaut. Il y en a un qui s'appelle reconnaissance, je crois que nous ne serons jamais assez reconnaissant envers toi et tes amis. Et je serai heureux de pouvoir compter parmi ceux ci.

- Moi aussi, Gal, je suis heureux de pouvoir être ton ami. Aussi lorsque tu me dis que tu me quittes, la tristesse me gagne.

- Il le faut pourtant Paul, tu sais quelle mission vitale m'attend. Mais nous nous retrouverons, si tout va bien. Adieu Paul.

- Adieu Gal, bonne chance.

- Et n'oublie pas, serre la main du commissaire.

Il se tut, Paul sentait une boule obstruer sa gorge, ses yeux le piquaient. Il se reprit et s'adressa aux autres, pas plus alertes que lui :

- Si nous sortions ?

L'homme au mégaphone arrivait au terme de son comptage :

- Vingt huit, vingt neuf, trente.

Paul prit Marie par une main, Alain par l'autre et les entraîna dehors :

- Claudine, Bernard, vous suivez ?

- On arrive.

Ils descendirent l'escalier, et arrivèrent au rez de chaussée au moment où le capitaine Le Garrec et sa troupe investissait l'hôtel. Paul se dirigea vers lui :

- Bonjour capitaine, vous me reconnaissez ?

- Oui, monsieur Gallois, je savais que vous étiez là. Nous avons ordre de vous ramener à Grenoble

- Le commissaire Granier n'est pas là ?

- Il nous attends à Saint Nizier, Il n'a pas voulu tenter la montée à pied. Vous là bas, restez ici, ne vous éloignez pas.

Il parlait à Claudine et à Bernard qui avaient jugé préférable de s'asseoir en attendant la suite des événements.

A ce moment, un gendarme arrivé du dehors s'approcha du capitaine :

- Il nous a échappé mais là où il a sauté il y a peu de chance pour qu'il en réchappe.

Il sourit, il était content de son jeu de mot mais le capitaine lui fit aussitôt regretter son humour :

- J'espère pour vous que nous allons le retrouver.

Puis s'adressant à Paul :

- Votre camarade s'est enfui, mais même s'il a pu passer au travers de notre dispositif, il n'ira pas bien loin, toutes les routes sont barrées. Bon ne perdons pas de temps, allons-y.

Ils redescendirent ensemble. Claudine avait retrouvé la forme et Bernard allait toujours bien. Alain recouvrait lentement ses facultés et il était déjà capable de parler intelligemment et Marie serrée contre lui réapprenait à sourire.

Seul Paul était pensif : "Comment Gal savait-il que le commissaire nous attendait. Avait-il simplement déduit qu'à un moment ou à un autre nous serions en sa présence où

savait-il assurément qu'il était là, prêt à nous recevoir ?, Dans ce dernier cas comment avait-il su cela ?".

Arrivés au terme de la descente il n'avait pas résolu ce problème et le commissaire Granier se trouvait bien là. En le voyant celui-ci s'avança vers lui :

- Je pense que je n'aurai aucun mal à vous faire tous coffrer, bandes de fumistes. Je vous préviens cela prendra le temps qu'il faut mais nous démellerons cette histoire. Maintenant en route, le panier à salade vous attend.

Paul devant lui, lui tendait la main, mais le commissaire gardait obstinément la sienne dans ses poches.

Paul fut encadré par deux gendarmes qui s'apprêtaient à le conduire dans la fourgonnette aux vitres grillagées qui devait les reconduire à Grenoble. Il tenta une dernière ruse. Il sortit le transistor de sa poche et le tendit au commissaire en disant :

- Je vous le laisse, c'est une pièce à conviction.

Le commissaire fit signe à l'inspecteur qui l'accompagnait de prendre l'objet en question, mais Paul, maladroitement le lacha alors qu'il le tendait. Instinctivement le commissaire essaya de rattraper l'appareil avant qu'il ne touche terre mais il n'y réussit pas. Par contre, Paul qui avait esquissé la même démarche, trouva la main du commissaire sur le chemin de la sienne. Il se redressa. Les gendarmes l'empoignèrent et le menèrent dans le fourgon. Les autres y étaient déjà, mi riant, mi chagrin. Les portes se fermèrent et le camion recula pour se dégager des autres véhicules garés à cet endroit.

Il s'engagea sur la route, escorté de motards et de voitures de police, mais il n'avait pas fait dix mètres que son conducteur le stoppa d'un coup de frein brutal.

Des discussions violentes avaient lieux à l'extérieur dont Paul ne parvenait à distinguer que les éclats sans en percevoir la teneur. Enfin la porte se rouvrit et le commissaire en personne se profila dans l'entourage. Il s'adressa à eux :

- Allez, descendez, j'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous avoir flanqué un peu la frousse mais vous méritez bien cela. Non, pas les trois gros dans le fond, vous vous restez.

Paul n'avait même pas remarqué les trois complices de de Guitton tassés au fond du véhicule.

Ils descendirent et, après qu'un gendarme eut refermé les portes, le camion s'éloigna.

Le capitaine s'était approché, apparemment furieux :

- Vous n'allez tout de même pas les laisser descendre par leurs propres moyens ?
- Mais si capitaine, dit le commissaire en lui donnant une tape sur l'épaule, puis sur la main.
- Très bien, mais je vous fourni une solide escorte.
- Inutile, ces jeunes gens connaissent le chemin
- Mais vous allez laissé des suspects, des complices mêmes en liberté ?
- Et alors, vous savez bien que si nous devons coffrer tous les complices directs et indirects de tous les crimes nos prisons seraient plus encombrées que nos rues, nous avons déjà un plein camion de coupables, de quoi vous plaignez vous ?

La discussion s'envenima, le capitaine restait ferme sur sa position d'escorter les jeunes gens jusqu'au commissariat, le commissaire, lui, se désintéressait provisoirement de leur sort :

- Je les convoquerai pour interrogatoire à Grenoble, je prends cela sur moi.

Et puis brusquement le capitaine se radoucit, en quelques secondes il changea de ton :

- Mais bien sûr commissaire, j'ai eut tort de m'emporter. Veuillez m'excuser. Allez-y jeunes gens, regagnez vos foyers, le commissaire vous fera signe.

Ils se regardaient surpris, ne comprenant pas l'évolution de la situation. Seul Paul pensait "sacré Gal, il n'a pas mis longtemps à comprendre le fonctionnement des techniques Calone".

Tous se dirigèrent vers la voiture de Bernard. Celui-ci se mit au volant, Claudine prit place à ses côtés, Alain Verneuil monta derrière. Le moteur ronflait. Bernard se retourna.

- Paul, Marie, que faites-vous ?

Il regarda dans son rétroviseur et eut la réponse : serrés l'un contre l'autre ils ne formaient plus qu'un seul corps et leur baiser durait, durait...

FIN

EPILOGUE

Pierre Chatelard pleurait. D'abondantes larmes coulaient sur ses joues et se perdaient dans sa barbe naissante. Il avait peu dormi ces derniers jours et aussi, consacré peu de temps aux activités non productives telles que toilette, repas, détente. Il voulait, il devait finir ce livre. A quelques lignes de la fin il doutait encore, puis vint la dernière phrase, le dernier verbe, le dernier mot. Et lorsqu'il eut posé sur le papier cet ultime élément, qu'il eut marqué en lettres apuyées le mot FIN, tout bascula dans sa tête, sa joie était grande, immense mais sa peine était profonde, irrémédiable. Et de ces deux sentiments, aucun n'arrivaient à dominer l'autre aussi ne savait il même pas si ses larmes étaient des larmes de bonheur ou de tristesse. "Pourquoi tant d'amertume alors que je viens de réaliser le rêve de toute ma vie?" se demandait-il. La réponse était simple : ce mot FIN qu'il avait couché au bas de la dernière page dressait maintenant un mur infranchissable entre lui et ces personnages qu'il avait créé, modelé, fait vivre tout au long de centaines de pages. Il les aimait, tous, les bons comme les méchants, car ils n'étaient que ce qu'il en avait fait, les bons n'étaient que les reflets de sa propre bonté, les méchants l'exutoire de sa propre méchanceté. Et de quitter ce monde dont il était le créateur le plongeait dans une profonde mélancolie.

Mais par ailleurs il était comblé, ce bonheur dépassait tout ce qu'il avait connu jusque là. Il était fatigué, exténué, presque une épave tellement la terminaison de ce livre avait épuisé ses ressources les plus profondes, et pourtant ses yeux brillaient, il était heureux. Peu d'événements dans sa vie lui avaient procurés une telle joie, il n'y en avait même que deux, sa rencontre avec Colette, sa femme et la naissance de leur fils, Bernard. Mais ce qu'il vivait aujourd'hui n'était pas comparable, tout au long de ces mois de rédaction il avait créé un univers dont il était le maître, le seul responsable du destin de ses personnages, le seul pourvoyeur de haine ou d'amour. Mais surtout il se réjouissait à l'idée de distraire, d'interresser ses lecteurs, ses amis, de leur faire partager sa joie, que la douleur qu'il avait éprouvé tout au long de cet accouchement difficile se transforme en plaisir chez ceux qui tourneraient les pages de son roman. Il les espérait nombreux mais aucune arrière pensée mercantile ne générerait ce plaisir, à l'âge qu'il avait il ne se souciait plus du matériel, il savait qu'il ne connaîtrait jamais la satisfaction de voir ce livre exposé à la devanture d'une librairie, il était persuadé que sa santé ne lui permettrait pas de survivre bien longtemps. Aucun diagnostic médical ne venait confirmer cela mais il en avait l'intime conviction, il n'aurait su dire pourquoi mais il savait sa fin proche. Aussi n'avait il aucun espoir de voir un éditeur lui proposer de publier ce livre. Etait-il seulement publiable - il avait largement tendance à dévaloriser son travail - que valait ce tissu de fadaïses ? Il ne relirait pas la moindre ligne de peur de jeter à la poubelle ce recueil de fadaïses.

Il expulsa l'aigreur qui le rendait si morose, il avait décidé, dès les premières lignes, d'accepter l'imparfait, de ne pas renier le passable, il fallait qu'il se tienne à cette conduite et qu'il chasse ses idées noires.

Il entra dans la cuisine et sortit une bouteille de champagne du réfrigérateur, spécialement mise au frais pour fêter cette occasion. Ensuite il étala la pile de disques sur le sol et hésita un moment, qu'allait il écouter ? Tchaïkovsky l'inspira. Il s'assit dans un fauteuil et ferma les yeux afin de mieux se laisser pénétrer par les premiers accents vigoureux du concerto numéro un pour piano et orchestre.

Lorsque la musique se fit moins pressante il pensa à Marie et Paul qui devaient venir le retrouver en fin de journée, ils seraient les premiers à lire ce livre, et peut-être les seuls. Il se leva pour ajouter une bûche dans la cheminée puis s'installa de nouveau devant le foyer et se

resservit une flute de champagne. Le chalet vibrait aux mouvements de la symphonie ponctués par les crépitements des bûches dans l'âtre. La chaleur et le vin l'engourdissait doucement, il ferma les yeux et naturellement sa pensée se fixa sur les deux seuls êtres qui avaient survécus au-delà de la fin de son livre, Marie et Paul. Il pensa à eux, héros de roman rematérialisés, à sa famille disparue, certainement ils auraient sympathisé, Marie et Paul et son fils Bernard, et son amie Claudine.

Les haut-patleurs cessèrent de diffuser la musique, seul un calquement répétitif indiquait que la première face du disque était parvenue à son terme. Pierre se leva et s'approcha de l'appareil pour retourner le disque. Il s'appretait à soulever le bras du tourne disque quand une voix l'interpela :

- Monsieur Chatelard.

Il sursauta, il n'avait pas du entendre la porte s'ouvrir, il se retourna mais le salon était vide. De nouveau lka voix se fit entendre :

- Ne cherchez pas autour de vous, monsieur Chatelard, je suis là.

Pierre sentit la sueur perlée à son front, il n'aurait pas du tant boire alors qu'il n'avait pas mangé depuis il ne savait plus combien de temps.

- Pierre Chatelard, vous ne voulez pas me répondre ?

Il n'osait pas répondre de peur d'authentifier ce qui devait être un mirage.

- Monsieur le professeur, pourquoi doutez vous maintenant, avez vous peur de votre imagination ?

Il se décida enfin à parler, mais plus à lui même qu'à l'intention de son impensable interlocuteur :

- C'est impossible, je deviens fou, il faut que je sorte prendre l'air.

- Non, restez Pierre, vous ne devenez pas fou mais il est vrai que vous êtes un visionnaire, vous n'avez pas le talent d'un Jules Verne mais vous avez des idées. Et l'immense avantage que vous avez sur cet illustre prédécesseur, c'est que pous pouvez vivre immédiatement une réalité qui, il y a encore quelques secondes était pour vous une fiction.

La curiosité finit par l'emporter sur la stupéfaction et Pierre entra dans la conversation :

- Vous ne voulez pas dire que ce que j'écris dans mon livre ...

Il ne put en dire plus tellement ce qui lui était révélé lui parraissait énorme. Il y a encore quelques minutes il aurait pourfendu tout moqueur, tout contradicteur, il aurait défendu son idée devant la terre entière, mettant au défi tous les savants du monde de lui prouver que cette existence infiniment petite était impossible. Et maintenant, devant cette extraordinaire révélation, il doutait, plus même, il rejetait totalement ce concept. Il s'agissait d'une hallucination, pensait-il, ce travail de forcené l'avait énormément fatigué ou alors ce devait être une farce, pourtant personne n' avait lu la moindre ligne de son livre. Il dut interrompre ses réflexions car la voix continuait :

- Je m'étonne fort que vous doutiez à ce point, Pierre, après avoir écrit une telle histoire, si proche de la réalité. Pourtant vous avez toujours été un scientifique ouvert aux théories nouvelles, n'était-ce qu'une façade ?

C'était vrai, il avait toujours été un ardent défenseur des thèses futuristes, pourquoi reniait il tout cela maintenant, peut être parce qu' il est plus facile d'imaginer que de subir.

Retrouvant peu à peu une pensée constructive, il s' obligea à accepter cetta éventualité et se décida à répondre :

- Etes vous vraiment ce que j'ai imaginé, des êtres infiniment petits qui logent dans le corps des humains ?

- Tout à fait. Bien sûr ils ne nous arrivent pas d'aventures aussi romanesque que celles que vous avez décrites mais nous sommes là, depuis des millions d'années, à vous

écouter, à vous craindre aussi, tout comme dans votre livre. Mais ce que nous redoutons ce n'est pas votre mort, comme vous l'imaginez, mais uniquement la destruction pure et simple de la planète Terre, ce qui n'est pas une utopie dans l'état actuel de vos démentielles extravagances.

- Ce qui veut dire que vous ne disposez d'aucun moyen susceptible d'influencer le comportement humain ?

- Non, pas pour le moment mais nous travaillons activement dans cette voie, c'est notre seule planche de salut, et comme vous l'avez si bien imaginé ce n'est pas la façon de faire qui nous manque mais la formidable énergie que cela suppose.

Pierre était soulagé, il avait cru un instant que son livre ait pu lui être dicté, que ce ne soit pas son oeuvre mais simplement la recopie des pensées d'un autre. Pour s'en persuader il posa la question :

- Tout ce que j'ai écrit est donc bien sorti de mon imagination sans aucune intervention de votre part ?

- N'ayez aucune crainte à ce sujet, vous êtes bien le seul auteur de ce livre. Car notre intervention serait plutôt inverse de celle que vous supposiez. D'ailleurs le temps presse et j'en viens immédiatement aux raisons de notre contact d'aujourd'hui. Je sais que personne n'a lu votre livre, personne n'en connaît même la teneur, mais vous vous disposez à le soumettre à la critique de vos amis dès ce soir, cela est inacceptable pour nous.

- Que voulez vous dire ?

- Nous sommes encore très vulnérables, par contre nous pourrions rendre d'énorme service à la race humaine. D'après vous, Pierre Chatelard, que deviendrions nous si les hommes apprenaient notre existence ? Il est inutile que je vous donne la réponse, vous la connaissez aussi bien que moi puisque vous avez su l'imaginer dans votre livre. Il est donc absolument nécessaire que rien de ce qui nous concerne ne soit connu des humains tant que nous ne serons pas en mesure de nous défendre efficacement. Nous n'accepterons donc pas que votre livre soit publié ou même lu.

- Mais c'est un roman et les gens le prendraont comme tel, je ne suis pas un célèbre physicien ou biologiste pour que mes élucubrations écrites puissent ouvrir la voix à de nouvelles découvertes.

- Nous ne voulons prendre aucun risque, monsieur Chatelard, votre roman restera une belle histoire que vous vous serez raconté à vous même.

Il n' était pas question que Pierre accepte cela, ce livre il l'avait écrit pour les autres autant que pour lui, et il serait lu. Toujours sous l'effet de l'ecce de champagne il sentit son flegme habituel le quitter et rétorqua :

- Et comment comptez vous m'empêcher de faire lire mon livre à mes amis ?

- Je vous ai dit que nous étions incapables d'influer sur les pensées des hommes, par contre nous avons déjà des moyens de pression physique, nous pouvons, comme vous l'avez si bien décrit, infliger de sérieuses douleurs, et même un peu plus.

- Vous êtes capable de tuer ?

Un brouillage soudain provoqua le mélange de deux voix, Pierre put entendre comme un bruit de violente querelle. Après quelques instants de ce brouhaha le silence se fit puis une autre voix tenta de l'alerter :

- Résistez monsieur Chatelard, votre histoire est encore plus vraie que vous ne pourriez le penser, une scission profonde existe qui nous divise sur la conduite à tenir en face des hommes. Celui qui vous parlait il y a quelques instants ...

Tout se brouilla de nouveau, puis le premier intervenant fut de nouveau audible :

- Tout se précipite, monsieur Chatelard, et pour moi le temps presse. Déjà vous avez failli nous prendre de cours en terminant votre livre plus vite que nous le pensions et nous avons eut bien peur de n'être pas prêt à l'intercepter. Il n'est donc plus question d'employer la diplomatie pour tenter de vous faire entendre raison, j'irai donc droit au motif de ma prise de contact, vous devez prendre votre manuscrit et le jeter au feu.

- Etes vous fou, comment pouvez vous imaginer que je puisse faire une telle chose, ce livre est la réalisation d'un rêve vieux de quarante ans, il représente deux ans de préparation et six mois de travail intensif, comment avez vous pu croire que je puisse le brûler ?

- Je ne crois rien monsieur Chatelard, j'ordonne.

- Et bien allez au diable.

Il ne put en dire davantage, ses yeux se figèrent dans leur orbite, ses mâchoires se crispèrent, de larges sillons creusèrent son visage couvert de sueur, puis il s'effondra, incapable de faire un geste, incapable même de hurler sa douleur; cette souffrance insoutenable qu'il avait tenté de décrire et qui aujourd'hui le terrassait. Après quelques secondes l'affreuse torture cessa, seule demeura l'épouvante, gravée sur sa face. Lentement il retrouva ses facultés, et la voix le harcelait toujours.

- Monsieur Chatelard, mettez votre livre au feu, sinon je recommence !

Cela était ponctué de discrètes aiguillonades qui lui faisaient craindre le retour d'une atteinte plus sévère.

Pierre se leva, difficilement il gagna sa table de travail, prit la pile de feuillets posés près de la machine à écrire et lentement se dirigea vers l'âtre. Là il attendit, ne pouvant se résigner à léguer aux flammes ce paquet qu'il serrait dans ces mains. Le rappel fut douloureux, il sentit revenir cette roulette de dentiste qui lui labourait la cervelle. Il jeta une feuille dans le feu, la douleur se fit plus présente. Il lança encore deux pages, mais la souffrance devenait intolérable et son bourreau le pressait.

- Toutes les feuilles, monsieur Chatelard, toutes les feuilles et plus vite s'il vous plaît.

Une à une il posa les feuillets sur les bûches enflammées, attendant qu'il fut totalement réduit en cendre avant de mettre le suivant, puis ne pouvant plus supporter le supplice il jeta le paquet restant d'un bloc.

Paul, quatre à quatre, gravissait les marches de l'escalier qui menait au studio de Marie. Arrivé devant la porte il attendit d'avoir retrouvé son souffle pour sonner. Elle lui ouvrit promptement et se jeta dans ses bras. Il repoussa la porte du pied et l'embrassa fougueusement.

Leurs rapports avaient considérablement évolués depuis cette promenade à l'Obiou où ils ne s'étaient guère appréciés. Ils devaient beaucoup à Pierre qui avait su leur ouvrir les yeux sur les qualités de l'autre.

Il la tenait serré contre lui, couvrant sa nuque de baisers légers. Elle riait et se rire le bouleversait. Il lui avait fallu attendre longtemps avant d'entendre ce rire et c'est lui qui avait fait chavirer les ressentiments hostiles qu'il nourrissait à l'égard de la jeune fille. Un rire si clair, si haut, si chantant ne pouvait provenir d'une personne ordinaire, il reconsidéra sa position envers Marie, elle n'attendait que cela.

Il se faisait plus pressant, elle le repoussa, plaqua un gros poutou sur sa joue et en disant :

- Pierre va nous attendre, tu sais comme il est malheureux lorsque nous sommes en retard, il craint toujours que nous ayons eus quelques ennuis sur la route. Allez, laisse moi, je m'habille et nous partons.

Il la lâcha à regrets.

Une demi-heure plus tard ils se trouvaient devant la porte du chalet. Ils s'étonnèrent de n'entrevoir aucune lumière. Paul frappa et n'obtenant pas de réponse, il poussa la porte. Il tatonna jusqu'à atteindre le salon, le feu encore vif permettait de distinguer la forme étendue sur le sol.

- Marie, viens vite !

Elle tourna le commutateur en entrant et, apercevant Pierre gisant, elle se précipita vers lui.

- Pierre, mon dieu, qu'y-at-il ?

Les yeux du professeur s'ouvrirent, il réussit à répondre par un pâle sourire à l'angoisse qu'exprimait le regard de Marie. Elle glissa une main sous sa tête et de l'autre prit la sienne. Il la serra d'abord très fort, puis moins fort, son sourire se figea et il ferma les yeux. Pour toujours.

Quelques jours plus tard Marie et Paul encore affligés par la disparition de leur ami, s'enthousiasmaient malgré tout à la lecture de son livre. Marie, des sanglots plein la voix, disait :

- Quel dommage qu'il ait écrit cela si tard, quel dommage qu'il nous ait quitté si tôt, ce roman me plaît beaucoup et avec un peu de métier Pierre serait certainement devenu un grand romancier. Qu'en penses-tu Paul ?

- Je ne sais pas, il réalisait un rêve d'enfance en écrivant ce livre, peut être n'avait-il pas l'intention de poursuivre cette expérience, on avait l'impression qu'il était poussé à écrire par on ne sait quelle force mystérieuse.

- Je n'arrive pas à croire qu'il soit mort si subitement, le médecin a conclu à une crise cardiaque due à une grande fatigue, mais Pierre était costaud.

- Moi aussi, cette mort me trouble, je ne sais pas pourquoi mais cela ne me semble pas naturel. Et puis je n'arrive pas à comprendre pourquoi il a brûlé tout son stock de feuilles blanches?

A SUIVRE